Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

Ex Bibliotheca
Johannis Samuelis Ilsch
Syndici Civitatis Gt
maj.
Ao. 1785.

No. 66

Acct. of

1805

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
M. FLECHIER
ÂEVÊQUE DE NISMES.

AVIS.

ON ſe diſpoſe à mettre inceſſamment ſous la Preſſe les autres Ouvrages poſthumes de M. FLECHIER *Evêque de Niſmes, ſçavoir,* ſes Diſcours, Complimens, Harangues, Poëſies latines & françoiſes, Relation des Fanatiques, Lettres miſſives, &c. *On ſupplie trés-inſtamment les perſonnes qui étoient en relation avec cet illuſtre Prelat, ou ceux qui ont pris ſoin de conſerver quelques-uns de ſes ouvrages, de vouloir bien les communiquer au Libraire qui vend ce Volume, & qui prend ſoin de ramaſſer tout ce que cet excellent Auteur a compoſé, pour en faire part au Public.*

MANDEMENS

ET

LETTRES PASTORALES

DE

Mr ESPRIT FLECHIER

EVÊQUE DE NISMES:

AVEC

SON ORAISON FUNEBRE.

A PARIS,
Chez JACQUES ESTIENNE, ruë S. Jacques,
à la Vertu.

M. DCC. XII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

848
F593
E82

673506-020

TABLE

DE CE QUI EST CONTENU

DANS CE VOLUME.

MANDEMENT *de M. l'Evêque de Nîsmes, pour la Publication de la Constitution de nôtre saint Pere le Pape Innocent XII. du* 12. *Mars* 1699. *Portant Condamnation, & Défense du Livre intitulé :* Explication des Maximes des Saints, &c. page 1

LETTRE PASTORALE *de M. l'Evêque de Nîsmes aux Fidéles de son Diocèse, au sujet des Fanatiques.* 12

LETTRE PASTORALE *de M. l'Evêque de Nîsmes, à tous les Prieurs, Curez, Prêtres, &*

autres Eccleſiaſtiques de ſon Diocèſe, touchant la perſécution des Fanatiques. 33

LETTRE PASTORALE *de M. l'Evêque de Niſmes, aux Religieuſes de ſon Diocèſe, ſur le même ſujet.* 97

LETTRE PASTORALE *de M. l'Evêque de Niſmes, aux Fidéles de ſon Diocèſe, au ſujet de la Croix de ſaint Gervaſi.* 167

MANDEMENT *de M. l'Evêque de Niſmes, pour ordonner des Prieres publiques pour la proſperité des Armes du Roy, pour l'avancement de la Paix, & pour l'heureux Accouchement de Madame la Ducheſſe de Bourgogne.* 205

MANDEMENT *de M. l'Evêque de Niſmes, pour la Publication du Jubilé.* 216

MANDEMENT *de M. l'Evêque de Niſmes, aux Fidéles de*

TABLE.
ſon Diocèſe, contre les Spectacles. 234
LETTRE PASTORALE *de M. l'Evêque de Niſmes, au ſujet de la diſette du Bled, & de la crainte de la Famine.* 246
MANDEMENT *de M. l'Evêque de Niſmes, aux Fidèles de ſon Diocèſe, pour demander à Dieu par des Prieres publiques, la proſperité des Armées du Roy, & la Paix.* 284
ORAISON FUNEBRE *de M. Flechier Evêque de Niſmes, par M. l'Abbé* DU JARRY. 303

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Lettres Paſtorales & Mandemens de feu M. Flechier Evêque de Niſmes, un Recüeil de ſes Lettres Miſſives qui n'ont point encore paru, un autre Recüeil de pluſieurs Pieces, Harangues, Poëſies françoiſes & latines, une Relation ſur le Fanatiſme, ſes Sermons de Morale, ſes Diſcours Synodaux, & ceux qu'il a faits au Chapitre de l'Egliſe de Niſmes, & ſon Oraiſon Funebre*; & il m'a paru que l'impreſſion de tous ces Ouvrages ſeroit tres utile & tres agréable au Public. Fait à Paris le 9 Juin mil ſept cens onze.

RAGUET, Docteur en Theologie de la Faculté de Toulouſe, & Cenſeur Roïal des Livres.

MANDEMENS, ET LETTRES PASTORALES de M. ESPRIT FLECHIER, Evêque de Niſmes.

MANDEMENT DE M. l'Eveſque de Niſmes, pour la Publication de la Conſtitution de nôtre ſaint Pere le Pape Innocent XII. du 12. Mars 1699. Portant Condamnation, & Défenſe du Livre intitulé : Explication des Maximes des Saints, &c.

ESPRIT FLECHIER, par la grace de Dieu & du ſaint Siege Apoſtolique Evêque de Niſmes, Conſeiller du Roy en ſes

Conſeils : Au Clergé, & aux Fidéles de nôtre Diocéſe, SALUT & Benédiction. L'Eſprit Saint Nous ayant appellez à la conduite de cette Egliſe, Nous devons, ſelon le conſeil de l'Apôtre, avoir une attention continuelle ſur nous-mêmes, pour garder fidélement le depoſt ſacré de la Foy, & de la Religion de nos Peres ; & ſur nos Troupeaux, pour en éloigner tout eſprit d'illuſion & de menſonge. Nous y ſommes même plus obligez en un temps où la diſcipline des mœurs eſt relâchée, & la charité de pluſieurs refroidie ; en des lieux, où les Peuples ont autrefois paru plus ſuſceptibles de ſéduction, & où la difficulté que Nous trouvons à détruire l'ancienne erreur, doit faire plus apprehender qu'il ne s'en introduiſe de nouvelles.

Il y a quelques années, MES TRE'S-CHERS FRERES, que Nous avons connu par divers Livres qu'on a publiez, que le Quietiſme qu'on avoit éteint en Italie, commençoit à renaître en France. Il s'élevoit une Secte de Gens Spirituels, ou Myſtiques, qui s'éloignant des routes que JESUS-CHRIST & les Apôtres nous ont tracées, & marchant dans leurs propres voyes, retranchoient de la Priére les demandes & les deſirs, qui en ſont les parties les plus eſſentielles, négligoient de mediter les Myſteres du Sauveur, de pratiquer les œuvres Evangeliques, de faire des fruits dignes de Penitence, & ſubſtituoient au lieu des plus ſolides moyens qui conduiſent à Dieu par JESUS-CHRIST, une oiſive & ſterile Oraiſon, & une

Foy ſans action & ſans vigilance ; ſous pretexte de rendre la charité plus pure & plus deſintereſſée, ils lui ôtoient les précautions de la crainte, & les douceurs de l'eſperance ; un abandon outré, & une triſte indifference étoit le fond de leur Religion, & mettant la grandeur & la dignité du Chriſtianiſme dans une eſpece de vertu qui tendoit à la deſtruction de toutes les autres, ils propoſoient aux ames fidéles d'étoufer juſqu'au deſir de leur ſalut, & d'aquieſcer à leur reprobation éternelle.

Nous ſommes obligez, MES TRE'S-CHERS FRERES, de vous donner une legere connoiſſance de ces profanes Nouveautez de termes & de ſentimens, qui ſont d'autant plus dangereux, qu'ils ſont fondez

ſur des idées de perfection imaginaire, afin que vous les évitiez, comme l'Apôtre l'ordonne.

Le livre de M. l'Archevêque de Cambray, ſous le titre de *Maximes des Saints ſur la vie interieure*, quelque adouciſſement qu'il eût tâché d'y apporter, pouvoit faire plus d'impreſſion ſur les eſprits que tous les autres, tant par la ſubtilité de ſa doctrine, que par la dignité & la reputation de ſon Auteur.

Ces opinions qui commençoient à ſe répandre, & qui par la ſublimité du diſcours, & la ſingularité des practiques, portoient les uns à la préſomption, & pouvoient par des conſequences dangereuſes, porter les autres au libertinage, avoient beſoin d'être arrêtées par des Livres également pieux & ſçavans, & par un Jugement au-

tentique du ſaint Siege.

Des Evêques zelez pour la verité, & verſez dans la ſcience de l'Egliſe & dans l'intelligence des Ecritures, ont d'abord aperçû & fait apercevoir au monde, au-travers de ces brillantes ſpiritualitez, les taches de l'illuſion & de l'erreur, & ſe ſont appliquez à combattre ces nouvelles devotions de ſentiment & d'experience, par les regles de l'Evangile, & par l'ancienne Tradition de l'Egliſe.

Cette cauſe portée au Tribunal de N. S. Pere, a tenu dans le temps des conteſtations, toute l'Egliſe de France en ſuſpens. Ce Livre attaqué & défendu avec tant de zele, examiné avec tant de ſoin, d'attention & d'exactitude, a été enfin condamné par un des plus ſages & plus religieux Pontifes qui ayent rem-

pli la Chaire de ſaint Pierre depuis long-temps.

Vous avez ſçû ſans doute, MES TRES-CHERS FRERES, combien Nous ſommes redevables à la protection du Roy, qui s'intereſſe avec tant de zele à la pureté de la Foy, & qui ſoûtenant par ſa Royale autorité nôtre ſollicitude Paſtorale, empêche en toute occaſion, comme il a fait en celle-cy, les doctrines nouvelles de s'établir, & de s'introduire dans ſon Royaume.

Après Nous être unis au ſaint Siege, qui eſt, ſelon les Peres & les Conciles, la ſource & le centre de l'unité, en recevant ſa Conſtitution en forme de Bref, dans Nôtre Aſſemblée Provinciale; après avoir vû l'acceptation & le conſentement de toutes les Egliſes de France, il ne Nous reſte plus qu'à condamner

ce Livre dans l'étenduë de nôtre Diocéſe, comme ſon Auteur l'a déja condamné lui-même dans le ſien. On peut juger par ſon entiere ſoûmiſſion, que ſi ſes ſentimens n'ont pas toûjours été juſtes, ſes intentions n'ont jamais été mauvaiſes. On peut voir par ſon exemple juſqu'où va la prévention de l'eſprit humain, quand il s'arrête à ſon propre ſens ; & quand il paſſe au-delà des bornes raiſonnables de la vertu : mais on peut dire auſſi qu'il n'a manqué que par un trop grand deſir de perfection, & que ſa pieté même a été la cauſe & l'origine de ſon erreur. Auſſi a-t-il été le premier à la reconnoître ; s'il a eu la foibleſſe de faillir, il a eu le courage de confeſſer hautement qu'il s'eſt trompé ; dés qu'il a vû le coup qui le menaçoit, il a baiſſé ſa tête

humiliée, & Nous avons preſque appris la Sentence prononcée contre ſon Livre, par les marques publiques qu'il a données du repentir de l'avoir fait.

A CES FINS Nous avons reçû & recevons avec tout le reſpect & la ſoûmiſſion qu'on doit au Saint Siege, la Conſtitution en forme de Bref de N. S. P. le Pape Innocent XII. en datte du 12. Mars dernier; que Nous avons traduit de Latin en François, & que Nous avons joint à nôtre preſent Mandement: Avons condamné & condamnons le Livre intitulé: *Explication des Maximes des Saints ſur la Vie interieure, par Meſſire François de Salignac de Fenelon Archevêque Duc de Cambray, &c.* Imprimé à Paris chez Pierre Auboüin l'an 1697. comme étant un Livre qui pourroit porter inſen-

ſiblement les Fidéles dans des erreurs déja condamnées par l'Egliſe, & comme contenant encore des Propoſitions temeraires, ſcandaleuſes pernicieuſes dans la pratique, & même éronnées reſpectivement. Avons condamné & condamnons de plus en particulier les 23. Propoſitions énoncées dans ladite Conſtitution de Sa Sainteté, conformement aux Reſolutions de la ſuſdite Aſſemblée de la Province de Narbonne. Avons défendu & défendons ſous peine d'Excommunication, au Clergé & aux Fidéles de nôtre Diocéſe de lire ou garder ledit Livre; leur enjoignons ſous la même peine, de Nous en remettre tous les Exemplaires quinze jours après la publication de nôtre preſent Mandement. ORDONNONS que nôtredit preſent Mande-

ment ſera lû & publié dans nôtre Egliſe Cathedrale, & dans toutes les Egliſes de nôtre Diocéſe par les Prieurs, Curez ou Vicaires, & enſuite affiché aux Portes des Egliſes & autres Lieux accoûtumez, le premier Dimanche immédiatement après la reception dudit Mandement : Enjoignant à nôtre Promoteur de tenir la main à l'execution de tout ce qui y eſt contenu. DONNE' à Niſmes dans nôtre Palais Epiſcopal le 20 Octobre 1699. *Signé*, ESPRIT, Evêque de Niſmes ; *Et plus bas*, par Monſeigneur, BEGAULT.

LETTRE PASTORALE de Monſeigneur l'Evêque de Niſmes, aux Fidéles de ſon Diocéſe, au ſujet des Fanatiques.

ESPRIT FLECHIER Evêque de Niſmes, Conſeiller du Roy en ſes Conſeils: A tous les Fidéles de nôtre Diocéſe, SALUT & Benediction.

MES TRE'S-CHERS FRERES.

Les deſordres que les Fanatiques cauſent depuis quelque temps dans cette Province, & la deſolation du Troupeau que JESUS-CHRIST nous a confié, ont fait ſur nous de ſi vives impreſſions, que nous n'avons pû refuſer à nôtre ſollicitude Paſtorale, de vous faire part de nôtre douleur, & de la répandre dans vos cœurs, comme

nous la reſſentons dans le nôtre.

Vous ſçavez, MES TRE'S-CHERS FRERES, les ſoins que nous avons pris durant le cours de nôtre Epiſcopat, de reparer les bréches que l'Hereſie a faites dans ce Diocéſe ; d'y rétablir la pureté des mœurs & de la doctrine ; de ramener dans les voyes de Dieu ceux qui s'en étoient écartez ; de fortifier dans la foy ceux que nous connoiſſions infirmes ; d'encourager enfin les ames timides, que retenoient les reſpects humains, & d'adoucir par la charité & par l'inſtruction, celles que l'orgüeil, l'ignorance, ou l'obſtination rendoient moins dociles.

La Parole de la verité étoit écoutée, les préjugez de la naiſſance & de l'éducation ſembloient s'effacer, & ſi les eſprits n'étoient pas tout-à-fait ſoûmis,

du moins paroiſſoient-ils tranquilles. Nous eſperions ſur-tout que les Enfans, plus heureux, & peut-être plus ſages que les Peres, profiteroient de nos inſtructions, & qu'il ſe formeroit, au-milieu même d'un Peuple mal converti, une Generation fidéle.

Nos pechez ſans doute ont arrêté le cours des miſericordes divines. *L'Homme ennemi eſt venu de nuit ſemer ſon yvraye ſur nôtre bon grain.* Les habitans des Villes & de la Campagne nouvellement réünis, ont preſque tous ſecoüé le joug de la diſcipline. Tout Sexe, tout Age a corrompu ſa voye. L'eſperance de ſe rétablir, l'envie de ſe faire craindre, le deſir même de ſe venger, le temps commode pour le faire, les mauvais conſeils ſoûtenus de mauvais exemples,

Matth. c. 13.

les conſpirations domeſtiques, & les correſpondances étrangeres, les aſſemblées illicites & furtives, les diſcours ſéduiſants, & le ſouffle contagieux des faux Paſteurs, ont introduit d'abord le relâchement, enſuite l'irreligion, peu de temps aprés la révolte.

Cette Hereſie qui s'affoibliſſoit tous les jours, ayant repris tout d'un coup de nouvelles forces, eſt devenuë une Secte pleine d'illuſion & de menſonge, qui contrefait les dons de Dieu & le langage des Prophétes, qui met dans l'imagination & dans la bouche des enfans *ſes ſonges & ſes viſions*, qui prend ſes agitations & ſes réveries pour des operations du Saint Eſprit, qui ſe croit inſpirée juſque dans ſes meurtres & ſes ſacriléges, & qui joignant à l'impoſture la cruau-

té, porte par tout le fer & le feu, égorge les Fidéles, maſſacre les Prêtres, brûle les Autels, foule aux pieds les ſaints Myſtéres, & ne connoît d'autre Religion, que celle de haïr & de vouloir détruire la veritable.

Il nous fut aiſé de prévoir, MES TRES-CHERS FRERES, les maux que la ſéduction de ces faux Prophétes, jointe au penchant & à la crédulité des Peuples, pouvoit produire. Nous les avions vû naître; nous les vîmes croître chaque jour, & nous levâmes les mains au Ciel pour demander au Pere celeſte qu'il ouvrît ſur ſes enfans humiliez les yeux de ſa miſericorde, & qu'il arrêtat par ſa bonté les premiéres fureurs de ces Eſprits ſéditieux, qui ſe trouvant coupables devant Dieu & devant les hommes, & craignant les ſupplices

plices qu'ils avoient mérité, ſongeoient à ſoûtenir leur rebellion par les mêmes crimes par leſquels ils l'avoient commencée.

Nous gémiſſions devant le Seigneur irrité. Nous avions pourtant quelque confiance qu'il abregeroit en faveur de ſes Elûs, ces triſtes & mauvais jours; que les victimes déja immolées preſque ſur ſes Autels, auroient appaiſé ſa colére, & que JESUS-CHRIST, cet adorable Sauveur qui a verſé ſon ſang pour nôtre rédemption, ne permettroit pas qu'on vît couler plus long-temps celui de ſes Fidéles, qui ſont les membres de ſon Corps Myſtique. Mais la tribulation augmente au lieu de finir, la main de Dieu s'appeſantit ſur nous, pour châtier les pechez des uns, pour éprouver la fidelité des autres, & pour perpetuer dans ſon Egli-

ſe la poſſeſſion où elle eſt de vaincre le monde par ſa foy, & d'avoir des Martyrs dans tous les païs & dans tous les ſiécles.

On ne peut ſe repreſenter ſans horreur les cruautez que ces Hommes de ſang exercent impunément contre les Catholiques. L'on voit preſque partout des Prêtres, Miniſtres du Seigneur, maſſacrez entre le Veſtibule & l'Autel, des peres égorgez entre les bras de leurs enfans, des enfans arrachez du ſein de leurs meres, des familles entiéres ſacrifiées à une Religion barbare, des hommes percez de mille coups devant & après leur mort, pluſieurs hachez en pieces & par morceaux, quelques-uns meurtris, écraſez, brûlez tout enſemble, comme s'il falloit plus d'un genre de ſupplice & plus d'une mort pour un Ca-

tholique ; & tout cela le plus ſouvent ſur la biſarre & fatale déciſion d'une prétenduë Prophetesſe, qui par ſes tremblemens affectez & par ſes paroles entrecoupez de ſanglots, prononce les Jugemens qu'on lui ſuggére, & ſe ſert du nom de l'Eſprit de Dieu pour autoriſer la fureur des hommes.

Ce n'eſt pas nôtre deſſein, MES TRE'S-CHERS FRERES, de vous *irriter par* ces funeſtes idées, à Dieu ne plaiſe que nous vueillons jetter dans vos eſprits des motifs de vengeance & de haine. Nous laiſſons au Seigneur le ſoin de venger le ſang de nos Freres qui ont été mis à mort pour ſon nom, *& qui proſternez au pied du Thrône de l'Agneau*, attendent le temps qu'il a deſtiné pour l'execution de ſa juſtice. Nous laiſſons au Roy, à qui *Apoc. 7.*

Dieu n'a pas mis ſans raiſon le glaive en main à le tourner contre ces Rebelles, qui ont enſanglanté le leur du meurtre de tant de Catholiques. Nous exerçons un miniſtére de paix & de charité, & nous vous exhortons à prier, à gémir, à deſirer la converſion plûtôt que la mort des pécheurs, à prendre plus de ſoin d'appaiſer la colére de Dieu que vous avez offenſé, que de réprimer les paſſions de ceux qui vous perſecutent.

Vous devez adorer les ſecrets de la Providence & de la Juſtice divine, *operer vôtre ſalut avec crainte & tremblement*, à la vûë de tant d'horribles ſcandales, & reconnoître que *l'orgüeil des impies monte toûjours*; qu'il n'y a point d'excés dont ne ſoient capables ceux qui ſont aſſez malheureux pour être abandonnez

Philipp. c. 2.

Pſal. 73.

de Dieu, & qu'on n'eſt pas loin, quand on a perdu tous les ſentimens de la Religion, de perdre encore ceux de l'humanité.

Nous avons pourtant cette conſolation, & nous devons en rendre à Dieu d'éternelles actions de graces, que nous pouvons dire avec JESUS-CHRIST, que *nous n'avons perdu aucun de ceux qu'il nous a donnez*; que la vertu de ſa grace a ſoûtenu les *foibleſſes de* la nature contre les frayeurs de la mort, malgré la rigueur des tourmens; & que nous n'avons appris aucune chûte qui doive nous faire rougir. Nous pouvons même vous propoſer des exemples d'une fidelité & d'une conſtance ſinguliére. Joan. c. 17.

On a vû des Prêtres déja bleſſez de pluſieurs coups, & prêts à conſommer leur ſacrifice, rappeller ce peu qui leur reſ-

toit encore de vie, pour embraſſer leur meurtrier, & pour baiſer la main déja levée pour leur donner le coup mortel. Des Laïques s'expoſer à toute la rage de ces Barbares, plûtôt que de livrer les Vaſes ſacrez. Des Meres comme celle des Machabées, exhorter leurs enfans au martyre, offrir avec leur ſang celui de ces innocentes Victimes, & leur enſeigner par leur exemple à mourir pour JESUS-CHRIST, comme elles leur avoient appris à vivre pour lui. Des Soldats dans nos Hôpitaux, mêler à la douleur qu'ils avoient de leurs pechez, la joie d'avoir répandu leur ſang pour les expier.

Nous devons donc être plus attentifs ſur nous & ſur tout le Troupeau, puiſque nous voïons tous les jours un glaive impitoïa-

blé prêt à tomber ſur quelqu'une de nos Oüailles. Une tendreſſe Paſtorale nous fait ſans ceſſe trembler pour elles. Nous voudrions pouvoir réünir ſous nos yeux tous les Catholiques de nôtre Diocéſe ; & non-ſeulement mettre leur vie à couvert des perils qui les menacent, mais encore défendre leur foy de ces tentations terribles, auſquelles nous les ſçavons tous les jours expoſez.

Nous compâtiſſons d'autant plus à leur état, que nous ſçavons que par la retraite neceſſaire des Curez, que la perſecution a bannis de leurs Parroiſſes, ils ſont privez du ſecours de la parole de Dieu & de l'uſage de ce Pain des forts, qui a toûjours été la conſolation & l'appui des ames chrétiennes dans de pareilles tribulations. Nous voudrions pou-

voir être à tous, & remplir par nous-mêmes le miniſtére de ces Paſteurs, qui ſe ſont crûs en droit de quitter leurs Parroiſſes, par une crainte, que nous aurions ſouhaité, pour vôtre conſolation & pour vos beſoins ſpirituels, qu'ils euſſent pû vaincre; mais que tant de funeſtes exemples ne nous ont pas permis de condamner.

Nous ne laiſſons pas de ſentir vivement cet abandon, & pour y ſuppléer, MES TRES-CHERS FRERES, Nous vous exhortons, vous qui êtes nez dans le ſein de l'Egliſe, & vous qui vous y êtes attachez par une réunion ſincére; & nous vous con-
2. Cor. 16. jurons. 1°. *De demeurer fermes dans vôtre foy*, & dans vôtre vocation,
Pſal. 120. *de lever les yeux au Ciel, d'où vous doivent venir les veritables ſecours*, de n'entrer point en défiance des

des miſericordes divines, & d'attendre avec patience l'effet de cette éternelle & immuable protection que JESUS-CHRIST a promiſe à ſon Egliſe.

Nous vous recommandons en ſecond lieu, de ne point ſuccomber ſous le poids des tribulations preſentes, en vous laiſſant abbattre par de vaines frayeurs, ou par des triſteſſes ſelon la chair; de ne pas vous occuper de ces tragiques évenemens, ſans y joindre la volonté de Dieu qui les permet, & les pechez des hommes qui les produiſent; de vous former une ſainte vie, & de vous préparer une ſainte mort par des pratiques de pieté & des œuvres de miſericorde chrétienne; de ne point tenter Dieu pourtant, & de vous mettre à couvert de ces Troupes meurtriéres, à qui le Démon, qui eſt

Joan. 8. *homicide dés le commencement*, inſpire jour & nuit de vous ſurprendre, & *qui croyent rendre un ſervice à Dieu*, de diminuer le nombre de ceux qui le ſervent.

Joan. 16.

Nous vous avertiſſons ſur-tout, MES TRE'S-CHERS FRERES, d'employer ces jours de colére

Luc. 3. *à faire des fruits dignes de penitence*, dans ces conjonctures où l'Egliſe comme étonnée pleure la mort de ſes enfans & de ſes Miniſtres, & où Dieu paroiſſant plus irrité, la foy doit être plus vive & la diſcipline plus ſevére, ſur-tout en ce ſaint tems de Carême, deſtiné à la Confeſſion & à l'expiation des péchez, préparation neceſſaire pour receüeillir les graces de la divine Euchariſtie.

Nous ſommes perſuadez que l'éloignement des Paſteurs ne diminuera pas la ferveur des Fi-

déles, & que vous n'aurez pas moins d'empreſſement que vous en avez eu les autres années, d'approcher de la ſainte Table, ſelon le précepte de l'Egliſe. Nous employerons de nôtre côté tous nos ſoins pour vous procurer toutes les conſolations que vous pouvez tirer de vôtre pieté, qui ſont les véritables, & preſque les ſeules qui vous reſtent.

C'eſt pour ſatisfaire à ce devoir Paſtoral, que nous avons réſolu de rappeller, s'il eſt poſſible, tous les Paſteurs qui ſont diſperſez. Nous leur indiquerons des lieux d'azile & de ſûreté à portée de leurs Paroiſſes, où leurs perſonnes ſeront à couvert ſous la protection des armes du Roy, & d'où les Troupeaux pourront recevoir les ſervices qu'ils ont droit d'attendre de leur miniſtére.

Vous devez cependant, MES TRE'S-CHERS FRERES, vous, qui vous trouvez par le malheur des temps ſans Paſteurs, ſans Egliſes, ſans Exercice public de Religion, recourir ſouvent au ſouverain Paſteur des ames, qui n'abandonne point les brebis qui écoutent ſa voix & qui le ſuivent; ſervir Dieu au-dedans de vous, & réparer par vôtre pieté intérieure, la triſte interruption du culte extérieur; faire de vos maiſons des Egliſes où JESUS-CHRIST ſoit loué & glorifié par vos familles; vous ſouvenir que vous êtes vous-mêmes les Temples du ſaint Eſprit, que les hommes ne peuvent détruire; nourrir vôtre ame d'inſtructions & de lectures utiles & ſaintes, & ranimer vos eſperances *par la conſolation des Ecritures*, juſqu'à ce qu'il plaiſe au Seigneur

Rom. 15.

de raſſembler les diſperſions d'Iſraël, Pſal. 146.
& de rendre la paix & la tranquilité à nos Diocéſes.

Nous demandons au Ciel qu'il nous la donne cette paix, & que la droite du Trés-haut change les cœurs de ceux qui la troublent. Si nous croyions ces enfans rebelles en état de nous entendre, que ne voudrions-nous pas leur dire pour les faire rentrer dans leur devoir ? Nous leur demanderions, comme S. Paul aux Galates : *Inſenſés que vous* Cap. 3.
êtes, qui eſt-ce qui vous a enſorcelez ? qui eſt-ce qui a étouffé dans vos cœurs les ſentimens de la raiſon & de la nature ? d'où vient que vos bras ſont armez de haches & de poignards pour aller égorger des innocens qui ne vous ont point offenſez ? avez-vous oublié le Nom Chrétien, nom de douceur & de charité, pour

prendre la férocité des Nations les plus barbares.

Nous ne pouvons que pleurer ſur eux, MES TRE'S-CHERS FRERES, & ſur leur aveuglement, qu'ils déploreront eux-mêmes lorſqu'ils voudront ouvrir les yeux & faire revivre en eux les ſentimens de Religion que nous tâchions depuis long-temps de leur inſpirer, & que nous n'avions jamais crû qu'ils pûſſent perdre juſqu'à ce point. Dieu en tirera ſa gloire, & fera ſervir peut-être leurs propres crimes à les deſabuſer entiérement de cet attachement opiniâtre qu'ils conſervoient encore pour leurs erreurs.

Pour nous, nous les aſſûrons de ne perdre jamais les ſentimens de charité qu'ils ont trouvé dans nôtre cœur, lorſque nous avons pû leur en donner

des marques. Les portes du Bercail ſont toûjours ouvertes pour recevoir ces Brebis égarées. Nous ne refuſons point, ſi le Seigneur daigne amollir leur cœur, de les conduire dans les voyes de la pénitence, & de les réconcilier avec JESUS-CHRIST.

Dans cette vûë, nous déclarons à tous les Curez qui ont quitté leurs Egliſes, qu'ils ayent *à ſe rendre auprés de Nous*, afin que nous puiſſions prendre avec eux les meſures convenables pour le ſervice de leurs Paroiſſes pendant ces Fêtes prochaines, leur Ordonnant de ſe joindre à nous pour demander à Dieu tous enſemble dans nos oraiſons & dans nos ſaints Sacrifices, qu'il oublie nos iniquitez, & qu'il *ſe ſouvienne de ſes anciennes miſericordes*, par les mo- *Pſal.*

rites de JESUS-CHRIST pacificateur & médiateur entre Dieu & les hommes.

A Nîsmes le 23. *Mars* 1703.

LETTRE PASTORALE de Monſeigneur l'Evêque de Niſmes, à tous les Prieurs, Curez, Prêtres, & autres Eccleſiaſtiques de ſon Diocéſe, touchant la perſécution des Fanatiques.

ESPRIT FLECHIER par la grace de Dieu & du Saint Siege Apoſtolique, Evêque de Niſmes, Conſeiller du Roy en ſes Conſeils: A tous les Prieurs, Curez, Prêtres, & autres Eccleſiaſtiques de nôtre Diocéſe, SALUT ET BENEDICTION.

MES TRE'S-CHERS FRERES.

La perſécution qui s'eſt élevée dans nos Egliſes, nous a été d'autant plus ſenſible, qu'elle a commencé par la Maiſon de Dieu, je veux dire par la déſo-

lation & par le meurtre de ſes Miniſtres. Les Prêtres, ces Oints du Seigneur, qu'il a défendu de toucher, & qu'il a temu de tout temps ſous ſa protection particuliére, ont été les premiéres victimes que les Fanatiques ont égorgées. Ils vous ont regardez, MES TRE'S-CHERS FRERES, comme les chefs d'une Religion qui leur étoit odieuſe, comme des ſentinelles d'Iſraël prêtes à crier à l'ennemi, comme des témoins & des cenſeurs importuns de leur rébellion naiſſante. Ils ont dit comme ces Impies dont il
Sap. 2. eſt parlé dans le livre de la Sageſſe: *Faiſons tomber le Juſte dans nos piéges, parce qu'il nous eſt incommode, & qu'il eſt contraire à nos œuvres.*

L'orage avoit long-tems grondé ſur les montagnes, nous en étions auſſi menacez dans la pleine. La mort funeſte, mais bien-

heureuſe d'un Abbé qui s'étoit dévoüé dés ſa jeuneſſe aux Miſſions Evangéliques, fut le premier coup qui ſervit comme de ſignal pour la revolte generale dans vos Paroiſſes. Vous vîtes alors, MES TRE'S-CHERS FRERES, parmi ces Peuples nouvellement réunis, des mouvemens qui vous firent craindre pour la Religion, pour eux, pour vous-mêmes. Ils écouterent la voix trompeuſe des Séducteurs. Le ſouffle du Démon leur parut une inſpiration du ſaint Eſprit. Ils apprirent à leurs enfans l'art de trembler & de prédire des choſes vaines. Il ſe forma dans leurs Aſſemblées des conſpirations & des complots d'iniquité, au milieu même de leurs priéres. Vos Egliſes devinrent deſertes ; la parole de Dieu étant négligée, l'ignorance ſe trouva join-

L'Abbé de Cheyla.

te à la malice ; les cœurs s'endurcirent de plus en plus ; les lumiéres de la Foy s'éteignirent ; la Religion ſe perdit, & la fureur enfin prit la place de la raiſon.

Dans les temps mêmes où les eſprits paroiſſoient tranquilles, nous avions ſouvent reconnu que leur foy étoit infirme & chancelante : nous vous avions donné dans nos Conferences & dans nos Synodes, des regles de prudence & de charité, pour les ménager comme des vaiſſeaux fragiles, pour les inſtruire *en toute patience & doctrine*, pour leur adoucir le joug du Seigneur, & les réduire à une obéïſſance raiſonnable, retranchant toute baſſeſſe de vos bontez, toute amertume de vôtre zéle, toute paſſion & tout interêt de vos fonctions ; pour les ramener par des

[1] In omni patientiâ & doctrinâ. 2. *Tim.* 4.

avertiſſemens paternels, non par des reproches ou par des menaces, & pour n'agir à leur égard que par les motifs & les principes de la Religion que vous aviez deſſein de leur inſpirer. Nous vous avons même exhortez ſur le point de ces fatales révolutions, de redoubler vos ſoins, & vôtre attention, pour leur montrer l'abyſme où ils alloient ſe précipiter, pour réveiller les *remors* de leur conſcience abuſée, en leur imprimant le reſpect de la Loy de Dieu & la crainte de ſes jugemens, & pour rallumer dans leurs cœurs les reſtes d'une Foy mourante.

Si vous avez ſuivi ces regles, MESTRE'S-CHERS FRERES, nous ne pouvons aſſez vous loüer. Si vous n'avez pû en les ſuivant, adoucir ces ames féroces, nous ne pouvons aſſez vous

plaindre. Quoiqu'il en ſoit, touchez du triſte état où vous avez été réduits, nous avons prié le Seigneur qu'il vous conſolât dans vos peines, qu'il vous fortifiât dans vos travaux, qu'il vous éclairât dans vôtre conduite, qu'il vous encourageât dans vos craintes, qu'il vous délivrât de vos dangers & de vos maux, & qu'il voulût bien être *le Dieu de vôtre ſalut, & le protecteur de vôtre vie.*

Pſ. 17. Pſ. 26.

La grace du Sacerdoce, qui nous unit en JESUS-CHRIST, & la portion que vous avez dans l'office de Paſteur que nous exerçons, nous font partager avec vous tout ce que vous ſouffrez dans les tribulations de l'Egliſe. Nous vous conſiderons *comme les Prêtres du peuple de Dieu, de qui dépend le ſalut des ames.* Nous vous avons appellez à la con-

Vos eſtis Presbyteri in populo Dei: ex vobis pendet anima illorum. *Iudith. 6. 8.*

duite d'une partie de nôtre Troupeau. Nous avons mis l'Evangile entre vos mains dans vôtre Ordination, comme on nous l'a mis ſur les épaules dans la nôtre. Vous avez annoncé comme nous les paroles de vie & de verité, que nous vous avions miſes dans la bouche ; vous êtes entrez en part de nôtre ſollicitude, de nôtre autorité, de nos miniſtéres. Nous vous avons confié ce que l'Egliſe a de plus grand & de plus ſacré, ſon culte, ſes loix, ſa diſcipline, la diſpenſation des Sacremens, la ſanctification & le ſalut des Fidéles. Vous avez travaillé dans l'enceinte de vos Paroiſſes, comme nous avons fait dans tout le Diocéſe, & vous avez rempli la place des Diſciples de JESUS-CHRIST, comme nous avons l'honneur, quoi qu'indignes, de

remplir celle de ſes Apôtres.

Dans cette ſoudaine révolution, nous avons pleuré nos malheurs, & Dieu n'a pas été touché de nos larmes. Vous avez perdu preſque en même temps la liberté de vos fonctions & la ſûreté de vos perſonnes : tous les nouveaux Réünis qui compoſoient preſque vos Paroiſſes, ſe ſéparerent de vous tout d'un coup. Ceux qui avoient été méchans, ſe fortifierent dans leur malice ; ceux qui ne l'étoient pas par naturel, le devinrent par contagion. Quelques-uns qu'on avoit regardez comme bons, ou ne le furent plus, ou n'eurent pas le courage de le paroître. L'iniquité ſortit du fond d'une longue hypocriſie, d'autant plus violente, qu'elle avoit été contrainte. A peine trouviez-vous par-cy, par-là, quelques brebis

qui

qui connûſſent & qui écoutaſſent la voix du Paſteur. Vôtre peuple ceſſoit d'être vôtre peuple, & vous aviez raiſon de craindre que vos propres Paroiſſiens ne devinſſent enfin vos parricides.

Déja dans les Diocéſes voiſins cette Secte meurtriére faiſoit couler le ſang des Prêtres, perçant les uns de mille coups, brûlant les autres à petit feu, égorgeant quelques-uns preſque à la vûë des Autels, où ils venoient d'offrir le ſaint Sacrifice; & pour comble d'impieté, écorchant ces têtes venerables qui portoient la Couronne du royal Sacerdoce, coupant ces doigts conſacrez par les Onctions, & par l'attouchement des ſaints Myſtéres, & déchirant les levres encore teintes du ſang de l'Agneau ſans tache, pour avoir le plaiſir de les dégrader inhumainement, & de

leur ôter avec la vie, tout ce qui pouvoit avoir ſervi à exercer les fonctions de leur Prêtriſe.

Quelle fut nôtre douleur & nôtre inquiétude, MES TRE'S-CHERS FRERES, lorſque nous apprîmes qu'on égorgeoit les Prêtres de tous côtez, qu'une troupe effrayée de Paſteurs & d'Ouvriers Evangeliques fuyoit devant la face de l'Ennemi, & que le fleau de Dieu deſcendoit & approchoit de nos Tabernacles. Vous craignîtes, & nous craignîmes pour vous auſſi. Prêts à prendre part à vos dangers, pour le ſecours & pour la conſolation de vos peuples, ou à vous appeller auprés de nous, pour nôtre ſûreté commune, nous conſultâmes vôtre courage.

Quelques-uns fermes dans la Foy & dans le ſervice de leurs Paroiſſes, ont reſiſté au Démon,

qui comme un lyon rugiſſant, cherchoit tous les jours à les devorer. Ils ont craint d'être mercenaires, s'ils fuyoient à l'approche du loup, & s'ils abandonnoient leurs brebis. Ils ont crû que ni la tribulation, ni l'angoiſſe, ni la perſécution, ni le glaive, ne devoient pas les ſéparer de la charité de JESUS-CHRIST; que leur vie ne leur étoit pas plus précieuſe que leur ſalut, *dans l'accompliſſement de leur miniſtére*; qu'ils tenoient à leurs peuples par des liens indiſſolubles, & ramaſſant quelques petits ſecours, levant les yeux au Ciel, d'où viennent les grands, au milieu des perils qui les menaçoient; *Ils ont fait*, comme David, *au-dedans d'eux-mêmes cette priére au Dieu de leur vie : Mon Dieu, vous êtes mon défenſeur & mon refuge.* Nos Archiprêtres

1. Petr. 5.

Joan. 10.

Rom. c. 8.

Act. 20.

Apud me oratio Deo vitæ meæ, dicam Deo: Suſceptor meus es tu, & refugium meum Pſ. 58.

ont donné l'exemple ; pluſieurs l'ont ſuivi, & nous avons beni le Seigneur qui donnoit ce courage & cette force à ſes ſerviteurs.

Soit que vous n'ayez pas trouvé les mêmes protections, MES TRE'S-CHERS FRERES, ſoit que vous n'ayez pas eu la même conſtance, vous avez crû pouvoir ceder aux malheurs du temps. Vous êtes devenus inutiles dans vos Paroiſſes, où vous pouviez à peine exercer, à cauſe de l'indocilité des eſprits, un reſte de fonctions infructueuſes. Vous alliez tomber ſous le glaive du barbare Perſécuteur. Le petit nombre de Fidéles qui s'uniſſoit avec vous, alloit ſubir la même péine, & vous aviez ſujet de craindre les cruautez qu'on vous préparoit, ou celles dont on menaçoit les Catholiques.

Quoiqu'il en ſoit, MES TRE'S-CHERS FRERES, vous vivez, triſtes témoins de la déſolation de vos Paroiſſes, vous voyez de loin fumer les pitoyables reſtes de vos Egliſes ; ces Chaires d'où vous aviez tant de fois annoncé les Veritez Evangeliques ; ces Autels où vous offriez tous les jours le ſacrifice de l'Agneau ſans tache ; ces Tabernacles d'où vous tiriez ce Pain de vie, qui deſcend du Ciel pour la nourriture des ames ; ces Ornemens & ces Habits ſacrez qui ſervoient à parer la ſainte Sion dans ſes jours de ſolennité, ou à rendre le Sacerdoce plus vénerable dans la célebration des ſaints Myſtéres ; ces Tribunaux où vous avez peut-être reconcilié les pecheurs mêmes qui vous affligent ; ces Images des Saints, la plûpart Martyrs, dont la vûë eſt aujour-

d'hui ſi néceſſaire, ou pour implorer leurs interceſſions, ou pour imiter leurs exemples; tous ces ouvrages, faits de main d'homme à la verité, mais conſacrez au Dieu éternel, compoſent ce bucher fatal, & ſervent de matiére à ces incendies ſacrilléges.

Ce qui vous a ſans doute le plus touché, c'eſt la ceſſation du Service divin. Toute la Religion ſemble être ſortie avec vous de vos Paroiſſes; les loüanges de Dieu ne s'y chantent plus; le Sacrifice perpetuel y eſt interrompu; l'eſprit de priére y eſt éteint; il n'y a point de foy dans ces contrées d'Iſraël; la parole de Dieu en eſt bannie; perſonne ne rompt le Pain, perſonne même ne le demande; les Aſſyriens ont coupé tous les canaux qui portoient les eaux de la gra-

Amos. c. 6.

ce dans Bethulie ; ni pluye, ni roſée ne tombent plus ſur les montagnes de Gelboë, & l'abomination de la déſolation regne par-tout dans le Sanctuaire. 2. Reg. 21. Marc. 13.

Quelque douleur que nous ayons eûë de vous voir hors de vos Egliſes, nous avons reſſenti quelque conſolation de vous voir hors de danger autour de nous. Vos défenſeurs, ſi vous en aviez, avoient eux-mêmes beſoin de défenſe ; le petit nombre étoit opprimé par la multitude ; le zele de la Religion ne pouvoit tenir contre la fureur des impies ; la haine qu'on vous portoit, retomboit ſur ceux qui paroiſſoient vos amis, & vous qui exerciez un miniſtére de vie, deveniez par occaſion des inſtrumens de mort à l'égard des Fidéles de vos Paroiſſes. Ainſi vôtre préſence étant dangereu-

ſe pour vous, & nuiſible aux autres, vous avez crû que vôtre fuite étoit néceſſaire.

Vous nous repreſentez ces raiſons, MES TRE'S-CHERS FRERES, & vous nous demandez d'aprouver vos craintes & vôtre retraite. C'eſt à vous à connoître vos devoirs, & à les remplir avec courage. C'eſt à nous à examiner vos dangers, & à vous en tirer avec prudence. Nous vous devons la juſtice & la charité, comme vous les devez aux ames qui vous ſont commiſes; & dans ce temps de calamité, nous ſommes réduits à plaindre le malheur des Troupeaux, & à compâtir même à l'infirmité des Paſteurs.

Vous le ſçavez, MES TRE'S-CHERS FRERES, il s'eſt trouvé dans les premiers ſiécles du Chriſtianiſme des Docteurs rigides,

Tertull. lib. de Fugâ in perſecut.

gides, qui par un zele qui n'étoit pas ſelon la ſcience, vouloient qu'on ſe livrât ſans ménagement aux perſécuteurs, faiſoient un crime aux Fidéles d'une précaution raiſonnable, & reprochoient aux Eccleſiaſtiques que leur fuite ſcandaliſoit & décourageoit les Laïques, leur arrachoit les couronnes du martyre, les privoit des ſecours ſpirituels, & laiſſoit en proye le bercail aux bêtes des champs.

Ils ſuppoſoient, *que le temps de la perſécution eſt un temps deſtiné de Dieu pour l'épreuve de ſon Egliſe; que ſon intention eſt de connoître ceux qui ſont à lui, & de les manifeſter; qu'il ſe ſert de l'iniquité du Démon ou de la malice des hommes, pour examiner ſes veritables ſerviteurs; qu'il en tire ſa gloire par la confeſſion des Martyrs, & par la chûte même des*

Apoſtats, accompliſſant ſa juſtice dans l'iniquité des uns, comme il perfectionne ſa vertu dans l'infirmité des autres; qu'il permet au monde pervers ſes malignitez, ou pour le confondre par la foy victorieuſe de ſes Elûs, ou pour faire connoître que ceux qui ſe perdent étoient des hommes déja perdus; que c'eſt Dieu enfin qui lâche la main au Démon & qui lui donne le droit de tentation, purifiant par lui le Juſte pour le couronner, lui livrant le Pécheur pour le punir.

Ils ajoûtoient, *Que la perſécution venant de Dieu, & tout ce qui vient de Dieu étant un bien, il falloit attendre ſes ordres & s'abandonner à ſa providence; que c'étoit ſe défier de ſa protection que de fuir; & préſumer de ſoi, que de croire pouvoir échaper à ſa pourſuite.*

Ils tiroient enſuite cette conſéquence, *Que le Seigneur n'en-*

voyeroit pas la perſécution, s'il vouloit qu'on l'évitât ; que c'eſt renoncer JESUS-CHRIST, *ou du moins n'avoir pas le courage de le confeſſer, que de fuir ; que ſi c'eſt être heureux, que de ſouffrir pour la juſtice, c'eſt être malheureux, que d'en rejetter les occaſions ; qu'il ne faut pas craindre ceux qui ne peuvent que tuer le corps, & qui n'ont point de pouvoir ſur l'ame ; que quiconque aime plus ſa vie que* JESUS-CHRIST, *n'eſt pas digne de* JESUS-CHRIST ; *que la charité, quand elle eſt parfaite, doit chaſſer la crainte ; qu'il paroît au moins de la bonne volonté à s'expoſer, & qu'il y a preſque plus d'honneur pour un ſoldat Chrétien de perir dans le combat, que de ſe ſauver par la fuite.*

Math. 10.

Luc. 1. 14.

1. *Ioan.* 4.

Pulchrior eſt miles in pugnâ prælio amiſſus, quàm in fugâ ſalvus. *Tertul. ibid. c.* 10.

L'Egliſe n'a pas approuvé ces ſéveritez outrées : Elle a crû, que comme il y a une generoſité

Chrétienne qui brave quelquefois les périls, il y a auſſi une prudence Evangelique qui les évite, & qu'il y a des retraites qui ne ſont pas des déſertions; Elle ne prétend pas fermer les lieux de refuge, que JESUS-CHRIST a ouverts lui-même à ſes Diſciples; Elle a des égards pour ſes enfans, & comme elle craint qu'il n'y ait de la lâcheté dans leur fuite, elle craint auſſi qu'il n'y ait de la préſomption dans leur confiance.

De là ils ont conclu, que les Eccleſiaſtiques ſont obligez de demeurer dans la place où Dieu les a mis, pour encourager le peuple par leurs exhortations & par leurs exemples; *Qu'ils doivent attendre que la volonté du Seigneur s'accompliſſe, & baiſſer leur tête humiliée ſous le glaive qui les menace; que c'eſt un ſcandale, que*

ceux qui doivent conduire les autres, les abandonnent ; que le bon Paſteur donne ſa vie pour ſes brebis ; que le mauvais qui fuit dès qu'il voit venir le loup, merite d'être chaſſé de ſa Bergerie ; qu'il faut retenir à cet Ouvrier inutile & lâche la rétribution de ſa Miſſion, & qu'enfin toute fuite du Clergé, dans un temps de perſécution, eſt une eſpece de perfidie.

Ejicietur de villâ Paſtor, detinebuntur illi Miſſionis ſuæ mercedes. *Ibid.*

Saint Auguſtin n'a guére été moins exact ſur la Loy de la réſidence des Eccleſiaſtiques, dans des temps difficiles & dangereux, tel qu'étoit celui de l'irruption des Vandales. Il convient que les Laïques peuvent ſe retirer dans les Villes & Places fortifiées. Ce ſont des Particuliers, qui n'étant chargez que d'eux-mêmes, ont droit de penſer à leur ſûreté ; leur vie, pour ainſi dire, eſt toute à eux, &

Aug. Ep. 180. ad Honoratũ.

comme ils portent par-tout la Religion & les Miniſtéres, ils portent leur ame & leur ſalut avec eux, & vont chercher les ſecours des Paſteurs empruntez dans les Egliſes étrangeres.

Mais il prétend: *Que ceux qui par leurs Ordres ou par leurs Benefices, ſont liez au ſervice de l'Egliſe, qui les a conſacrez, & qui les entretient dans le ſacré Miniſtére, n'ont pas la même liberté; que ces liens ſerrez par la charité de* JESUS-CHRIST, *ſont indiſſolubles; qu'ils ſont devenus débiteurs de leur propre vie, & comme garans du ſalut éternel de leurs freres, que les beſoins ſpirituels des peuples étant continuels, les miniſtéres le doivent être; que ſur des périls incertains, que Dieu peut détourner quand il lui plaît, il n'eſt pas juſte d'abandonner tant d'ames rachetées par* JESUS-CHRIST, *dont la perte eſt*

preſque certaine ; que c'eſt dans le temps des perſecutions que la préſence du Paſteur eſt plus néceſſaire, temps où les Fidéles ſe réuniſſent, où tout ſexe, tout âge a recours à la priére ; où les uns demandent le Baptême, les autres la réconciliation, pluſieurs la nourriture ſpirituelle, tous l'édification, l'inſtruction, & la conſolation qu'ils ont droit d'attendre des Prêtres.

Ce ſaint Docteur, MES TRE'S-CHERS FRERES, convient pourtant, que les Serviteurs de JESUS-CHRIST, Miniſtres de ſes Sacremens & de ſa Parole, peuvent pratiquer ce qu'il commande, ou qu'il permet dans ſon Evangile, *de fuir d'une Ville à l'autre*, quand quelqu'un d'eux eſt ſpécialement & perſonnellement recherché, & que ſon Egliſe peut être deſſervie par d'autres. C'eſt ainſi que l'Apôtre ſort

de Damas, pour éviter la fureur des Juifs qui vouloient le perdre, ſe conſervant lui-même à l'Egliſe, & laiſſant le Miniſtére rempli par ſes Freres, ſur qui la haine ne tomboit point. C'eſt ainſi que ſaint Athanaſe, après avoir remis à des Prêtres fidéles & courageux la conduite de ſon peuple d'Alexandrie, fuyoit la colére de l'Empereur Conſtantius, portant comme en triomphe par toute la terre, le Nom & la Divinité de JESUS-CHRIST, dont il étoit le défenſeur; gardant cette Foy dans ſon cœur & dans ſes écrits, comme un dépôt précieux que le Saint Eſprit lui avoit particuliérement confié, & que les Puiſſances du Monde auroient voulu lui arracher; dédommageant ainſi, par les ſervices qu'il rendoit à l'Egliſe Univerſelle, ceux qu'il devoit à

ſon Egliſe particuliére.

Serviteurs inutiles que nous ſommes, nous ne pouvons nous appliquer les exemples de ces grands Saints, & nous n'avons d'autre gloire dans nos tribulations, que celle d'être perſécutez comme eux pour JESUS-CHRIST. Vous avez reconnu par les maſſacres qu'on a faits de vos Confreres du voiſinage, qu'on en vouloit à tous en général, & à chacun de vous en particulier. Le Sacerdoce du Seigneur étoit attaqué tout entier; vous êtiez devenus des ſignes de contradiction & de ruine; ceux à qui vous pouviez confier la direction de vos Paroiſſes, croyoient avoir auſſi-bien que vous, le droit de craindre & de fuir. Ainſi le péril étant évident & ſpécial pour chacun de vous, vous ne pouviez de-

meurer ſans expoſer vôtre caractére & vos perſonnes ; commettre quelqu'autre à vos fonctions, c'étoit une ſubſtitution de mort, plûtôt qu'un remplacement de Miniſtére.

Nous n'avons pas deſſein de juſtifier ici, ni de blâmer vôtre retraite, nous avons ſouhaité que Dieu l'approuvât, & qu'il vous réſervât à de plus paiſibles travaux pour l'utilité de ſon Egliſe. Quelques-uns ne ſçavent peut-être que trop ce que JESUS-CHRIST dit à ſes Apôtres : Math. c. 10. *Lors donc qu'ils vous perſécuteront dans une Ville, fuyez dans une autre ;* indiquant par un excès de bonté, à des eſprits qu'il prévoyoit devoir être puſillanimes, le port & l'azile de la fuite, dit Tertullien ; ne prétendant pas toutefois qu'ils ſe ſerviſſent de ces paroles comme d'un voile

pour couvrir leur lâcheté.

Saint Auguſtin ſe plaint auſſi de l'abus qu'on fait de cette ſentence, dans les dangers de Religion, où l'on voudroit naturellement autoriſer l'infirmité de la foy, de cette permiſſion Evangelique.

Cependant, MES TRE'S-CHERS FRERES, c'eſt ſur ce texte & ſur pluſieurs autres, que ſaint Athanaſe a fondé l'Apologie de ſa fuite. Il croit que Dieu veut ménager le ſang de ſes ſerviteurs; que leur vie n'eſt pas moins précieuſe devant lui, que leur mort, & que ſon deſſein eſt plûtôt de les éprouver, que de les perdre. *En ce temps-là*, dit JESUS-CHRIST dans un autre endroit, *Pluſieurs trouveront des occaſions de ſcandale & de chûte, ſe trahiront & ſe haïront les uns les autres. Il s'élevera*

Athan. Apol. de fugâ ſuâ.

Math. c. 24.

un grand nombre de faux Prophétes, qui en ſéduiront pluſieurs; & parce que l'iniquité ſera accruë, la charité de pluſieurs ſe réfroidira... Alors, que ceux qui ſeront dans la Judée fuyent ſur les montagnes. Les exemples qu'il nous a donnez, ajoûte ce Pere, ſont conformes à ſa doctrine. *Il eſt conduit en Egypte dans ſon enfance, pour éviter la fureur d'Herode...*
Matth. 2. *Après la mort de ce Prince, étant revenu dans la Terre d'Iſraël, il ſe retire à Nazareth, pour éviter les embûches d'Archelaüs ſon fils & ſon ſucceſſeur.* L'Evangeliſte remar-
Ioan. 11. que, *qu'après la réſurrection de Lazare, lorſque les Princes des Prêtres & les Phariſiens eurent tenu conſeil pour trouver le moyen de le faire mourir, il ne ſe montra plus en public parmi les Juifs, & ſe retira dans une contrée qui eſt auprès du deſert... Où il ſe tint avec ſes*

Diſciples. Le même ſaint Jean nous apprend, *Que lorſque les Juifs prirent des pierres pour les lui jetter, il ſe cacha, & ſortit du Temple... Sur quelques paroles qu'Herode le Tetrarque avoit dit de lui après avoir fait mourir ſaint Jean, il partit du lieu où il étoit, dans une barque, & ſe retira en particulier dans un lieu deſert.* Joan. 9.

Eloignez de vôtre eſprit, MES TRE'S-CHERS FRERES, toute idée de vaines craintes, & de baſſes timiditez. Si JESUS-CHRIST s'eſt ſouſtrait en ces occaſions à la violence des hommes; *c'eſt que ſon heure n'étoit pas encore venuë.* Il avoit en ſes mains ſa vie & ſa mort; il ſçavoit les temps & les momens que ſon Pere avoit mis en ſa puiſſance; il attendoit que ſon Egliſe fût fondée, & ſon Evangile conſommée: alors il ſe livra lui-même Joan. 1. Joan 7. & 8.

pour nous, ſans fuïr, ſans demander à ſon Pere des légions d'Anges pour ſa défenſe, ſans approuver que Pierre tirât l'épée, montrant ſeulement à la vûë du Calice, la vérité de ſa chair mortelle, par ſon dégoût & par ſa triſteſſe, & ſoumettant auſſi-tôt ſa volonté à celle de ſon Pere, pour rendre ſon oblation libre, & ſon ſacrifice volontaire.

Quand au conſeil, ou au précepte *de fuïr d'une Ville à l'autre*, pluſieurs ont crû qu'il ne regardoit que la perſonne & la condition des Apôtres, que le Pere céleſte avoit deſtinez à inſtruire & à ramener les *oüailles perduës de la maiſon d'Iſraël*; qu'il leur falloit une meſure de temps & de vie pour accomplir l'œuvre Apoſtolique, & pour conduire les premiers fruits de leur

Miſſion à maturité ; que ſi leur Maître les engageoit à fuïr, ce n'étoit pas *pour éviter le péril des perſécutions, qu'il leur enſeignoit de ſouffrir, & qu'il leur prédiſoit qu'ils ſouffriroient ; mais pour continuer & pour avancer la prédication de la Loy de grace, de peur que la parole de Dieu, qui demeure éternellement, ne périt, pour ainſi dire, avec eux, & que le Miniſtére ne fût opprimé avec les Miniſtres ; que d'ailleurs ils cherchoient la gloire de Dieu, non pas leur repos, & qu'exerçant par-tout les mêmes fonctions, & trouvant par-tout les mêmes obſtacles, changer de lieu pour eux, n'étoit proprement que changer de perſécution.* Tertull. lib. de fugâ in perſecut.

Quoiqu'il en ſoit, MES TRE'S-CHERS FRERES, ce n'eſt pas pour favoriſer le dégoût qu'on a de la réſidence, ni les prévoyances humaines, qui prévien-

nent les dangers de loin, ni la pareſſe des Ouvriers qui ſe fatiguent de leurs fonctions, que JESUS-CHRIST a laiſſé de pareils conſeils & de pareils exemples dans ſon Evangile. Les SS. Peres ont crû qu'il étoit permis de s'en ſervir en ces occaſions. 1°. Quand il ne reſte plus de Catholiques dans une Paroiſſe: car peut-on croire, dit ſaint Auguſtin, que le ſervice Eccleſiaſtique ſoit néceſſaire dans les lieux où il n'y a point de peuple fidéle? 2°. Quand les Paſteurs ſont perſonnellement pourſuivis, & qu'ils ſubſtituent d'ailleurs des gens ſçavans & pieux en leur place, à l'exemple de ſaint Athanaſe. 3°. Quand leur préſence, odieuſe aux Perſécuteurs, peut attirer la perſécution ſur tout le Troupeau. *Il nous convient*, dit ſaint Cyprien, *de maintenir la paix*

Aug. Ep. cit.

Oportet nos paci communi conſulere,

paix & la ſûreté commune, & de nous abſenter quelquefois, quoique cette abſence nous ſoit ennuyeuſe, de peur que nôtre préſence n'attire ſur vous la haine & la fureur des Gentils, & que nous ne ſoyons malgré nous, occaſion de trouble & de diviſion à pluſieurs, nous qui devons procurer le repos à tout le monde.

& interdum, quamvis cum tædio animi noſtri, deeſſe vobis, ne preſentia noſtri invidiam & violentiã Gentilium provocet, & ſimus authores rumpendę pacis, qui magis quieti omnium conſulere debemus *Cypr. lib. 3. Ep. 14.*

4°. Quand dans cet éloignement néceſſaire, retenant dans leurs cœurs une ſollicitude Paſtorale, & des liaiſons de doctrine & de charité, ils ſe rendent préſens en eſprit, par leurs ſoins, par leurs inſtructions, & par leur affection paternelle. C'eſt ainſi que le même ſaint Cyprien juſtifioit ſa retraite, écrivant au Clergé de Rome. Le peuple de Carthage émû contre les Fidéles de cette Ville, avoit ſouvent demandé avec des cris violens & ſéditieux, dans le Cirque & l'Am-

phithéâtre, *qu'on lui livrât ce ſaint Evêque, & qu'on l'expoſât aux lyons, pour ſervir de ſpectacle aux Gentils, & pour être ſacrifié tout enſemble à leur plaiſir & à leur fureur.* Il ſe retira pour quelque temps, moins pour la conſervation de ſa vie, que pour le repos & la ſûreté de ſes Freres, craignant d'irriter contr'eux par ſa préſence indiſcrete, des eſprits aigris déja contre lui. Cependant tout abſent qu'il étoit de corps, il déclare qu'il a été préſent par ſon eſprit, par ſes ſecours, par ſes avertiſſemens; & qu'il n'a manqué à aucun de ſes devoirs à leur égard, autant que ſon exil & ſa foibleſſe lui pouvoient permettre. Il donna part au Clergé de Rome des treize Lettres Paſtorales qu'il avoit écrites à ſon peuple durant ſa retraite.

Abſens tamen corpore, nec ſpiritu, nec actis, nec monitis meis defui, quominus, ſecundùm Domini præcepta, fratribus noſtris, in quibus poſſem, pro mediocritate meâ, conſulerem. *Cypr. lib. 2. Ep. 1. lib. 2. Ep. 2.*

C'eſt dans cette vûë, MES TRE'S-CHERS FRERES, que nous vous avons appellez auprès de nous, afin qu'étant ſous nos yeux, vous puiſſiez recevoir de nous les conſolations néceſſaires, & que vous trouvant dans le centre du Diocéſe, vous puiſſiez entretenir des correſpondances utiles à ce qui reſte de Fidéles dans vos Paroiſſes. Auſſi vous avons-nous ſouvent raſſemblez pour concerter avec vous les moyens d'aſſiſter les pauvres, de conforter les puſillanimes, de ramener même les coupables. Nous avons rallumé de temps en temps le zele de quelques-uns, par les conſidérations de leur état, & par les exemples de leurs genéreux Confreres; les invitant d'aller viſiter leurs Troupeaux dans ces intervalles de paix; où l'éloignement

des Rebelles, & la protection des troupes du Roy ont laiſſé quelque repos & quelque liberté de travailler au ſalut des ames. Nous vous avons tous exhortez de *veiller* & *prier* dans ces jours de tentation, & de reconnoître, que ſi vous n'êtes pas obligez de mourir, vous êtes du moins obligez de vivre pour Dieu, & pour les hommes dont ſa Providence vous a chargez.

La miſéricorde du Seigneur ſur nous, peut-être auſſi l'attention que vous avez eûë ſur vous-mêmes, vous ont tirez des périls qui vous menaçoient. Tandis qu'ailleurs il en a coûté le ſang à tant de Prêtres, nous n'en avons perdu qu'un ſeul. Nôtre Clergé n'a fourni qu'une victime aux Perſécuteurs; c'eſt pour nous une conſolation, nous ne ſçavons ſi c'eſt une loüange pour vous.

QUANT aux regles de conduite qu'il vous convient de garder, MES TRE'S-CHERS FRERES, dans de ſi triſtes conjonctures. Ceux que Dieu, par ſa grace a retenus dans leur réſidence & dans le ſervice de leurs Egliſes, doivent gémir en ſecret, pleurer les péchez & les afflictions du peuple, s'acquiter des devoirs de leur Miniſtére avec d'autant plus d'exactitude & de pureté, qu'ils ſont tous les jours menacez de les interrompre; ſe réünir plus étroitement à leurs Troupeaux, par les liens d'une charité & d'une compaſſion mutuelle; adoucir les pertes & les inquiétudes des uns par les ſecours de la miſéricorde chrétienne; ranimer la ferveur des autres par la vertu des Sacremens & par la conſolation des Ecritures; former enfin en tous des cœurs con-

trits & humiliez, afin d'appaiſer la colére de Dieu par les pratiques de la Pénitence.

Pour vous, MES TRE'S-CHERS FRERES, que la perſécution a fait ſortir de vos réſidences, & qui ſoupirez après le rétabliſſement du culte divin dans vos Paroiſſes, vous devez vous regarder comme des Prêtres exilez, ou interdits de vos fonctions, & porter avec vous la honte & la confuſion de vôtre fuite, quoique raiſonnable: chacun de vous ſe doit dire à lui-même ces paroles du Prophete: *Où eſt le Troupeau qui t'avoit été confié?* Et ne pouvant le nourrir au-dehors par vos inſtructions, vous devez au moins l'entretenir au-dedans de vous par vôtre affection & par vos priéres.

Ubi eſt grex qui datus eſt tibi? *Jerem.* 13.

Comme vous êtes raſſemblez

ici, & que vous n'y pouvez travailler que pour vous-mêmes, nous vous avons enjoint à tous de faire une Retraite ſpirituelle de dix jours dans nôtre Seminaire, pour y réflechir ſur les obligations de vôtre état, pour y examiner les principes de vôtre vocation & de vôtre entrée dans le Sacerdoce de JESUS-CHRIST, & dans la direction des ames; de peur que le commerce du monde ne rallentiſſe vôtre piété, & que vôtre inaction dégenerant en indolence, vous ne perdiez la connoiſſance & l'habitude de vos devoirs, en ceſſant de les pratiquer.

Quoique vous paroiſſiez déchargez des peines & des travaux du Miniſtére, il vous doit être plus pénible de n'avoir plus à travailler, vôtre repos vous doit être à charge, & vous

êtes d'autant plus à plaindre, que vous ſentez le poids de vos obligations, ſans avoir le moyen de les accomplir. Il faut du moins remplir le vuide de vos occupations Paſtorales, & mettre à la place du temps que vous aviez coûtume d'employer à la viſite des malades, à l'inſtruction des ignorans, à la conſolation des affligez, l'aſſiſtance aux ſaints Offices, les lectures pieuſes & utiles, l'étude des ſaintes Ecritures, & ſur-tout une converſation édifiante, qui inſpire la piété que vous prêcheriez dans vos Paroiſſes.

Il ne vous convient pas, MES TRE'S-CHERS FRERES, de vous répandre dans le *monde*, 1. Cor. 4. auquel vous ſervez *de ſpectacle, auſſi-bien qu'aux hommes & aux Anges*. Le temps de tribulation eſt un temps de recüeillement & de

de retraite. Eloignez-vous de ces promenades publiques, où la vûë des objets mondains, la liberté des diſcours, les joies ſéculiéres & immodeſtes ne peuvent que bleſſer la piété des Miniſtres de JESUS-CHRIST. La Religion d'ailleurs étant attaquée par tant d'endroits, il eſt juſte de la faire reſpecter en vos perſonnes, & d'ôter aux Héretiques & aux Libertins le plaiſir malin de compter en vous voyant, le nombre des Prêtres oiſifs & des Egliſes ruïnées.

Evitez les Compagnies des gens du monde, qui ne vous ſont ni utiles, ni honorables. Vous devez être auſſi peu touchez de leurs intrigues & de leurs plaiſirs, qu'ils le ſont la plûpart des malheurs de l'Egliſe & de vos pertes particuliéres. Le commerce que vous aurez avec l'E-

gypte, vous en fera prendre les
1. Cor. 11. mœurs & les coûtumes. *Ce n'eſt pas l'eſprit de ce monde que nous avons reçû, mais l'eſprit de* JESUS-CHRIST. Uniſſez-vous par les liens d'une charité fraternelle, vous que la tempête a jettez dans le même port. Affligez-vous enſemble, conſolez-vous enſemble, raiſonnez entre vous ſur ce que vous devez à l'honneur de vôtre Sacerdoce, & au ſalut de vos Troupeaux.

Gardez-vous ſur toutes choſes de la trop grande fréquentation avec les perſonnes du ſexe, où il y a ſouvent du péché, & preſque toûjours du péril & du ſcandale, & où vôtre conſcience & vôtre réputation ſont également expoſées. Le Sage nous avertit, tantôt *de ne les pas regarder*; tantôt *de ne point parler avec elles, parce que leur entre-*

Ne reſpicias... Colloquiũ enim illius quaſi ignis exardeſcit.

tien brûle comme le feu ; tantôt *de ne point s'aſſeoir & de ne point manger avec elles*, voulant nous faire craindre par ces avis diverſifiez, les piéges ſecrets & viſibles que le Démon nous tend en tout temps, & la multiplicité des dangers où nous jette nôtre propre fragilité, & celle des autres.

Ne ſedeas omninò, neque accumbas. *Eccl. c. 9.*

Que vôtre modeſtie ſerve comme de rempart à vôtre chaſteté. Fuyez les curioſitez dangereuſes, les converſations vaines, les familiaritez indécentes, les directions, & les viſites mêmes des femmes qui paroiſſent vertueuſes, où l'on n'eſt pas toûjours conduit par la charité, & où ſous prétexte de gagner une ame, il arrive quelquefois qu'on en perd deux.

Nous vous avons ſouvent exhortez à demeurer dans nôtre Seminaire, MES TRES-CHERS

FRERES, ou à vivre enſemble dans une honnête ſocieté, ſous une dépenſe commune. Nous vous avons permis pour vos commoditez, de vous aider du ſecours de vos familles, & de celui des gens de bien qui craignent Dieu, & qui honorent ſes Miniſtres. Mais nous vous avons interdit ces tables tumultueuſes, où l'on s'entretient d'ordinaire des vanitez & des folies du ſiécle, où l'on bleſſe la charité par la médiſance, la tempérance par les excès, la pudeur par l'indiſcrétion & par la licence. JESUS-CHRIST a mangé quelquefois avec les pécheurs; il pouvoit en faire des Saints, & ſa ſainteté étoit hors d'atteinte: mais il eſt à craindre pour vous que vôtre vertu ne ſoit expoſée en de pareilles occaſions, que vôtre cœur & vos oreilles n'ayent du moins

Can. Apoſt. 54. *Conc. Laod.* 24. *Conc. Carth.* 527. Si Clericus in tabernâ comedens inveniatur, excom.

beaucoup à ſouffrir, & que la compagnie où vous vous trouvez, ne condamne vôtre préſence. Il faut que vos repas ſoient non-ſeulement ſobres, mais encore pudiques; que de ſages & pieux entretiens les aſſaiſonnent; que la frugalité vienne plûtôt de la modération de vôtre eſprit, que de la modicité de vos revenus, ſur-tout en ces mauvais jours, où mangeant vôtre pain ſans travail, vous devez le manger avec douleur, & ne pas abuſer du bien que l'Egliſe vous a laiſſé, quoique vous n'ayez plus la peine de la ſervir.

Convivia publica fugiant: privata, non tantùm ſobria, ſed & pudica colant. *Iſid. de Of. Eccleſ. l. 2. c. 2.*

Le danger qu'il y a, MES TRE'S-CHERS FRERES, que le loiſir où vous vous trouvez, ne vous jette dans des amuſemens ſéculiers, dont la gravité de vôtre état & la triſteſſe du temps doivent entiérement vous

éloigner, vous engagent à vous défendre les Jeux, que les ſaints Canons défendent aux Prêtres. L'épée que vous avez vû briller ſur vous, & qui pend encore ſur vos têtes, vous avertit de vous tenir dans une crainte ſalutaire. Vous vous êtes retirez ici pour chercher la ſûreté de vôtre vie, non pas la commodité de vos plaiſirs. Vous ne devez déſirer de gagner, ni craindre de perdre, que les ames qui vous ont été confiées, & qui ſe trouvent malheureuſement privées du ſecours qu'elles peuvent exiger de vous. Il n'eſt pas permis aujourd'hui de commettre au hazard du jeu les reſtes des Oblations des Fidéles: Oſeriez-vous vous divertir, tandis que les loups ravagent vos champs & devorent impitoyablement vos oüailles?

Canon. 42. 50. Apoſt. *Conc. Lateran. Can. 16.* Clerici ad aleas vel taxillos non ludant, nec hujuſmodi ludis interſint.

Ce n'eſt pas que nous ayons ſujet de nous plaindre de vôtre conduite ſur cet article ; mais nous avons crû qu'il étoit de nôtre devoir de vous donner cet avertiſſement. Des mains conſacrées pour la bénediction des peuples, ſont indignement employées à des uſages ſi profanes. Le patrimoine de l'Egliſe ne doit pas ainſi être diſſipé, & plus la portion que vous en avez eſt petite, *plus il faut avoir d'attention à la ménager.* Par le jeu vous dérobez à Dieu des heures deſtinées à la priére & aux bonnes œuvres ; vous déreglez vôtre eſprit, & vous affoibliſſez en vous le goût des occupations ſpirituelles. Vous irritez vôtre cupidité par des gains & par des pertes, que l'affection ou le beſoin rendent conſidérables, quoiqu'elles ne le ſoient pas par el-

les-mêmes. Vous vous expoſez, vous, & ceux avec qui joüez, aux impatiences, & à tous les autres péchez que le jeu cauſe; vous ſcandaliſez les Laïques, & leur rendez vôtre Miniſtére mépriſable.

Nous vous dirons avec l'Apôtre, MES TRE'S-CHERS FRERES: *Ayez donc ſoin de vous conduire avec une grande circonſpection, non comme des perſonnes imprudentes, mais comme des perſonnes ſages, rachetant le temps, parce que les jours ſont mauvais....* Epheſ. 5.

Nous vous exhorterons comme lui, à vous *entretenir de Pſeaumes, d'Hymnes, & de Cantiques ſpirituels, chantant & pſalmodiant au Seigneur dans le fond de vos cœurs*, & dans les Egliſes où ſe fait le Service divin; que s'il faut donner par néceſſité quelque relâche à vos eſprits, vous Ibid.

devez en regler le temps, les lieux, & la meſure, & non-ſeulement vous abſtenir des divertiſſemens qui peuvent être ſcandaleux, mais cacher même aux ſéculiers vos récréations innocentes.

Nous avons appris avec quelque peine, que pluſieurs d'entre vous, contre les regles de la douceur & de la bienſéance Eccléſiaſtique, vont aſſiſter aux fréquentes Executions qu'on fait des Meurtriers qui nous perſécutent. Nous leur avons nommé des conſolateurs, & ceux qui ne ſont pas deſtinez à être les Miniſtres de leur ſalut, n'ont pas droit d'aller juſqu'au pied des échafauts, être les ſpectateurs de leurs ſupplices. L'Egliſe ſi circonſpecte & ſi charitable, ne peut approuver ces triſtes & indécentes curioſitez; elle a coûtume de

prier pour ſes perſécuteurs, bien-loin de s'intereſſer à les voir punir ; elle laiſſe à la Juſtice des hommes à faire mourir les corps de ceux qui troublent la paix & le repos de la ſocieté, & ne ſonge qu'à implorer les miſéricordes divines pour la converſion de leurs ames.

La douceur & l'humilité de cœur ſont le partage des Chrétiens, & principalement des Prêtres. Il ſemble qu'on n'a pas tout à fait pardonné à un ennemi qu'on veut voir expirer ſur la rouë, & quelque innocente que puiſſe être l'intention, l'action n'eſt pas de bon exemple. Quelle occupation pour un Eccléſiaſtique, d'être le témoin des impatiences d'un homme qui ſouffre, & peut-être de l'impénitence d'un homme qui meurt, & de porter juſqu'à l'Autel où il offre le Sacri-

ſiee de Propitiation, un eſprit rempli de ces images ſanglantes! Si les Conciles ont interdit aux Prêtres tous les attraits des yeux & des oreilles, qui peuvent les amollir à la volupté, n'auroient-ils pas interdit auſſi les horreurs des yeux, qui peuvent endurcir à la vengeance? Souvenez-vous que nous ne ſommes faits que pour prier, & pour intercéder pour les malheureux; que nous devons avoir non-ſeulement les mains, mais encore les yeux nets du ſang de nos Freres, quoique méchans & criminels; que nous n'avons à leur ſouhaiter d'autres peines, que celles de la Pénitence, & que ſelon ſaint Auguſtin, les ſouffrances des Martyrs, d'ailleurs ſi ſaintes & ſi glorieuſes, étoient en quelque façon deshonorées lorſqu'il en coûtoit le ſang de leurs ennemis.

Conc. Tolet. VIII. 3. Conc. Calchedon. 2.

Ne paſſiones ſervorum Dei, quæ debent eſſe in Eccleſiâ glorioſæ, inimicorum ſanguine dehoneſtentur. *Aug. Ep. 122.*

Comme les dons intérieurs de la grace & de la vocation de JESUS-CHRIST honorent devant Dieu ſon Sacerdoce, les vertus & les bienſéances extérieures de profeſſion, le rendent honorable devant les hommes. Pour cet effet, nous ſouhaitons, MES TRES-CHERS FRERES, que vôtre modeſtie ſoit connuë de tout le monde; que vos paroles, vos actions, vos démarches portent ceux avec qui vous converſez, à glorifier le Pere céleſte qui eſt dans les Cieux; que
2. Cor. c. 2. vous ſoyez *la bonne odeur de* JESUS-CHRIST, & que vôtre corps même devienne, pour ainſi dire, ſpirituel, par la circonſpection & par la garde de vos ſens. Nous vous ordonnons pour la décence de vôtre état, & pour l'édification même du public, de porter l'habit long Eccléſiaſ-

tique dans la ville qui eſt devenuë le lieu de vôtre réſidence. C'eſt pour vous *cet Habillement de ſalut & de juſtice*, dont parle le Prophéte, qui eſt la marque & l'ornement de vôtre Prêtriſe; qui vous diſtingue des enfans du ſiécle; qui leur imprime quelque reſpect; qui vous impoſe à vous-même une retenuë convenable, & qui, joint à la pureté de vos mœurs, vous rend vénérables aux Laïques. Nous prions les Curez des Diocéſes voiſins, de ſe conformer à la diſcipline du nôtre, & de ſe regarder, *non comme des étrangers venus de dehors, mais comme Citoyens de la même Cité des Saints, & Domeſtiques de la Maiſon de Dieu.*

Iſ. c. 61.

Epheſ. 2.

Nous vous avons exhortez pluſieurs fois de dire tous les jours la ſainte Meſſe, pour ſatisfaire à vôtre pieté, & de vous

partager dans des Egliſes différentes pour éviter la confuſion. C'eſt dans la célébration des ſaints Myſtéres que vous trouverez vos ſolides conſolations dans les maux préſens. JESUS-CHRIST immolé pour nous, eſt la ſeule victime qui peut appaiſer le couroux du Pere céleſte. Offrez ſur nos Autels, puiſque ceux de vos Paroiſſes ſont abbatus, cet adorable Sacrifice. Joignez-y l'oblation de vos oüailles & de vous-mêmes, & ſouvenez-vous que l'ancienne Egliſe faiſoit graver ſur ſes Calices l'image d'un Paſteur qui portoit ſa brebis ſur ſes épaules, afin que dans l'action du Sacrifice, ceux qui étoient chargez du ſalut des ames, viſſent dans ce Symbole de compaſſion & de charité, ce qu'ils ſont obligez de faire pour elles.

Tertull. de Pudicit.

La part que vous avez peut-être à la déſolation de vos peuples, par le peu de ſoin que vous avez eu de leur enſeigner les veritez Chrétiennes, de les ſupporter avec pitié, de graver dans leurs eſprits la connoiſſance de Dieu & de ſa Loy, vous oblige à vous humilier & à gémir devant le Seigneur. *Les outrages, le menſonge, l'homicide, le larcin ſe ſont répandus comme un déluge parmi les hommes, & ils ont commis meurtre ſur meurtre, parce qu'il n'y a point de verité, il n'y a point de miſéricorde, il n'y a point de connoiſſance de Dieu ſur la terre.* Oſée 4. Il eſt à craindre que vous n'aïez laiſſé croître les ronces & les épines dans vos champs, faute de vigilance & de culture, que vous n'aïez fait l'œuvre de Dieu avec tiédeur, & que la perſécution que vous ſouffrez de vos

propres Paroiſſiens, ne ſoit la ſuite de leur erreur, & la punition de vos négligences. Jugez-vous là-deſſus vous-mêmes.

Examinez encore, MES TRE'S-CHERS FRERES, les motifs de vôtre retraite; ſi c'eſt timidité naturelle, ou prudence Evangelique; ſi c'eſt pour vous conſerver à vous-mêmes, ou pour vous réſerver à vos troupeaux; ſi vous avez cauſé un dommage certain aux ames qui vous avoient été commiſes, dans le temps que le danger que vous craigniez étoit incertain; ſi vous avez uni à la ſentence de JESUS-CHRIST, qui permet à ſes Diſciples *de fuir d'une Ville à l'autre*, celle qui déclare que *c'eſt le mercenaire qui fuit quand le loup approche* : ſentences inſéparables, & d'une même verité, qui ſe temperent l'une par l'autre, l'Evangile

vangile n'impoſant pas aux uns la neceſſité de demeurer dans le péril, & blâmant dans les autres la trop grande facilité de l'éviter. Ce ſont les regles que donne ſaint Auguſtin. *Aug. Ep. 180.*

Vous pouvez fortifier vôtre foy par l'exemple de vos Confreres, dont la mort a été précieuſe devant Dieu, & dont la memoire doit être éternelle parmi les hommes. Ces Prêtres de JESUS-CHRIST, *dont le monde n'étoit pas digne, ont été cruellement tourmentez, ne voulant point racheter leur vie préſente, afin d'en trouver une meilleure dans la réſurrection. Ils ont été lapidez, ils ont été ſciez, ils ont été éprouvez en toute maniere.* Les uns preſſez de renoncer à leur foi par promeſſes & par menaces, après avoir reçû mille coups, ont glorifié JESUS-CHRIST de tout *Hebr. 11.*

leur cœur & de tout leur ſang, & confeſſé ſon ſaint Nom par autant de bouches qu'ils avoient de playes. Les autres levant au Ciel leurs mains tremblantes, moins par la crainte des tourmens, que par la foibleſſe de l'âge, & regardant la hache fatale prête à couper en pieces leur corps mortel, ont imploré le ſecours divin, & tiré du fond de leur religion les principes de leur conſtance.

Nous avons ſçû qu'un de ces Prêtres, que ſon zele avoit ramené dans ſa Paroiſſe, & quelques Catholiques avec lui, ayant été pris & deſtinez à la mort, ce bon Paſteur, qui auroit voulu donner à ces Barbares autant de ſang qu'ils en demandoient, s'étoit offert de porter ſur lui les tourmens de tous; & que ne pouvant obtenir d'eux la grace d'être

égorgé ſeul, il obtint celle d'être égorgé du moins le premier, pour ne pas voir ſouffrir ſes Freres, & pour leur apprendre par ſon exemple comment on ſouffre, & comment on meurt par la grace & pour la foy de JESUS-CHRIST.

On ne ſçauroit aſſez loüer ceux qu'une longue habitude de vertus & de fonctions Eccléſiaſtiques, ſembloient avoir préparez à la couronne de Juſtice que le ſouverain Juge leur a renduë. Ils ont ſcellé de leur ſang le pardon de leurs meurtriers; ils ont regardé *la mort comme un gain*, Philip. c. 1. & ne l'ont retardée que pour baiſer la main qui les maſſacroit. Ceux-là ne ſont pas moins loüables, qui brûlant ſans ſe plaindre, ſur le débris des Tabernacles & des Autels, loüoient Dieu au milieu des flammes dont ils

étoient consumez, & faisoient exhaler vers le Ciel le parfum de leurs priéres dans le feu de leur charité. L'Eglise a trouvé par-là sa consolation dans ses propres pertes; elle a vû refleurir ces palmes dont elle couronne ses Martyrs, & la grace surabonder dans ces mêmes lieux où l'on voïoit abonder le péché.

Ce sang répandu pour JESUS-CHRIST, MES TRE'S-CHERS FRERES, ou plûtôt, le sang de JESUS-CHRIST répandu pour nous doit ranimer notre espérance. Que nos péchez finissent, & Dieu fera finir nos maux; *Il n'a pas retiré sa misericorde de dessus nous, & quoiqu'il nous afflige, il ne nous abandonne pas.* Il a dessein de nous éprouver, nous, & les peuples qu'il nous a confiez; de séparer la paille d'avec le bon grain, & de remettre l'or-

Machab. 2. c. 6.

dre & le calme dans nos Diocéſes. Il y a deux ſortes de tribulations, dont il ſe ſert pour cette épreuve, qui ſont aujourd'hui unies enſemble ; la Perſécution, & l'Héreſie. Comme à la fin des ſiécles la Juſtice de Dieu fera un diſcernement univerſel & une éternelle ſéparation des bons d'avec les méchans, pour la conſommation de la pureté & de la ſainteté de l'Egliſe ; ſa Providence fait de temps en temps des ſéparations particuliéres des Juſtes, d'avec les Impies, de ceux qui ſont fidéles, d'avec ceux qui ne le ſont pas, par l'épreuve de la foy & de la patience, que produiſent les perſécutions & les héreſies : c'eſt par-là que l'Egliſe ſe maintient dans ſa charité, en participant à la Croix & aux ſouffrances de ſon Epoux ; & dans ſa pureté, en éloignant d'elle tout

ce qui eſt contraire à ſa pieté & à ſa doctrine.

Il ne me reſte plus, MES TRE'S-CHERS FRERES, qu'à vous exhorter de joindre vos gémiſſemens aux nôtres, à la vûë des miſéres publiques & de nos devoirs communs. Tant d'objets d'horreur & de pitié qui nous environnent, doivent nous attriſter & nous attendrir, pour la converſion des méchans, pour la conſolation des Juſtes. Nous avons élevé, ou régeneré en JESUS-CHRIST des enfans, dont les uns ſont devenus les meurtriers des autres. Vous devez ſentir que vous êtes peres, & nous ſentons bien que nous le ſommes encore plus que vous. Comme le Miniſtére dont nous ſommes chargez, eſt plus noble & plus étendu, nous avons auſſi plus de ſujet de nous humilier

& de nous confondre.

Je prie le Seigneur, MES TRE'S-CHERS FRERES, qu'il répande ſur vous ſes bénédictions de douceur & de paix, après un ſi cruel orage; afin que vous raſſembliez vos Troupeaux diſperſez, que vous en repreniez le ſoin & la conduite avec une entiére tranquillité; & que *lorſque le Prince des Paſteurs paroîtra, vous remportiez une Couronne de gloire, qui ne ſe flétrira jamais.* 1. Petr. 1.

A Niſmes le 6. Septembre 1703.

AVIS AU LECTEUR.

LA Piece qui ſuit n'ayant pas été publiée dans ſon tems, l'Auteur l'a laiſſée imparfaite; & l'on a crû qu'elle ſeroit plus agréabl au Public telle qu'elle eſt, que d'y faire ſuppléer par une main étrangere.

LETTRE PASTORALE de Monſeigneur l'Evêque de Niſmes, aux Religieuſes de ſon Diocéſe, au ſujet des Fanatiques.

ESPRIT FLECHIER, par la miſéricorde de Dieu, & par la grace du Saint Siege Apoſtolique, Evêque de Niſmes, Conſeiller du Roy en ſes Conſeils: Aux Religieuſes de nôtre Diocéſe, SALUT & Benédiction.

Nous apprenons avec douleur, MES CHERES SŒURS, que la fureur des Fanatiques, qui depuis quelque tems déſole nos villes & nos campagnes, a jetté la fraïeur & le trouble dans vos Monaſteres. Les cruautez qu'ils ont exercées ſur les Fidéles; les feux qu'ils ont allumez juſque

dans le Sanctuaire, le ſang innocent qu'ils ont répandu dans toutes les parties de ce Diocéſe, ne juſtifient que trop vos craintes, & vous avez beſoin que le Seigneur augmente vôtre foy & ſoûtienne vôtre conſtance.

Le bruit de tant de malheurs & de tant de crimes a penetré juſque dans vos ſolitudes. Vous avez vû briller de loin ce glaive fatal, qui tombe ſur tant de têtes innocentes. Les larmes que verſent aux pieds de vos Autels tant de perſonnes affligées ; le ſecours de vos prieres qu'elles implorent ; les récits pitoïables qu'elles vous font de leurs pertes ou de leurs peines, vous réduiſent à gémir tous les jours pour elles & pour vous-mêmes.

Par les miſeres du monde vous apprenez ſes malignitez ; les douleurs des uns vous montrent les

fureurs des autres ; dans ce que ſouffrent les gens de bien, vous voïez juſqu'où va l'orgueil des impies. Après avoir déploré les malheurs d'autrui, où vos dangers ſont envelopez, vous tournez vos triſtes & timides reflexions ſur vous mêmes, vous joignez dans vôtre eſprit ce qui peut arriver à ce qui arrive, & ce qui produit en vous la pitié, fait naître en même temps la crainte.

En quoi, MES CHERES SŒURS, nous ne pouvons blâmer vôtre conduite, puiſque nous craignons autant pour vous que vous-mêmes, d'autant plus que nous ſentons le poids des calamitez & des iniquitez d'un peuple, dont nous ſommes obligez par nôtre Miniſtére de ſouhaiter le repos & de procurer le ſalut. Comment ne ſeriez-vous

pas touchées des tribulations préſentes ? La Loy de Dieu n'eſt plus connuë ; les meurtres ne finiſſent point ; chaque jour renouvelle ſes horreurs, & découvre celles de la nuit paſſée ; on oublie qu'on eſt Chrétien, on ne ſent preſque plus qu'on eſt homme : les eſprits s'aigriſſent d'eux-mêmes ; la raiſon ne les conduit plus ; la crainte ne les retient plus ; la punition ne fait qu'irriter leur malice ; le pardon même qu'on leur offre ne ſert qu'à les encourager à mal faire.

Ce qui doit être plus ſenſible, c'eſt qu'ils ſe ſont fait une religion d'abolir, s'ils pouvoient, la nôtre. Ils détruiſent les lieux ſaints ; ils profanent les Sacremens ; ils foulent aux pieds les ſacrez Myſteres ; ils ont exhalé leurs blaſphemes juſqu'au milieu des ſaintes ſolemnitez ; ils jet-

tent leurs armes ſanglantes ſur les corps des Martyrs qu'ils ont égorgez ; ils vont en troupe briſer les portes de nos Egliſes, & les abbattre à coups de haches & de coignées, comme s'ils étoient dans une forêt ; ils brûlent le Sanctuaire du Seigneur, & profanent ſur la terre le Tabernacle où l'on revere ſon ſaint nom ; & dans l'excez de leur aveugle fureur, ils menacent de faire ceſſer les jours de Fête de deſſus la terre, d'éteindre dans le ſang des Prêtres le Sacerdoce de JESUS-CHRIST, & d'enſevelir la memoire de ſon adorable Sacrifice ſous la ruïne de ſes Autels.

Je ſçai, MES CHERES SŒURS, l'horreur que vous avez euë de ces réſolutions & de ces executions ſacrileges. Vous avez humilié vos ames devant Dieu, & plus

touchées de ces ſcandales publics que de vos dangers particuliers, vous vous êtes écriées
Pſ. 73. 3. avec le Roy Prophete: *Levez vos mains pour punir à jamais l'orgueil de ces hommes impies, combien ont-ils commis de crimes dans les lieux*
Ibid. 22. *ſaints; levez-vous, Seigneur, & jugez vous-même vôtre propre cauſe.* Tantôt dans une ſainte confiance:
Ibid. 18. *Souvenez-vous, Seigneur*, de ces Vierges qui ſont à vous, & que vous avez protegées juſqu'ici. Tantôt dans une appréhenſion raiſonnable:
Ibid. 19. *N'expoſez pas à ces hommes cruels & féroces, des ames qui confeſſent vôtre nom, & n'oubliez pas pour toûjours les ames de vos pauvres Filles.*

Vos vœux & vos inquiétudes ont redoublé à meſure que la tribulation approchoit de vous. Vos Couvents, la plûpart hors de l'enceinte des Villes, étoient

moins à couvert des insultes nocturnes de ces Troupes incendiaires qui s'étoient répanduës dans la campagne. Vous appreniez confusément que ce Parti d'iniquité, ou par esprit de libertinage, ou par ignorance de Religion, ou par corruption de cœur, ou par contagion de malice, se fortifioit tous les jours comme un torrent bourbeux, grossi par les eaux impures qu'il a ramassées; qu'il s'élevoit de la poussiere des Chefs sanguinaires, qui ne tiroient leur superiorité que de la hardiesse & de l'énormité de leurs crimes; qu'il se trouvoit par tout, au milieu même des Fidéles, des protecteurs publics & secrets de l'erreur & de la révolte, dont les mauvais discours, ou le silence hypocrite & sombre, font entendre la part qu'ils ont, ou du moins l'ap-

probation qu'ils donnent à tous ces deſordres.

Quoique les Villes fuſſent gardées, que les détachemens reglez en aſſûraſſent les environs, & qu'un des premiers ſoins de ceux qui commandent, fût de veiller à vôtre ſûreté ; nous n'avons pas laiſſé d'appréhender quelquefois pour vous les approches de cette eſpece d'ennemis furieux & artificieux tout enſemble, qui toûjours prêts à ſurprendre, & ſûrs de n'être preſque jamais ſurpris, courent ſans ſe laſſer dans les voïes de l'iniquité, ou ſe délaſſent par l'occaſion & par le plaiſir qu'ils ont de nuire.

Dieu le permet ainſi pour l'épreuve de nôtre foy, pour l'exercice de nôtre patience, & vous voïez preſque, MES CHERES SŒURS, le trouble univerſel

que cauſe dans cette contrée cette Secte homicide, conçûë dans l'erreur, née dans le ſang, nourrie d'illuſions, élevée dans l'ignorance & dans la révolte. L'orage a quelquefois grondé de vos côtez, il a éclaté dans le voiſinage; quelques-unes de vous l'ont vû tomber elles-mêmes dans cette ténebreuſe & cruelle irruption qui porta le fer & le feu juſqu'aux murailles de vôtre Ville, & preſque de vôtre Monaſtere.

Quelle fut pour vous l'horreur de cette nuit fatale? Vous comprîtes par les voix confuſes d'une populace effraïée, qui demandoit d'être ſecouruë, que vous aviez beſoin du ſecours du Ciel. Une troupe nombreuſe de meurtriers & d'incendiaires ſe jettoit tumultuairement dans le fauxbourg. Le

chant des Pſeaumes étoit pour eux un commencement de fureur & comme un ſignal de maſſacre. Vous voïïez allumer les feux, dont la ſombre & triſte lüeur perçoit juſqu'à l'obſcurité de vos cellules, & dont les flammes dévorantes conſumoient les maiſons & les Egliſes; vous entendiez les cris des victimes inhumainement égorgées, & l'affreuſe image de tant de morts vous fit preſque mourir de pitié, de douleur, de crainte.

Vous dîtes alors avec le Roy
Pſ. 17. 5. Prophete: *Les douleurs de la mort nous ont environnées, & les torrens d'iniquité viennent nous troubler.* Vous recüeillites le peu qui vous reſtoit de force, & ſoûtenant par les réflexions de la foy, les foibleſſes de la nature, vous montâtes la montagne de Sion. L'Arche de la nouvelle alliance étoit

portée devant vous ; vous suiviez, Hosties demi-vivantes & humiliées, JESUS-CHRIST immolé pour nous dans l'Eucharistie : arrivées au lieu de vôtre refuge, & si je l'ose dire, du sien, dans le temps de la désolation, vous demeurâtes prosternées en sa présence ; vous gémissiez & vous vous consoliez auprès de lui ; vous connoissiez sa puissance, & vous imploriez son secours ; vous adoriez son sacrifice, & vous lui prépariez le vôtre. Le Ciel exauça vos prieres ; ceux qu'on craignoit, craignirent eux-mêmes ; les Citoyens & les Soldats prirent les armes, & le Seigneur lui-même garda la Cité. Nous apprîmes avec douleur, les peines que vous aviez ressenties, & nous vous loüâmes de les avoir supportées.

Vous avez presque toutes eu

quelque part, MES CHERES SŒURS, à ces ſortes d'inquiétudes, & nous avons toûjours été attentifs à vous en délivrer, en vous inſpirant ſur des aſſûrances viſibles de protection, une confiance raiſonnable. Nous avons appris de celui qui eſt le Pontife & le veritable Paſteur des ames, à compâtir aux infirmitez. Nous avons prié le Seigneur qu'il fût lui-même vôtre défenſeur, qu'il vous cachât dans le ſecret de ſa face, & qu'il vous mît à couvert des troubles que cauſent les hommes. Tout s'intereſſe d'ailleurs pour vous; les ſentinelles d'Iſraël veillent la nuit à vôtre garde; les filles de Jeruſalem vous offrent des lieux de retraite, & nôtre prévoyance eſt occupée à vous procurer du ſecours, ou à vous préparer des aſyles.

A Dieu ne plaiſe que nous abandonnions à la fureur des loups raviſſans la portion la plus pure du troupeau que JESUS-CHRIST nous a confié. Nous ſçavons quelle eſt la gloire des Vierges Chrétiennes, que Dieu a choiſies pour être les compagnes fidéles de l'Agneau ſans tache, & qui ſont ſur la terre par leur vertu, ce que les Anges ſont dans le Ciel par leur nature. L'Egliſe les conſidere comme les épouſes de JESUS-CHRIST, qui s'élevant par ſa grace au-deſſus de l'ordre de la nature, de la liberté de la loy, de la force de la coûtume, ont dépoſé leurs volontez chaſtes dans les mains de celui qui veut être l'Epoux des Vierges, comme il a voulu naître d'une Vierge. Nous regardons vos Monaſteres comme des

retraites heureuſes, où la ſimple & pudique vertu ſe met à couvert de toutes les tentations du ſiécle, où la foy triomphe du monde & de ſes convoitiſes dans le ſexe le plus fragile, où la chair & le ſang n'ont aucun pouvoir, & où Dieu ſemble avoir rétabli l'innocence de la premiere origine: comme les Temples du Roy des Roys, où la grace de JESUS-CHRIST amene les filles élûës qui vont ſe conſacrer à lui, & s'unir autour des Autels ſous les loix d'une charité & d'une integrité commune, tirant du feu ſacré du Sanctuaire de quoi nourrir celui qui brûle dans leurs cœurs, pour chanter les Cantiques de Sion, pour vaquer à la priere, à la lecture & à la méditation des ſaints Myſteres, formant enſuite par leurs inſtructions & par leurs exemples, une

chaſte generation après elles, & joignant au don d'une éternelle continence, le fruit d'une fecondité ſpirituelle, qui ſe reproduit & ſe perpetuë par une ſucceſſion de virginité.

Comme c'eſt une de nos fonctions de recevoir vos Vœux, & de vous conſacrer à Dieu, c'eſt auſſi une de nos obligations d'écouter vos plaintes & de vous proteger contre l'injuſtice. Ce voile que nous avons mis ſur vos têtes, pour vous rendre comme inviſibles aux hommes, doit auſſi vous couvrir & vous rendre innacceſſibles à leurs inſultes. Nous n'avons pas oublié que les ſaints Canons nous ordonnent d'être les Tuteurs & les Peres des Vierges que nous avons préſentées à JESUS-CHRIST, & de leur conſerver ces benedictions de douceur & de repos,

que nous leur avons promiſes & données de ſa part dans la ſolemnité de leurs Profeſſions.

Auſſi n'avons-nous rien oublié pour exciter vôtre dévotion, & vous porter au recüeillement & à la priére ; pour vous affermir dans ce temps de confuſion, dans vôtre ſainte vocation, en vous deſabuſant du monde, dont nous vous repreſentions les impietez ; pour vous donner quelque dégoût d'une vie fragile & périſſable, en vous en faiſant entrevoir une éternelle ; pour vous faire tirer enfin du fruit de vos épreuves préſentes. Vous nous avez écoutez : la plûpart d'entre vous, ſans interrompre leurs devoirs, ont mis en Dieu leur confiance, & nous avons reconnu parmi les autres la conſtance de l'eſprit, dans les foibleſſes mêmes de la crainte.

Car

Car encore, MES CHERES SŒURS, que la protection du Ciel, & le ſecours des Troupes du Roy dûſſent, ce ſemble, vous raſſûrer, nous avons lieu de préſumer que vos eſprits ne ſont pas aſſez tranquilles. La continuation des impietez vous afflige; le bruit des armes vous étonne; la neceſſité d'être gardées vous fait entrevoir des dangers; l'interêt même que le monde ſemble prendre pour vôtre repos, eſt capable de le troubler.

Les uns, par religion pour les lieux ſaints, ou par amitié pour vos perſonnes, après avoir exaggeré les malheurs publics & particuliers, ſi toutefois il eſt poſſible de les exaggerer, vous propoſoient de ceder au temps, rempliſſoient vos eſprits d'images funeſtes de meurtres & d'incendies, affoibliſſoient vôtre cou-

rage à la vûë des périls qui vous menaçoient, & vous conſeilloient de vous *éloigner en fuïant, & d'aller chercher des ſolitudes plus ſûres & plus tranquilles, pour y attendre celui qui vous auroit delivré de l'abbattement de l'eſprit & de la tempête.* Les autres, par une maligne pitié, vous prédiſoient des maux qui ne devoient pas vous arriver, & ne cherchoient qu'à vous effraïer en faiſant ſemblant de vous plaindre.

Pſ. 54. 8. 9.

Vos familles vous redemandoient, & croïoient dans cet état de tribulation, avoir encore ſur vous les droits du ſang & de la nature. Elles vous repréſentoient qu'elles vous avoient offertes à Dieu comme Vierges, non pas comme Martyres; qu'elles vous avoient immolées dans la Religion, pour y être mortifiées, non pas pour mourir d'une

mort cruelle par les mains des Fanatiques, & qu'elles prétendoient reprendre leur droit ſur une vie qu'elles vous avoient donnée. Vous crûtes que la chair & le ſang leur réveloient ces ſentimens, & quoiqu'attendries de ces genereuſes affections, vous fûtes encore plus touchées de vos devoirs.

Des Monaſteres charitables qui prenoient part à vos malheurs, vous offroient de partager avec vous leurs ſolitudes, pour y exercer dans une paix & une regularité communes, les obſervances de vôtre Inſtitut. Vous demeurâtes fermes dans les places où Dieu vous a miſes; les embaras du monde où l'on vouloit vous rejetter, vous faiſoient plus de peur que les malheurs du monde qu'on vouloit vous faire fuïr; vôtre clôture

étoit pour vous une haye ſacrée qui renfermoit vôtre vocation, & qui vous ſéparoit du ſiécle; vous ſentiez les liens qui vous attachoient à vôtre retraite; vous regardiez vos Convens comme les maiſons de vôtre éternité, & vous ne pouviez vous réſoudre, ou à retourner dans la maiſon de vos Peres, que vous devez avoir oubliée, ou à chercher vôtre repos en diminuant peut-être celui des autres; trouvant d'ailleurs que c'étoit un triſte ſpectacle que de voir des Monaſteres délaiſſez, des Egliſes abandonnées, & des Vierges de JESUS-CHRIST errer dans le monde comme des colombes ſorties de l'Arche, ſans ſçavoir où aſſeoir leur pied, & ne doutant pas que nous n'euſſions nous-mêmes pris ſoin de vôtre retraite, ſi nous l'avions jugé neceſſaire.

Vous déſirez préſentement, MES CHERES SŒURS, que pour vôtre inſtruction, autant que pour vôtre conſolation, nous vous preſcrivions, ſelon vôtre état préſent, des regles pour vôtre conduite.

Le premier avis que nous ſommes obligez de vous donner, c'eſt de calmer vos eſprits, & de réduire vos craintes à une ſage modération. Nous ne prétendons pas étoufer en vous l'amour naturel de la vie, ni blâmer vos attentions & vos précautions raiſonnables. Nous pardonnons même à la molleſſe de vôtre cœur certaines ſenſibilitez qui vous troublent, & vous défolent malgré vous : car nous ſçavons que la peur eſt une paſſion ſans regle ; les ſens s'emparent de la raiſon, l'imagination groſſiſſant & raprochant les pé-

rils, éleve au-dedans de nous des mouvemens involontaires, & l'ame frappée de fauſſes réflexions, n'eſt pas toûjours maîtreſſe d'elle-même.

Nous ne ſçaurions approuver, MES CHERES SŒURS, ces ſortes de timiditez outrées, qui traînent avec elles la triſteſſe, l'abbattement, l'impatience; qui deſſéchent toute la vigueur de l'eſprit, où l'infirmité de la foy ſe trouve jointe à la foibleſſe de la nature; qui jettent le trouble juſqu'au fond de la raiſon, qui font qu'on n'eſt plus à ſoi, & qu'on eſt tellement occupé de l'amour de cette vie, qu'on oublie les eſpérances de l'autre.

Par ces appréhenſions exceſſives, on offenſe la Providence de Dieu, qui regle les évenemens; ſa juſtice, qui tolere ou punit les pécheurs quand il lui

plaît ; ſa bonté, qui ne permet pas que nous ſoyons tentez au-deſſus de nos forces.

Les Vierges que l'Evangile appelle ſages, le ſont en tout, ſoit qu'elles déſirent, ſoit qu'elles ſe réjoüiſſent, ſoit qu'elles craignent. Elles portent en leurs mains leurs lampes toûjours allumées ; la lumiere de la foy & de la raiſon ne ceſſe jamais de les éclairer ; quelque tribulation qu'elles prévoïent ou qu'elles ſouffrent ; elles poſſedent toûjours leurs ames dans leur patience, elles ne connoiſſent d'autres craintes que celles que le péril produit, & que la Religion modere, qui percent les nuages du chagrin par des raïons de confiance, & qui laiſſent encore ſouvenir que le Seigneur qui mortifie, eſt le même qui vivifie, & que du même endroit d'où par-

tent les maux, partent auſſi les délivrances.

Quand la retraite, le ſilence, le recüeillement ne ſeroient pas les vertus de vôtre état, elles devroient être pour vous les vertus de ce temps-ci, où l'on ne peut avoir que des entretiens ennuyeux & des diſtractions lugubres. Vous devez vous interdire les Parloirs autant que la neceſſité ou la charité le peut permettre. C'eſt par ces ouvertures fatales que ſe gliſſent les ſerpens qui portent la tentation dans les Monaſteres: c'eſt-là que ſe lient les amitiez ſéculieres, que ſe débitent les nouvelles inutiles; que ſe tiennent des diſcours prophanes, que ſe font des confidences indiſcretes. Le monde n'aïant plus de joie, ne peut que vous communiquer ſes triſteſſes; les uns épouvantez de

ce

ce qu'ils voïent, les autres affligez de ce qu'ils ſouffrent, vont pour ſe conſoler & ſe fortifier auprès de vous ; ſi vôtre curioſité les favoriſe, ils troubleront vôtre repos, & peut-être arrivera-t-il qu'ils ne rapporteront pas la force & les conſolations qu'ils vont chercher, & qu'ils vous laiſſeront leurs afflictions & leurs foibleſſes.

Cette ſéparation du monde, MES CHERES SŒURS, doit vous engager à être plus étroitement unies entre vous par les liens de la Religion, & par les offices d'une charité commune. Cette union conſiſte à prendre toutes un même eſprit de douceur, d'humilité, de ſageſſe & de patience. Dans ce temps de tribulation, où ſelon la difference des eſprits, la vertu & l'infirmité ſe manifeſtent ; que

celles qui ſont infirmes ne blâment pas celles qui ſont fortes ; que celles qui ſont fortes ne mépriſent pas celles qui ſont infirmes ; *mais ſupportez-vous les unes les autres*, ſuivant le conſeil de l'Apôtre, *& prenez ſoin de conſerver l'union de l'eſprit dans le lien de la paix.*

Ephes. 4. 2. 3.

Cette charité ne peut ſubſiſter qu'au moïen de la foy qui opere par la dilection ; l'amour du prochain demande de l'action & du mouvement, il s'éteindroit bien-tôt dans le cœur, ſi les aſſiſtances réciproques ne lui ſervoient comme d'aliment. Cet amour dans le Ciel, confondu dans l'amour divin, ſera ſans fonction, dit ſaint Auguſtin ; comme les beſoins des hommes auront ceſſé, les miniſteres de cette charité ceſſeront auſſi ; ce feu ſacré, comme dans ſa ſphé-

re, brûlera devant Dieu ſans ſe conſumer, & ſe nourrira de lui-même dans le cœur des Bienheureux : mais ici-bas, cette vertu ne ſe conſerve que par l'uſage qu'on en fait. Les ſervices utiles, les condeſcendances raiſonnables, les conſeils ſalutaires, les compaſſions affectueuſes, les amitiez & les reconnoiſſances cordiales ſont également les effets & les cauſes de cette union, qui vous liant toutes en JESUS-CHRIST, vous fait reſſentir en commun les peines & les conſolations que Dieu vous envoïe.

Nous avons dit *en commun*, MES CHERS SŒURS, pour exclure ces amitiez particulieres, qui ſur des conſidérations de parenté, de reſſemblances d'humeur, ou d'agrémens perſonnels, ſe forment quelquefois

dans les Monaſteres mêmes les plus reglez. Cette union ſi étroite avec les unes, eſt une eſpece de ſéparation d'avec les autres. Sainte Thereſe la regarde comme une ſource de relâchement, de diviſion, de partialitez & de jalouſies; c'eſt ſortir de cette égalité qui entretient la paix interieure & exterieure; c'eſt ſe faire un poids & un poids, & une meſure de charité arbitraire; c'eſt détourner le cours de vos affections, & reprendre la proprieté d'un cœur que vous avez bien voulu conſacrer à Dieu; c'eſt ſacrifier aux tendreſſes de la nature les obligations de la Regle, & préferer aux vertus de l'ame les agrémens de la perſonne. On a beau s'imaginer que ces affections ſont honnêtes, innocentes & ſaintes comme celles des autres Sœurs; car outre

que ce ſont d'ordinaire les plus imparfaites qui ſe lient ainſi le plus entr'elles, par le beſoin qu'elles ont de ces conſolations naturelles, & que ces liaiſons ſingulieres offenſent la ſocieté & font injure à la charité commune; on voit qu'elles ne portent à rien de ſpirituel ni de parfait. Quand on ne s'aime que pour ſervir Dieu & pour s'entr'aider à l'aimer, on l'aime toutes enſemble; la communauté qui eſt toûjours ſainte, ne peut rien inſpirer que de ſaint. Les Particuliers ſe communiquent le plus ſouvent ce qu'ils ont de mauvais, & comme c'eſt la chair & le ſang qui les a fait naître, c'eſt la chair & le ſang qui les entretient. On cherche à ſe voir, ſans ſçavoir pourquoi, & à ſe parler, ſans avoir rien à ſe dire; ce qu'on appelle amitié n'eſt qu'amuſe-

ment & relâchement de la Regle ; le ſilence, la retraite, la diſcretion, l'ordre, l'exemple, tout s'y néglige.

Quoiqu'il en ſoit, faute d'attention à cultiver l'amitié des unes, on néglige ſouvent & quelquefois on perd même l'amitié, ou du moins l'eſtime de toutes: ce qui fait dire à ſainte Thereſe, que c'eſt la Religion qui doit regler les amitiez des Religieuſes, & qu'il eſt également dangereux de s'aimer trop peu, ou de s'aimer trop dans les Monaſteres ; ce qu'il faut plus ſoigneuſement éviter en ces mauvais jours, où vous avez beſoin de vous unir toutes enſemble pour ſoûtenir cette charité qui eſt le lien de la perfection ; de vous mettre entre les mains de Dieu & vous tenir comme enveloppées dans le ſein de ſa Providence ; de pui-

ſer dans ſon amour celui que vous devez aux perſonnes qui le ſervent & qui l'aiment comme vous ; de joindre unanimement vos cœurs, vos vœux, vos oraiſons & vos larmes, vos craintes, vos inquiétudes. Vos afflictions miſes en commun vous deviendront plus ſupportables ; le fardeau ſera plus leger quand vous le partagerez également entre vous, & que la vertu de la Communauté ſoûtiendra les foibleſſes des particulieres.

Rien ne peut tant contribuer en ce temps de trouble & de calamité, à vous procurer cette paix intérieure, & la miſéricorde de Dieu que vous demandez, que l'exacte obſervance de vos Regles. Vous pouvez vous dire à vous-mêmes ce que l'Apôtre diſoit autrefois : *La paix ſera pour celles qui auront ſuivi cette* Galat. 6. 16.

regle, & la miſéricorde pour l'Iſraël de Dieu. Nous ne parlons pas, MES CHERES SŒURS, de l'obſervation de ces loix éternelles & immuables, parties de l'abſoluë volonté de Dieu, gravées dans le cœur de l'homme innocent, publiées depuis & commandées à tous les hommes pécheurs, perfectionnées dans la plenitude des temps, tracées dans les actions de JESUS-CHRIST, écrites dans ſon Evangile, imprimées par ſon Eſprit dans l'ame des Juſtes, & generalement reçûës comme des devoirs & des néceſſitez de Religion. Vous n'avez garde, MES CHERES SŒURS, de manquer à ces obligations eſſentielles; graces à la miſéricorde du Seigneur, vous êtes fidéles à ſa Loy, & ſa Loy vous ſera fidéle. Nous ne parlons pas non plus de l'obſer-

vation des vœux que vous avez faits au Seigneur en préſence de ſon Peuple, à la face de ſes Autels, dans l'oblation volontaire de vos biens pour les pauvres, de vos plaiſirs par la chaſteté, de vôtre liberté par l'obéïſſance. Nous ſçavons que Dieu vous a conduites & ſoûtenuës comme par la main dans la voie des conſeils Evangeliques, où vous regardez vos vœux comme des engagemens inviolables, veillant ſans ceſſe ſur vos affections & ſur vos deſirs; & que vos volontez ſont renfermées dans vos promeſſes.

Nous parlons, MES CHERES SŒURS, de ces obſervances journalieres qui ſe pratiquent dans vos Monaſteres; de cette ſuitte continuelle d'occupations vertueuſes, que la Regle vous preſcrit, ou que la Superieure vous

commande ; de ces loix de Communauté que vous vous êtes impoſées, qui n'étoient pas eſſentielles à vôtre ſalut, & qui le ſont à vôtre état. Tous les Inſtituts ont leur forme de vie, autrement ils ne ſeroient ni ſalutaires, ni durables ; c'eſt la pieté qui les établit, c'eſt la régularité qui les conſerve. Dieu veut qu'il y ait de l'ordre dans ſa Maiſon, & la Religion qui doit tout regler, pour ſe maintenir, a beſoin elle-même qu'on la regle.

Vos Fondateurs inſpirez de Dieu, comme tous les autres, vous ont tracé le chemin du Ciel, en vous laiſſant des Ordonnances & des Conſtitutions qui vous conviennent & vous engagent toutes également, afin qu'aïant les mêmes idées & les mêmes obligations, vous vous uniſſiez plus étroitement par la charité,

& que vous puiſſiez vous encourager, vous édifier, vous entr'aider les unes les autres, & arriver à la même fin par l'uniformité des moïens qui vous ſont marquez. Sans cela la diviſion, ou du moins la confuſion s'introduiroit, chacune ſe conduiroit par ſon propre eſprit; & donnant dans des ſingularitez peu édifiantes & peu ſolides, ou dans des dévotions diſcordantes, qui s'affoibliroient & ſe détruiroient d'elles-mêmes, perdroit le ſecours de l'émulation, le fruit de la charité, & le mérite de l'obéïſſance.

Vous devez donc accomplir ces devoirs communs qui ſont faits pour vous, & pour leſquels vous êtes faites, qu'il faut étudier & mettre en pratique pour vôtre ſanctification & pour l'aſſûrance de vôtre ſalut. Ce ſont

des traditions de vos Peres, qui portent leur benediction avec elles ; des ordonnances qui vous garderont ſi vous les gardez, ſelon les termes de ſaint Bernard ; des volontez de Dieu bonnes & agréables, qui préparent à celle qui eſt parfaite ; des conſeils de précaution qui mettent les Commandemens à couvert des tranſgreſſions & des attaques, & qui ſont comme des haies que la crainte du Seigneur a plantées ſur les avenuës du Sanctuaire, pour en défendre les approches aux ennemis de la loy de Dieu.

C'eſt cette Régle, MES CHERES SŒURS, qui diſpoſe du détail de vos actions, qui vous marque le temps de parler & de ſe taire, les heures de communication & de retraite, de repos & de travail, d'adouciſſement &

de pénitence; elle vous méne ſans ceſſe à Dieu, pour lui parler dans l'Office & dans la priére, pour l'écouter dans l'inſtruction & la lecture, pour le ſervir dans les diſcours & dans les œuvres, pour s'unir à lui dans les Communions, pour imiter ſa charité dans les ſervices & les adminiſtrations, pour implorer ſa grace & ſa miſéricorde dans les beſoins ou dans les peines, avec intention de le ſatisfaire & de l'honorer en chacune de ces obſervances, & de le glorifier & de lui obéïr en toutes, ſans s'étonner des grandes, ſans ſe rebuter des petites, les eſtimant, non par la qualité ou par la matiere de l'action, mais par la dignité du ſervice, par la grandeur du Maître qu'on ſert, & par le déſir qu'on a de lui plaire.

De cette bienheureuſe exacti-

tude naît la force & la paix de l'ame, au milieu même des troubles qui vous environnent. Vous ſentirez le joug du Seigneur s'adoucir par l'habitude de le porter; un calme ſecret s'élever dans le fond de vos conſciences; la volonté de Dieu s'accomplir en vous ſans aucune peine; des jours pleins s'écouler inſenſiblement vers l'éternité; la bonne odeur de la Religion paſſant d'une Sœur à l'autre, embaumer tout le Monaſtere & ſe porter même au-dehors. Celles qui pour leurs infirmitez ne pourront être régulières, s'humilieront en ſe regardant comme inutiles, & mettront à la place de l'action & de l'obéïſſance effective, une ſoumiſſion intérieure & une patience néceſſaire. Helas! MES CHERES SŒURS, eſt-il pas juſte que dans le temps que des hom-

mes d'iniquité violent indignement toute la loi de Dieu, il ſe trouve des ames fideles qui l'obſervent toute ; que les illuſions & les impietez d'une Secte ſacrilege ſoient en quelque façon expiées par les pratiques ſolides & ſaintes des Societez religieuſes ; & qu'à cette abondance de malice qui irrite le Ciel, s'oppoſe cette abondance de juſtice Evangelique qui l'appaiſe ?

De-là doivent naître en vous des penſées & des ſentimens de componction & de pénitence, pour expier par des mortifications communes & particulieres, les offenſes énormes qui ſe commettent contre Dieu, & dont les nôtres ſont en quelque façon la cauſe. Nous ne prétendons pas, MES CHERES SŒURS, vous impoſer un joug nouveau, planter de nouvelles croix dans

vos Monaſteres, ni vous donner une autre Regle que la vôtre. Nous ne voulons que vous faire ſentir & vous induire à réparer les outrages que vous ſçavez qu'on fait à vôtre Epoux.

Quoique l'état de vie que vous profeſſez paroiſſe doux, & qu'il ſoit en effet déchargé des rigueurs & des auſteritez corporelles de pluſieurs autres, il ne ne laiſſe pas d'être un état de pénitence: ſi vous ne portez pas ſi durement la mortification de JESUS-CHRIST ſur vôtre corps, vous n'êtes pas moins obligées de la porter dans vôtre eſprit: les jeûnes fréquens, les abſtinences perpetuelles, les ſolitudes & ſéparations entieres du monde, les ſilences inviolables, les cilices piquans, les veilles geſnantes, exercices de filles auſſi délicates que vous, ſont des éloges

ges de leur ferveur & des reproches de vôtre foibleſſe : mais la ſoûmiſſion, l'humiliation, le renoncement au ſiécle, l'abnégation de vous-mêmes, & les autres vertus intérieures, difficiles à la nature, & pourtant eſſentielles à la Religion, ne vous engagent pas moins qu'elles, & quelques differentes que ſoient les actions, il faut qu'elles partent d'un même cœur, & que ce ſoit le même eſprit qui les anime.

Toute vie religieuſe, MES CHERES SŒURS, eſt une vie pénitente ; vous avez eſſuïé du moins les premiers traits de la malignité du monde ; vous l'avez connu tel qu'il eſt, environné de ſes vanitez & de ſes plaiſirs ; ſes déſirs flateurs & ſes eſpérances trompeuſes avoient peut-être jetté dans vos cœurs les

premiers fondemens de ſa ſéduction : vous avez ſenti vos dangers ; infirmes & déja coupables, vous êtes venuës dans ces azyles ſacrez, réparer par les Vœux de vôtre Profeſſion ce que vous pouviez avoir fait contre ceux de vôtre Baptême ; purifier par une nouvelle conſécration de vôtre ame & de vôtre corps, ce qui pouvoit s'être gliſſé de profane dans l'une & dans l'autre ; & prendre au lieu de vôtre robe d'innocence, dont vous aviez laiſſé ternir la blancheur, l'habit de Religion comme vôtre robe de pénitence.

Appellées de Dieu à l'honneur de le ſervir dans ſa ſainte Maiſon, & par la grace de JESUS-CHRIST élevées à la dignité de ſes épouſes, vous devez d'autant plus ſoigneuſement entretenir cet eſprit de mortification &

de pénitence, qu'il s'agit de garder la pureté de la Regle que vous avez embraſſée, & la fidelité que vous avez jurée à vôtre époux; ce qui demande de vous une attention ſévere & continuelle ſur vous-mêmes, pour prévenir ou pour étouffer tout ce qui pourroit affoiblir ou corrompre vôtre vertu.

Mais nous vous exhortons, MES CHERES SŒURS, de joindre à la douleur intérieure que vous reſſentez de tant de meurtres & de ſacrileges, dont l'horreur vient juſqu'à vous, des œuvres d'humiliation & de contrition extérieure. Je ſçai que quelques-unes d'entre vous avoient fait des projets de pénitence & d'auſterité, loüables dans leur intention, mais peu convenables dans la pratique; les vûës des Communautez ne

ſe reglent pas ſur des vûës particulieres. Chaque Ordre doit chercher ſes dévotions extraordinaires dans la perfection de ſon état, non pas dans des idées de perfection étrangeres. Dieu rejette par ſon Prophete les mortifications de choix & de propre volonté. Il faut que la ſcience regle la meſure de nôtre zele ; la diſcrétion & l'obéïſſance ſont les regles de la Regle même. La loy que Dieu vous a donnée par vos Peres, eſt la meſure de vôtre juſtice ; en retrancher par ſa volonté propre, c'eſt relâchement, c'eſt pareſſe ; y ajoûter par ſa volonté, c'eſt affectation, c'eſt orgueil ; mais y mêler ſelon la néceſſité des temps & la prudence des Superieurs, quelque dévotion édifiante & raiſonnable, c'eſt un conſeil & une volonté de Dieu.

Nous vous exhortons donc, MES CHERES SŒURS, à redoubler vos prieres & même vos jeûnes, à reſſerrer vos recüeillemens & vos ſolitudes, à prolonger vos temps de réflexion & de ſilence, à partager par une compaſſion ſecrete les ſouffrances de tant de Fidéles, à les aſſiſter de vôtre ſubſtance commune. Portez vos triſtes penſées au pied de ces Autels où vous portez l'encens de vos oraiſons: renouvelez chaque jour au Seigneur le ſacrifice que vous lui avez déja fait de vous-mêmes: conſacrez-lui de plus tous les momens d'une vie dont il a bien voulu par ſa miſéricorde être le protecteur. N'aïant pas été jugées dignes d'être Martyres de ſa Foy, ſoïez-les, s'il ſe peut, de ſon amour; offrez-lui au lieu d'une mort peut-être cruelle,

mais prompte, les fruits d'une plus douce, mais plus longue patience : préſentez-lui au défaut de vôtre ſang, celui de tant de Fideles qui viennent de le verſer pour lui, & plus encore, celui que JESUS-CHRIST propitiateur & propitiation pour nos péchez, a verſé pour nous : implorez ſur-tout, avec gémiſſement & avec larmes, les grandes miſéricordes du Seigneur pour la converſion des Impies qui perſécutent l'Egliſe de Dieu ; & pour leur attirer cette grace, faites un ſacrifice au Seigneur des maux mêmes qu'ils vous font ſouffrir.

Faut-il que ſous une fauſſe & ridicule idée de Religion, des hommes, des femmes mêmes ſupportent la faim, la ſoif, les fatigues, les incommoditez des ſaiſons, s'expoſant à tous les dan-

gers pour l'execution de leurs crimes; & que nous pour l'accompliſſement des ordres de Dieu, ſuivant les regles du Chriſtianiſme, ne ſupportions pas avec une entiere ſoûmiſſion les tribulations de la vie ? d'autant plus que ce qu'ils ſouffrent eſt la punition de leurs péchez, & ce que nous ſouffrons eſt la pénitence des nôtres; & que ce qu'ils font pour nous nuire, eſt fureur en eux, & que ce que nous faiſons pour nous ſauver, eſt ferveur en nous.

Vos délicateſſes, vos craintes, MES CHERES SŒURS, viennent d'un trop grand amour de la vie. Cet attachement à ſoi-même & à ſa propre conſervation, peut donner lieu de croire que la Foy n'a pas aſſez affoibli les ſentimens de la nature, qu'on tient encore au monde par

quelques endroits, & qu'on craint plûtôt ceux qui tuënt le corps & qui n'ont aucune puiſſance ſur l'ame, que celui qui peut perdre l'ame & le corps & les envoïer à la geſne du feu. Car enfin qu'eſt-ce que cette vie ? une vapeur que le ſoleil émeut & diſſout en fort peu de temps ; une feüille qui tremble & qui tombe au premier vent ; un flambeau qui s'allume, & qui s'éteint preſque auſſi-tôt qu'il eſt allumé : c'eſt un nombre de jours, la plûpart triſtes & mauvais, que le Seigneur a meſurez, & qu'il abrege en faveur de ſes Elûs, pour les tirer plûtôt des miſeres de ce monde & les raprocher de l'éternité : c'eſt un paſſage où l'on eſt amuſé par de faux plaiſirs, ennuïé par de veritables peines qu'on ſouffre & qu'on voit ſouffrir ; où l'homme expoſé à la vanité

nité & à la douleur, ſujet au péché, eſclave des grandes ou petites paſſions, ſelon ſon état, doit regarder la mort comme le point de ſa délivrance : c'eſt une eſpece d'exil ennuïeux qui nous tient éloignez de nôtre Patrie céleſte, & privez de l'héritage qui nous a été préparé dès le commencement du monde ; ce qui doit nous faire dire ſouvent : *Pourquoi eſt-ce que mon exil eſt prolongé ? Quand eſt-ce que j'irai & que je paroîtrai devant la face de Dieu ?* Pſ. 119. 5. Pſ. 41. 3.

Ce dégoût de la vie préſente, convenable à tous les Chrétiens, l'eſt encore davantage, MES CHERES SŒURS, aux perſonnes Religieuſes comme vous. Qu'eſt-ce que vôtre entrée en Religion, qu'une ſortie de ce monde ? Vous avez renoncé à ſes prétentions, à ſes plaiſirs, à

ſon abondance, à ſes aiſes : vous avez quitté vos parens, vos amis, & tout ce qui pouvoit raiſonnablement vous plaire ; ces privations & ces ſéparations volontaires ſont comme des actes de mort que vous avez faits, qui doivent vous avoir diſpoſées à la derniere, ou du moins avoir diminué d'autant en vous l'amour de la vie.

Il vous doit être plus facile de faire par néceſſité ce que vous avez déja fait par religion ; les liens de vôtre ame & de vôtre corps ſont déja rompus ; vous ne vivez preſque plus dans le temps, que par l'eſpérance que vous avez de vivre avec Dieu dans l'éternité. Pourquoi donc auriez-vous tant d'appréhenſion de conſommer un ſacrifice que vous avez déja bien avancé? Que celles-là craignent de mourir,

qui ont entretenu dans les Cloîtres les déſirs & les diſſipations du ſiécle. Que ces Vierges imprudentes qui ont laiſſé éteindre leurs lampes, craignent d'aller trouver l'Epoux, qui les méconnoîtra & les excluëra de la ſolemnité des nôces, & leur dira : *Je ne vous connois point.* Matth. 25. 12. Que celles-là n'oſent ſe préſenter devant l'Agneau, qui n'aïant pas conſervé la blancheur de leurs vêtemens, n'ont pas eu le couge de le ſuivre. Que celles-là craignent la mort, qui ont été ingrates aux dons de Dieu, rebelles à ſes volontez, inſenſibles à ſon amour, infidéles aux promeſſes qu'elles lui ont faites. Mais mourir, pour des Vierges ſages, c'eſt s'unir avec JESUS-CHRIST, dont elles ſont les chaſtes & fideles épouſes ; c'eſt aller joüir dans le Ciel du bon-

heur des Anges, dont elles ont imité ſur la terre la pureté toute céleſte ; c'eſt aller recevoir des mains de Dieu même, qui les a préſervées de toute ſorte de corruption, une couronne immortelle & incorruptible.

Nous jugeons trop favorablement de vôtre pieté, MES CHERES SŒURS, pour croire qu'après les premiers-mouvemens que la nature a jettez malgré vous dans vôtre cœur, vous aïez refuſé vôtre vie à celui qui pour vous racheter du péché, & pour vous réconcilier avec Dieu, a donné la ſienne pour vous. Vous direz peut-être, que ce n'eſt pas la mort en elle-même que vous craignez, mais la mort cruelle. Nous déteſtons la fureur de ces hommes plus qu'homicides, & nous compâtiſſons à vôtre foibleſſe. Mais ne ſçavez-

vous pas, qu'encore que vous ne puiſſiez rien de vous-mêmes, vous pouvez tout en celui qui vous fortifie; que c'eſt ſa force qui fait les Martyrs, & que dans les épreuves de la foy, plus le ſexe eſt fragile, plus les tourmens ſont violens; plus la grace eſt puiſſante, plus les victoires ſont glorieuſes. Quand vous n'auriez pas eu l'exemple de tant de Fidéles de la campagne, qui n'aïant ni les mêmes lumieres, ni les mêmes engagemens que vous, ont ſouffert mille cruautez avec conſtance, le déſeſpoir de ceux qui nous perſécutent ne devroit-il pas nous confondre? Nous les voïons, hommes & femmes, toûjours prêts à ſubir les rudes & honteux ſupplices d'une mort ignominieuſe; & nous fuïons une mort que l'Ecriture appelle précieuſe devant Dieu & reſpecta-

ble devant les hommes.

Ce n'eſt pas, MES CHERES SŒURS, que vous deviez vous commettre par un zele inconſideré, ou vous deſtiner ..... de vôtre propre volonté. L'Apôtre nous avertit que nous ne ſommes pas à nous-mêmes, & que ſoit que nous vivions, ſoit que nous mourions, nous appartenons au Seigneur. Comme vous n'avez pû ſans ſa grace renoncer au ſiécle, vous ne pouvez vaincre ſans ſon inſpiration & ſans ſon ſecours. La force & la perſéverance dans les épreuves de la foy, ſont des dons de ſa miſéricorde, qu'il eſt loüable de déſirer, mais qu'on ne peut être aſſûré d'obtenir. Vous pouvez donc, MES CHERES SŒURS, vous tenir dans l'état d'humiliation où Dieu vous a miſes, & le ſervir avec crainte & confiance. Il ne de-

mande pas vôtre vie, mais vôtre foy ; il ſe contente que vous ſoïez tout le jour mortifiées pour lui, & vous diſpenſe d'être mortes. JESUS-CHRIST vous eſt un époux de ſang, mais c'eſt du côté de ſon alliance, & non de la vôtre. Tous ne ſont pas dignes d'être ſes Martyrs, c'eſt beaucoup qu'il daigne vous regarder comme ſes Vierges. Il y a dans le tréſor de ſes graces des palmes & des couronnes differentes ; les unes pour récompenſer les œuvres, les autres pour honorer les ſouffrances ; les unes pour ceux qui ont combattu pour la verité, les autres pour ceux qui ont perſéveré dans la juſtice.

Que ſi quelques-unes de vous avoient conçû dans leur eſprit le généreux deſſein de mourir dans l'occaſion pour le nom & pour la gloire de JESUS-CHRIST,

qu'elles ſe conſolent ſi le martyre leur a manqué, de n'avoir pas manqué au martyre ; Dieu qui ſonde les cœurs, lira leur confeſſion dans leur penſée, l'approuvera, & couronnera la bonne volonté qui l'a fait naître.

Cependant, MES CHERES Sœurs, loüez le Seigneur avec nous des benedictions qu'il répand ſur nos Egliſes affligées : tout âge, tout ſexe tombe ſous le glaive impitoïable des ennemis, mais tout âge & tout ſexe confeſſe le nom de JESUS-CHRIST ; autant de meurtres de leur côté, autant de martyres du nôtre ; ſi l'inhumanité des uns nous effraïe, la conſtance des autres nous édifie ; l'Egliſe pleure ſur ſes enfans comme Rachel, parce qu'ils ne ſont plus dans ſon ſein ; mais elle ſe réjoüit en même tems, parce qu'ils ont paſſé dans

le ſein de Dieu même ; le Monde voit d'horribles ſpectacles, mais la Religion ſe ſoûtient par de grands exemples.

On a vû, pour me renfermer dans la vertu de vôtre ſexe, des Dames vraiement Chrétiennes, en un âge déja avancé, mourir conſtament pour une Religion qu'elles avoient long-tems pratiquée, & couronner par une mort précieuſe devant Dieu, une longue ſuite de bonnes œuvres dont elles l'avoient glorifié devant les hommes. On a vû de jeunes filles, à qui le monde a fait ſentir ſes cruautez avant que de leur avoir fait connoître aucun de ſes plaiſirs, ſceller de leur ſang l'innocence de leur Baptême. Vous avez plaint le malheur & admiré la conſtance d'une jeune & pieuſe Dame, que ces Monſtres affamez du ſang

Catholique, ont percé depuis peu de mille coups, tandis qu'elle invoquoit le nom du Seigneur & qu'elle le loüoit dans ſa confeſſion, & qu'elle expiroit dans la paix & dans la charité de Dieu, qui la fortifioit dans ſa foy, & qui la couronnoit dans ſa patience.

Il s'eſt trouvé des femmes fortes, que la déſolation de leur famille & le tourment de la mort n'ont point étonnées. Les unes ont vû lever ſur elles la hache dégouttante encore du ſang de leurs maris; & mourant comme eux pour le ſoûtien de la Religion, après avoir été unis enſemble par les liens ſacrez du mariage, ſe ſont unis pour toûjours dans la gloire de leur martyre. Les autres réduites à voir brûler leurs enfans avant que d'être brûlées elles-mêmes, ont

ſouffert en elles& en eux une double mort pour JESUS-CHRIST, la foy ſoûtenant la raiſon, & la grace dominant ſur la nature.

Nous pouvons dire, MES CHERES SŒURS, qu'il eſt ſorti du fond des iniquitez & des foibleſſes humaines, des miracles de la puiſſance divine, & que le Fils de l'homme a trouvé de la foy en Iſraël. Des filles foibles ont eu le courage de reprocher aux Impies leur impieté, & de s'expoſer elles-mêmes à leur fureur, dans la penſée de l'adoucir pour les autres. Nous avons ſçû la pieuſe invention d'une veuve: ſon mari cruellement écraſé, ne lui avoit laiſſé que ſa Religion & quelques enfans d'un âge aſſez tendre. Elle les offroit tous les jours au Seigneur comme des victimes encore ſans tache, & leur appre-

noit avec ſoin les préceptes de la Loy divine. Après leur avoir rempli l'eſprit & le cœur d'eſpérance & de foy, pour éprouver leur courage, elle leur annonçoit tout d'un coup l'arrivée des Fanatiques: A genoux, mes enfans, leur diſoit-elle; vous êtes Catholiques, voici ceux qui les font mourir, regardez le Ciel, & voïez les couronnes que Dieu vous prépare: la mere leur montrant l'exemple par ſes eſſais réïterez, elle leur faiſoit faire comme un aprentiſſage du martyre. On voïoit cette petite famille de Confeſſeurs baiſſant leurs têtes innocentes pour recevoir le coup dont on les menaçoit, & s'accommodant eux-mêmes comme Iſaac ſur le bûcher, attendre, ſi Dieu l'eût permis, à finir pour lui une vie qni ne faiſoit que commencer.

Vôtre zele n'a pas été ſi vif, & vous n'avez pas encore réſiſté juſqu'à répandre vôtre ſang pour JESUS-CHRIST ; trop occupées peut-être des dangers du corps, MES CHERES SŒURS, vous ne l'êtes pas aſſez de ceux de l'ame ; & vous devez dire comme le Roi Joſaphat, lorſque les Ammonites & les Moabites s'étoient aſſemblez contre lui : *Cùm ignoremus quid agere debeamus, hoc ſolùm habemus reſidui ut oculos noſtros dirigamus ad te.* Seigneur, dans l'extremité où nous ſommes réduits, ne ſçachant plus que faire, la ſeule eſpérance qui nous reſte, c'eſt d'élever nos yeux vers vous. L'oraiſon doit être la principale reſſource de ceux qui ſentent leurs foibleſſes ou qui ſont dans l'affliction, pour obtenir de Dieu qu'il les affermiſſe dans leur patience, & qu'il

2. Paralip. 20. 12.

excite en eux par ſon Eſprit ſaint, ces gémiſſemens ineffables qui produiſent cette paix qui eſt au deſſus de tout ſentiment & de leurs lumieres.

C'eſt par cette oraiſon, que l'ame ſortant comme hors d'elle-même pour s'élever à Dieu par la connoiſſance de ſes perfections, de ſes veritez, de ſes Myſteres ; rentrant enſuite en elle-même dans la vûë de ſes infirmitez, de ſes beſoins, de ſes défauts, d'un côté elle adore cette Majeſté divine, de l'autre elle reconnoît ſa propre indignité.

Nous ne parlons pas de cette eſpece d'oraiſon où l'on s'entretient de ſes propres penſées, & où l'on s'occupe de ſon eſprit ; c'eſt Dieu même qui doit être l'objet de nôtre attention, nos raiſonnemens & nos lumieres ne

peuvent nous élever au-deſſus de nous. Il faut s'approcher de Dieu dans l'oraiſon avec plus de ſimplicité que de clarté, avec plus de pureté de cœur que de ſubtilité d'eſprit, pour pénetrer les choſes ſaintes. Ce n'eſt pas non plus de cette eſpece d'oraiſon myſtique, où le diſcours & l'entendement n'ont point de part, où les opérations de l'ame demeurent dans la ſuſpenſion & dans le ſilence. Ceux qui entrent ſans une vocation particuliere, dans ces voies extraordinaires, & qui n'ont pas une parfaite connoiſſance de leurs défauts & une grande pratique de vertu, ſont ſujets à donner dans des ſpiritualitez peu ſolides, à nourrir dans ces dévotions rafinées une imperceptible vanité, & ſouvent à recevoir toute ſorte d'illuſions pour des veritez eſſentielles.

Nous vous propoſons, MES CHERES SŒURS, cette forme d'oraiſon que vous pratiquez, & que vos Peres vous ont preſcrite ; où l'on ne penſe ni trop, ni trop peu ; où la memoire fournit le ſujet, l'entendement le conſidere & le polit, pour ainſi dire, la volonté le reçoit & le met en œuvre ; où s'allume dans la méditation ce feu qui éclaire & qui échauffe tout enſemble, & qui produit la lumiere, le ſentiment, & l'action même vertueuſe ; où l'on ſe préſente à Dieu comme une terre ſéche qui demande l'eau de ſa grace. C'eſt de cette vûë, quoiqu'obſcure, de ſa miſéricorde, de ſa juſtice, de ſa charité, de ſa grandeur, que doivent naître les bons déſirs, les bons mouvemens que nous ſentirons, & la connoiſſance que nous aurons de

nous

nous-mêmes & de nos défauts. C'eſt de-là que dérivent les motifs de ſe corriger, de ſe perfectionner dans ſa vocation, de profiter des graces qu'on attend ou qu'on a reçûës.

La vie ſpirituelle ne peut ſubſiſter ſans cet aliment ; c'eſt cette chaleur qui ſe répand dans toutes les parties de l'homme intérieur; c'eſt d'elle que viennent les connoiſſances & les pratiques du ſalut, les attentions & les retours ſur ſoi même, l'étude & l'amour de la loy de Dieu, les forces & les facilitez de l'accomplir; c'eſt elle qui nous apprend à mettre à profit pour nôtre ſanctification, triſteſſes, tentations, diſgraces; c'eſt le canal par où Dieu nous communique ſes dons, nous aſſiſte dans nos foibleſſes, nous enrichit, & nous fournit des reſſources dans nos beſoins. Les

Saints, qui connoiſſoient l'importance de cet exercice de religion, où Dieu nous parle, & où nous parlons à Dieu, l'ont regardé comme la ſource des bonnes penſées, des ſaintes réſolutions, des pratiques vertueuſes, de la tranquillité & de la joie intérieure des ames. Ils ont crû que c'étoit de là que dépendoit l'obſervation de vos vœux & de vos regles, & que telle qu'étoit l'oraiſon des perſonnes Religieuſes, telle étoit d'ordinaire leur vie.

Vous devez donc, MES CHERES SŒURS, être perſuadées qu'il n'y a point de moïen plus ſûr ni plus efficace pour vous avancer dans la perfection, que celui de l'oraiſon qui vous eſt ordonnée par vôtre Regle. C'eſt dans celle du matin qu'il vous convient de faire un fond de

regularité & de dévotion pour tout le reſte de la journée. C'eſt dans celle du ſoir que vous devez rentrer dans vous-mêmes par une exacte recherche de tout ce qui peut s'être gliſſé de négligence ou d'impureté. C'eſt dans vos momens de diſſipation & d'ennui qu'il faut renouveller la ferveur & le zele que vous ſentez ſe rallentir dans vôtre cœur.

Quand on néglige l'oraiſon, tout l'intérieur ſe dérange, la Religion s'affoiblit, les veritez ſe diminuënt, la ferveur languit peu à peu, le courage s'abat par les moindres difficultez, les bons déſirs ſe diſſipent, la charité ſe réfroidit, la cupidité ſe réveille; on tombe dans les vanitez & les inutilitez de la vie; les petites paſſions qu'on croïoit avoir briſées contre la pierre, revivent dans le cœur; & comme on a

retiré de Dieu ſes affections & ſes connoiſſances, Dieu retire ſes lumieres & ſés miſéricordes.

Il n'eſt pas moins dangereux d'apporter des empêchemens à l'oraiſon & à la méditation des choſes ſaintes. Vous le ſçavez, MES CHERES SŒURS, l'attention nous manque ſouvent malgré nous; nous nous préſentons à Dieu ſans y penſer; nous ſommes préſens devant lui ſans y être; nôtre cœur par ſa propre vivacité, nous échape à tout moment, ſans qu'on puiſſe le retenir; il ſe trouve comme livré aux fantômes de nôtre imagination & aux égaremens de nôtre eſprit. David ſentoit lui-même avec douleur que ſon cœur lui échapoit, & courant après lui comme après un fugitif, ſans qu'il pût le reprendre, juſqu'à ſe voir réduit à crier à Dieu,

Aug. in Pſ. 85.

comme il fait ailleurs: *Cor meum dereliquit me*, Mon cœur m'a abandonné. Il le ſentoit revenir avec joie, & s'écrioit: *Seigneur, vôtre ſerviteur a trouvé ſon cœur pour vous prier.* Pſ. 39. 13. Lib. 2. Reg. c. 7. 27.

Ce ne ſont pas ſeulement les vivacitez & les agitations naturelles de l'eſprit & du cœur humain qui troublent la paix & l'attention de nos oraiſons; ce ſont encore, d'un côté les diſſipations exterieures, les converſations avec les créatures, les ſoins temporels, les images & repréſentations des choſes mondaines; de l'autre les attachemens imparfaits, les ſatisfactions humaines, les affections ſenſibles. Les premieres ſont les diſtractions de l'eſprit: ſi vous le nourriſſez de lectures vaines & curieuſes; ſi vous l'arrêtez ſur tous les objets que vous préſen-

tent vos ſens ; ſi vous le rempliſſez d'images mondaines ; ſi vous le chargez de ce qui ſe dit, de ce qui ſe fait d'inutile ou d'irrégulier dans le Monaſtere ; ſi vous le contriſtez & l'effarouchez, pour ainſi dire, par les récits recherchez . . . . . .
. . . . . .

LETTRE PASTORALE de Monſeigneur l'Evêque de Niſmes, aux Fidéles de ſon Diocéſe, au ſujet de la Croix de ſaint Gervaſi.

ESPRIT FLECHIER Evêque de Niſmes, Conſeiller du Roy en ſes Conſeils : A tous les Fidéles de nôtre Diocéſe, SALUT & Benediction en JESUS-CHRIST.

MES TRE'S-CHERS FRERES.

La réputation d'une Croix nouvellement érigée dans une Paroiſſe de nôtre Dioceſe ; le concours du peuple qui s'y fait tous les jours ; la dévotion qui s'y établit ; les merveilles qui s'y publient, ont donné lieu à tant de bruits & de raiſonnemens in-

La Paroiſſe de S. Gervaſi.

certains, que nous croïons être obligez de déclarer ce que nous en ſçavons & ce que nous en penſons, afin que vous ſçachiez ce que vous en devez croire.

Soit ignorance, ſoit foibleſſe, les enfans des hommes donnent
Pſal. 4. aiſément dans la vanité & dans le menſonge; ſouvent ils trompent, & ſouvent ils ſont trompez; les uns jugent ſans connoiſſance, les autres ſans diſcrétion; les uns croïent trop, les autres ne croïent pas aſſez: les témoignages qui ſont faux, fondent des opinions qui le ſont auſſi; & ſuivant la diſpoſition des eſprits ou la diverſité des croïances, les uns ſe font un mérite de blâmer & de contredire ce que les autres ſe font une religion de croire ou de pratiquer. De là vient que la Croix, inſtrument de nôtre ſalut, eſt encore aujourd'hui

ſcandale

ſcandale aux Héretiques, comme *aux Juifs ; folie* aux Libertins, comme *aux Gentils ; ſageſſe & vertu de Dieu à ceux qui ſont appellez*, par la conformité des ſouffrances de JESUS-CHRIST, à la joüiſſance de ſa gloire. 1. Cor. c. 1.

C'eſt à nous, à qui le Seigneur par ſa grace, a confié le ſacré dépôt de ſa foy & de ſa verité, à redreſſer ces faux jugemens en matiere de Religion. Les ſaints Conciles, MES TRE'S CHERS FRERES, nous recommandent d'être attentifs à ces dévotions extraordinaires ; de n'y ſouffrir rien d'abuſif, d'irrégulier, ni de profane ; d'examiner ſi la doctrine de la Foy & la diſcipline des mœurs y ſont obſervées ; de diſcerner, & de prononcer après une exacte recherche, quels ſont les vrais ou les faux miracles, & de faire Ad Tim. 6. Conc. Nyſſ. 2. Conc. Trid.

comprendre au peuple, même le plus groſſier, qui ſe proſterne devant la Croix, que ce n'eſt pas cette figure inanimée qu'il faut adorer ; mais JESUS-CHRIST mourant ſur la Croix, & operant nôtre Rédemption, dont elle nous rafraîchit la memoire.

Nous pouvons devant Dieu & devant vous, MES TRE'S-CHERS FRERES, nous rendre ce témoignage, que nous avons éloigné de ce Diocéſe, durant le cours de nôtre Epiſcopat, toute doctrine & toute nouveauté ſuſpecte. Nous avons travaillé à vous faire connoître Dieu ſeul ſpirituellement & veritablement adorable, pour lui former en vous des *adorateurs en eſprit & en verité.* Nous avons prêché JESUS-CHRIST crucifié, afin de vous rendre ſem-

Joan. 4.

blables à lui par la charité, par la douceur, par la patience. Nous avons eu ſoin de vous annoncer une *Religion pure & ſans tache*, également contraire à l'incredulité des uns, à la ſuperſtition des autres; afin que ceux qui ſont avec nous fuſſent inſtruits & conſolez, *& que ceux qui ſont hors de l'Egliſe* fuſſent édifiez de nous, ou du moins *n'euſſent rien à nous reprocher.* Tit. 2.

Nôtre ſollicitude n'a pas été moindre quand nous avons appris les hommages précipitez qu'une foule empreſſée alloit offrir à la Croix nouvelle; de crainte que l'erreur ou l'illuſion ne ſe gliſſât dans l'eſprit du peuple, & que l'Homme ennemi, dans l'obſcurité de cette dévotion naiſſante, ne ſemât quelque yvraïe parmi le bon grain. Nous avons inſtruit, exhorté, envoïé Math. 13.

ſur les lieux & aux environs, des Prédicateurs & des Cathechiſtes, & remis dans l'ordre ceux qui trop zelez, ou trop credules, pouvoient en être ſortis. Heureux, après avoir vû dans cette Contrée tant de profanations & de ſacrileges, dont ni les remontrances des Paſteurs, ni les Loix divines & humaines ne pûrent arrêter le cours; de n'être preſentement occupez qu'à regler certains excès de Religion dans des gens de bonne volonté, toûjours prêts à ſe corriger.

Nous ne prétendons pas par là, MES TRE'S-CHERS FRERES, diminuer l'indignation qu'on doit avoir contre ceux qui mettent leur confiance en du bois; qui s'écrient *ſur des ſignes & des prodiges menteurs*; & qui détournent ſur la créature

In ſignis & prodigiis mendacibus. 2. *Theſſal.* 2.

l'encens reſervé pour le Créateur. Nous avons déclaré, & nous le déclarons encore, que nous ne ſouffrirons rien de ſemblable, & que pour peu que nous connoiſſions qu'Iſraël devienne idolâtre, nous briſerons le Serpent d'airain. 4. Reg. 18.

Nous n'avons fait juſqu'à preſent qu'obſerver ce qui s'eſt paſſé au ſujet de cette Croix : mais parce qu'on en parle par-tout ; qu'on attend que nous en parlions ; qu'on y ſuppoſe tous les jours de nouveaux miracles, & qu'il en court même des Relations fauſſes & fabuleuſes ; nous avons crû qu'il étoit de nôtre devoir de faire connoître à tous ceux qui ſont attirez par un eſprit de pieté, ou par quelque eſperance de guériſon, à cette dévotion qui n'eſt pas encore bien fondée, quelle a été ſon origi- Pluſieurs Ecrits imprimez.

ne, & quel eſt ſon accroiſſement.

Un Berger natif de Provence, venu quelquefois dans nôtre Diocéſe, d'un âge aſſez avancé, zelé pour la Religion Catholique, & dévot à la Croix de JESUS-CHRIST, vint nous communiquer il y a quelques mois le deſſein qu'il avoit d'élever une Croix dans une de nos Paroiſſes à deux lieuës de la ville de Niſmes, ſi nous voulions le lui permettre. Il nous fit connoître que les Paroiſſiens en auroient beaucoup de joie ; qu'il avoit remarqué le lieu qu'il croïoit être le plus propre ; & qu'il n'avoit d'autre motif, ni d'autre interêt que celui de relever l'honneur de la Croix, & de contribuer à la réparation des outrages que les Héretiques lui avoient faits dans les derniers deſordres des Fanatiques.

Paroiſſe de S. Gervaſi.

Nous reconnûmes en cet homme une ſimplicité qui ne manquoit pas de bon ſens ; ſon deſſein nous parut loüable, & par nos ordres la Croix fut faite avec ſoin, benie ſuivant les formes de l'Egliſe, portée avec quelque ſolemnité, poſée en ſigne de la Mort & de la Paſſion de JESUS-CHRIST, ſur une eſpece de montagne, qui domine d'un côté ſur un grand Chemin, de l'autre ſur une Plaine où regnent pluſieurs Villages Catholiques, d'où pouvant être vûë de plus loin & de plus d'endroits, elle pût être par conſéquent plus honorée.

Voila, MES TRE'S-CHERS FRERES, l'origine de cette Croix qui fait tant de bruit, & pour laquelle nous avons vû tout d'un coup s'élever une dévotion, qui n'aïant été ni prévûë, ni ſollicitée, ne peut venir que du cœur

& de la religion des Fideles ; mais qui dans le concours & dans le mouvement d'une multitude emportée par le goût d'une pieuſe nouveauté, & par un zele qui n'eſt pas toûjours ſelon la ſcience, pouvoit exceder les bornes d'une veneration reglée.

Elle alloit, en effet, juſqu'à regarder cette Croix comme une Croix miraculeuſe, & le Berger qui l'avoit dreſſée comme un Saint & comme un Prophete.

Cependant cette ferveur ſe réchauffe de plus en plus ; les voïes de Sion ſont tous les jours plus frequentées ; les Proceſſions abordent de toutes parts ; les malades s'y traînent, ou s'y font porter ; les miracles vrais ou faux, ſe publient ſur la montagne ; le bruit s'en répand dans le voiſinage, & bien-tôt plus loin ; & ſoit inſpiration du Ciel, ſoit en-

vie d'être guéri, ſoit impatience de réparer tant de profanations paſſées, ce culte ſe trouve établi, ſans ſçavoir pourquoi, preſque auſſi-tôt qu'il a commencé.

Quoique le peuple, inſtruit de la doctrine de l'Egliſe, marche dans les voies de la verité, & qu'il ne reconnoiſſe en cette Croix autre vertu que celle de JESUS-CHRIST crucifié; comme il y a partout des eſprits qui ſe préocupent, & qu'il convient de leur en ôter les occaſions, nous avons d'abord éloigné de nôtre Diocéſe le Berger, à qui le peuple rendoit des honneurs exceſſifs, de peur que cette prévention populaire ne l'expoſât à la ſéduction de l'orgueil ou de l'interêt, & que ſa preſence n'excitât quelque eſpece de curioſité, ou d'eſtime ſuperſtitieuſe. Sur

quoi nous ſommes obligez de nous loüer de ſa réſignation & de ſon obéïſſance.

Nous avons rejetté ces viſions & ces révelations celeſtes, dont quelques-uns croïoient qu'il falloit relever l'origine de cette Croix, pour la rendre plus venérable, en la rendant myſterieuſe. Si ſon exaltation eſt l'œuvre de Dieu, il n'a pas beſoin pour la maintenir du ſecours des fictions & des inventions humaines. Si c'eſt l'ouvrage de l'eſprit ou de l'imagination de l'homme, elle tombera d'elle-même. *Pourquoi*, comme les faux Prophetes, *faire parler le Seigneur, quand le Seigneur n'a pas parlé?* Et pourquoi vouloir honorer par le menſonge celui qui dans ſon Evangile s'eſt appellé *la verité?*

Ezech. 13.

Joan. 14.

Sur le bruit qui s'étoit répandu, qu'un ſaint Evêque de nos

Prédeceſſeurs, avoit été anciennement enterré ſur cette montagne, nous avons empêché le peuple credule d'aller ſur des traces imaginaires d'un tombeau, porter de vaines & indiſcretes prieres à un Saint qu'on ne connoît point, & qui n'a peut-être jamais été.

Nous avons défendu de ratiſſer cette Croix, ou d'en couper des morceaux, pour les garder comme des reliques. Ces parties ſéparées ainſi du tout, aïant perdu le merite de la ſignification & de la repréſentation de la mort & des ſouffrances de JESUS-CHRIST, ne ſont que des fragmens d'un bois commun, qui n'eſt plus digne d'aucun honneur. Nous avons ordonné pour cet effet, aux Prêtres & aux Officiers du lieu de ſe précautionner contre cet abus, de peur que

ces petites & fauſſes dévotions ne vinſſent à détruire la principale, & la veritable.

Après avoir ainſi réformé les préventions & les ignorances d'un petit nombre de perſonnes, nous avons eu la ſatisfaction de voir croître, avec l'affluence du peuple, la ferveur de la pieté, dans un culte religieux & raiſonnable.

Vous ſçavez, MES TRE'S-CHERS FRERES, la vénération qu'on a toûjours euë pour la Croix, depuis que par la mort de JESUS-CHRIST, d'inſtrument de ſupplice qu'elle étoit, elle eſt devenuë l'inſtrument de
Epheſ. c. 2. ſon ſacrifice. *C'eſt par la Croix que* JESUS-CHRIST *nous a réconci-*
Coloſſ. c. 1. *liez avec Dieu. C'eſt ſur la Croix qu'il a pacifié par ſon ſang, qu'il y a répandu, tant ce qui eſt ſur la terre, que ce qui eſt dans le Ciel. C'eſt*

par elle qu'il nous a fait revivre, en nous pardonnant nos péchez, & qu'effaçant la cedule qui nous étoit contraire, il l'a entierement abolie en l'attachant à la Croix. Coloſſ. 2.

Les Chrétiens des premiers ſiecles l'eurent en ſi grand reſpect, qu'ils en furent par diſtinction ſurnommez *les Adorateurs de la Croix.* Les figures & les repreſentations des Croix devinrent bien-tôt communes. Le Pape Pie Premier ordonna qu'elles fuſſent benies & miſes au rang des choſes ſacrées. C'étoit l'uſage des anciens Martyrs, lorſqu'ils ſe préparoient à la mort, de faire un grand ſigne de Croix ſur eux-mêmes, comme pour conſacrer leurs perſonnes, & pour imprimer & porter *ſur* tout *leur corps*, non-ſeulement *la mortification*, mais la mort même *de* JESUS-CHRIST, & pour ſe cru-

CRUCICOLÆ. Tert. Apol. c. 16.

L'an 57. de Jeſus-Chriſt. vide Baron.

Carpe, Ev. de Tiatires.. Neſtor, Ev. de Magide, & autres.

1. Corint.

cifier ſpirituellement avec lui, quoiqu ils mouruſſent d'une autre eſpece de ſupplice.

Tert. de cor. milit. 2. ad uxor. L'Egliſe a toûjours regardé le ſigne de la Croix comme une profeſſion de Foy tacite ; comme un bon augure, & une Benediction prévenante de nos actions & de nos entrepriſes ; comme la marque du Sacrement & du Sang de JESUS-CHRIST. Elle a voulu que la figure de la Croix fût ſouvent reïterée dans toutes ſes Conſecrations, parce qu'il n'y a que la vertu de JESUS-CHRIST qui opere les ſanctifications, & qui perfectionne les Sacremens.

Aug. Tract. 21. in Joan.

S. Cypr. Serm. de Paſſ.

S. Cypr. de Bap.

Les Empereurs de leur côté ont établi l'honneur de la Croix par des loix dignes de leur religion & de leur ſageſſe. Ils l'ont placée dans leurs Etendards, comme un ſigne ou preſage de

Ann. 312. Hiſt. Eccl.

victoire ; ils l'ont posée sur leur Diadéme, comme la marque de leur foy & de leur soumission à l'Eglise ; ils l'ont fait arborer dans les Villes & les Campagnes, pour exciter la dévotion des peuples. Constantin, par reconnoissance & par pieté, en fit planter une à Rome, & trois à Constantinople. Dans la suite l'usage les a multipliées, & Dieu a bien voulu en favoriser quelques-unes en divers tems & en divers lieux, d'une protection toute particuliere.

Hist. Eccl. ann. 330.

Niceph. l. c. 36.

Eodem anno. Id. m. lib. 7. c. 49.

Il n'en faut pas davantage, MES TRE'S-CHERS FRERES, pour justifier les vœux que vous portez à la Croix, & les bienfaits que vous en rapportez. Les guérisons miraculeuses que vous croïez y voir ou y ressentir tous les jours, ne nous surprennent pas. Qui ne sçait que *l'Esprit de*

Joan. 8.

Isa. c. 59. *Dieu ſouffle où il veut*; que *le bras du Seigneur n'eſt pas accourci*, & qu'il manifeſte la gloire de ſon nom, en attachant quand il lui plaît, à d'infirmes & ſenſibles élemens, les effets extraordinaires de ſa grace ou de ſa puiſſance? Mais ces guériſons ne nous déterminent pas auſſi. Nous ſçavons que ſelon l'Ecriture, nous

2. Petr. 4. devons *être prudens dans le bien*;

1. Joan. 5. qu'il eſt à propos *d'éprouver les eſprits, pour connoître s'ils ſont de Dieu*; que ce ſeroit prendre ſon nom en vain, que d'approuver de vains miracles; & qu'on n'eſt gueres moins coupable de lui attribuer une fauſſe gloire, que de lui en refuſer une veritable.

Les miracles, MES TRE'S-CHERS FRERES, ſont des effets ſurnaturels, que Dieu produit par ſa vertu, pour la manifeſtation de ſa puiſſance, ou

pour

pour l'affermiſſement de ſa religion, quand il les juge neceſſaires. S'il s'en faiſoit toûjours, à force d'être ordinaires, ils paſſeroient pour naturels; il y auroit de l'inſuffiſance dans les premiers, ou de l'inutilité dans les derniers; la coûtume en ôteroit l'admiration; la foy s'affoibliroit par ces évidences continuées, & l'on auroit plus d'attention aux ſignes viſibles de ſa puiſſance, qu'aux effets inviſibles de ſa grace.

Il ne convient pas non plus que les miracles aïent ceſſé; on douteroit des anciens, ſi l'on n'en voïoit quelquefois de nouveaux. La foy de pluſieurs eſt devenuë ſi foible, qu'elle a beſoin de tems en tems d'être ranimée. La Religion n'en ſeroit pas moins ſainte, mais elle en ſeroit moins éclatante. Le peuple demande

des ſignes & des prodiges, des guériſons & des délivrances ſurnaturelles. Ce ne ſont pas les choſes grandes, ce ſont les choſes extraordinaires qui le frapent. Il reçoit tous les jours tant de gages de l'amour & de la miſéricorde de Dieu, il veut encore voir au moins de loin en loin des ſpectacles de ſa puiſſance.

Chryſoſtom. Hom. 14. in Math.

Le Seigneur, ſelon l'ordre de ſa Providence, emploïe les miracles quand il veut introduire dans le monde quelque ordonnance, ou quelque doctrine nouvelle. Dans la publication de l'ancienne Loi, il voulut comme forcer par des prodiges inoüis, un Peuple porté naturellement à l'idolâtrie, à le reconnoître pour le vrai Dieu. Dans l'établiſſement de l'Evangile, pour affermir la créance des Myſteres, qui ſont au-deſſus de la nature, & des pra-

tiques oppoſées aux inclinations & aux forces naturelles, il a voulu montrer qu'il étoit le Legiſlateur ſouverain des hommes, & le Maître de la nature, communiquant encore à ſes Apôtres le même pouvoir d'accrediter ſa Foy, & de faire de ſes miracles & des leurs, comme le ſceau de la parole & de la prédication Evangelique.

C'eſt par ce moien qu'il a préparé les peuples à réſiſter aux erreurs naiſſantes. C'eſt par ce privilege qu'il a fait diſcerner l'Egliſe Catholique dans la confuſion des Héreſies. C'eſt par ce témoignage autentique de ſecours & de protection, qu'il a conſolé ſon peuple, après qu'il a ſouffert quelque rude perſécution, & que par d'horribles ſcandales, il a vû ſa Religion violée.

Nous avons lieu de croire,

MES TRE'S-CHERS FRERES, qu'après les tribulations que la Foy vous a cauſées, vous avez droit de joüir des conſolations que la Foy vous donne. Qui ſçait ſi par cette Croix nouvellement élevée, Dieu ne veut pas réparer l'ignominie de tant d'autres indignement briſées & abbatuës? Qui ſçait s'il ne veut pas faire abonder ſa grace, où les crimes ont abondé; & ſi, comme il a fait voir en nos jours de veritables martyres, il n'a pas deſſein de montrer de veritables miracles? Qui ſçait ſi le ſang de tant de Martyrs, dont la terre voiſine eſt encore toute trempée, n'a pas obtenu par ſes cris ces graces viſibles pour leurs Freres, & peut-être même pour leurs Meurtriers?

Ce n'eſt pas nôtre deſſein pourtant d'approuver tant de mira-

cles, que nous n'avons pas encore jugé à propos de verifier dans les formes. Nous ne pouvons pas dire qu'il y en ait aucun de certain, ni qu'il ſoit certain qu'il ne s'en ſoit fait aucun. Mais comme il ne nous convient pas de favoriſer les opinions populaires ſur des faits qui ne ſont pas averez, nous ne voulons pas auſſi laiſſer perdre le bien que la Providence divine veut tirer de cette dévotion, qui s'augmente tous les jours... Il ne faut rien donner au menſonge; mais il ne faut rien ôter à la verité; & comme nous ne devons pas donner cours aux erreurs naiſſantes, nous ne devons pas auſſi arrêter le cours d'une ſource nouvelle de benedictions, qui s'ouvre & ſe répand dans nôtre Diocéſe.

Nous apprenons en effet des Curez des environs, qu'à l'oc-

caſion de cette Croix, la pieté s'eſt établie dans leurs Paroiſſes. Les jeux & les divertiſſemens en ſont bannis; les cabarets y ſont fermez; il n'y a plus ni diſſention, ni débauche; on n'y chante que de ſaints Cantiques; les Offices ſont fréquentez; les Fêtes s'y ſanctifient; & les jours même de travail, on va ſe délaſſer le ſoir au pied de la Croix, par les prieres qu'on y fait, des fatigues de la journée.

Nous ſçavons qu'un peuple infini aborde tous les jours cette montagne, preſque tous pieds nuds, dans un profond recüeillement, ſans ſe parler, ſans ſe diſtraire les uns les autres; que le chemin ſe paſſe en oraiſons & en prieres; qu'ils marchent tous, devant ou après leur Communion, occupez de JESUS-CHRIST & de ſes Myſteres; que la pre-

miere ſtation eſt l'Egliſe de la Paroiſſe, où chacun rend à JESUS-CHRIST preſent & ſacrifié ſur l'Autel, ſes premieres adorations; qu'on va de là ſans bruit & ſans confuſion, le cœur contrit & les yeux baiſſez, rendre à la Croix de JESUS-CHRIST les hommages qui lui ſont dûs.

On nous a rapporté qu'il regne ſur cette montagne un ſilence religieux, qui n'eſt interrompu que par les ſoupirs & les prieres de ceux qui ſentent le poids de leurs douleurs ou de leurs péchez, ou par la voix de ceux qui chantent les hymnes faites en l'honneur de la Croix; qu'enfin on s'en retourne auſſi modeſtement qu'on étoit venu; que ceux qui ſe croïent délivrez de leurs maux, glorifient Dieu; que ceux qui n'en ſont pas guéris, ſe ſentent du moins conſo-

lez, que chacun y reçoit l'édification qu'il y donne, & rapporte dans ſa maiſon, ſinon les eſperances d'une bonne ſanté, du moins les projets d'une bonne vie.

Mais ce qui nous conſole le plus, c'eſt d'apprendre les benedictions ſpirituelles que le Seigneur daigne verſer ſur ces aſſemblées. On y voit des pécheurs qui ſe convertiſſent à Dieu de tout leur cœur; des pénitens qui repaſſent leurs années dans l'amertume de leur ame; des ennemis qui ſe réconcilient, ſans autre médiation que celle de leur conſcience; des incredules venus à cette Croix comme à un ſcandale, s'en retournent frapant leur poitrine; des gens enfin de peu de foy, que le hazard ou la curioſité y ont amenez, touchez de la dévotion du peuple,

peuple & de la religion du lieu, ſe ſont écriez comme Jacob : *Vraiment Dieu eſt en ce lieu, & nous ne le ſçavions pas.* Geneſ. 28. 16.

Ce ſont là, MES TRE'S-CHERS FRERES, les miracles qui nous intereſſent le plus, ce qui regarde vôtre ſalut éternel nous devant être plus cher que ce qui vous procure une ſanté paſſagere. Les effets de la miſéricorde de Dieu n'ont pas moins de grandeur que les effets de ſa puiſſance, & les dépoüilles viſibles des vices vaincus par la grace de JESUS-CHRIST, laiſſez au pied de la Croix, ne lui font pas moins d'honneur que les images viſibles qu'on y laiſſe des infirmitez & des guériſons corporelles.

Nous ne vous blâmons pas de recourir dans vos *langueurs & dans vos douleurs à la Croix, ſur* Iſay. 53.

laquelle JESUS-CHRIST *les a ſuportées dans ſon corps mortel*, comme les peines de nos péchez. La nature affligée & ſouffrante, cherche toûjours à ſe ſoulager: quand les moïens humains lui manquent, elle s'adreſſe aux ſurnaturels; il y a même, outre la délivrance, quelque gloire d'avoir été regardé de Dieu comme un objet digne de ſes compaſſions, & de s'être tiré par une providence particuliere, de la ſujetion & des loix communes de la nature.

Mais nous vous exhortons, MES TRÉS-CHERS FRERES, à monter ce nouveau Calvaire en eſprit de pénitence; à porter dans vos corps infirmes, un cœur contrit & humilié; à préferer les conſidérations de vôtre ſalut à toute autre; à réverer la Croix dans la vûë d'y participer,

ſi Dieu le veut; & à vous mettre dans la diſpoſition de raporter dans vos maiſons, ou la joie, ou l'humiliation; & de laiſſer à Dieu la gloire de vôtre guériſon, ou le tribut de vôtre patience.

N'y allez pas par envie de voir des miracles. JESUS-CHRIST n'en fit point pour Herode, ni pour ſa Cour: les merveilles de Dieu ne ſont pas faites pour divertir, mais pour convertir les hommes. Le reſpect, la fraïeur, l'étonnement, l'inſtruction & le profit les accompagnent, non pas une vaine curioſité, ou une admiration infructueuſe. Luc. 23.

Ne vous faites pas non plus un honneur de raconter les miracles que vous vous imaginez avoir vûs, ou que vous avez oüi tumultuairement proclamer: car comme les vrais ſervent à con-

firmer la foy, à nourrir la pieté, à ſoûtenir les gens de bien & à confondre les impies ; les faux offenſent la verité, qui eſt l'ame de la religion, induiſent les foibles à erreur, donnent matiere aux railleries des libertins, fondent aux ennemis de l'Egliſe un nouveau droit de la calomnier, & fourniſſent à tous les eſprits mal-intentionnez, par ces miracles qui ſont faux, des préjugez contre ceux qui ſont veritables.

Nous défendons aux Curez, aux Eccleſiaſtiques, ou Religieux qui ſe trouveront preſens à ces dévotions de la Croix, de donner des atteſtations des miracles, dont on ne peut ſainement juger, ſans les avoir examinez ; qui dépendent des circonſtances du paſſé, & de celles de l'avenir ; & qui ne peuvent être veritables, ſi les maux ne l'ont été,

& ſi les guériſons ne le ſont auſſi. Les acclamations des peuples ne ſont qu'une impreſſion legere: une impetuoſité de foy leur fait preſque voir ce qu'ils ne voïent pas: quand ce feu de perſuaſion eſt refroidie, on les détrompe facilement; ce bruit ſe diſſipe, & le menſonge, s'il y en a, ſe diſſipe auſſi.

Mais les atteſtations écrites par des perſonnes qu'on doit eſtimer par leur état, auſſi fideles dans les témoignages qu'ils rendent, que dans les miniſteres qu'ils exercent, ſont cenſées être données avec connoiſſance de cauſe, courent de main en main; & de lieu en lieu, trompent la religion des foibles, & même des forts, & vont tenter la credulité des Provinces voiſines. Nous nous chargeons, ſuivant les ordres du ſaint Concile

de Trente, d'examiner ces faits, dont il faut encore douter.

Nous vous recommandons enfin, MES TRE'S-CHERS FRERES, que la ſageſſe de vôtre conduite réponde à la pureté de vôtre foy ; que ſelon le conſeil de l'Apôtre, *tout ſe paſſe dans l'honnêteté & dans l'ordre* ; & que la paix, la prudence, la charité, la ſobrieté vous accompagnent dans ces pieux pelerinages. Que les hommes aillent autant qu'il ſe peut, ſéparément d'avec les femmes ; qu'il n'y ait ni diſſipation, ni converſation indécente ; & que la religion du dehors faſſe connoître celle du dedans.

Omnia honeſtè & ſecundum ordinem fiant. 1. *Corint.* 14.

Nous avons crû devoir arrêter des compagnies de filles dévotes, qui pour éviter la chaleur du jour, ou pour être moins remarquées, partoient la nuit pour

aller visiter la Croix. Nous sçavons qu'elles marchent dans l'honnêteté & dans la décence, *comme si elles marchoient de jour*; deux à deux, occupées de leur silence ou de leurs prieres; qu'elles attendent impatiemment au pied de la Croix que l'aurore la leur découvre. Le motif qui les y conduit, semble nous répondre de leur sagesse: mais comme il y a des bienséances que la religion & le monde même ont établies; que les pratiques les plus saintes dégenerent avec le tems; que la réputation du sexe est très-délicate; & que les abus s'introduisent à la faveur même de la pieté, nous avons jugé à propos de les avertir, que les filles Chrétiennes ne doivent ni trop se montrer, ni trop se dérober au monde; qu'elles ont des voiles à pren-

Velut in die honestè ambulemus. *Rom. c. 13.*

dre moins ſombres que ceux de la nuit ; & que leur modeſtie doit être non-ſeulement exacte, mais encore, ſelon ſaint Paul, connuë de tous les hommes. *Philip. 4.*

Non placet Laïcum ſtatuendi in Eccleſia habere poteſtatem cui obediendi manet neceſſitas, non authoritas imperandi.

Comme il vient des proceſſions de pluſieurs Diocéſes, nous préſumons qu'il ne s'en fait point ſans la permiſſion de l'Evêque Diocéſain, aucun Séculier, quel qu'il ſoit, n'aïant droit d'en faire, ou d'en ordonner, ſelon les Conciles. Leur marche doit être grave & bien concertée ; leurs chants & leurs ceremonies conformes aux loix & aux uſages de l'Egliſe ; qu'on ne s'entretienne qu'avec Dieu ; qu'on ne s'arrête qu'à la Croix ; qu'on ne s'attache dans les repas & dans les délaſſemens qu'on y prend, qu'aux beſoins, non pas aux plaiſirs de la vie ; & qu'on ſe ſouvienne que les graces qu'on reçoit

Proceſſiones debent eſſe graves, compoſitæ & modeſtæ, riſus, joci & confabulationes longè abeſſe. *Conc. Colon. 4. c. 2.*

ici, ſont en partie les fruits des bons exemples qu'on y donne.

Graces à JESUS-CHRIST, Joan. 12. qui doit attirer tout à lui quand il ſera élevé de terre, il ne s'eſt rien paſſé qui ne fût loüable & chrétien ; & quoiqu'il y ait eu certains jours plus de quatre mille perſonnes, de tout ſexe, de toute condition, de tout âge, il n'eſt arrivé juſqu'ici aucune eſpece de deſordre.

Pour vous, MES TRE'S-CHERS FRERES, qui ſortis depuis peu du ſein de l'erreur, n'avez pas encore le goût de ces dévotions affectueuſes, ne vous offenſez pas des honneurs qu'on rend, par raport à JESUS-CHRIST, à tout ce qui lui appartient, ou qui le repreſente. Ne ſoïez pas les ennemis de ſa Croix, de peur d'en être les adorateurs. N'imputez pas à l'Egliſe

des ſuperſtitions qu'elle n'enſeigne pas, qu'elle ne diſſimule pas, qu'elle ne ſouffre pas dès qu'elles lui ſont connuës. Demandez à Dieu, non pas qu'il diminuë la foy de vos Freres, mais qu'il augmente la vôtre. Nous ne prétendons pas qu'il y ait en cette Croix materielle ni divinité, ni vertu qui la puiſſe faire honorer; ce n'eſt pas là que nous adreſſons nos demandes, ou que nous attachons nôtre confiance; nous réverons ce qu'elle nous repreſente. A Dieu ſeul ſont dûës ces adorations ſuprêmes, ce culte direct & abſolu que nous lui rendons. Humiliez & anéantis devant lui, à cauſe de ſon excellence & de ſon indépendance ſouveraines, nous nous écrions avec l'Apôtre: *Au Roy des ſiécles, immortel, inviſible, à Dieu ſeul ſoit honneur & gloire dans tous les ſiecles des ſiecles.*

Tertull.

Conc. Trid. Seſſ. 25. de Reform.

Tim. c. 1.

Il ne me reſte plus qu'à conjurer tous les Fideles, qui par un mouvement de religion, viendront auprès de cette Croix, d'y venir tous dans un même eſprit; qu'à ſon aſpect ils reconnoiſſent ce qu'ils coûtent à JESUS-CHRIST, & par conſéquent ce qu'ils lui doivent; qu'ils retracent dans leur memoire les circonſtances de ſa Paſſion; & qu'ils ſoient touchez de ſa mort douloureuſe & humiliante. Saint Gregoire de Niſſe diſoit autrefois de lui-même, qu'il n'avoit jamais vû la repreſentation du ſacrifice d'Abraham, ſans avoir répandu des larmes; ſur quoi le ſecond Concile de Nicée tire cette conſequence par proportion: quelles impreſſions doit faire ſur les Chrétiens la vûë de la Croix de JESUS-CHRIST, vraiment crucifié, mort, & reſſuſcité.

Greg. Nyſſ. orat. Pathe.

Conc. Nic. 2. act. 4.

Prions-le tous enſemble qu'il nous donne les graces neceſſaires pour recüeillir le fruit & le merite de ſa rédemption ; qu'il nous inſpire les ſentimens d'une veritable pénitence ; & qu'en vertu de la Croix, où ſon amour & nos péchez l'ont attaché, il nous aide à porter les croix ſpirituelles ou corporelles, dont il nous afflige en cette vie.

A Niſmes le 21. *Juillet* 1706.

MANDEMENT DE M. l'Evêque de Niſmes, pour ordonner des Prieres publiques pour la proſperité des Armes du Roy, pour l'avancement de la Paix, & pour l'heureux Accouchement de Madame la Ducheſſe de Bourgogne.

ESPRIT FLECHIER par la grace de Dieu & du Saint Siege Apoſtolique, Evêque de Niſmes, Conſeiller du Roy en ſes Conſeils: Au Clergé & au Peuple de nôtre Diocéſe, SALUT ET BENEDICTION en NOSTRE-SEIGNEUR.

MES TRE'S-CHERS FRERES.

Nous voïons toûjours avec douleur le cours durable & vio-

lent des déreglemens & des calamitez du ſiécle ; des Princes armez de tous côtez les uns contre les autres ; des Nations émûës par des raiſons d'interêts, de jalouſie, de défiance, de haine ; des Royaumes diviſez, & par conſéquent déſolez ; des Armées toûjours prêtes à ſe choquer & à ſe détruire ; une Guerre enfin generale, & le Sang chrétien répandu par-tout. Que pouvons-nous juger, ſinon que *tout le monde*, ſelon la parole de ſaint Jean, étant *plein de malice & de corruption*, la colere du Ciel tombe ſur tous les habitans de la terre ?

Mundus totus in maligno poſitus eſt. 1. *Joan.* 5.

Mais nous ſommes encore plus ſenſibles aux maux qui font gémir la France, & qui nous touchent de plus prés. Il ſemble, MES TRE'S-CHERS FRERES, que le Seigneur ait retiré de nous ſes benedictions accoûtumées.

Les Ennemis, qui fuïoient autrefois devant nous, prévalent aujourd'hui ſur nous ; & Dieu pour temperer par des humiliations ſalutaires, une gloire heureuſement & longuement continuée ; & pour punir nôtre ingratitude & nôtre confiance préſomptueuſe, afflige depuis quelques années un Royaume qu'il avoit rendu lui-même ſi floriſſant.

Reconnoiſſons, MES TRE'S-CHERS FRERES, que nous ne ſommes malheureux, que parce que nous ſommes coupables ; & diſons avec le Prophete : Malheur à nous, parce que nous avons péché : *Væ nobis, quia peccavimus.* Thren. 5.

Nous ne manquons ni de force, ni de courage ; le feu de la Nation n'eſt pas rallenti ; la Puiſſance qui nous gouverne n'a jamais eûë plus de grandeur, de

ſageſſe & de pieté..... Cependant nos armes ne proſperent point ; une main inviſible nous frape, & nous enleve les victoires quand nous ſommes prêts de les gagner ; & la Providence, qui ſembloit préparer nos voïes, & conduire elle-même nos entrepriſes, ſemble avoir tourné vers nos Ennemis le bonheur des évenemens.

Nous ne ſommes pas ſurpris de cette diverſité de fortune. Dieu ſeul *eſt exempt de tout changement & de toute viciſſitude.* Comme il n'y a point ſur la terre de parfaite juſtice, il n'y a point auſſi de parfaite felicité. *Celui qui vit dans l'éternité, & qui a créé toutes choſes enſemble, eſt le ſeul qui eſt juſte en tout, & Roy victorieux éternellement.*

Apud quem non eſt tranſmutatio, nec viciſſitudinis obumbratio. *Jac. 1. v. 17.*

[Qui vivit in æternum, creavit omnia ſimul. Deus ſolus juſtificabitur, & manet invictus Rex in æternum. *Eccli. 6. 18.*

Nous ne ſommes pas étonnez non plus que Dieu nous châtie, puiſque

puiſque nous n'avons ni profité de ſes graces, ni ſuivi ſes Commandemens. Si nous étions fideles obſervateurs de ſa Loy, & qu'il ne voulût que nous éprouver & nous purifier par la tribulation; nous pourrions eſperer qu'il ſeroit bien-tôt touché de nôtre fidelité & de nôtre patience. Mais nous avons irrité ſa colere, & nous ne pouvons l'appaiſer que par une priere & une pénitence perſeverante.

Qui ne voit, MES TRE'S-CHERS FRERES, que la Religion s'affoiblit tous les jours dans l'eſprit des peuples? Chacun cherche ſes interêts: les miſeres augmentent, & l'on devient moins charitable; on eſt humilié, ſans devenir humble; le luxe regne juſques ſur le débris de la pauvreté; l'héreſie n'a preſque perdu que ſon nom; l'E-

vangile n'eſt ni aſſez connu, ni aſſez pratiqué ; & le Fils de l'homme ne trouveroit aujourd'hui que peu de foy en Iſraël.

C'eſt de là, MES TRE'S-CHERS FRERES, que partent les coups de la main de Dieu. Nos péchez ſont la cauſe de nos malheurs. Les Nations qui nous attaquent, ſont moins à craindre pour nous, que les vices qui nous corrompent ; & l'ennemi qui peut nous nuire davantage, c'eſt nous-mêmes, ſi nous n'allons au pied des Autels, par une converſion ſincere, laver dans nos larmes & dans le ſang de JESUS-CHRIST, nos iniquitez paſſées ; fléchiſſant ainſi la juſtice de Dieu, qui les punit ; & attirant ſa miſéricorde, qui les pardonne.

Nous vous avons autrefois exhortez, MES TRE'S-CHERS

FRERES, dans le tems même de nos conquêtes, à demander la paix au Seigneur. Une guerre, quelque glorieuſe qu'elle ſoit, ne laiſſe pas d'être ruineuſe. Combien de cruautez & d'injuſtices ſe commettent inévitablement dans les plus juſtes ?

Vous ſçavez les raiſons que nous avons de deſirer, & de demander avec plus d'ardeur que jamais, cette bienheureuſe paix.

Que ſi ces momens fortunez, que le monde ne peut prévoir ni avancer, & que *le Pere celeſte tient en ſa puiſſance*, ne doivent pas encore arriver ; prions-le qu'il ſe ſouvienne de ſon ancienne alliance, à laquelle nous ſerons à l'avenir plus fideles ; qu'il conſerve la ſacrée perſonne du Roy, & maintienne l'honneur de ſon regne ; qu'il le remette

dans les voïes de ſes proſperitez paſſées, & lui enſeigne l'uſage qu'il en doit faire pour ſon ſalut, non pas pour ſa propre gloire; qu'il répande un eſprit de ſageſſe dans ſes conſeils, un eſprit de force dans ſes armées, & ce double eſprit dans les Chefs qui les commandent; qu'il affermiſſe Philipe V. ſon Petit-Fils, par l'amour des peuples, & par ſa protection efficace, ſur le Thrône où il l'a placé; qu'il veüille bien continuer de generation en generation, la ſucceſſion de ſa pieté, jointe à celle de ſa Couronne, par l'heureux Accouchement de Madame la Ducheſſe de Bourgogne.

Eſperons, MES TRE'S-CHERS FRERES, que Dieu exaucera nos prieres, & qu'il ne mépriſera pas des cœurs contrits & humiliez. *Il n'a jamais détourné de*

nous ſa miſéricorde ; & même en nous corrigeant par l'adverſité, il n'abandonne pas ſon peuple.

Numquam quidem à nobis amovet miſericordiâ ſuam, corripiens verò, in adverſis populum ſuum non derelinquit. 2. *Mach.* c. 6.

La victoire qu'un de nos Generaux vient de remporter ſur un Prince vaillant & audacieux, malgré les triſtes conjonctures qui en diminuënt l'éclat, non pas le merite, nous laiſſe entrevoir, que nous pouvons prétendre à ſon ſecours & à ſes bienfaits.

A CES CAUSES, après en avoir conferé avec nos venerables Freres, les Dignitez & Chanoines de nôtre Egliſe Cathedrale ; Nous ordonnons qu'il ſera fait dans nôtre Diocéſe des Proceſſions & des Prieres publiques, avec Expoſition & Benediction du très-ſaint Sacrement ; que l'ouverture en ſera faite dans nôtre Egliſe Cathedrale Dimanche prochain vingt-ſixiéme du

preſent mois, immédiatement après Vêpres, par une Proceſſion generale, en la maniere accoûtumée; que leſdites Prieres ſeront continuées dans toutes les Egliſes de la ville de Niſmes, ſuivant l'ordre qui leur ſera marqué; que leſdites Proceſſions & Prieres ſeront faites dans les autres Egliſes de nôtre Diocéſe, le premier Dimanche après la reception du preſent Mandement, ſuivant la coûtume. Enjoignons à tous les Prêtres qui celebreront la ſainte Meſſe dans nôtre Diocéſe, de dire pendant un mois les Collectes pour la Paix: *Deus à quo ſancta deſideria.* Et pour le Roy: *Quæſumus omnipotens Deus.* Exhortant les Compagnies & tous les Fideles, d'aſſiſter auſdites Proceſſions & Prieres, avec la pieté & la décence requiſe & accoûtumée. DON-

NE' au Château de Caveyrac, le vingt-troiſiéme Septembre, mil ſept cens ſix.

† ESPRIT, Ev. de Niſmes.

Par Monſeigneur,
BEGAULT.

MANDEMENT DE M. l'Evêque de Niſmes, pour la Publication du Jubilé.

ESPRIT FLECHIER, par la grace de Dieu, & du Saint Siege Apoſtolique, Evêque de Niſmes, Conſeiller du Roy en ſes Conſeils: Au Clergé, & au Peuple de nôtre Diocéſe, SALUT & Benediction en NOSTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST.

MES TRE'S-CHERS FRERES,

Nous déplorons depuis long-tems les maux infinis que nous cauſe une guerre, dont nous ſentons toute la rigueur, & dont nous n'oſons encore eſperer la fin. Nous n'avons rien oublié de ce qui pouvoit nous rendre le Ciel

Ciel propice ; nous avons dans toutes les ſolemnitez, invoqué le nom du Seigneur, répandu nos cœurs devant lui, imploré ſes miſéricordes ; nos Temples ont retenti du bruit de nos ſacrez Cantiques ; nos Prêtres ont ſouvent offert ſur les Autels du Dieu de la paix, l'Hoſtie ſainte & pacifique ; nous avons mille fois conjuré le Dieu des armées de faire voir à tout le monde ce grand prodige de ſa puiſſance ; *de calmer l'Univers, & faire ceſſer les guerres juſqu'aux extremitez de la terre.*

Poſuit prodigia ſuper terram, auferens bella uſque ad finem terræ. *Pſ.* 45.

Tant de vœux & tant de prieres, n'ont produit juſqu'ici que quelque lueur de paix & de miſéricorde de Dieu ſur nous, qui s'eſt évanoüie preſque auſſi-tôt qu'elle s'eſt montrée : quelque ardens qu'aïent été nos deſirs, nos eſperances ont été vaines ;

& nous avons reconnu que ce bien après lequel nous ſoupirons, *doit venir d'enhaut*, & que la paix peut ſe propoſer ſur la terre, mais ne peut ſe conclure que dans le Ciel.

Nos Ennemis enflez de leurs derniers ſuccès, ſe ſont élevez par orgüeil au-deſſus de nous; nos bonnes intentions qui devoient les adoucir, ſemblent les avoir offenſez; nôtre modération a paſſé dans leur eſprit pour foibleſſe. Ils ont crû, par quelqués avantages remportez ſur nous, avoir acquis le droit de nous ſubjuguer : ſoit préſomption, ſoit jalouſie, ſoit haine, ils ſe conſument eux-mêmes, pour avoir le plaiſir de nous conſumer; & l'envie qu'ils ont de nous rendre miſérables, fait qu'ils ne ſentent pas leur propre miſere : mais *le Dieu de*

Jacob ſera nôtre défenſeur, & leurs deſſeins pourront bien être confondus.

Dans la fatale neceſſité de recourir encore aux armes, nous pleurons les malheurs, ou plûtôt les péchez du monde. Vous voïez approcher, MES TRE'S-CHERS FRERES, la triſte ſaiſon où les fureurs des hommes ſe renouvellent. On entend déja le bruit des ſoldats qui inſultent, *des chevaux qui hannifſent, des chariots qui roulent, de la cavalerie qui s'avance : on voit des épées qui brillent, des lances qui éteincellent* ; appareil de guerre par-tout ; des nuages épais ſe raſſemblent de tous côtez, pour former comme un orage univerſel ſur toute la face de la terre. Les Puiſſances ne ſongent qu'à s'attaquer, ou à ſe défendre, ſelon les projets qu'elles ont con-

Vox flagelli, & equi frementis, & quadrigæ ferventis, & equitis aſcendentis, & micantis gladii, & fulgurantis haſtæ. *Nahum. c. 3.*

certez ; la Campagne eſt prête à s'ouvrir ; les Peuples gémiſſent ; les Ennemis menacent ; & les uns & les autres ne ſont occupez que du mal qu'ils ont à ſouffrir, ou de celui qu'ils ont à faire.

Nous vous l'avons déja dit, MES TRE'S-CHERS FRERES, c'eſt à nous à nous imputer les calamitez dont nous nous plaignons. C'eſt à tant de peuples qui les reſſentent, & qui les meritent comme nous, à faire, pour les détourner, des fruits dignes de pénitence. La colere de Dieu n'a jamais été plus vive, ni plus étenduë ; les tribulations n'ont jamais été plus preſſantes, parce que les péchez n'avoient jamais été plus multipliez. Nous pouvons dire avec le Prophete : *Le Seigneur eſt entré en jugement avec les habitans de la terre, parce qu'il n'y a point de verité, point*

Oſee. c. 4.

de miſéricorde, point de connoiſſance de Dieu. Pour entrer dans le détail des vices qui regnoient alors, & qui regnent encore aujourd'hui, il ajoûte: *La médiſance, le menſonge, l'homicide, le larcin, l'adultere, ſe ſont répandus comme un déluge parmi les hommes*; & la concluſion qu'il en tire: *C'eſt pourquoi la terre ſera déſolée, & tous ceux qui y habitent ſeront dans l'abbattement.* Voila la ſuite inévitable de ces ſortes de déreglemens. Faut-il donc s'étonner, que la dépravation des mœurs étant generale, la punition le ſoit auſſi? que le torrent d'iniquité ait attiré le torrent de la Juſtice divine? que les pécheurs aïant mépriſé la loy du Seigneur, & s'étant ſoulevez contre lui, le Seigneur jette le trouble & la diviſion au-milieu d'eux, pour les confondre, &

Maledictum, & mendacium, & homicidium, & furtum, & adulterium inundaverunt.

Propter hoc, lugebit terra, & infirmabitur omnis qui habitat in ea.

pour les punir par eux-mêmes ? & que du fond de tant de cœurs corrompus, s'élevent des vapeurs meurtrieres, dont il ſe ſert pour faire *pleuvoir ſa guerre ici-bas*, ſelon les termes l'Ecriture ?

Pluet ſuper illum bellum ſuum. *Job.* 20.

Humilions-nous, MES TRE'S-CHERS FRERES, ſous le poids de cette Main toute-puiſſante. Reconnoiſſons *que la mort, le ſang, les querelles, l'épée, les oppreſſions, la famine, la ruine des païs, & les autres fleaux ont tous été créez de Dieu pour accabler les méchans.* C'eſt par là qu'il manifeſte ſa verité, qu'il fait craindre ſes jugemens. Comme la guerre eſt le fleau general qui renferme & qui entraîne après ſoi tous les autres, nous devons regarder la paix comme une ſource de benediction, d'où dérivent toutes les douceurs & les conſolations de la vie.

Mors, ſanguis, contentio & romphæa, oppreſſiones, fames & contritio, flagella ſuper iniquos creata ſunt hæc omnia. *Eccl.* 40.

Nous vous avons ſouvent exhortez à la demander, MES TRE'S-CHERS FRERES, cette paix ſi deſirable & ſi neceſſaire. Vous l'avez fait dans vos afflictions : nous avons vû couler de vos yeux des larmes de pénitence ; nous croïions lire ſur vos viſages les ſentimens & les affections de vos cœurs ; nous avons été touchez de vos voix plaintives, & nous eſperions que le Seigneur le feroit auſſi par ſa miſéricorde : cependant il a rejetté nos prieres, & nous a laiſſez dans l'horreur d'une guerre impitoïable. Peut-être n'a-t-il pas trouvé nos cœurs aſſez contrits & humiliez ? Peut-être a-t-il deſſein d'éprouver plus long-tems nôtre patience ? Peut-être veut-il, pour garder les proportions de ſa juſtice, que la durée de nos maux réponde

à celle de nos iniquitez paſſées? Peut-être n'avons-nous pas aſſez perſéveré dans les jeûnes, & dans les oraiſons en ſa préſence?

Ce qu'il y a de certain, MES TRE'S-CHERS FRERES, c'eſt qu'après avoir prié, jeûné, pleuré, la plûpart de vous n'en ſont pas devenus meilleurs. De là vient que nous ne ſommes pas écoutez. *Si un homme jeûne après avoir commis des péchez, & les commet de nouveau, que gagnera-t-il de s'être humilié, & qui exaucera ſa priere?* Nous vous avons ſouvent ramenez à l'origne de vos malheurs. Nous vous avons quelquefois ſollicitez avec l'Apôtre: *Voici le tems favorable, voici les jours de ſalut.* A-t-il paru quelque amendement? Le monde qui deſire tant d'être heureux, eſt-il devenu plus chrétien? A-t-on vû plus de foy en Iſraël, plus

Homo qui jejunat in peccatis ſuis, & iterum eadem faciens, quid proficiet humiliando ſe? Orationem ejus quis exaudiet? *Eccl.* 34.

de charité pour le prochain, plus d'aſſiduité aux ſaints Offices, plus de reſpect & de ſilence dans les Egliſes, plus de retenuë dans les diſcours, plus de modeſtie dans les habits, plus d'émulation & de zele pour les bonnes œuvres? Comment voulons-nous que Dieu change pour nous, ſi nous ne changeons pas pour lui?

Juſqu'ici vous n'avez rien obtenu, parce que n'étant pas dans les voies d'une ſincere & durable pénitence, vous n'avez pas demandé comme il faut. Il eſt à craindre même, MES TRE'S-CHERS FRERES, que vous ne demandiez pas ce qu'il faut, je veux dire, que vous ne borniez vos deſirs à la délivrance de vos miſeres & de vos afflictions temporelles. Il y a une paix du monde, qui ſe maintient dans la pai-

ſible poſſeſſion des ſes biens & de ſes plaiſirs ; qui diſſipe l'eſprit & le cœur, & les livre aux proſperitez & aux ſatisfactions humaines. Mais il y a ſelon l'Apôtre, *une paix de Dieu, qui eſt au-deſſus de tout ſentiment, qui garde les cœurs & les eſprits des Fideles en* JESUS-CHRIST, qui fait que dans le trouble on poſſede ſon ame par ſa patience, & dans le calme on poſſede Dieu par ſa charité.

Pax Dei, quæ exſuperat omnem ſenſum, cuſtodiat corda veſtra & intelligentias veſtras in Chriſto Jeſu. *Philip.* 4.

Voyez, MES TRE'S-CHERS FRERES, quel eſt l'objet de vos deſirs & de vos prieres. Si vous cherchez vôtre repos indépendamment de vôtre ſalut ; ſi vous enviſagez la paix comme une ſuite de jours ſerains, qu'on paſſe dans la molleſſe & dans l'opulence ; ſi, peu touchez des calamitez publiques, vous ne ſongez qu'à vos incommoditez particu-

lieres ; ſi vous n'appercevez au-travers de vos tribulations, la punition de vos péchez ; ſi vous ne portez dans vos cœurs que *cette triſteſſe du ſiecle qui opere la mort ; & non pas celle qui eſt ſelon Dieu, & qui produit pour le ſalut une pénitence perſeverante* : ſi vous n'avez deſſein de joindre la pureté des mœurs à la tranquillité de la vie ; car c'eſt dans cette vûë que nous faiſons des prieres, des ſupplications, des demandes, des actions de graces pour tous les hommes, principalement pour les Rois ; afin que nous menions une vie douce & tranquille, dans toute ſorte de pieté & d'honnêteté : ce ſont les regles que l'Apotre donne à ſon diſciple Timothée.

2. Corinth. c. 7.

Pro omnibus hominibus, pro Regibus.

Que ſeroit-ce, MES TRE'S-CHERS FRERES, ſi vous mettiez vous-mêmes des obſtacles

aux graces que vous attendez ? ſi demandant la paix au Seigneur, vous la refuſiez à vos Freres ? ſi vous murmuriez indiſcretement contre les ordres de la Providence qui vous afflige, ou de ceux dont elle ſe ſert pour vous affliger ? ſi dans le tems que vous condamnez les paſſions des autres, vous vouliez épargner les vôtres ; & ſi vous négligiez de vous réconcilier avec Dieu par vôtre changement de vie, lorſque vous le priez de pacifier & de réconcilier le monde par ſa puiſſance ?

Purifions, MES TRE'S-CHERS FRERES, nos penſées & nos actions, & profitons de ce tems de remiſſion & de grace que l'Egliſe nous offre aujourd'hui. Touché de la miſere & du deſordre de ſes enfans, cette bonne Mere ſemble ſe mettre entre Dieu

& eux, pour attirer ſur la terre les miſéricordes du Ciel, & pour élever au Ciel des cœurs attachez à la terre. Elle ouvre le ſacré tréſor du ſang & des merites de JESUS-CHRIST, dont elle eſt la dépoſitaire; elle adoucit toutes les rigueurs de la Juſtice divine; elle nous décharge du poids de nos expiations pénales; elle nous aide par ſa médiation, & nous conſole par ſon indulgence.

C'eſt à nous à répondre à ſes intentions; à obſerver fidelement les conditions qu'elle a preſcrites, dans un eſprit de recüeillement, d'humiliation & de pénitence; à nous ſanctifier par la viſite des ſaints Lieux, par le jeûne & par la priere; à réparer par les dévotions de ce Jubilé, le peu de fruit que nous avons recüeilli de pluſieurs autres; à

mettre enfin à profit la ſainteté de ces jours conſacrez à la memoire de JESUS-CHRIST crucifié, dont les ſouffrances, le ſacrifice & la rédemption ne peuvent être aſſez honorez de toute la pieté & la reconnoiſſance chrétienne.

Nous prions le Seigneur, qu'il vous rende par ſa grace, tels qu'il veut que vous ſoïez, pour être exaucez dans vos demandes. Du reſte, MES TRE'S-CHERS FRERES, nous vous dirons avec l'Apôtre, *que tout ce qui eſt honnête, tout ce qui eſt juſte, tout ce qui eſt ſaint, tout ce qui vous peut rendre aimables en* JESUS-CHRIST, *tout ce qui eſt d'édification & de bonne odeur, tout ce qui eſt vertueux & loüable, ſoit l'entretien de vos penſées.* Alors *le Dieu de la paix ſera avec vous*, & vous accordera la paix que vous deſirez.

De cætero, Fratres, quæcumque ſunt vera, quæcumque pudica, quæcumque juſta, quæcumque ſancta, quæcumque amabilia, quæcumque bonæ famæ, ſi qua virtus, ſi qua laus diſciplinæ, hæc cogitate ... & Deus pacis erit vobiſcum. *Philip. c. 4.*

A CES FINS, après en avoir conferé avec nos venerables Freres, les Dignitez & Chanoines de nôtre Egliſe Cathedrale; afin que les Fideles obſervent exactement ce qui eſt néceſſaire pour gagner le Jubilé, en execution de la Bulle, Nous ordonnons de ſuivre fidelement ce qui eſt preſcrit dans l'Inſtruction particuliere que Nous avons fait imprimer à cet effet.

L'ouverture du Jubilé ſe fera le Dimanche de la Paſſion, dixiéme jour du preſent mois d'Avril, immediatement après Vêpres, par une Proceſſion ſolemnelle: enjoignant à tous les Ordres Religieux de cette Ville, de ſe rendre à cet effet dans nôtre Egliſe Cathedrale, & exhortant les Compagnies, les Officiers, & tous les Fideles, d'aſſiſter à ladite Proceſſion avec la

pieté & dévotion requiſes ; après laquelle Proceſſion il y aura Benediction du très-ſaint Sacrement.

Mandons à tous les Chapitres, Prieurs, Curez, Vicaires, & Communautez ſéculieres & régulieres, qu'incontinent après avoir reçû ladite Bulle de nôtre S. Pere le Pape, & nôtre preſent Mandement, ils aïent à les publier, ou faire publier dans leurs Egliſes, ſelon leur forme & teneur, & à exhorter les peuples, tant par eux, que par les Prédicateurs, de ſe diſpoſer à profiter des graces de ce ſaint Jubilé : Enjoignons de plus à tous les Fideles de prier Dieu pour nôtre Saint Pere le Pape, pour la Perſonne ſacrée du Roy, pour Monſeigneur le Dauphin, & pour toute la Maiſon Royale. Donné à Niſmes dans nôtre Palais

lais Epiſcopal le premier Avril 1707. *Signé*,

†ESPRIT, Evêque de Niſmes.

Et plus bas, Par Monſeigneur,
BEGAULT.

MANDEMENT DE M. l'Evêque de Nîsmes, aux Fidéles de son Diocése, contre les Spectacles.

ESPRIT FLECHIER par la grace de Dieu, & du Saint Siége Apostolique, Evêque de Nîsmes, Conseiller du Roy en tous ses Conseils: A tous les Fidéles de nôtre Diocése, SALUT & Benediction.

MES TRE'S-CHERS FRERES.

Nous voïons avec douleur depuis quelque tems, l'affection & l'empressement que vous avez pour les Spectacles, que nous avons souvent déclarez contraires à l'esprit du Christianisme, pernicieux aux bonnes mœurs, & féconds en mauvais exem-

ples ; où, ſous pretexte de repreſentations & de muſiques innocentes par elles-mêmes, on excite les paſſions les plus dangereuſes ; & par des récits profanes & des manieres indécentes, on offenſe la vertu des uns, & l'on corrompt celle des autres.

Nous crûmes la premiere fois, que ce n'étoit qu'une curioſité paſſagere d'un divertiſſement inconnu, dont vous vouliez vous deſabuſer, & nous eûmes quelque legere condeſcendance : mais puiſque c'eſt une habitude de plaiſir, & une eſpece de libertinage qui ſe renouvelle tous les ans, nous connoiſſons que ce n'eſt plus le tems de ſe taire, & qu'un plus long ſilence pourroit vous donner lieu de penſer que nous tolerons ce que l'Egliſe condamne, & que nous condamnons avec l'Egliſe.

Nous étions assez occupez à ramener les Héretiques, à détruire leurs erreurs & leurs préventions, à corriger les vices & les foiblesses ordinaires des hommes : on n'avoit guéres vû de théâtre dressé dans cette ville ; l'art de corrompre les cœurs par des Chants & par des Spectacles, n'y étoit pas encore introduit ; l'oisiveté n'avoit pas encore amolli les esprits, & l'héresie même avoit horreur de ces corruptions publiques.

La Providence divine sembloit nous avoir mis à couvert pour toûjours de cette espece de séduction, par la chûte des premiers qui vous l'apporterent : on les vit mépriſez & misérables, traînant une triste & honteuse pauvreté dans ce Diocése, où ils avoient conçû le dessein & l'espérance de s'enrichir : nous

ne plaignîmes pas leur ſort ; nous les aſſiſtâmes pourtant, & nous vous loüâmes, MES TRE'S-CHERS FRERES, d'avoir contribué à les humilier par vos dégoûts, & à les ſecourir par vos charitez.

Cependant nous avons vû tout d'un coup renaître une nouvelle troupe, & s'élever un ſecond théâtre ſur les ruines du premier ; nous en fûmes ſurpris : mais ce qui nous toucha le plus, MES TRE'S-CHERS FRERES, ce fut l'ardeur avec laquelle vous couriez à de tels Spectacles : l'argent, qui vous coûte tant à donner à nos Hôpitaux, vous le donniez là avec complaiſance : vous alliez avec joie vous divertir des paſſions d'autrui, & nourrir peut-être les vôtres : vous aimiez à voir & à entendre ces filles de Babilone, qui chantoient les can-

tiques de leur païs ; vous leur donniez vos approbations, & par vos applaudiſſemens & vos flateries, vous échauffiez ces ſerpens à meſure qu'ils vous piquoient : vous faiſiez part de ces recréations empoiſonnées à vos amis, & plus encore à vos amies ; & ce qui eſt plus déplorable, vous donniez à vos enfans encore innocens, la vûë de ces vanitez, pour récompenſe de leur ſageſſe.

Ceux qui ſont nez dans les lumieres de la Foy & de la Religion Catholique, ne rougiſſent-ils pas d'avoir part à ces œuvres de ténebres : mais vous, MES TRE'S-CHERS FRERES, qui êtes ſortis du ſein de l'héreſie, quand ce ne ſeroit qu'en apparence ; pendant que vous viviez dans le libre exercice de vos erreurs, oſiez-vous, ou par crainte,

ou par conſcience, approcher de ces Spectacles que vous fréquentez aujourd'hui ? Vous réſerviez au ſoulagement de vos Freres l'argent qu'il ne vous étoit pas permis d'emploïer à cette ſorte d'amuſement : vous aſſigniez à JESUS-CHRIST, en la perſonne de ſes pauvres, une portion des fruits de vôtre commerce, en reconnoiſſance de la benediction qu'il y répandoit : vous ne vous ſouvenez que trop de vos loix & de vos coûtumes paſſées ; n'avez-vous oublié de vôtre ancienne diſcipline, que la privation des Spectacles, qu'elle vous avoit interdits, & les aumônes qu'elle vous obligeoit de faire ?

Mais enfin vous ſatisfîtes vos deſirs. Nous avions eſperé que ces plaiſirs aïant perdu pour vous la grace de la nouveauté, & vous,

aïant perdu le goût de ces plaiſirs, vous n'abuſeriez plus de nôtre ſilence; mais helas! à peine les traces impures de ce premier paſſage étoient effacées, que *l'Eſprit immonde eſt revenu*; qu'il s'eſt mis comme en poſſeſſion de cette Ville; qu'il y établit ſa domination; & qu'en quelque façon, il s'y perpetuë, ſi nous ne réſiſtons à cette introduction dangereuſe, & ſi nous ne troublons cette paix, avec laquelle il prétend regner ſur nos Diocéſains.

Ev. de S. Luc. ch. 11.

Nous y ſommes d'autant plus obligez, que le Ciel n'eſt déja que trop irrité contre nous. Convient-il, MES TRE'S-CHERS FRERES, d'étaler ſur des théâtres un attirail de vanité; d'y joüer des Scenes divertiſſantes, & d'y remplir l'eſprit & le cœur des peuples de frivoles & ridicules,

cules paſſions, dans des conjonctures fatales, où toute créature gémit dans l'attente d'un terrible évenement ; où chaque citoïen doit prier pour ſon Prince, & craindre pour ſa Patrie ; où le Roy s'humiliant le premier lui-même ſous la main toute-puiſſante de Dieu, implore ſes anciennes miſéricordes ; & touché des malheurs d'une guerre que la juſtice & la Religion l'obligent de ſoûtenir, met tout ſon Royaume en priere, & fait paſſer de ſon cœur royal dans celui de tous ſes Sujets, ſon humble confiance en Dieu, & ſa charité pour ſon peuple.

Prieres ordonnées partout.

Les Spectacles, quand ils ſeroient innocens, ne doivent-ils pas être défendus dans ces tems de tribulation ? Ne ſçait-on pas que, ſelon le Sage, *la muſique dans le deüil eſt une muſique à con-*

Eccleſ. ch. 9.

tre-tems; & que JESUS-CHRIST fit ſortir d'une maiſon affligée *les Joüeurs de flûte, & la Troupe bruïante qui les ſuivait?*

Ev. de S. Math. ch. 9.

Les ſaints Canons ont toûjours défendu les réjoüiſſances publiques aux pénitens; & quand le ſerons-nous, MES TRE'S-CHERS FRERES, ſi nous ne le ſommes lorſque nous voïons la colere du Ciel repanduë ſur toute la terre. L'Egliſe retranche même dans les jours de triſteſſe & de deüil, les ſolemnitez de ſon culte, les parures de ſes Autels & de ſes Miniſtres, la douceur même & la guaïeté de ſes chants; & vous irez repaître vos yeux des agrémens affectez, & du pompeux ajuſtement de quelques femmes licentieuſes, & prêter l'oreille à la voix & aux récits paſſionnez de *ces Sirenes*, dont parle Iſaye, *qui habi-*

Iſay. c. 13.

tent dans les Temples de la volupté.

Vous croïez peut-être, MES TRE'S-CHERS FRERES, qu'il eſt bon d'amuſer, & d'étourdir, pour ainſi dire, les craintes & les inquiétudes des peuples, & de leur mettre à la place de tant de triſtes objets qui les environnent, des idées qui les divertiſſent... Peuvent-ils ignorer les fureurs & les agitations du monde? Ne ſentent-ils pas les maux préſens? N'appréhendent-ils pas les maux à venir? Eſt-ce au pied du Théâtre, ou de l'Autel, qu'on va chercher les conſolations des triſteſſes publiques ou particulieres? Les malheurs réels que nous reſſentons, ou dont nous ſommes menacez, ſe guériſſent-ils par des chanſons & par des fictions faites à plaiſir? Pendant qu'Iſraël & Juda, Joab & vos Princes ſont ſous des ten-

tes, dans les brûlantes ardeurs de la guerre & de la ſaiſon, il vous ſied bien d'écouter à vôtre aiſe, un Chanteur ou une Chanteuſe, & de voir ſur un théâtre, comme en racourci, la figure du monde qui paſſe.

Ne croïez pas, MES TRE'S-CHERS FRERES, que nous veüillions vous effraïer: nous eſperons auſſi-bien que vous, que nous aurons ſujet de nous réjoüir, & que le Seigneur benira nos armes: mais ſera-ce aux Dieux de l'Opera que vous irez porter vôtre reconnoiſſance & vôtre joie? c'eſt au Dieu vivant que nous offrirons nos ſolemnelles actions de graces; nous chanterons les Cantiques de Sion dans nos Temples: *Nous nous réjoüirons, & nôtre modeſtie ſera connuë de tout le monde*; nous adorerons le Dieu des armées, &

nous ſubſtituërons des Spectacles de religion aux Spectacles impurs & profanes, dont vous n'avez été que trop enchantez.

Nous vous conjurons, MES TRE'S-CHERS FRERES, par nôtre Sauveur JESUS-CHRIST, de vous en abſtenir. Evitez les pieges funeſtes que le Démon vous a tendus. Ne fourniſſez pas à vos convoitiſes de quoi ſe ſoulever contre vous. Ecoutez la voix du Paſteur, qui vous exhorte & vous ſollicite, qui aime mieux devoir vôtre obéïſſance à ſes charitables conſeils, qu'aux cenſures que l'Egliſe lui a miſes en main. DONNE' à Niſmes, dans nôtre Palais Epiſcopal, le huitiéme jour de Septembre mil ſept cens huit. *Signé*,

† ESPRIT, Ev. de Niſmes.

Et plus bas : Par Monſeigneur :

RIEULENC.

LETTRE PASTORALE de Monſeigneur l'Evêque de Niſmes, au ſujet de la diſette du Bled, & de la crainte de la Famine.

RECONNOISSEZ, MES TRE'S-CHERS FRERES, par les tribulations differentes que Dieu vous envoïe, qu'il vous éprouve & vous punit depuis long-tems; & que ſa juſtice n'eſt pas encore ſatisfaite, puiſqu'il continuë à vous affliger. Nous vous avons ſouvent exhortez à chercher en vous-mêmes les cauſes de ces châtimens, à recourir à la priere, à faire enfin des fruits dignes de pénitence. Nous avons cependant compâti à tous vos maux: vos peines ont été les nô-

tres ; & ſi nous n'avons pû vous ſecourir ſelon l'étenduë de nos deſirs, nous n'avons pas ceſſé de vous plaindre, de vous porter dans nôtre cœur, & de vous offrir à JESUS-CHRIST, quand nous l'offrions pour vous à ſon Pere dans ſon adorable Sacrifice.

Fatiguez des malheurs, qu'entraîne toûjours après ſoi une longue & cruelle guerre, vous cherchiez à les adoucir, ſur ce que l'Ennemi étant loin de vous, il vous étoit permis de vivre, de cultiver vos champs, & de recüeillir en repos les fruits que le Seigneur, par ſa miſéricorde y faiſoit naître, quelquefois abondans, & toûjours ſuffiſans pour la conſolation & l'entretien de vôtre vie. Vous ne ſupportiez de la guerre, quece qu'il vous coûtoit pour aider à la ſoûtenir ; vous en

ſentiez les incommoditez, mais vous n'en voïïez pas les horreurs, que vous n'aviez helas ! que trop vûës dans les ſanglantes agitations de ce Diocéſe. Vous eſperiez même que le Ciel étoit prêt à s'appaiſer, & que les armes alloient tomber des mains de tant de Nations irritées, ſinon de gré, du moins de miſere & de laſſitude.

De nouvelles iniquitez ont ſans doute attiré une calamité nouvelle. Une diſette imprévûë a jetté la fraïeur dans les eſprits, & *les tempêtes de la faim* ont émû tout d'un coup les peuples. L'hiver, MES TRE'S-CHERS FRERES, plus long & plus rude que de coûtume, a déſolé les Villes & la Campagne. *Le Seigneur a fait ſouffler le triſte Aquilon*, pour me ſervir des termes de l'Ecriture ; *l'eau s'eſt gla-*

A facie tempeſtatum famis. *Thren.*

Ventus Aquilo flavit, & gelavit criſtallus ab aqua, & exu-

cie comme du criſtal; un froid mortel a penetré juſque dans le ſein de la terre; *la gelée a brûlé les deſerts, & ſeché tout ce qui étoit verd, ou qui pouvoit le devenir, comme ſi le feu y avoit paſſé.* Les Bleds encore à demi vivans, ont attendu vainement l'humidité ou la chaleur accoûtumée; le Ciel eſt devenu d'airain; le Soleil ſans force & ſans chaleur, n'a pû ranimer ces germes naiſſans ou mourans; & la nature comme engourdie, a ſuſpendu ſes operations & ſes féconditez ordinaires: les Arbres ont été frapez juſque dans leurs racines: les troupeaux ont péri dans leurs bergeries, ſans que la main ſecourable du maître ait eu de quoi les nourrir ou les réchauffer; les Hommes même étonnez, ſurtout vos Pauvres, ont gémi, & vous ont dit en gémiſſant: Sei-

ret deſertum, & extinguet vitide ſicut igne. *Eccl.* 43.

A facie frigoris ejus quis ſuſtinebit? *Pſal.* 147.

gneur : *qui pourra ſubſiſter dans la rigueur de vôtre froid?*

Vous avez été quelques mois entre la crainte & l'eſperance, foüillant dans les entrailles de la terre, pour y découvrir le ſort douteux de vôtre recolte, obſervant chaque jour les differences des tems : uniquement attentifs aux beſoins de cette vie preſente, & ne ſongeant qu'à réparer vos pertes, dès qu'elles vous ont été connuës, vous avez cherché les moïens de vous précautionner contre les menaces d'une cruelle famine, moins dans les ſecours que le Ciel pouvoit vous donner, que dans ceux que vous a fourni vôtre induſtrie. Il a pris aux riches & aux pauvres une ſubite fraïeur de manquer de pain, & nous n'avons oüi que ces triſtes & pitoïables paroles :

In domo mea non eſt panis. *Iſay.* 3. *Il n'y a point de pain dans ma maiſon.*

Vos craintes, MES TRE'S-CHERS FRERES, ont été d'autant plus vives, qu'elles vous paroiſſoient raiſonnables. Il eſt vrai qu'il n'y a rien de plus cruel, que d'être livrez au deſeſpoir d'une mort prochaine, & que *les fléches de la faim*, ſelon le langage du Prophete, ſont les armes les plus terribles dont Dieu perce le genre humain dans ſa colere. Mais pourquoi avez-vous crû ſi legerement qu'il vous avoit abandonnez ? Avez-vous oublié ſes miſéricordes paſſées ? Ne ſçavez-vous pas *que rien ne manque à ceux qui le craignent*, & qu'il nourrira ceux qui mettront en lui leur confiance ? Il vous découvrira des eſperances & des reſſources cachées. Sa Providence vous envoïera des ſecours de près & de loin. Il inſpirera le zele & la vigilance à ceux qu'il a chargez de

Sagittas famis peſſimas. *Ezech.* 5.

Non eſt inopia timentibus eum. *Pſ.* 33.

vôtre conduite ; & lui-même qui vous mortifie, deviendra vôtre
Pſ. 26. Nourricier, & le *Protecteur de vôtre vie.*

Il s'eſt comme chargé de nourrir nos corps, depuis qu'il forma celui du premier Homme ; plus encore, depuis qu'il a daigné en prendre un comme le nôtre. Il nous l'a donné ce corps, pour être comme le ſoûtien de l'ame, dans ſes operations & dans ſes bonnes volontez, par la pratique des bonnes œuvres ; pour ſe rendre en quelque façon ſpirituel comme elle, en participant à ſa dignité, ainſi qu'elle ſe rend en quelque façon corporelle comme lui, en prenant part à ſes foibleſſes ; & mener enſemble dans le cours de leur commun pelerinage, une vie paiſible & ſainte ; à ſervir & glorifier Dieu, qui eſt le Créateur de l'un & de l'autre.

Il eſt vrai que le corps eſt une ſource de corruption & d'infirmité. C'eſt de lui que naiſſent la plûpart des paſſions, & c'eſt en lui qu'elles s'accompliſſent. Souvent il ſe revolte contre l'eſprit ; & l'Apôtre nous apprend d'un côté, qu'il faut *le réduire en ſervitude*, & *le crucifier avec toutes ſes convoitiſes* ; mais de l'autre, il nous enſeigne que ce corps appartient à Dieu comme ſon ouvrage ; qu'*il eſt le Temple du Saint Eſprit* par ſa pureté ; qu'*il porte la mortification de Jeſus-Chriſt* par ſes ſouffrances ; & nous ſçavons qu'il ſert à ſa Religion dans l'uſage des Sacremens, & dans la pratique de la plûpart des vertus & des obſervances Evangeliques.

1. Cor. 9. Ad Galat. 5. 1. Cor. 6. 2. Cor. 4. Tert. de reſur. carnis.

Tant que l'homme fut innocent, Dieu lui donna dequoi ſe nourrir des premieres benedic-

tions de la terre. Après ſon péché, il le condamna à vivre de
Geneſ. 3. ſon travail, & à gagner ſon pain à la ſueur de ſon viſage; en ſorte pourtant que nous ne vivons que de ſes bienfaits; que c'eſt lui qui fait lever ſon ſoleil, & tomber à propos ſes pluies ſur les campagnes, & qui tire du fond de ſa Providence univerſelle, dequoi faire ſubſiſter toute la race mortelle des hommes, ſur-tout les enfans de ſon adoption, afin de conſerver par ſa bonté ceux qu'il a créez par ſa puiſſance, & qu'il a deſſein de ſanctifier par ſa grace.

Il faut donc, MES TRE'S-CHERS FRERES, attendre ces dons de Dieu avec ſoumiſſion & reconnoiſſance. Cependant à voir les inquiétudes & les empreſſemens qu'on a pour ces biens exterieurs & corporels,

qui ne diroit que nous vivons ſous la loy de Moïſe, & non ſous celle de JESUS-CHRIST? On s'occupe toute l'année du ſoin de ſemer, & de l'eſperance de recüeillir: on a toûjours les yeux ſur la campagne, pour voir ce qu'elle produira: on ne regarde le Ciel, que pour en voir tomber les roſées: on laiſſe là *le Roïaume des Cieux & ſa juſtice, qu'on doit chercher premierement*; & l'on s'arrête à ces biens que Dieu *ajoûte, & qu'il ne donne que par ſurcroît*: on abuſe ordinairement de leur abondance, ou l'on ſe plaint des ſterilitez de la terre, ſans jamais ſe reprocher *la ſterilité de ſon ame*. Faut-il s'étonner ſi le Seigneur punit quelquefois cet attachement à la vie preſente, que nous préferons à celui de nôtre ſalut éternel. *Matth. 6. 33.* *Pſ. 34.*

Nous ne prétendons pas blâ-

mer ici ces prévoïances utiles & raiſonnables. Dieu a voulu nous aſſujetir à ces précautions humiliantes, mais neceſſaires. Il ne nous a pas interdit l'induſtrie & la diligence. Il nous a commis pour être les inſtrumens de ſa Providence ſur nous-mêmes ; & comme il faut nourrir la ſpiritualité de l'ame des lumieres de la foy, de la connoiſſance des veritez, du ſuc de la parole divine ; il eſt juſte d'entretenir auſſi & de réparer les forces du corps par les nourritures qui lui conviennent : mais il faut que cette attention ſoit diſcrete & ſubordonnée ; ne demander cette ſorte de commoditez, qu'entant qu'elles ſervent à la tranquillité & à la perfection de l'ame ; benir le Seigneur en tout tems, ſoit qu'il les diminuë ou qu'il les augmente ; apprendre à dire avec

ſaint

ſaint Paul : *Je ſçai vivre dans l'abondance, & ſouffrir la pauvreté* ; & nous conduire avec tant de dépendance & de ſoumiſſion, que cette vie paſſagere puiſſe nous aider à nous établir dans l'éternité.

Scio abundare & penuriam pati. *ad Philip. c.* 4.

De cette ardeur d'acquérir ces biens, naît d'ordinaire le chagrin d'en être privé. Comme Dieu, ſelon les regles de ſa ſageſſe ou de ſa juſtice, les ôte quelquefois aux peuples, & que les peuples portent toûjours à l'excès la crainte des périls & des neceſſitez de la vie ; quelles plaintes alors ! quelle déſolation ! quels murmures ! N'en avons-nous pas vû de triſtes images devant nos yeux ? Il n'y a point d'état plus affreux dans le monde, que celui d'une famine, où réelle, ou imaginaire : on s'effraïe, on s'abat, on croit ſe ſen-

tir défaillir, & retomber à toute heure dans ſon néant : tout l'eſprit, tout le cœur eſt occupé de ſes beſoins ; on n'eſt plus libre pour la priere ; la raiſon ſe confond ; la foy ſe perd dans une imagination troublée ; les eſpérances de l'autre vie ſont abſorbées dans les penſées de celle-ci : la charité ceſſe, parce qu'on croit ne devoir rien qu'à ſoi-même. Les Loix les plus naturelles & les plus ſaintes, cedent à la neceſſité : ſous ce prétexte du neceſſaire, on amaſſe, ſi l'on peut, de gré ou de force, le ſuperflu ; & l'on ſe croit en droit de s'envier, de ſe tromper, de s'offenſer les uns les autres.

Une ferocité ſoudaine s'eſt emparée des eſprits dans les Villes & dans la Campagne : on ſe ſaiſit des convois publics avec vio-

lence ; on s'approprie les acquiſitions d'autrui ſans ſcrupule ; on ne reconnoît ni juſtice, ni autorité ; on s'arrache, pour ainſi dire, le pain les uns aux autres ; plus de retenuë, plus de bonne foy, plus de religion. Ne ſeroit-on pas plus tranquille, & par conſéquent plus heureux, ſi chacun, ſelon la meſure de ſes beſoins,

galement les biens
l y avoit dans les
la Campagne une
e mutuelle de rai-
rité ; ſi ceux qui

ſont riches aſſiſtoient les pauvres, & ſi les uns étoient prêts à donner ce qu'ils ont de trop, & les autres ne demandoient que ce qui leur manque.

Quelques-uns de vous nous diront peut-être : ce n'eſt pas le tems des bienſeances & des conſeils, c'eſt le tems de penſer à

vivre : l'envie, la fraude, l'injuſtice & la violence ſont excuſables, quand elles deviennent neceſſaires : nous ſçavons ce que la Loy ordonne & défend, *mais en l'obſervant de quoi vivrons-nous ?* Y a-t-il un tems, MES TRE'S-CHERS FRERES, où il ſoit permis aux Chrétiens de ne l'être plus ? eſt-il prudent d'oublier Dieu, lorſqu'on a plus beſoin de lui ? croïez-vous qu'il vous bannira, lorſque vous faites profeſſion de l'offenſer ? & s'il a la bonté de vous nourrir, lors même que vous êtes violens & injuſtes, ne vous nourriroit-il pas encore mieux, ſi vous êtiez fideles & charitables ?

Si timuero Deum, non habebo unde vivam. *Aug. in Pſal. 33.*

Paſcebat te, Dominus, contemnenté ſe, & te deſeret timentem ſe ? *Ibid.*

Vous portez même dans l'avenir vos défiances tumultueuſes. Quand nous aurions dequoi vivre, dites-vous, où trouverons-nous dequoi ſemer ? *Les oiſeaux*

du Ciel, dit JESUS-CHRIST, *ne ſement, ni ne moiſſonnent, & vôtre Pere celeſte les nourrit; ne lui êtes-vous pas plus chers qu'eux?* Pourquoi ne vous confiez-vous en ſa bonté? Eſt-ce qu'il a perdu ſa puiſſance? A-t-il oublié ſon adminiſtration paternelle? A-t-il changé ſa miſéricorde en rudeſſe, & ſa providence en averſion pour le genre humain, dit ſaint Baſile; JESUS-CHRIST ne veut pas que vous vous mettiez en peine du lendemain, & vous vous donnez de l'inquiétude & du chagrin pour des années: il s'élevera dans cette Egypte famelique quelque Joſeph inſpiré de Dieu, qui après avoir fourni des grains ſuffiſans pour vivre, vous dira: *Voila de la ſemence, ſemez vos champs, afin que vous puiſſiez recüeillir du bled.*

Reſpicite volatilia cœli, quoniam non ſerunt, neque metunt, neque congregant in horrea, & Pater veſter celeſtis paſcit illa. *Matth.* 6.

Baſ. Hom. 8. *de Siccit.*

Accipite ſemina, & ſerite agros, ut poſſitis habere fruges. *Gen.* 47.

Ceſſez donc de vous troubler,

MES TRE'S-CHERS FRERES, le pain ne vous a pas manqué ; vous n'avez ſouffert juſqu'ici que ce que vous avez craint de ſouffrir. Graces au Seigneur, qui mortifie & qui vivifie, nous n'avons encore vû aucuns de ces funeſtes effets que produit une famine ſans reſſource. Nous vivons, nous mangeons nôtre pain de chaque jour, *avec poids & avec meſure, même avec quelque inquiétude*, mais enfin nous vivons ; c'eſt à nous à nous contenter de ce qui ſuffit : faites périr l'avarice, & la nature ſera toûjours aſſez riche. *Gardez-vous de vous inquietter, & de dire ; qu'eſt-ce que nous mangerons, ou que nous boirons, & dequoi nous couvrirons-nous ?* car c'eſt ainſi que raiſonnent les Payens ; *vôtre Pere celeſte ſçait que vous avez beſoin de tout cela*, dequoi vous mettez-vous en pei-

Exech. 4.

Nolite ſolliciti eſſe, dicentes, quid manducabimus, aut quid bibemus ? *Matth. 6.*

Hæc enim omnia gentes inquirunt. *Ibid.*

ne, dit JESUS-CHRIST?

C'eſt donc une inquiétude payenne de s'agiter, de s'attriſter, de ſe ſoulever comme vous faites; voudriez-vous reſſembler à ces gens ſans réſignation & ſans foy, qui murmurent contre les prévoïances des Magiſtrats, & contre la providence de Dieu même; qui deſirent ſans bornes, qui demandent ſans diſcrétion, qui reçoivent ſans actions de graces, qui ſupportent ſans patience, & qui joüiſſent ſans reflexion?

Dans cette divine priere que JESUS-CHRIST nous a lui-même enſeignée, & que Tertullien, & ſaint Cyprien après lui, appellent l'abregé de ſon Evangile, il a bien voulu, parmi ce qui regarde ſa gloire & nôtre ſalut éternel, avoir égard à nôtre neceſſité temporelle. Il ſçavoit que l'homme ne ſe ſuffit pas

Breviarium Evangelii. *Tert. de Orat. Domini.*

Doctrinæ cæleſtis Compend. *Cypr.*

à lui-même ; qu'il faut réparer la ruine inſenſible d'une chair fragile, & chaque jour défaillante, par une nourriture journaliere ; que le moïen de l'obtenir, étoit d'avoir recours à la bonté & à la ſageſſe paternelle de celui qui la diſtribuë, & que d'ailleurs il n'y a rien de ſi naturel aux enfans que de demander du pain à leur pere, non pas des richeſſes & des commoditez mondaines, qui entretiennent preſque toûjours le luxe & la vanité ; ſouvent l'ingratitude, & même l'oubli de Dieu : mais une ſubſiſtance de chaque jour, & une ſuffiſance raiſonnable, chacun ſelon la condition & le rang où Dieu l'a mis ; enſorte qu'on regle ſes deſirs ſur ſes beſoins ; qu'on ſoulage, ſi l'on peut, ceux des autres ; & qu'on faſſe ſervir les biens qu'on reçoit, à la gloire

de

de celui qui les donne.

Comme c'eſt donc par le Seigneur que nous vivons, c'eſt pour lui que nous devons vivre. Lorſque vous avez été dans l'abondance, MES TRE'S-CHERS FRERES, avez-vous regardé vos biens comme des dons qui venoient d'enhaut? Avez-vous loüé vôtre Bienfacteur? Sous les voiles de ces biens paſſagers qu'il vous accorde, avez-vous apperçû les biens éternels qu'il vous prépare? Quel uſage en avez-vous fait? Ont-ils été emploïez à nourrir vôtre orgueil, ou à exercer vôtre charité? Si vous en avez abuſé, avez-vous droit de vous plaindre s'il vous les ôte? *La Maiſon d'Iſraël ne reconnoît pas que c'eſt moi qui lui donne du bled*, dit-il par ſon Prophete; *c'eſt pour cela que je reprendrai mon bled dans ſon tems.*

Neſcivit, quia ego dedi eis frumentũ, idcirco convertar, & ſumã frumentum meum in tempore ſuo. *Oſée. cap.* 20

Nous nous adreſſons ici à vous MES TRE'S-CHERS FRERES, qui joüiſſez de la ſubſtance de ce monde, & qui voïez vos Freres en neceſſité, oſeriez-vous fermer vos entrailles de pitié ſur eux ? Nous vous avons ſi ſouvent prêché, que l'aumône appartient au pauvre, & qu'il ne faut pas l'en frauder ; que c'eſt une charité & une juſtice tout enſemble ; qu'elle paroît le fruit d'une liberalité gratuite qui a ſon merite, & qu'elle eſt en effet le païement d'une dette qui porte ſon obligation avec elle.

Ep. Joan. l. 15.

Eccli. c. 4.

Mais quand l'aumône ne ſeroit pas toûjours auſſi recommandée & ordonnée qu'elle eſt aux riches, elle le ſeroit en ce tems de calamité, où la miſere eſt extreme ; où l'on peut dire à la lettre : *Vous n'avez point nourri, vous avez tué* ; où la religion

& l'humanité doivent amollir les entrailles les plus cruelles ; où la terre ne donnant rien pour le preſent, & ne promettant guéres pour l'avenir, le laboureur ne peut vivre de ſon travail, ni même travailler pour vivre ; & où la plûpart des riches ſe croïant pauvres, parce qu'ils ne ſont pas ſi riches qu'auparavant, on voit que les beſoins ſe multiplient, & les ſecours vont tous les jours en diminuant.

Vous nous alleguerez peut-être, MES TRÉS-CHERS FRERES, ce que des riches comme vous, alleguoient autrefois à ſaint Ambroiſe : *Les tems ſont devenus ſi difficiles* ; les recoltes ſont toutes mauvaiſes ; quelqu'un peut-il ſe dire riche aujourd'hui ? *une ſoudaine neceſſité vient de tomber ſur tout le monde.* Nous vous répondrons avec

Quid mihi, ô dives ! difficultaté temporis objicis ? quid neceſſitatem tegeris repentinam.

ce ſaint Docteur : *Connoiſſez qu'il n'y a point de plus grande neceſſité pour vous, que celle de vôtre ſalut ; qu'il vaut mieux réformer vôtre vie, que de réparer les pertes de vôtre bien.*

Omni neceſſitate major eſt neceſſitas ſalutis, & utilior cauſa priùs curare vitam, tunc peculii damna ſarcire. *Ambr. Serm. 39.*

Il eſt juſte que chacun ſelon ſon pouvoir, & ſelon la meſure de ſa charité, aſſiſte ſes freres, & ſuive le conſeil que Tobie donnoit à ſon fils : *Si vous avez beaucoup de bien, donnez abondamment, & ſi vous en avez peu, donnez-en peu avec plaiſir* ; ces reſtes de vos épargnes ; ces miettes qui tombent de vôtre table, ce peu que vous retrancherez à la propreté de vos habits ou de vos meubles.

Tob. 4.

Nous ne doutons pas que les Eccleſiaſtiques, que le Seigneur a choiſis & comme ſéparez des autres hommes, pour exercer ſur eux ſes differentes miſéricordes,

ne partagent avec les pauvres de JESUS-CHRIST la portion qu'ils ont de ſon heritage, & ne tirent du débris même de leurs Benefices, du pain à diſtribuer, en des occaſions qui ne ſont pas fort éloignées de celles où l'Egliſe a quelquefois vendu ſes Vaſes ſacrez. Ceux même, qui par vocation ou par indigence, ne poſſedent pas les biens temporels, ne laiſſeront pas d'aſſiſter les pauvres, ſinon par leurs aumônes materielles, du moins par leurs conſolations, par leurs conſeils, & par leurs prieres, dont ils ont beſoin. *Tout homme dont le cœur eſt rempli de charité, quelque pauvre qu'il ſoit, trouve toûjours dequoi donner.*

Habet ſemper unde det, cui pectus plenum eſt charitate. *Aug. in Pſal. 26. conc. 2.*

Mais helas! MES TRE'S-CHERS FRERES, ce qui devoit émouvoir à pitié, n'a fait qu'irriter la cupidité des mau-

vais riches, qui d'une miſere preſque generale, voulant ſe faire une proſperité particuliere, & chargeant leurs greniers du poids des grains qu'ils y amaſſent, pour profiter dans ce tems malheureux de ces amas d'uſure & d'iniquité, au préjudice du repos & de la vie même des hommes, aiment mieux réduire tout à l'extremité, que de refuſer à leur avarice l'injuſte gain qu'elle ſe propoſe. Tels ſont ces hommes maudits des peuples & de Dieu même, *qui cachent & recelent les bleds*, qu'ils dérobent à la ſocieté, qui en a beſoin, & à la Providence, qui demande qu'on les diſtribuë. Tels ſont ceux, qui pour s'enrichir, *achetent à vil prix, & vendent ſept fois autant qu'ils ont acheté*, rendant par ce commerce frauduleux, la vie des pauvres en-

Qui abſcondit frumenta, maledicetur in populo. *Prov.* 11.

Eſt qui multa redimat modico pretio & reſtituens ea in ſeptuplum. *Eccl.* 20.

nuïeuſe & peſante.

Tels ſont enfin ceux, qui affamez d'un interêt ſordide, ſe diſent entr'eux, ou à eux-mêmes, ce que diſoient ces avares dans le Prophete: *Quand eſt-ce que ces mois ſeront paſſez, où tout eſt à bon marché? afin de débiter nos denrées; alors nous ouvrirons nos greniers, nous vendrons nôtre bled, nous en augmenterons le prix, nous ferons de fauſſes meſures*: voila le projet & le complot qu'ils font enſemble; voici la fin qu'ils ſe propoſent: *Nous nous rendrons par là maîtres des pauvres, ſans qu'il nous en coûte preſque rien, & nous leur vendrons cherement juſqu'aux criblures de nôtre bled* Auſſi le Seigneur en colere contre Jacob, jure qu'il n'oubliera jamais de ſi indignes vexations.

Dicentes, quando tranſibit menſis, & venundabimus merces, & aperiemus frumentum, ut imminuamus menſuram & augeamus ſiclum. *Amos.* c. 8.

Ut poſſideamus in argento egenos & pauperes pro calceamentis, & quiſquilias frumenti vendamus. *Ibid.*

Quoique peu de gens aillent peut-être juſqu'à cet excès, ceux-

là ne ſont guéres moins coupables, qui ne ſe donnent d'autre ſoin que celui de joüir tranquillement de leurs biens, dans le trouble où l'on eſt par-tout ; qui s'endurciſſant ſur les maux publics, preſque embaraſſez de leur abondance, & plongez dans leur amour propre & dans la recherche de leurs plaiſirs, comme cet avare dont il eſt parlé dans l'Evangile, ne veulent vivre que pour eux ſeuls.

Luc. 12.

Gardez-vous, MES TRE'S-CHERS FRERES, de toutes ces eſpeces d'avarice, ſi contraires à l'eſprit du Chriſtianiſme. Ne vous flatez pas de l'innocence de vos reſerves, & de vôtre induſtrie à les débiter, en diſant : Si j'ai plus amaſſé, j'ai été » plus prudent ou plus heureux ; » ce ſont mes grains, je les ai ſe- » mez, je les ai recüeillis, je les

Cavete ab omni avaritia.

ai ſerrez avec plus de ſoin, ils « m'appartiennent, je les vend au « prix courant, je prens un tems « de diſette & de cherté, je fais « plaiſir à ceux qui achetent; pour- « quoi me faites-vous un crime de « mon *ſçavoir faire* ? Pourquoi ? « répond ſaint Ambroiſe: *Vous af-* « *fectez d'être auſſi dépourvû que les autres; vous ſouhaitez que les vivres manquent, vous obſervez quand la diſette vient; alors vous vous réjoüiſſez de voir venir vôtre moiſſon, & vous faites vôtre profit des miſeres de tout le monde; vous appellez cela* vôtre ſçavoir faire: *ce n'eſt pas un effet de vôtre habileté, c'eſt un rafinement de vôtre malice; ce plaiſir fait à vos acheteurs, eſt une uſure ou une injuſtice; vous faites entendre adroitement que la famine va augmenter, qu'il ne reſte plus de bled que le vôtre, qu'on ne voit guéres d'apparence de recolte:*

Ambis frumentorum indigentiam, fles publicam fertilitatem, tunc meſſem tuam veniſſe lætaris, tunc tibi de omnium miſeriis congeris opes... hanc tu induſtriã vocas, quæ calliditatis aſtutia eſt... hoc tu remedium vocas, quod eſt cõmentum malitiæ, lucrum tuum damnũ publicum eſt. *Amb. de Offic. l. 3. c. 17.*

croïez-moi, vôtre gain eſt un larcin public.

Les Loix humaines & divines puniront ces iniquitez qui déſolent le peuple de Dieu, animeront dans vos cœurs la charité de JESUS-CHRIST, qui l'a porté juſqu'à ſe faire pauvre pour nous. Que nos biens ſervent à nous faire aſſiſter ceux qui n'en ont pas comme nous; que nos maux ſervent à nous faire compâtir à ceux qui ſont plus affligez que nous. De vôtre côté, MES TRE'S-CHERS FRERES, reconnoiſſez vôtre pauvreté, & devenez pauvres d'eſprit; puiſqu'il a plû à Dieu de vous humilier, priez-le qu'il vous rende veritablement humbles. Demandez d'être ſecourus; demandez-le tout au plus avec inſtance, dans la preſſante neceſſité, mais que ce ſoit *ſans murmure &*

Sine murmurationibus &

ſans diſpute, comme parle l'Apôtre. Etouffez en vous-mêmes les triſteſſes, les fraïeurs, les coleres, & toutes ces paſſions que la miſere irrite. N'écoutez pas les diſcours indiſcrets & ſéditieux d'une multitude emportée, qui ſe répand en maledictions & en imprécations, qui retomberont à la fin ſur elle; & ſçachez, que comme il y a de mauvais riches, qui poſſedent & craignent de perdre; il y auſſi de mauvais pauvres, qui deſirent & ſe tourmentent de ce qu'ils ne peuvent pas avoir.

hæſitationibus. Ep. ad Philip. c. 2.

Greg. Lib. 15. Moral. c. 34.

Il eſt étrange, MES TRE'S-CHERS FRERES, que le péché, qui nous attire tant de malheurs, ſe mêle encore dans nos malheurs mêmes, & qu'après avoir abuſé tant de fois des graces de Dieu, nous abuſions encore de ſes punitions.

Quand ſera-t-il donc tems de l'appaiſer en nous convertiſſant à lui ? Il nous avertit, il nous menace, il nous afflige depuis tant d'années, & perſonne n'y penſe ſerieurement. Les bruits du monde empêchent qu'on n'entende la voix du Ciel. Nous ne ſentons pas nos veritables maux, les autres nous irritent au lieu de nous corriger. Nous regardons la guerre, comme une fureur qui prend quelquefois aux hommes, la famine, comme un effet d'une ſaiſon qui ſe dérange, ou de la ſterilité paſſagere d'une terre ingrate ou mal cultivée ; nous n'allons pas à la ſource de nos tribulations publiques & particulieres. A quoi nous amuſons-nous ? Quelle corruption dans nos mœurs ! que d'impietez ! que de profanations, que d'horreurs n'avons-nous pas

vûës dans cette malheureuſe Contrée ?

David ſur la fin de ſon regne, vit ſon peuple affligé d'une famine de trois ans ; la terre ne produiſoit point ; une ſéchereſſe fatale étouffoit dans ſon ſein toutes les ſemences qu'on y jettoit. Ce Roy ſelon le cœur de Dieu, touché de l'affliction de ſon peuple, en preſence du Pontife & des Prêtres, témoins de ſa religion & de ſa douleur, va ſe proſterner devant l'Arche du Dieu vivant, pour ſçavoir de lui, comme de l'Oracle, quelle eſt la cauſe de ſa colere, & les moïens de l'appaiſer, quels qu'ils pûſſent être. Le Seigneur lui répond : *Je venge la mort des Gabaonites, que Saül fit mourir contre la parole qui leur avoit été donnée.* La cauſe du châtiment ainſi déclarée, on cherche les moïens

Facta eſt quoque fames in diebus David tribus annis jugiter, & conſuluit David oraculum Domini. 2. *Reg.* c. 22.

Dixitque Dominus, propter Saül & domum ejus ſanguinum quia occidit Gabaonitas. *Ibid.*

de ſatisfaire les offenſez, on extermine les reſtes de Saül & de ſa Maiſon ſanguinaire; Dieu s'appaiſe, la famine ceſſe, l'abondance revient, & le Ciel répand ſur Iſraël & ſur Juda ſes benedictions ordinaires.

Nous pourrions croire, MES TRE'S-CHERS FRERES, que de tant de meurtres & de ſacrileges, commis preſque à nos yeux, nous eſt venu ce fleau de la Juſtice divine: laiſſons à Dieu le ſecret de ſes jugemens; prions-le qu'il pardonne, & non qu'il puniſſe, & ne renouvellons pas la memoire de nos tribulations paſſées.

Nous avons aſſez d'autres péchez à nous reprocher. *Les impuretez & les malices ont arrêté les influences du Ciel ſur vos champs.* Des corps ſoüillez de péchez, corrompus par la molleſſe & la

Polluiſti terram in fornicationibus, & malitiis tuis, quamobrem prohibitæ ſunt ſtillæ pluviarũ. *Jer. 3.*

bonne chere, dépravez encore par les ſuggeſtions & les malices de l'eſprit, ont merité d'être punis & traverſez dans leurs plaiſirs, par la faim, & par les troubles qui l'accompagnent.

Le dégoût de la parole de Dieu, d'où naiſſent l'ignorance des Myſteres de la Foy, & l'indifference du ſalut, vous attire les maledictions qui vous arrivent dans les villes & ſur les champs: ceux qui ſont nez dans le ſein de l'Egliſe, négligent de ſe nourrir de ſes veritez; ceux qui y ſont rentrez, & qui mettoient leur principale religion à entendre cette divine parole, en ont perdu le goût, & n'ont plus ce loüable empreſſement qu'ils avoient autrefois à l'écouter.

Si audieris vocem Domini Dei tui, maledictus eris in civitate, maledictus in agro. *Deut.* 28.

Les Communions indignes & ſacrileges, dont l'affreux ſouve-

nir ſera pour l'Egliſe & pour ſes veritables enfans, une ſource éternelle d'amertume. Le peu de foy, d'amour, de reſpect que les Chrétiens ont pour JESUS-CHRIST immolé pour eux ſur l'Autel, & devenu la nourriture de leurs ames, ne doit-il pas leur faire appréhender qu'ils n'aïent ſouvent mangé leur jugement. Peut-être, MES TRE'S-CHERS FRERES, avez-vous négligé *ce Pain qui eſt deſcendu du Ciel, & qui fait vivre éternellement*, peut-être en avez-vous abuſé; craignez qu'il ne vous ôte ce pain qui ſort de la terre, & qui ne ſert qu'à vous ſoûtenir dans cette vie paſſagere.

Jean. 6.

Commencez donc à détourner, par un entier changement de vie, les malheurs qui vous menacent: Dieu commence à vous y forcer; il vous refuſe les ſecours

ſecours que vous refuſiez à ſes pauvres ; il vous met dans la neceſſité de retrancher de vôtre luxe & de vôtre orgüeil, & d'être plus ſages & plus modeſtes : vous aimiez avec excès la bonne chere, il vous réduit malgré vous à la frugalité & à la temperance chrétienne : vous ignoriez de qui vous teniez vos biens, ou du moins vous n'y penſiez pas ; il vous fait ſentir qu'il n'a qu'à retirer ſa main, & que la terre ne donnera plus ſes fruits.

Mais ce n'eſt pas aſſez de ces abſtinences & de ces humiliations forcées, il faut briſer ſon cœur d'une contrition veritable, entrer dans les voies d'une pénitence interieure & volontaire, ſouffrir avec ſoumiſſion les peines qui arrivent, & vous impoſer même celles qui conviennent, pour réprimer vos paſſions,

& pour exercer vous-mêmes la juſtice que le Seigneur exerce ſur vous. Voudriez-vous qu'il appeſentît encore ſa main ? Un des fleaux, & même deux à la fois, ne ſuffiſent-ils pas pour vous corriger ? Il a voulu vous ramener par les afflictions de la guerre, Vous n'en êtes pas devenus meilleurs. Vous dira-t il encore comme à ſon ancien Peuple ? *Je vous ai envoïé la diſette du pain, & vous n'êtes pas pour cela revenus à moi.*

Ego dedi vobis indigentiã panũ in omnibus locis, & non reverſi eſtis ad me. *Amos* 4.

Retournez à lui, MES TRE'S-CHERS FRERES, avec crainte, mais auſſi avec confiance ; quoiqu'il ſoit *le Dieu des vengeances*, il eſt auſſi *le Pere des miſéricordes, & le Dieu de toute conſolation.* Vous pouvez parler plus que d'autres, des terribles effets de ſa juſtice. Si vous pleurez vos péchez, ſi vous les quit-

Pſal. 93. 2. *Cor. c.* 1.

tez, ſi vous les expiez, vous goûterez l'abondance de ſa douceur. Déja les eſpérances d'une paix prochaine ſont des préſages des benedictions qu'il vous prépare. Il nous la montre du haut des Cieux, cette paix ſi deſirée & ſi deſirable, que les hommes ne peuvent, & ne voudroient peut-être pas même nous donner. Ne détournez pas ſes compaſſions: offrez-vous à lui, comme des victimes qui vont s'immoler à la pénitence: demandez-lui, comme Salomon, non les richeſſes, ni la pauvreté, mais ce qui eſt neceſſaire. *Travaillez ſur-tout pour avoir, non la nourriture qui peut perir, mais la nourriture qui demeure pour la vie éternelle, & que le Fils de Dieu vous donnera.*

Prov. 30. c.

Joan. 6. 27.

A Niſmes le 18. *May* 1709.

MANDEMENT DE M. l'Evêque de Niſmes, aux Fidéles de ſon Diocéſe, pour demander à Dieu par des Prieres publiques, la proſperité des Armes du Roy, & la Paix.

ESPRIT FLECHIER par la grace de Dieu, & du Saint Siege Apoſtolique, Evêque de Niſmes, Conſeiller du Roy en tous ſes Conſeils: A tous les Fidéles de nôtre Diocéſe, SALUT & Benediction en NÔTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST.

MES TRE'S-CHERS FRERES.

Nous avions eſpéré que Dieu ſe rendroit enfin propice à nos vœux, & que touché de l'affliction de ſon peuple, il lui accor-

deroit cette paix qui eſt depuis long-tems l'objet de nos deſirs & de nos prieres. Nous attendions le ſuccès de ces négotiations ſecretes, où ſe déploïe ordinairement toute la prudence du ſiecle, pour concilier les droits & les prétentions des Puiſſances intereſſées, & où ſe dépoſent à la fin des guerres, les inimitiez des Rois, pour la tranquillité de leurs ſujets, & pour la felicité de leur regne.

Nous préparions déja nos actions de graces, & nous chantions les miſéricordes de Dieu par avance; mais nos eſperances ont été trompées. La haine des uns, l'ambition des autres, ou plûtôt, les péchez de tous, ſe ſont oppoſez au bonheur de tous: les paſſions ont étouffé la raiſon; les mauvais conſeils ont prévalu; plus d'un homme en-

nemi a ſemé de la zizannie lorſque nous étions endormis ; la juſtice & la paix ont diſparu. Dieu l'a permis ; & la guerre qu'on croïoit finie, va recommencer plus cruellement, par l'obſtination des uns, & par l'indignation des autres.

Vous avez ſçû, MES TRE'S-CHERS FRERES, les bonnes intentions du Roy : accoûtumé à donner la paix, il a bien voulu la demander ; ſa moderation lui a fait oublier une partie de ſa grandeur ; il s'eſt lui-même fait la loy ; il n'a pas refuſé de ceder volontairement ce qu'il avoit acquis, & qu'il pouvoit legitimement retenir ; & n'a pas crû moins honorable pour lui de pacifier le monde par ſa bonté, que de l'avoir autrefois pacifié par ſa puiſſance. Vous ſçavez les conditions qu'il a offertes ou ac-

ceptées, au-delà même de la raiſon & de la juſtice; le ſacrifice qu'il a voulu faire d'une partie de ſes conquêtes; la facilité qu'il a eûë de conſentir à des propoſitions peu honnêtes & peu équitables, pour éviter de longues conteſtations, ou pour diſſiper des jalouſies imaginaires.

Vôtre repos, MES TRE'S-CHERS FRERES, le touchoit plus que ſa propre gloire; il regardoit moins ce qu'il alloit perdre, que ce que vous alliez gagner par la paix; quelque dégoût que cette triſte paix pût avoir pour lui, il connoiſſoit les beſoins que vous en aviez; & voïant croître vos miſeres, il ſentoit déja le plaiſir qu'il auroit eu de vous ſoulager.

Qui n'auroit crû que nos Ennemis ſatisfaits de ces genereuſes diſpoſitions, ennuïez de leurs

fatigues & des nôtres, laſſez de voir couler le ſang Chrétien depuis ſi long-tems, reconnoîtroient leurs avantages, & répandroient dans toute l'Europe, par un Traité ſolemnel, la joie d'une réconciliation generale. Ce qui devoit les adoucir, ſemble les avoir irritez. *Ils ſe ſont* de nouveau *liguez contre le Seigneur & contre ſon Oingt. Ils ont imaginé des choſes vaines*, & la facilité qu'on a eûë à leur accorder, les a portez à demander avec hauteur & ſans meſure. Pſ. 2.

Nous n'oſons preſque, MES TRE'S-CHERS FRERES, vous expoſer les loix honteuſes & tyranniques qu'ils ont voulu nous impoſer: vous les avez appriſes avec horreur, & nous ne vous en renouvellons ici le ſouvenir, que pour vous apprendre juſqu'où va l'orgüeil de l'eſprit humain,

main, & juſqu'où doit aller la ferveur de vos prieres.

Il falloit pour les ſatisfaire, les rendre Maîtres de nos Frontieres, démolir nous-mêmes nos Places, & combler nos Ports à leur fantaiſie ; leur abandonner les Villes que nous avions fortifiées pour nôtre défenſe ; ſous pretexte de leur donner des ſûretez, nous ôter les nôtres, & livrer le Roïaume à leurs irruptions & à leurs caprices ; interdire au Roy la liberté de proteger une Famille Royale, reſpectable par ſon rang, par ſa pieté, par la perſécution même qu'elle ſouffre ; & après l'avoir dépoüillée de ſes Etats, vouloir encore lui enlever ſans pitié l'aſile & la protection qui lui reſte ; propoſer de faire deſcendre du Thrône un Roy ſolemnellement reconnu, regnant, établi, aimé.

des ſiens ; & l'arracher de ſon Royaume, & pour ainſi dire, du cœur même de ſes Sujets ; & ce qu'il y a de plus inhumain, prétendre de s'aider des conſeils & des armes même du Pere, pour deshonorer ſon propre Fils, & violer en même tems les regles de la Juſtice, les droits de la Royauté, & ceux du Sang & de la Nature ; enfin pour ne rien oublier d'odieux, renvoïer à leur jugement la cauſe de Dieu, & ſoûmettre nôtre Religion à leur politique.

Ce n'eſt pas cette paix, MES TRE'S-CHERS FRERES, que nous vous exhortons de demander dans vos prieres. Celle qui vous eſt neceſſaire, & que vous deſirez depuis long-tems, doit venir de la miſéricorde de Dieu, & non pas de ſa colere. Ce doit être une compenſation

de juſtice, non pas une oppreſſion de puiſſance. Vous ne devez pas la tenir de ces negotiations *paſſionnées*, *où regne*, ſelon les termes de l'Ecriture, *une amertume de jalouſie & un eſprit de contention*, *toûjours ſuivi de diviſion & de trouble*. Elle doit être le fruit de *cette ſageſſe d'enhaut*, *qui eſt honnête*, *pacifique*, *moderée*, *qui ſe rend à la raiſon*, *& qui convient de ce qui eſt juſte*.

Si zelum amarum habetis, & contentiones in cordibus veſtris. Ubi enim zelus & contentio, ibi inconſtantia & omne opus pravum. *Jac. c. 3.*

Quæ autem deſurſum eſt ſapientia, primum quidem pudica eſt, deinde pacifica, modeſta, ſuadibilis, bonis conſentiens.

L'énormité de leurs demandes portoit avec elle la neceſſité du refus. Toute la Nation offenſée de l'ignominie de ce projet, n'a plus penſé qu'à ſa défenſe. Vous en avez marqué vos reſſentimens, MES TRE'S-CHERS FRERES. Le Roy, dont le cœur étoit rempli des eſperances de la paix, pour vous, & pour lui, levant les yeux au Ciel, d'où viennent les veritables ſecours,

a tourné tout d'un coup ſes vœux du côté du Dieu des armées ; & les prieres que nous croïions n'avoir à faire déſormais que pour la conſervation de ſa Perſonne ſacrée ; il nous ordonne de les faire pour la proſperité de ſes Armes.

Adreſſons-nous donc au Seigneur tout-puiſſant. Nos intentions lui ſont connuës. Sa cauſe ſe trouve unie avec la notre. Nous le prions, comme il l'ordonne, avec une humble confiance. Il reſte encore du courage ; il reſte encore de la foy en Iſraël. Nos Troupes n'ont pas perdu leur ancienne valeur ; Dieu n'a pas oublié ſon ancienne protection. *Les enfans des hommes ſont vains, & ſe trompent dans leurs meſures.* Animons nôtre foy ; & relevons nos eſperances. Qui ſçait ſi nous ne conſerverons pas

Veruntamen vani filii hominum, mendaces filii hominum in ſtatetis. *Pſ. 61.*

par la guerre, ce que nous avions conſenti de leur accorder par la paix ? Qu'ils ſe vantent du nombre *de leurs chariots & de leurs chevaux : pour nous, nous invoquerons le nom du Seigneur.* Pſ. 19.

Nous avons été heureux, MES TRÉS-CHERS FRERES, ils le ſont. Tel eſt le jugement de Dieu ſur eux & ſur nous. Peut-être, préſumant de nos propres forces, & nous glorifiant de nôtre bonheur, avons-nous merité d'être humiliez. Croïent-ils que leur orgüeil ne puiſſe pas être confondu ? N'ont-ils jamais éprouvé eux-mêmes le ſort des viciſſitudes humaines, & n'ont-ils jamais reconnu que Dieu éleve quand il veut, ceux qu'on croïoit abbatus, & qu'il renferme dans le ſein de ſa providence des reſſources inconnuës, pour relever les Empires qu'il

lui a plû d'humilier.

Mais nous ne cesserons de vous le dire; MES TRES-CHERS FRERES, Nos Ennemis les plus à craindre, sont nos péchez. *D'où sortent les contestations & les guerres? n'est-ce pas du fond de vos convoitises?* D'où vient que *la terre la plus feconde devient sterile comme le sable?* N'est-ce pas *de la malice de ceux qui l'habitent?* Pourquoi les fleaux du Ciel se répandent-ils & multiplient-ils impitoyablement dans le monde? *Ces fleaux ont été créez pour la punition des impies.* La peine dure, quand l'iniquité continuë. Vous vous plaignez d'être miserables, & bien-loin de cesser d'être pécheurs, vous ne vous repentez pas même de l'avoir été.

Unde bella & lites in vobis? nonne hinc, ex concupiscentiis vestris? *Jac. Ep. c. 4.*

Terrâ fructiferam in salsuginem à malitiâ inhabitantium in eâ. *Ps. 106.*

Flagella super iniquos creata sunt. *Eccl. 40.*

Les vices au contraire, semblent naître & s'entretenir dans

les miſeres publiques : d'un côté, l'injuſtice, l'uſure, la dureté ; de l'autre, le murmure, l'envie, la fraude ; l'abondance corrompt les uns, la diſette irrite les autres ; les riches laſſent la patience des pauvres ; les pauvres abuſent de la charité même des riches. Le monde ne fut jamais plus inquiet, ni plus agité : on ſe tourmente ſans ceſſe ; on ſe rend des pieges les uns aux autres. Un petit intérêt allume des haines cruelles. Dans les prieres que nous faiſons pour la paix, on ne penſe qu'à la concluſion des guerres generales, & l'on ne ſonge pas à faire ceſſer les inimitiez, les procès, les haines, qui ſont des guerres perſonnelles ; on demande la paix à Dieu pour les Rois & pour les royaumes, & on la refuſe au prochain, on ſe la refuſe à ſoi-même.

Voit-on quelque zele, ou quelque goût de dévotion parmi vous, MES TRE'S-CHERS FRERES: on aſſiſte aux Offices divins, à la celebration des ſaints Myſteres, à la prédication de la divine Parole; tout cela ſans recüeillement, ſans attention, ſouvent par coûtume & par bienſéance, tandis qu'on eſt fort ardent pour toutes les affaires temporelles. Une partie de ceux qui ne ſont pas ſincerement regenerez, ſe plaiſent dans leur ignorance, & réduiſent leur pieté à ces aſſemblées, la plûpart nocturnes, où le libertinage a plus de part que la Religion; qui ne ſont ſuivies, que parce qu'elles ſont défenduës; où la voix d'un vil Artiſan, ou celle d'une Femme Fanatique ſont mieux écoutées, que ne ſeroit celle d'un Prédicateur Evangelique.

Depuis le tems que nous vous exhortons à la pénitence, dont vous ne pouvez pas ignorer la neceſſité, ſi vous voulez que la colere du Seigneur s'appaiſe, quelles converſions avons-nous vûës ? chacun déplore ſes malheurs, où ſont ceux qui gémiſſent de leurs péchez ? A-t-on vû une foule de pénitens porter leurs cœurs contrits & humiliez, & fondre en larmes autour des Confeſſionnaux ? De tant d'avares qui devorent aujourd'hui le peuple de Dieu, y en a-t-il quelques-uns qui aïent remis aux pieds des Prêtres les fruits injuſtes de leurs uſures, pour reſtituer aux pauvres de JESUS-CHRIST la ſubſiſtance qu'ils leur ont ôtée ? *Convertiſſez-vous* donc, MES TRE'S-CHERS FRERES, *repentez-vous de toutes vos impietez, & vôtre iniquité ne*

Convertimini & pœnitentiam agite ab omnibus iniquitatibus veſtris, & non erit vobis in ruinam iniquitas. Facite vobis cor novum & ſpiritum novum, & quare moriemini domus Iſraël ? Ezech. 18.

ſera plus cauſe de vôtre ruine. Faites-vous un cœur nouveau, & un eſprit nouveau; & pourquoi ſeriez-vous punis après cela?

Mettons-nous en état, MES TRE'S-CHERS FRERES, que le Seigneur nous pardonne, & même qu'il nous favoriſe. Proſternez devant ſes Autels, & comme anéantis en ſa preſence, adorons ce qu'il eſt, & reconnoiſſons ce que nous ſommes. Le Roy nous a déja prévenus, & nous ordonne de le ſuivre. Attirons ſur lui par une pieté ſincere, les ſecours du Ciel dont il a beſoin. Accordons-lui les nôtres avec affection dans ces conjonctures preſſantes. Il ne veut ſe ſervir de nos biens, que pour pouvoir plûtôt s'en paſſer. Uniſſons nos bonnes intentions aux ſiennes. Donnons-lui les moïens de nous rendre heureux, en nous

procurant une paix ſûre & raiſonnable, & de paſſer lui-même dans une longue & ſainte tranquillité, les jours précieux que nous prions le Ciel de lui prolonger.

A CES CAUSES, pour ſuivre les pieuſes intentions du Roy, qui nous a fait l'honneur de nous en écrire, & pour ſatisfaire aux mouvemens de nôtre zele & aux devoirs de nôtre miniſtere, après en avoir conferé avec nos venerables Freres, les Dignitez & Chanoines de nôtre Egliſe Cathedrale, Nous ordonnons qu'il ſera fait dans nôtre Diocéſe des Proceſſions & des Prieres publiques, avec Expoſition & Benediction du très-ſaint Sacrement; que l'ouverture en ſera faite dans nôtre Egliſe Cathedrale Dimanche prochain, quatorziéme du preſent mois, immediatement

après Vêpres, par une Procession generale, en la maniere accoûtumée; que lesdites Prieres seront continuées dans toutes les Eglises de la ville de Nismes, suivant l'ordre qui leur sera marqué; que lesdites Processions & Prieres seront faites dans les autres Eglises de nôtre Diocése le premier Dimanche après la reception du present Mandement. Enjoignons à tous les Prêtres qui celebreront la sainte Messe dans nôtre Diocése, de dire pendant un mois les Collectes pour le Roy, *Quæsumus omnipotens Deus*, & pour la Paix, *Deus à quo sancta desideria*. Exhortant les Compagnies & tous les Fideles, d'assister ausdites Processions & Prieres, avec la pieté & la décence requises & accoûtumées.

Donné à Niſmes dans nôtre Palais Epiſcopal le dixiéme Juillet 1709. *Signé*,

† ESPRIT, Evêque de Niſmes.

Et plus bas, Par Monſeigneur,
DURAND.

ORAISON FUNEBRE DE Mr. FLECHIER ÂEVÊQUE DE NISMES.

Par M. l'Abbé DU JARRY. 1712.

Laudemus viros glorioſos . . . nunciantes in Prophetis dignitatem Prophetarum . . . & populis ſanctiſſima verba . . . homines divites in virtutibus . . . pacificantes in domibus ſuis. *Eccl.* 44.

Loüons les hommes éclatans de gloire, . . . qui ont été remplis de l'eſprit des Prophetes, en annonçant avec dignité les Oracles ſacrez aux peuples . . . qui ont été riches en vertus, & qui ont fait paroître un eſprit de paix & de modération dans leur vie.

LE Saint Eſprit, qui nous invite à loüer les grands hommes, met au premier rang de la gloire ceux

qui celebrent les grands noms par de dignes éloges ; & emploïe les plus vives couleurs de l'éloquence à loüer l'éloquence même.

Mais cette éloquence, ce riche don du Ciel qui couronne les vertus, en doit être lui-même couronné. Ceux qui l'ont reçû dans un haut degré d'excellence, ont été la plûpart de grands hommes aussi-bien que de grands Orateurs. Tels furent les illustres Prélats qui honorerent les premiers siécles de l'Eglise. Ils parurent également puissans en œuvres & en paroles. Ils brillerent comme des flambeaux de la religion, aussi ardens par leur charité, que lumineux par leur doctrine. Vous me prevenez sans doute, MESSIEURS, vous rappellez cette double prédication de l'exemple & du discours, réunis-

dans

dans le grand Prélat & le celebre Orateur que nous regrettons ; cet homme vraiment rempli de l'esprit des Prophetes, & si connu par cette éloquence harmonieuse & divine, avec laquelle il annonça les sacrez oracles : *Nunciantes in Prophetis dignitatem Prophetarum* : ce Pontife qui a plû au Seigneur dans les jours de sa vie toute illustre, qui dans les tems de colere a été trouvé digne d'être la réconciliation des peuples avec Dieu, par un esprit de modération & de paix. Il fut une de ces sources sacrées de la religion, que le Pere des dons & des lumieres fait rejaillir dans le sein de l'Eglise, non-seulement pour désaltérer ceux qui ont soif de la justice dans le désert aride de cette vie, mais pour mêler quelque innocente douceur aux fa-

tigues de l'exil & à la longueur du voïage.

Loüons donc cet homme éclatant de gloire : *Laudemus viros gloriosos* ; il le merite, MESSIEURS, avec d'autant plus de juſtice après ſa mort, qu'en loüant ſi dignement les autres, il voulut être peu loüé pendant ſa vie.

Je connois à quel péril je m'expoſe lorſque j'entreprens l'éloge de ce grand homme, qui ſçût rendre avec tant de dignité dans le lieu ſaint, un tribut de loüanges à d'illuſtres morts. Mais nôtre zele ſeroit-il muet, parce qu'il n'eſt pas aſſez éloquent ? Le celebre FLECHIER ſe ſeroit il ravi l'hommage qui lui eſt dû, pour l'avoir trop merité ? N'aurions-nous point d'encens à lui offrir, parce que nous n'en trouvons pas du

même prix que le ſien ? & le degré d'excellence où il a porté l'éloge funebre, ſera-t-il une raiſon pour nous diſpenſer d'un devoir ſi legitime ? Au contraire, MESSIEURS, c'eſt en cela même que je puis contribuer à ſa gloire, puiſqu'en ne voïant ailleurs que dans ſes écrits, ces couleurs & ces traits qui me manquent pour le peindre, vous deſirerez l'Ouvrier habile dont vous admirâtes les chefs-d'œuvre, & je rehauſſerai le prix du bien que vous avez perdu, en vous faiſant ſentir combien vôtre perte eſt irréparable. Une comparaiſon ſecrette & deſavantageuſe pour moi, vous rappellera le ſouvenir de cette éloquence qui vous a tant de fois charmez, & peut-être qu'en condamnant la temerité de mon zele, vous approuverez la juſtice de ma reconnoiſſance.

Mais par quels traits ébaucherai-je le tableau de ce grand Prélat, bien mieux gravé dans le cœur de ceux qui m'écoutent, qu'il ne le ſera dans cet éloge? Nous l'avons vû avec admiration, réunir en ſa faveur les ſuffrages de la Cour & de la Ville, des Grands & du peuple. Dans le centre des paſſions déchaînées, & dans l'endroit le plus agité d'une mer qui n'eſt jamais calme, à peine a-t-on vû le plus foible nuage alterer la douce ſerenité de ſon front. Il rendoit des hommages au Prince, & préparoit ſans y penſer, les voies de ſon élevation, en cultivant dans des heures de retraite bien ménagées, ces fruits precieux que le travail & la patience mûriſſent peu à peu dans les cabinets des ſçavans. Il s'eſt diſtingué parmi des hommes choiſis, qui ſont

comme l'élite du monde poli, & il a été un des ornemens d'une Compagnie qui eſt elle-même l'ornement de ce Roïaume. Il a paru dans les cercles, répandant l'odeur d'une vie ſans tache, avec la douceur d'une converſation toute charmante. Il a ſçû gagner les cœurs d'une foule d'amis par un commerce aiſé, & attirer les applaudiſſemens du public par les grands emplois de l'éloquence Chrétienne. L'Academie Françoiſe.

Si nous le conſiderons paſſant d'une vie douce & tranquille, aux fonctions laborieuſes de l'Epiſcopat, nous lui verrons honorer deux thrônes de l'Egliſe par l'éclat de ſes vertus & les fruits de ſes travaux, apprivoiſer des bêtes féroces qui ravageoient la vigne du Seigneur, & former des Martyrs de Jeſus-Chriſt par

ſes exhortations : nous verrons, dis-je, des Fanatiques aveugles, qui avoient rompu tous les liens de la religion & de l'humanité, reſpecter ſa vertu ſimple & modeſte, mais ferme & inébranlable. Il a blanchi dans les emplois les plus ſaints & les plus glorieux. Nous avons admiré les dernieres productions de ſa plume, lorſqu'elle tomboit, pour ainſi dire, de ſa main défaillante dans un âge avancé. La mort l'a ſurpris tenant ces armes de lumiere dont il a terraſſé l'erreur & le vice, & le Seigneur a trouvé ſon ſerviteur veillant quand il eſt venu heurter à ſa porte.

Tel a été le grand Prélat à qui nous venons rendre ce triſte & religieux devoir. Loüons donc, s'il nous eſt poſſible, cet homme éclatant de gloire & vrai-

ment digne d'être loüé, *parce qu'il a excellé dans cette harmonie merveilleuſe qui naît des accords de l'éloquence & de la vertu, rehauſſez par un eſprit de paix, de douceur & de concorde, qui fut ſon caractere.* Il a laiſſé un parfait modele aux Orateurs, & un grand exemple aux Evêques : *Laudemus viros glorioſos, &c.* C'eſt le ſujet de l'Eloge que nous conſacrons à la mémoire de MESSIRE ESPRIT FLECHIER, Evêque de Niſmes, ci-devant Aumônier ordinaire de Madame la Dauphine. Eccli. Diviſion.

Il ſemble, MESSIEURS, que la deſtinée des Lettres ſuive celle des Monarchies & des Républiques, & qu'elles fleuriſſent plus ou moins dans les Etats, ſelon que ceux qui les gouvernent ont plus ou moins de gloire & de puiſſance. I. Point.

Le ſiécle de Loüis le Grand,

comparable par tant d'endroits à celui d'Auguſte, l'a égalé, pour ne rien dire de plus, par les genies extraordinaires qu'il a produit. Comme ce Prince devoit fournir les plus riches matieres aux Orateurs & aux Poëtes, il n'a pas manqué d'Artiſans dignes de les mettre en œuvre. L'eſprit de ce grand Cardinal, ſi connu par ſa noble paſſion pour les ſciences, animoit encore
M. Colbert. ceux qui lui avoient ſuccedé au Miniſtere. Paris, cette merveille du monde, renfermoit dans l'enceinte de ſes murs, des hommes excellens en tout genre de merite, quand le nom d'Eſprit Flechier, devenu ſi celebre, commença d'y briller.

Vous le ſçavez, MESSIEURS, cette Ville, l'admiration des peuples, qui tire tant de richeſſes d'eſprit de ſon propre fond, les

les voit augmenter par le nombre d'hommes rares que les Provinces lui fourniſſent, comme des tributaires à leur Reine. Elle doit le tréſor qu'elle a poſſedé & perdu, à ce climat * heureux ſi fécond en Poëtes & en Orateurs célebres. En entrant dans le monde, il y trouva les voies du mérite & de la réputation tracées par un oncle, qui fut le chef d'un Ordre vénerable, & dont la gloire eſt encore mêlée avec celle de ſon illuſtre neveu. Ce fut ſur les pas de ce guide qu'il vit ouvrir pour la premiere fois la porte de ces cabinets ſi connus, plus dignes d'être nommez le ſéjour des Muſes, que ces monts fabuleux où leurs nourriſſons les aſſemblent.

* Provence.

Le R. Pere Hercule, General des PP. de la Doctrine Chrétienne.

Vous rappellez, Meſſieurs, ces Palais reverez par tous ceux

l'Hôtel de Rambouïllet

qui aiment la ſcience & la vertu. C'eſt là que l'on peſoit les eſprits à la balance du plus juſte diſcernement, que l'on recevoit, ou que l'on rejettoit le bon ou le mauvais or des ouvrages. C'étoit dans cette vraie Académie où les noms illuſtres étoient écrits en caracteres que la gloire avoit tracez ; c'étoit là, dis-je, que l'on goûtoit les innocentes délices de l'eſprit, & ces pures voluptez où les ſens n'ont point de part ; que les vrais aiglons qui prenoient le vol dans le monde étoient éprouvez aux raïons les plus vifs de la droite raiſon, & que cette Reine des eſprits rendoit ſes Oracles par la bouche d'une perſonne dont le nom ſera toûjours vénerable.

L'Abbé Fléchier ſe fit bientôt remarquer parmi d'illuſtres

rivaux, & des Juges dignes de le couronner. Les connoiſſeurs admirerent toutes les graces de la Poëſie françoiſe & latine, dans les coups d'eſſai de ſa plume. Avec quelles vives & brillantes couleurs n'a-t-il pas décrit ce tournoi celebre où parurent les plus accomplis cavaliers de la Cour à la ſuite de LOUIS LE GRAND, qui entroit dans la carriere de la gloire.

L'on a vû plus d'une fois les génies du premier ordre ſe former par les exercices amuſans du Parnaſſe, aux grandes occupations de l'eſprit, & faire des ſons agréables de la Poëſie comme les préludes d'une grave & digne éloquence. Monſieur de Niſmes ſçût toucher la lyre avec grace, avant que de faire retentir la trompette évangelique. Ses premiers ouvrages reſ-

pirent la fleur de la plus pure latinité, comme fraîchement écloſe dans les jardins de la Cour d'Auguſte. Nous y reconnoiſſons cette langue qui repréſente ſi parfaitement la majeſté de l'Empire & des premiers Ceſars. Nous croyons entendre Ciceron & Virgile avec toutes leurs graces, paſſées de leur ſiécle juſqu'au nôtre.

S'il décrit une réjoüiſſance publique, le ſpectacle qui ravit les yeux eſt moins beau que l'image qu'il en préſente à l'eſprit. Il tranſporte le lecteur dans les lieux qu'il peint, par des reſſorts inviſibles qu'il remuë au fond de l'ame. Il trouve le ſecret de faire voir à la poſterité la pompe & les délices de la Cour de Loüis le Grand, de fixer en quelque ſorte l'image fugitive & la courte durée des joies du ſié-

cle, par des traits plus durables que s'ils étoient gravez ſur l'airain & ſur le bronze. Il éterniſe pour ainſi dire, les fêtes paſſageres qui finiſſent dans l'eſpace de quelques heures.

Ne vous figurez pas, MESSIEURS, les amorces du vice & des paſſions ſemées avec des paroles qui en portent le poiſon le plus ſubtil au fond des ames ; les plus vives couleurs de la Poëſie, prophanées dans des tableaux dangereux, ſur leſquels il faudroit tirer éternellement le voile ; le cœur, un des plus riches préſens que Dieu ait fait aux hommes, déshonoré par des uſages qui le dégradent ; & pour me ſervir des paroles du ſaint Eſprit, ſemblable à un anneau d'or attaché à un animal immonde qui le plonge dans la bouë. *Prov. 11. 22.*

Non, MESSIEURS, Dieu prit ſoin de conſerver toûjours pure cette voix qu'il avoit choiſie pour en faire l'organe de ſa parole chaſte. Les jeux de cet eſprit deſtiné à la religion, furent accompagnez de modeſtie & de ſageſſe. Il n'offrit point aux Idoles du monde l'encens qu'il a brûlé ſur les Autels. Il ne jetta point ſous les pieds des prophanes les fleurs immortelles dont il a paré nos Temples. Avant que de les offrir au Dieu jaloux, il les préſenta ſans tache à ſa plus vive image, & les mit au pied du Thrône, avant que de les porter au Sanctuaire.

Nous admirons cet ouvrage également merveilleux & prudent, où il vengea ſi noblement un droit ſacré à toutes les nations, violé dans la perſonne d'un Ambaſſadeur; où il ſçût joindre

avec tant d'art un reſpect religieux pour Rome la ſainte, avec une juſte indignation contre le coupable d'un attentat mémorable. Nous liſons avec étonnement l'hiſtoire d'un grand Cardinal, dont il a immortaliſé le nom ; ouvrage où la force du raiſonnement, la pénetration de l'eſprit, la nobleſſe du ſtyle, & les graces du diſcours ſe trouvent réünies, & que nous regarderions comme la production d'un eſprit fortifié par l'experience, ſi nous ne ſçavions qu'il fut un des premiers fruits de ſa plume.

Le Cardinal Commendon.

Le mérite de nôtre Prélat commençoit à jetter ſes premiers rayons, & pareil à l'aurore d'un beau jour, s'élevoit peu à peu ſous les yeux de quelques amis éclairez, qui s'applaudiſſoient d'avoir trouvé ce

tréſor. Ce fut alors que le choix d'un Monarque guidé du Ciel, confia le plus important emploi de ſon Etat au ſujet le plus digne de le remplir. Monſieur le Duc de Montauſier chargé de l'éducation de nôtre grand Dauphin, ſentit tout le poids de ſes obligations, & chercha des hommes rares avec leſquels il pût partager un fardeau ſi glorieux. La Providence qui vouloit conduire l'Abbé Flechier par des voies illuſtres au terme où il eſt parvenu, fit ce riche preſent à ce ſage Gouverneur. Il en connut bientôt tout le prix, & il l'honora de cette haute eſtime qui ne laiſſe preſque plus rien à faire à nos éloges. Ce grand homme eut beſoin de cet ami fidele & de ce conſolateur éloquent, quand la mort lui ravit la moitié de lui-même dans une

épouſe qui fut l'ornement de ſon ſiécle, &dont la perte mit dans ſa famille le deüil que partagea la Cour & la France. Les graces, les vertus, & les Muſes pleurerent l'incomparable Julie. Monſieur le Duc de Montauſier accablé de ce coup douloureux, auroit été peut-être inconſolable, ſi nôtre Orateur chrétien n'eut, pour ainſi dire, enchanté ſa douleur par la douce harmonie de ſes paroles.

Parmi les riches talens qu'il eut, un des plus beaux fut de répandre avec dignité des larmes précieuſes ſur le tombeau des hommes illuſtres. Vous le ſçavez, MESSIEURS, ce don du Ciel ſi rare, lui fut libéralement communiqué. La renommée a porté dans tout l'Univers les accens funebres, les plaintes harmonieuſes, & les concerts lu-

gubres dont il rempliſſoit nos Temples, quand il étoit l'organe du public pour pleurer ſes Reines & ſes Princeſſes, ſes Héros & ſes Héroïnes. Il étalla toute la richeſſe de ce talent, lorſqu'en préſence d'une troupe de Vierges ſacrées, & loin de la Cour & du monde, il fut accomplir les jours de deüil, & conſoler l'époux & la ſœur par un éloge immortel qui charma leur douleur.

Il falloit une main auſſi délicate pour mettre l'appareil de la religion ſur une playe ſi fraîche & ſi ſenſible. Il fit couler au fond de l'ame cette douceur ſecrete, que mêle à l'amertume des larmes une digne loüange du ſujet qui les cauſe. Il les eſſuïa en les faiſant répandre. Il ſoulagea le cœur de ce fardeau peſant de la douleur muette. Il toucha les reſſorts ſecrets qui

ouvrent l'ame, ſerrée par la triſteſſe, à la conſolation. Il répandit au pied des Autels ce parfum précieux qui, ſelon le Sage, réjoüit l'eſprit affligé avec les paroles d'un ami compâtiſſant. Prov. 27. 9.

Ici, MESSIEURS, ne vous figurez pas des loüanges flateuſes prodiguées ſans diſcretion par une bouche dévoüée à la flaterie & au menſonge. L'encens qui fut preſenté par une main ſacrée, fut pris ſur l'Autel. Les ornemens de l'éloquence furent tirez des ſources pures de la religion & de la verité. Tout eſt chrétien dans l'éloge d'une héroïne pénitente. Le cœur eſt attendri autant que l'eſprit eſt charmé. L'Orateur inſpire un ſecret mépris de tous les avantages dont il peint la fragilité avec la gloire. Il montre en paſſant l'idole du monde environ-

née d'adorateurs, briſée & miſe dans le tombeau. Toute la beauté de l'eſprit humain y eſt emploïée à peindre la foibleſſe & la miſere de cet eſprit même, qui après avoir enfanté des ouvrages immortels, ſurvit quelquefois à lui-même, s'affoiblit & s'uſe avec les organes humilians dont ſes divines operations dépendent. On y entrevoit un éclat paſſager des honneurs, qui effacé par les ſombres couleurs de la mort, en repréſente la fragilité. On y entend, pour ainſi parler, ſortir du creux des ſépulchres cette voix lamentable: Voila l'écüeil où ſe briſe toute la grandeur humaine.

Monſieur l'Abbé Flechier revint du deſert couronné par le ſuffrage de ce digne eſtimateur du merite, qui prit ſoin d'honorer ſon illuſtre Conſolateur, &

de faire paſſer à la poſterité cette courte gloire de l'éloquence. L'éloge qui avoit charmé dans la prononciation, fut encore plus admiré en paſſant par l'épreuve dangereuſe de la lecture, & il n'eut pour cenſeurs que les hommes chagrins, que la trop grande lumiere du merite offenſe.

Mais helas ! permettez-moi de gémir ici ſur la miſere de l'homme, qui en rendant hommage à la vertu, eſt ſouvent en peril de la perdre. Vous le ſçavez, MESSIEURS, combien il eſt difficile de ne pas ouvrir ſon cœur au poiſon d'une loüange publique ; & pour me ſervir des paroles de nôtre Prélat, de ne pas réſerver pour ſoi quelques grains de l'encens que l'on vient d'offrir ſur les Autels. Mais ne craignons rien pour l'Ora-

teur que nous loüons. Jamais on ne vit tant de modeſtie avec tant de réputation. Cette belle vertu fut le caractere de Monſieur de Niſmes, & lui fit autant d'amis que ſes rares talens lui attirerent d'admirateurs. La même lumiere qui lui faiſoit produire des ouvrages achevez, lui en faiſoit découvrir la vanité. Il rendoit, avec le Prophete, au Seigneur l'hommage de la parole qu'il tenoit de lui. On le voïoit dans les compagnies ſe taire avec dignité, après avoir parlé avec applaudiſſement, comme un épic chargé de grains, la tête baiſſée, pour ainſi dire, ſous le poids de ſon merite; & laiſſer chercher le grand homme à ceux qui n'ont pas aſſez de penetration pour le découvrir au travers de la digne ſimplicité qui le cache.

Il eut beſoin, MESSIEURS, de toute ſa modeſtie pour ſervir de contrepoids à l'élevation de ſon merite, & pour ne pas ſuccomber à la tentation d'une vaine gloire au milieu des acclamations nouvelles & generales, que lui attirerent les éloges de la Ducheſſe d'Aiguillon & du grand Turene.

A ce nom, permettez-moi, MESSIEURS, de gémir ici de la triſte neceſſité où je me trouve, en pleurant la perte d'un Orateur illuſtre, de rappeller celle d'un fameux Capitaine. Nous nous ſouvenons encore de l'accident tragique qui enſevelit cet autre Machabée dans ſon propre triomphe. Ce General, que la victoire avoit toûjours ſuivi dans les combats, fut frapé entre les bras de la gloire d'un coup funeſte à ſon Roi &

à ſa patrie. La conſternation fut generale ; le Prince pleura ; les gemiſſemens du peuple éclaterent dans les Temples qui avoient retenti des Cantiques de ſa reconnoiſſance, & furent remplis de voix plaintives.

Mais ce ne fut pas aſſez, pour celebrer ce heros, de cet éloge ſans art qui ſe forme de la confuſion des cris & des regrets pouſſez de toutes parts. Quand ce torrent de pleurs fut écoulé, & que le tems eut calmé cette premiere tempête de la déſolation publique, on attendit avec impatience qu'une main habile mît en œuvre cette riche matiere de loüanges, & recüeillît au pied de ſon tombeau, dans une ceremonie auguſte, les moiſſons de lauriers confuſément éparts dans les campagnes glorieuſes de ce grand homme ; & que l'éloquence

loquence ſacrée, à l'envi de la prophane, ſe parât de tous ſes ornemens, pour rendre devant les Autels un digne hommage à la memoire de ce Conquerant.

Vous le ſçavez, MESSIEURS, dans ces conjonctures affligeantes, il ne ſe trouve que trop de *ces conſolateurs onereux & fatigans*, qui par des loüanges ſans choix, ajoûtent l'ennui & le dégoût à la douleur. Les peuples pleins de l'image de leur Heros, ne la peuvent ſouffrir défigurée dans des portraits tracez à la hâte par un pinceau temeraire. Les hommes tels que nôtre Prélat, ſont de ces rares preſens que le Ciel fait au monde pour couronner le merite éclatant. Il n'appartient qu'aux Heros de l'éloquence de loüer les Heros de la guerre. Déja la bouche d'un Orateur celebre s'étoit ou-

Job. 16. 2.

M. de Maſcaron.

verte dans le lieu ſaint. Le ſuccès d'un diſcours univerſellement applaudi, ſembloit marquer un écüeil inévitable à celui qui oſeroit le ſuivre. Mais dès que l'éloquent Flechier eût parlé, le tableau du grand Turene fut mis dans ſon plus beau jour, & je ne crains pas de dire qu'il ſurpaſſa les autres dans un éloge où il ſe ſurpaſſa lui-même. L'auditeur ne fut point ſéduit par ce charme paſſager que l'éloquence exterieure forme avec les graces de la prononciation, & qui ſe diſſipe ſous les yeux du lecteur. Que vous dirai-je, MESSIEURS, les grands noms de Turene & de Flechier s'éterniſeront l'un & l'autre dans un diſcours, où la poſterité la plus éloignée verra la gloire du Conquérant confonduë avec celle de l'Orateur.

On y ſentira toute la force de cette éloquence vive & animée, qui vit encore après que le ſon des paroles eſt évanoüi. Tous les curieux admireront ce mauſolée immortel travaillé avec un art ſi merveilleux, bâti, non de marbre & de porphire que le tems détruit, mais riche par la ſtructure magnifique de ces nombreuſes periodes que les ſiecles reſpecteront. On y trouvera dans tous les âges le modele de ce ſtyle conſacré, qui purifie les éloges des Grands de ce qu'ils ont de prophane, convenable à la dignité du lieu ſaint où ils ſont prononcez, & de la religion qui les joint à ſes auguſtes Myſteres.

Loin ces froids cenſeurs qui voudroient que les aigles de l'éloquence volaſſent peſamment & à fleur de terre, & qui blâmant

en autrui l'élevation où ils ne peuvent atteindre, condamnent dans les diſcours cette ſainte harmonie des paroles arrangées, au ſon de laquelle l'eſprit de Dieu entre dans les ames, & ces nobles eſſorts de la raiſon qui tiennent de la fureur & de l'entouſiaſme des Prophetes.

Son ſtyle s'accorde avec ces chants lugubres dont les Temples retentiſſent dans ces triſtes ceremonies. Les paroles offrent à l'eſprit tout le ſpectacle d'une pompe funebre : dès que l'incomparable Flechier ouvroit la bouche, on ſe ſentoit comme élevé & tranſporté par une douce violence ; le nombreux auditoire marquoit ſon admiration par un ſilence attentif qui ne laiſſoit rien perdre de ſes ſons melodieux, ſilence qui n'étoit interrompu que par le bruit

des applaudiſſemens cauſé par l'heureuſe chute de ſes periodes, & que la bouche ne pouvoit refuſer au plaiſir de ce ſens délicat, par lequel les eſprits ſe communiquent.

Les hommes de ce caractere ne doivent leur réputation qu'à eux-mêmes : mais l'Academie, de qui la France reçoit tant d'honneur, s'en faiſoit trop en s'aſſociant ce rare Génie, pour ne pas le chercher avec empreſſement. Alors fleuriſſoit, comme aujourd'hui dans tout ſon luſtre, cette Aſſemblée que l'Egliſe, l'épée, & la robbe enrichiſſent à l'envi de leurs tréſors. Cette Compagnie celebre étoit trop intereſſée à relever ſon luſtre par l'ornement de notre fameux Orateur, pour n'avoir pas une juſte impatience de s'en parer : elle prepara ſes plus beaux

lauriers pour en orner le front de cet Homme rare, qui joignant l'éloquence à la poëſie, entroit dans ce Temple de la gloire & du merite par les deux voies qui en ouvrent la porte. Il charma les oreilles du petit nombre, dont l'approbation met en quelque ſorte le ſceau à l'eſtime generale. Il juſtifia par un diſcours admirable, le choix que tant d'autres raiſons rendoient ſi legitime. Le jugement des qurante fut confirmé au tribunal ſouverain de la raiſon. Monſieur l'Abbé Flechier fut couronné par toutes les voix. Son éloge prononcé ſur le premier theâtre du monde, fut repeté dans les cercles ; on approuva ſur les bords du Tybre ce qui avoit été decidé ſur les rives de la Seine.

L'eſprit de ce grand Hom-

me n'éclatoit pas ſeulement dans les ouvrages d'une longue application ; il brilloit dans ſes entretiens familiers, & dans les productions les plus negligées. on y remarquoit cette heureuſe fecondité qui joint le charme avec l'abondance ; les graces du diſcours couloient de ſource ou par ſa plume ou par ſa bouche ; ſon eſprit reſſembloit à ces veines de terre où la nature verſe d'une main liberale toutes ſes richeſſes.

Ses moindres lettres ont des beautez qui les font admirer. Illuſtres amis, qui avez recüeilli dans la ſocieté de ce grand Homme, les fruits de ce commerce qui adoucit l'abſence & qui lie toutes les parties du monde, vous conſervez ces temoignages de ſon eſtime, jointes aux marques de ſa politeſſe ; &

il ſeroit à deſirer qu'une main ſoigneuſe ramaſſât ces treſors diſperſez, pour en faire un preſent au public, qui en connoîtroit tout le prix. Les grands ouvrages que l'eſprit enfante avec effort, peuvent être balancez par les productions naturelles où il s'épanche ſans contrainte; où une belle ame montre ſon riche fond comme au travers d'un pur criſtal; où le grand homme ſe laiſſe voir avec cette negligence noble qui efface la plus reguliere parure; où le pinceau d'une main habile, conduit par des caprices heureux, ſe joüe au hazard dans des traits qui ſont des chefs-d'œuvres.

Après vous avoir repreſenté notre Prelat ſublime Orateur, vous le ferai-je voir excellent Hiſtorien dans le portrait célebre du grand Theodoſe.

Ce

Ce grand Homme ne ſe délaſſoit de ſes travaux que par la diverſité de ſes occupations. On le voyoit paſſer du cabinet dans la Chaire, répandant à pleines mains les fleurs ſacrées de l'éloquence, dans ces jours ſolemnels que l'Egliſe conſacre à la memoire des Saints. Ces admirables éloges nous repreſentent la terre où coule le lait & le miel parmi la douceur & la politeſſe du langage; mais où croiſſent auſſi les plus beaux fruits de la vigne du Seigneur, avec une érudition polie & une ſaine doctrine. On y reconnoît Jeſus-Chriſt, la fleur des champs, & le lys des vallées; mais auſſi le pain des forts & le lait des enfans. Les graces y parlent le langage de la Religion, & l'on y trouve tous les agrémens des unes, avec la ſainte auſterité de l'autre.

Cependant, au milieu de tant de gloire, Monſieur l'Abbé Flechier étoit encore ſans recompenſes. Vous le ſçavez, MESSIEURS, c'eſt un perſonnage embaraſſant à ſoûtenir dans le monde, que celui d'un malheureux illuſtre. On devient bientôt importun par la voix d'un merite qui crie, & qui ſemble reprocher au ſiecle ſon injuſtice. Si l'on ſe montre, on fatigue; ſi l'on ſe cache, on eſt oublié; l'aſſiduité eſt accuſée d'ambition, la retraite eſt ſoupçonnée de murmure. Mais enfin la nuée ſuſpenduë s'ouvrit, & verſa une pluie de benedictions ſur un ſujet ſi digne. Les Abbayes de ſaint Severin & de Baigne, ſuivies d'une des places les plus diſtinguées de la Cour, le firent regarder comme un fruit meur pour l'Epiſcopat. On jugeoit

bien qu'une tête dont il étoit ſorti tant de belles choſes, ne pouvoit manquer de l'ornement qui lui convient.; mais les vœux de la France ne furent pas ſi tôt accomplis. Les ſages Princes ſemblent fermer quelquefois l'oreille à la voix du merite, pour le couronner avec plus d'éclat, en le faiſant parler avec plus de force. Ils different le prix de la vertu heroïque, de peur que venant à ſe repoſer trop tôt, elle ne prive ſon ſiecle des grands exemples qu'elle lui doit; & ils mettent la couronne à la fin d'une longue & laborieuſe carriere, pour augmenter l'honneur de la courſe.

Monſieur l'Abbé Flechier qui avoit partagé le fardeau glorieux de l'éducation de Monſeigneur, qui avoit porté tant de fois les fruits de ſes veilles

au pied du Thrône, & qui joignoit le merite d'une Cour ſage à celui de l'éloquence & de la vertu, ſurmonta l'envie par l'éclat de ſa reputation, ou la déſarma par ſa modeſtie. LOUIS LE GRAND le regardoit comme un des plus beaux ornemens de ſon regne. Ce Monarque ſe plaît à faire ſentir aux grands hommes qu'ils ne ſont redevables qu'à lui des biens dont il les comble. Quand un talent du premier ordre répand une lumiere ébloüiſſante de toutes parts, alors il ſe fait d'un devoir le plus indiſpenſable, la joie la plus ſenſible; il ajoûte à ſes graces le prix ineſtimable qu'elles reçoivent en coulant de leur ſource; il connoît tout le prix de ce glorieux appanage de la roïauté, qui lui donne le pouvoir de faire des

heureux, & d'ajoûter le dernier éclat à la reputation d'un homme illuſtre, en joignant la marque de ſon eſtime à ſa liberalité. Il goûte la douceur que trouve une belle ame à répandre ſes bienfaits ſur un digne ſujet, & la ſatisfaction qu'il y a de lire dans un grand cœur la vive impreſſion de la reconnoiſſance.

Monſieur l'Abbé Flechier conduit par la main de Dieu au rang des Princes d'Iſraël, y monta par des degrez qui en rehauſſerent le luſtre. Il avoit déja rempli les ſept années de ſervices pour meriter l'épouſe ſacrée qu'on lui deſtinoit pour récompenſe; mais à l'exemple de Jacob, il lui en coûta ſept autres pour emporter la conquête de Rachel. Les éloges immortels du grand Lamoignon,

d'une Reine incomparable, & d'un Chancelier celebre, ajoûterent un nouvel éclat à ſa gloire. Voila par quels degrez la Providence a conduit ce grand Homme. Ceux du thrône de Salomon étoient-ils plus beaux & plus riches?

Mais où s'égare encore nôtre imagination? Eſt-il tems de le contempler dans ſa gloire, quand nous le pleurons dans le tombeau? Cette bouche qui nous a tant de fois ravis, eſt donc fermée pour jamais, & ſi elle eſt encore éloquente dans la pouſſiere, c'eſt pour repreſenter la vanité de l'éloquence même. Eſt-ce donc là que ſe reduit la beauté de ce talent, que l'on met à un ſi haut prix? Un vain ſon de paroles qui ſe perd, la nuit qui annonce la ſcience à la nuit, une langue prophane, des

oreilles mondaines, un frivole plaiſir, une vaine complaiſance, digne fruit de ces ouvriers infortunez, qui reçoivent toute leur recompenſe dès ce monde, pour lequel ils travaillent?

Ainſi paſſe l'homme dans une image fugitive; comme l'illuſion d'un beau ſonge. L'Orateur & le Heros ſont bien-tôt oubliez. En vain s'efforce-t-on de conſerver les reſtes de l'un & de l'autre, par le ſecret de cet art qui fixe la parole; ces diſcours tant admirez, ne tiennent tout au plus qu'un peu de place dans ces immenſes threſors d'eſprit que renferment nos bibliotheques. La poudre & les vers rongent les Grands dans leurs éloges comme dans leur tombeau. A peine ſe trouve-t-il quelque œil curieux qui aille déterrer ces morts illuſtres, & reverer

de tems en tems leur memoire en reliſant un ouvrage qui les expoſe à la veneration de la poſterité.

Voila, MESSIEURS, tout ce qui nous reſteroit de ce grand Homme que nous pleurons, ſi ſa pieté connuë ne nous laiſſoit de plus ſolides conſolations. Il a ſubi la loi generale impoſée à tous les enfans d'Adam; mais ſi elle pouvoit ſouffrir quelque diſpenſe, ce ſeroit en faveur de ces hommes merveilleux qui enrichiſſent l'Egliſe & le monde de ces precieux monumens de l'eſprit, d'où nous tirons la plus forte preuve de ſon immortalité.

Qui de nous ne remonte pas, du ruiſſeau juſqu'à la ſource, quand nous liſons les écrits de nôtre grand Prelat, où les raïons celeſtes du vrai & du beau allu-

ment dans les cœurs le deſir du bien qui en eſt l'origine ? Il a parfaitement rempli le deſſein de Dieu, quand il fait ces riches preſens au monde ; il a connu ſon Créateur, & il l'a fait connoître ; il a chanté melodieuſement ce Cantique de loüanges & de benedictions que tous les êtres doivent à leur principe ; il a été une de ces voix harmonieuſes qui conſolent l'homme dans l'ennui de ſon exil, qui nous raviſſant encore dans ſes écrits, toute éteinte qu'elle eſt, nous ſemble digne de ſe mêler avec celle des Anges.

Nous l'avons admiré comme un homme éclatant de gloire, par la beauté de ſon éloquence ; conſiderons-le comme un Prelat riche en vertus & venerable dans la religion, par cet eſprit de paix & de douceur

qui a été ſon caractere.

II. Point. C'eſt le ſentiment unanime des ſaints Docteurs, que la diſpoſition la plus propre à l'Epiſcopat, eſt de le fuir par les ſentimens d'une humilité profonde, en même tems que l'on y monte par les degrez des vertus & des travaux qui le meritent. De là vient que la plûpart des grands Prelats des premiers ſiecles de l'Egliſe ont mis de pieux artifices en uſage pour ſe dérober à la veneration des peuples, & n'ont été portez ſur le thrône Epiſcopal, qu'en cedant à la ſainte violence qu'ils ont ſoufferte. Cependant l'Apotre nous apprend que l'on peut deſirer cette grande place, en deſirant les ſaintes œuvres & les emplois ſacrez dont elle eſt la récompenſe. Et en cela il s'accorde par-

faitement avec la reponſe du Sauveur à un des deux enfans de cette mere ambitieuſe qui lui demandoit les deux premiers rangs de ſon royaume : *Pouvez-vous boire le Calice que je boirai*, comme s'il eût dit : je ne vous défends pas d'aſpirer aux plus hautes places de mon Egliſe, mais ſçachez que l'on n'y parvient que par de grands travaux : Ainſi ceux que Dieu a choiſis pour être les Princes de ſon peuple, ne doivent pas couvrir la lumiere des riches talens qui les diſtinguent. Ils peuvent, ſans porter leurs deſirs temeraires juſqu'à ces éminentes places, s'appliquer ſans relâche aux fonctions Apoſtoliques qui les y preparent. Il faut que dans le cours de leurs emplois éclatans, ils ſe mettent entre les mains de la Providence pour obéïr à ſes

Matth. 20 22.

ordres, ſoit qu'elle veüille les abaiſſer ou les élever dans la maiſon du Seigneur; que ſemblables à un Pilote qui regarde les aſtres pendant que ſon vaiſſeau fend les flots, ils s'avancent dans la voie des honneurs Eccleſiaſtiques en contemplant le Ciel; & lorſque le ſort reglé dans les decrets éternels de Dieu vient à tomber ſur eux, qu'ils courbent leurs épaules avec un tremblement religieux, ſous une charge redoutable aux Anges mêmes.

Telles ont été, MESSIEURS, les diſpoſitions du grand Prelat à la memoire duquel nous conſacrons cet éloge, & dont on peut dire, qu'en honorant la France, l'Egliſe, & ſon ſiecle, il a auſſi honoré l'Epiſcopat. Les bornes étroites où je me trouve renfermé, ne me

permettent pas de raſſembler tous les traits differens qui forment le tableau d'un grand Evêque, tel que le ſaint Eſprit nous le trace. Ma veneration pour les Oingts du Seigneur, laiſſe encore moins de liberté à mon miniſtere pour tremper ma plume dans le fiel de l'invective contre les vices opppoſez aux vertus d'un digne Pontife. Le monde n'eſt que trop plein de ces cenſeurs indiſcrets qui n'épargnent ni le ſaint, ni le prophane, & qui après avoir porté leur bouche impie juſque dans le Ciel, font paſſer leur langue ſur tout ce qu'il y a de plus ſacré ſur la terre. Je laiſſe donc le vaſte champ d'une loüange ſans choix & d'une cenſure ſans reſpect, pour former le caractere particulier de nôtre illuſtre Prelat, qui donne le plai-

ſir de le voir tel qu'il a été, à ceux qui l'ont perdu, & la conſolation de le connoître après ſa mort, à ceux qui ne l'ont pas euë pendant ſa vie.

Trois principaux traits ont diſtingué ce grand Evêque entre les plus illuſtres; un eſprit de gouvernement plein de douceur, qui lui a ſoumis les peuples ſans effort; une ſageſſe de conduite admirable dans les conjonctures difficiles & perilleuſes, qui l'ont miſe à l'épreuve; une perſeverance infatigable à remplir ſes fonctions & à faire valoir ſes talens juſqu'à la fin.

Les Evêques ſont appellez dans l'Ecriture ſainte les Anges de Dieu. Les Anges d'Epheſe, de Smyrne, d'Antioche, ſont les Evêques de leurs Sieges dans l'Apocalypſe. O l'éminente dignité, puiſqu'elle eſt honorée

d'un ſi beau nom ! Mais un raport ſingulier des Evêques avec les Anges, eſt un eſprit de gouvernement ; car bien que ces ſublimes Intelligences environnent le thrône de l'Agneau & rempliſſent les premieres places de la celeſte Jeruſalem, elles ne ſont pas degradées d'une ſi haute élevation par la conduite des hommes que Dieu leur confie.

Le peuple d'Iſraël eut pour conducteur dans le deſert un Ange du premier ordre. Les Royaumes, les Provinces & les Villes ont des Anges tutelaires. Voila quelle eſt la fonction des Evêques à l'égard des peuples qui leur ſont ſoumis ; c'eſt pour cela que la qualité la plus neceſſaire à un Prelat eſt un eſprit de gouvernement rempli de douceur & de ſageſſe, qui ôte à la ſuperiorité ce qu'elle a d'o-

nereux, & qui rende doux & leger le joug penible de l'obéïſſance. On peut dire que cette marque d'un Evêque choiſi de Dieu, ne parut jamais plus viſible que ſur nôtre grand Prelat. Ce don precieux de la paix que Jeſus-Chriſt laiſſa pour heritage à ſes Diſciples, fut le caractere de Monſieur de Niſmes, toûjours doux & pacifique, & néanmoins toûjours ſuperieur & maître. Cet eſprit admirable ſembloit renfermer tous les divers eſprits des particuliers; noble avec les Grands, populaire avec les petits, ſçavant parmi les doctes, poli parmi les courtiſans, & auſſi propre à entretenir l'accord harmonieux de la ſocieté, qu'il l'étoit à former celle de l'éloquence.

Peuples heureux, qu'il a gouvernez avec tant de ſageſſe & de

de douceur, avez-vous été troublez par ces ſchiſmes ſi ordinaires, qui diviſent les membres d'avec leur chef? Le Demon de la chicanne, que ſaint Paul a banni du Chriſtianiſme, a-t-il paru juſqu'au pied de l'Autel? Les Tribunaux ſeculiers ont-ils retenti des conteſtations de vôtre Clergé? Malheur à moi, ſi j'oſois condamner ces Prelats zelez pour la juſtice, qui ſont quelquefois contraints d'appuïer leur autorité par celle des loix & du Prince; mais je ne puis refuſer de juſtes loüanges à un Evêque qui a ſçû maintenir ſes privileges avec une vigueur Eccleſiaſtique, en conſervant la paix avec ſes freres par une ſage condeſcendance, & qui pendant vingt-cinq années de gouvernement, a garenti les Egliſes dont il étoit l'Ange tutelai-

re, de ces troubles où les gémiſſemens de la colombe ſont étouffez parmi les cris de la diſcorde.

Il ſçavoit remplir avec autant de facilité que d'exactitude, tous les devoirs attachez à ſa grande place. Cette merveille de la nature, qui ôte le poids aux élemens dans leur centre, étoit une grace de ſa vocation, qui rendoit leger pour lui ce fardeau que tant d'autres traînent au lieu de le porter; ce n'étoit point ce zele amer qui couvre un chagrin de temperament, cette conduite auſtere qui revolte au lieu d'aſſujettir, qui change l'obéïſſance en ſervitude, & qui fait des eſclaves de ceux qui participent à la royauté du Sacerdoce: c'étoit un temperament de ſeverité & d'indulgence; l'union du bon & du vigilant

Paſteur, qui écarte les loups traveſtis, en menageant les brebis foibles, qui mêle l'huile avec le vin dans l'appareil des plaies, & qui n'applique le fer & le feu qu'après avoir eſſaïé les autres remedes.

Il faut l'avoüer, MESSIEURS, des Prelats de ce caractere ſont des dons precieux que Dieu tire des treſors de ſa miſericorde.

De combien d'ames le ſalut n'eſt-il pas attaché au choix d'un Monarque religieux, quand il place de tels ſujets ſur le thône de l'Egliſe? Combien de vaiſſeaux fragiles prêts à ſe briſer contre les écüeils du monde, ſont garantis du naufrage? La face d'une Egliſe change lorſque la Providence lui fait ces riches preſens. Une infinité de pecheurs s'arrêtent ſur le bord du precipice au bruit de cette voix Pa-

ſtorale, qui ſe fait entendre au fond des conſciences. C'eſt une digue au torrent du ſiecle, & un frein à la licence du monde. L'onction du grand Prêtre Aaron deſcend de ſa tête ſur ſes vêtemens, & tombe juſqu'à la frange de ſa robbe. La bonne odeur de Jeſus-Chriſt repanduë dans tout un Dioceſe, écarte l'air contagieux du crime. L'exemple d'un Paſteur ſans reproche & d'un Clergé regulier, entraîne la reforme du peuple.

Ce ſont les fruits de benediction qui gagnerent les eſprits & les cœurs à nôtre illuſtre Prelat, & qui joints à ſon éloquence, le faiſoient admirer par amour & par inclination, autant que par diſcernement & par eſtime. Vous le ſçavez, MESSIEURS, c'eſt le cœur qui juge ſouvent des productions de

l'eſprit, & qui dicte l'Arrêt que la raiſon prononce : c'eſt une partie qui ne ſuborne que trop ſouvent ſon Juge, & qui laiſſe rarement la balance dans l'équilibre. Quand le cœur eſt mal diſpoſé, il cache les beautez, & ne laiſſe voir que les défauts ; il ôte la liberté à l'approbation & la donne à la critique. Il eſt difficile qu'on approuve ce qu'on ne veut point eſtimer, & que la loüange ſuive une eſtime forcée. Au contraire une prévention favorable répand je ne ſçai quel charme ſur les diſcours & ſur les ouvrages. Les eſprits les plus éclairez & les plus équitables, éprouvent, ſans qu'ils y penſent, la force de cette ſeduction imperceptible qui s'attache aux penſées & aux paroles ; elle place le tableau dans ce jour favorable, qui cou-

vre les taches & releve les beautez : mais quand le cœur & l'eſprit ſe trouvent interreſſez dans une même cauſe, que l'équité parle en faveur de l'ami, que l'eſtime éclairée donne le ſuffrage qu'une forte inclination accorde, il ſe forme cette haute idée d'un homme illuſtre, qui le fait en quelque ſorte adorer des autres.

C'eſt par là que Monſieur de Niſmes réunit toutes les voix en ſa faveur. Les charmes de ſa ſocieté étoient un des plus riches ornemens de ſon éloquence, & attachoient à ſa perſonne cette premiere partie de l'oraiſon qui captive la bienveillance de l'auditeur : en ne laiſſant rien à reprendre dans ſes mœurs, il ne laiſſoit rien à critiquer dans ſes diſcours ; la diſpoſition favorable que l'on ſen-

toit pour lui, eût rendu ſes auditeurs aſſez indulgens pour lui pardonner des fautes, s'il eût été moins ſevere cenſeur de lui-même pour ſe les permettre, & bien que ſon merite ne laiſſât point de place à la faveur, on ſentoit bien qu'on étoit prêt à lui faire grace lorſqu'on lui rendoit juſtice.

Comme il s'attiroit des loüanges de toutes parts, il étoit prodigue à les répandre ſur tous les ſujets dignes de les recevoir. Loin ces froids approbateurs du merite, qui ſe taiſent quand on le louë, ou qui ne lui donnent qu'un ſuffrage forcé. Ces hommes pleins d'eux-mêmes, à qui une prévention aveugle ôte le diſcernement pour connoître le prix de leurs rivaux, ou l'équité pour en convenir; qui, comme parle l'Ecriture, ont, ce qui

eſt abominable devant le Sei-
Prov.20.10. gneur, *un poids, & un poids* pour peſer eux, & le prochain, & qui dans la fauſſe balance dont ils ſe ſervent, mettant l'amour propre de leur côté, trouvent toûjours les autres legers & mediocres. Aveugles qu'ils ſont, ils ne voïent pas que ce menagement de loüanges marque en eux un cœur retreſſi & une petiteſſe d'ame; qu'ils ſe dégradent ſans y penſer du premier rang où ils veulent toûjours être, en ne pouvant ſouffrir qu'aucun en approche; qu'il ſied bien quelquefois aux Princes de l'éloquence de deſcendre du thrône pour faire aſſeoir à leurs côtez ceux qui s'efforcent d'y atteindre, & qu'étant couronnez par toutes les voix, ils brillent d'un nouvel éclat de gloire quand ils en répandent quelques raïons ſur les autres. Nôtre

Nôtre illuſtre Prelat, ordinaire obſervateur du ſilence, étoit toûjours prêt à le rompre pour rendre des témoignages déſintereſſez à la vertu & au merite. Bien-loin de retenir alors la verité captive dans ſa bouche, & de regarder comme une diminution de ſa gloire la portion qui en revenoit à ceux qui marchoient ſur ſes traces, il leur prêtoit la main pour les élever juſqu'à lui. Il ſembloit ſe faire des concurrens de ſes admirateurs, par les loüanges dont il les combloit : non-ſeulement il étoit juſte pour loüer le merite, il étoit même éloquent pour le couronner. Ceux qui conſultoient l'oracle de Niſmes, & qui lui rendoient l'hommage de leurs productions, en recevoient des reponſes reſpectables à l'envie même, qui n'oſoit toucher

aux écrits que l'approbation de ce grand Homme mettoit à couvert de la cenſure.

Il étoit au-deſſus de ces noires vapeurs qui s'élevent dans la moïenne region des eſprits, par la ſituation éminente du ſien, par le degré ſuperieur de ſa gloire, & ſur-tout par le caractere excellent de ſon cœur, où cette lâche foibleſſe ne trouva jamais d'entrée : à la verité il étoit frappé des traits éclatans & ſublimes, mais il ne regardoit pas le moins beau comme défectueux, ni les ombres du tableau comme des taches.

Ne vous figurez pas cependant une bouche qui trahit la verité par complaiſance, un approbateur ſans choix qui jette les fleurs à pleines mains pour couvrir les défauts autant que pour honorer les vertus. Mon-

ſieur de Niſmes également éloigné de la flaterie qui proſtituë la loüange, & de l'injuſtice qui la refuſe, ne la donnoit qu'avec diſcernement, & ne la diſpenſoit qu'avec équité : connoiſſant tout le poids de ſes déciſions, il étoit attentif ſur ſes moindres paroles, dans les lieux où il ſe conſideroit comme ſur le theâtre de la ſouveraine raiſon, qu'on croïoit entendre par ſa bouche : partagé entre la crainte de bleſſer la charité ou la verité, il ne ſçavoit comment rejetter le mauvais or qu'on lui preſentoit comme bon : la diſcretion qu'il gardoit alors dans ſes paroles, laiſſoit voir qu'il loüoit par inclination, & qu'il cenſuroit par neceſſité ; que ſon cœur eût voulu donner le ſuffrage que ſon eſprit refuſoit. Grand exemple dans un ſiecle ſi fe-

cond en Critiques indiſcrets qui s'attribuënt un droit de juriſdiction ſur des matieres, où bien loin de décider en maîtres, à peine ont-ils le droit de parler en diſciples. Le grand Homme que nous loüons mettoit une garde de circonſpection ſur ſes levres, pour n'en laiſſer ſortir aucune parole qui ne fût dictée par la ſageſſe: bien éloigné d'être bleſſé par l'éclat d'un grand nom ſoûtenu d'un vrai merite, il ne croïoit pas qu'il fût permis de donner atteinte à une reputation mal acquiſe. Il laiſſoit ces heureux eſtimez en poſſeſſion d'un faux bien qu'ils devoient à la cabale ou au mauvais goût: Il ne confioit qu'à ſes plus intimes amis le ſecret de ſes ſentimens: quand il alloit contre le torrent d'une foule d'aveugles approbateurs, il laiſſoit paſ-

ſer ces phantômes de gloire, qui ſe diſſipent d'eux-mêmes après quelques jours d'illuſion.

Combien cet eſprit de douceur & de ſageſſe, qu'il avoit reçû du bon Paſteur par excellence, lui fut-il neceſſaire pour exercer ſes fonctions dans les tems difficiles qui troublerent la paix de ſon Diocèſe? Dieu qui a tiré tous les êtres du ſein du néant, n'eſt pas moins admirable par ſa ſageſſe qui gouverne le monde, que par ſa puiſſance qui l'a créé; mais il eſt ſurtout merveilleux dans ce ſecret incompréhenſible avec lequel il fait ſervir les élemens contraires à la conſervation des corps qui en ſont compoſez. Il communique cette ſcience divine aux ames du premier ordre nées pour le gouvernement, qui de

l'oppoſition des eſprits, des ſentimens, des inclinations & des interêts, tirent la ſubordination des états, la paix des familles, la tranquillité des roïaumes.

Nôtre illuſtre Prelat eut beſoin ſans doute de cet art tout divin dans une conjoncture déplorable, où les brebis diſperſées laiſſerent le Paſteur en proïe à la rage des loups, & où la violence d'une tempête imprévûë mit le vaiſſeau de ſon Egliſe à deux doits de ſa perte. C'eſt avec douleur, MESSIEURS, que je retrace de triſtes objets qu'il faudroit couvrir des ombres de l'oubli, & qui ne vous ont que trop coûté de larmes. Mais comment connoître toute l'habileté d'un Pilote, ſi l'on ne le voit lutter contre les vents & l'orage? Vous vous en ſouvenez, & nous en fremiſſons en-

core. A peine vient d'expirer dans les Cevenes ce monſtre qu'animerent la fureur, l'hereſie & la rebellion: ces trois furies infernales déchaînées, le fer & la flamme à la main, remplirent le Diocèſe de Niſmes de confuſion & de deſordre.

Repreſentez-vous l'idole de l'abomination ſur l'Autel, l'incendie & le meurtre dans les Temples, les plus belles fleurs du jardin ſacré de l'Epoux foulées aux pieds des animaux auſſi immondes que barbares, le ſigne adorable de nôtre redemption retombé dans l'opprobre; en un mot, tous les excez d'impieté & de rage que la revolte des Fanatiques nous a fait voir il y a quelques années. Quel triſte ſpectacle pour un Prelat qui ne reſpire que la douceur & la paix, nourri dans le repos

convenable aux talens de ſon eſprit & à l'amour des lettres, qui avoit été l'innocente paſſion de toute ſa vie ! Quelle douleur déchira les entrailles de ce Pere ſenſible à la vûë de ſes chers enfans arrachez preſque entre ſes bras & à toute heure expoſez à des bêtes feroces qui ne reſpectoient, ni ſexe, ni âge, ni rang ! Qui pourroit décrire ce qui ſe paſſa dans ſon cœur quand il vit rompre toutes les digues de ce torrent d'inhumanité & de crimes, qui après avoir déſolé les villes & la campagne, vint fondre juſqu'au pied de ſon thrône ? Combien de fois proſterné devant l'Autel, ce Miniſtre de paix dans le tems de la colere, s'offrit-il au Seigneur en victime pour appaiſer ſa fureur ? Combien de fois à l'exemple d'Auguſtin prêt de voir rava-

ger la ville d'Hyppone, demanda-t-il à Dieu qu'il lui fermât les yeux avant qu'il fût le temoin de la calamité & de la déſolation publique ?

Dieu le purifia dans la longue épreuve où ce douloureux ſpectacle mit ſa charité & ſa patience. Il lui fallut ſouffrir les operations d'un remede violent, & voir les deſordres de la guerre ajoûtez à ceux du fanatiſme. Combien d'autres auroient abandonné le timon dans une tempête ſi horrible ? mais au contraire, il crut que ſi ſon vaiſſeau avoit à perir, il devoit être envelopé dans le naufrage. Ce fut alors qu'il parut vraiment grand à toute l'Europe, qui admira ſa fermeté, & ſi je l'oſe dire, ſa ſerenité dans le fort de l'orage : tous les treſors cachez de ſon ame ſe montrerent dans cette

neceſſité preſſante ; il y trouva des reſſources qui lui étoient inconnuës à lui-même, & le monde auroit peut-être ignoré ſes plus belles vertus, ſans la triſte conjoncture qui les fit éclater.

Dans combien d'emplois differens ſon zele auſſi infatigable qu'intrepide, fut-il partagé ? Repreſentez-vous un Evêque des premiers ſiecles dans les perſécutions ; tantôt il conſole ſon peuple avec une tendreſſe paternelle & une éloquence divine ; tantôt la plume à la main, il releve les courages abbatus, dans ces écrits où nous voïons revivre les Cypriens & les Ambroiſes ; là, il conſacre dans les annales de ſon Egliſe les plus beaux exemples du martyre renouvellez par ſes exhortations ; ici, il répare par ſa charité les

maux de la guerre & les fureurs de la rebellion, dans les lieux où paroiſſent les plus triſtes marques de leur paſſage : ce charitable Paſteur prêt à donner ſa vie pour ſon troupeau, ſe voit immolé dans toutes les victimes d'une ſi cruelle perſécution.

Mais ce qu'il y a de plus étonnant, & ce qui demande toute nôtre admiration pour ce grand Homme, c'eſt qu'il ſçût apprivoiſer des monſtres & des bêtes indociles, par je ne ſçai quel charme de douceur, de modeſtie, de gravité, & de ſageſſe : les loups furieux & degoutans du meurtre des brebis, n'en veulent point au Paſteur ; les Fanatiques le reſpectent au plus fort de leur emportement ; ils déclarent qu'ils n'en veulent point à l'Evêque de Niſmes ; il réverent

le ſiege Paſtoral, où il les attend s'il le faut, pour le conſacrer de nouveau par ſon ſang ; ils l'admirent quand ils foulent aux pieds tout ce qu'il y a de plus ſaint ; & quand ils font une guerre implacable à l'Egliſe, ils en aiment le Défenſeur & le Pere. C'eſt un prodige que nous aurions peine à croire, ſi nous n'en avions été les témoins. Enfin la tempête ceſſa ; mais il ne fut pas oiſif dans le calme, & ſon zele qui avoit éclaté dans des conjonctures perilleuſes, fut agiſſant juſqu'à la fin.

Il n'eſt point de vertu qui paſſe plus les forces de l'homme que la perſeverance, mais cela ſe verifie ſur-tout à l'égard de ceux qui dès leurs premieres années marchent par la voie de la vertu heroïque, & qui par l'effort rapide quils ont pris,

ont attiré les regards & l'admiration du monde. Lorſque la réputation a été grande dans la jeuneſſe, il eſt dangereux de vivre long-tems ; il y a un point fatal d'élevation où commence la viciſſitude des choſes humaines, il eſt difficile de ſe ſoûtenir dans une ſituation ſi perilleuſe & ſi gliſſante ; en deſcendre, c'eſt tomber, & les hommes qui ſont ſortis de la voie commune, ſe deshonorent quand ils y rentrent.

Mais ce qui met nôtre Prelat au-deſſus de nos éloges, c'eſt qu'il ſoûtint juſqu'au bout ce vol d'un merite élevé qu'on lui avoit vû prendre. Nous n'avons pas beſoin de cet art qui met des voiles ſur les ombres d'une vie inégale. Monſieur de Niſmes trouva dans le riche fond de ſon ame des vertus propres aux divers âges, & aux differens états

par où il paſſa : les commencemens de ſa vie furent beaux, la ſuite en fut éclatante, les progrès en furent admirables, & la fin couronna dignement une courſe ſi glorieuſe.

Ici, MESSIEURS, un nouvel ordre de choſes ſe preſente à mon eſprit. Vous ferai-je admirer ce grand Homme ſe renouvellant comme un aigle dans ſa vieilleſſe ; ſemblable à ces montagnes celebres qui vomiſſent des torrens de flammes de leurs têtes couvertes de neige, lorſqu'il faiſoit couler des fleuves animez du plus beau feu de l'éloquence, d'une tête blanchie dans les travaux de la religion ? Ici, il ſoûtient le poids des députations importantes dont il eſt chargé, & regne ſur les eſprits par le diſcours, dans le Cabinet comme dans la Chaire ; là, il porte la parole avec

dignité, dans ces assemblées augustes où les ordres de l'Etat ne pouvoient avoir un plus digne organe, & où la pourpre brillant de toutes parts, represente l'épouse de Jesus-Christ dans sa gloire, & la majesté des Conciles : tantôt son éloquence couronnée par tant d'éloges, prend encore des vêtemens de deüil, & comme une Reine majestueuse dans sa douleur, pleure la perte d'une jeune Princesse : tantôt il rassemble deux illustres moitiez, que la mort rejoint après les avoir séparées ; & de la même bouche dont il avoit celebré les vertus du Julie, il prononce l'éloge de l'Epoux qu'elle avoit trouvé seul digne d'elle : les fleurs qu'il avoit semées avec tant d'art dans le premier de ses discours funebres, renaissent aussi fraîches & aussi vives

dans le dernier qui couronna tous les autres.

Combien nous a-t-il paru digne de nos admirations dans les lettres Paſtorales qui ont été les dernieres productions de ſa plume défaillante, mais qui bien-loin de ſe ſentir du declin de l'âge, ajoûtent à la force de ſes autres écrits le poids d'un grand Evêque conſommé dans les emplois de ſa dignité ? C'eſt là que cet éloquent Paſteur faiſant ſervir l'éclat de ſa reputation à l'utilité de l'Egliſe univerſelle, répand la bonne odeur de Jeſus-Chriſt avec celle de ſon nom dans tout le monde chrétien, & que par l'amorce d'une curioſité ſalutaire, il rend commune à tous les Fideles la nourriture preſentée à ſes peuples. Il me ſemble voir couler de ces divines Epîtres comme de celles de l'Apôtre,

l'Apôtre, les ſources d'un lait delicieux & celeſte. Avec quelle dexterité n'a-t-il pas levé les voiles dont l'erreur a couvert la verité ſur l'adoration que nous devons à la Croix? Quelles ſages precautions n'a-t-il pas priſes pour marquer le ſentier qui ne s'écarte ni à droit, ni à gauche, entre l'hereſie ſacrilége qui a foulé ce ſigne adorable aux pieds, & l'illuſion d'un zele outré, qui en pouſſe trop loin le veritable culte? Avec quels efforts d'une laborieuſe lecture, a-t-il puiſé dans les ſources les plus reculées de la ſainte antiquité, les eaux de la ſaine doctrine, pour la faire couler ſans aucune alteration juſqu'à nous, par le canal de ſes excellentes inſtructions?

Qui oſera faire encore l'apologie de ces ſpectacles propha-

nes tant de fois condamnez, après la lecture du merveilleux ouvrage où nôtre Prelat a renouvellé contre ces enfans de tenebres la malediction dont les ſaints Peres les ont frappez? Que vous dirai-je de cette derniere conſolation qu'il s'efforça de donner au monde gémiſſant encore ſous le fleau de ce froid mortel qui avoit deſolé la face de l'Univers? Châtiment d'un Dieu irrité, qui envelope quelquefois l'innocent dans la peine du coupable, qui tient les glaces comme les feux à ſon commandement, pour executer ſes ordres. Par quel ſecret inconnu de l'art, nôtre divin Orateur a-t-il ſçû donner de l'agrément à un ſujet ſi triſte? C'eſt dans cet écrit viſiblement ſorti des entrailles d'un Pere miſericordieux, que nous commençâmes à repren-

dre l'eſperance preſque perduë, que nous vîmes dans la main qui nous frappoit, des reſſources inconnuës, pour réparer les maux par les biens, & pour ranimer dans le ſein de la terre, l'eſprit de vie qui ſembloit éteint par le froid, ennemi mortel de la nature.

Ce fut en faiſant ces riches preſens au monde que la mort le vint ſurprendre. Faut-il que ce triſte mot termine tous nos éloges, comme il finit les plus belles vies? Qu'eſt-ce donc que l'homme avec toute ſa réputation & toute ſa gloire? Qu'eſt-ce que ce phantôme éclatant d'un Orateur celebre, qui après s'être fait un peu remarquer dans la figure du monde, où il a brillé par ſon éloquence, diſparoît & ſe perd avec le vain ſon de ſes paroles? Ainſi donc,

s'écrie le Sage, en ſéparant de l'homme ſa grandeur veritable, fondée ſur la foi, & ne le conſiderant que par rapport à ce qui frape les ſens, ainſi l'homme meurt comme la bête, & perſonne ne ſçait ſi l'eſprit des enfans d'Adam monte ou deſcend : la fin du ſage & de l'inſenſé eſt la même ; l'entrée & la ſortie du monde eſt égale pour le Berger & pour le Prince. O mortels, qui paſſez tous par la même voie, conſiderez, & voïez ce torrent de vanité qui coule depuis tant de ſiecles, & dont les flots toûjours différens, ſemblent toûjours les mêmes ; ce cercle de generations qui ſe ſuccedent, cette ſuite d'hommes qui ſe ſont placez les uns aux autres & qui ſe pouſſent dans le tombeau ; ce fleuve *d'une mort courante*, qui dans la lon-

Eccleſ. 51. 13.

gueur de ſon cours, aïant rappellé les évenemens de tous les ſiecles; ne preſente plus rien de nouveau ſous le ſoleil, & qui ne laiſſant plus voir ceux qu'il entraîne dans l'abîme où il ſe perd, ne remplit l'homme que d'une affreuſe incertitude de ſon ſort, & de la triſte penſée du néant.

Voila, Chrétiens, les reflexions qui s'offrent à l'eſprit à la vûë de l'homme mourant, s'il n'eſt ſoûtenu par la foi; mais que cette divine foi change la face des choſes, lorſque tirant le voile qui nous cache la differente deſtinée du juſte & de l'impie, elle nous apprend que tout ce qui paroît de l'homme n'eſt point de l'homme; que ces jours meſurables, où ſon Créateur a renfermé les étroites bornes de ſa vie, ne lui ſont

donnez que pour regler ſon ſort éternel par le bon ou le mauvais uſage du tems qu'il y a dans l'homme viſible & mortel un homme inviſible & immortel, dont l'un ſe perfectionne à meſure que l'autre ſe détruit; que ſon être réel & permanent ne commence que par la fin de ſon être apparent & periſſable; qu'enfin tout l'homme eſt celui qui craint le Seigneur & qui obſerve ſes commandemens.

J'accomplirai donc avec confiance la derniere partie de mon miniſtere. Je ne craindrai point d'expoſer à vos yeux nôtre grand Prelat aux priſes avec la mort. Il ne gémiſſoit point encore ſous le poids de ſes nombreuſes années, quand le Seigneur vint fraper à ſa porte; il joüiſſoit de cette vieilleſſe honorable qui eſt la récompenſe d'une vie re-

glée ; il joignoit l'action avec le repos dans un âge avancé, quand il fut attaqué d'un mal dont les premieres atteintes aïant été ſuivies de quelque ſoulagement, ne nous ont pas ravi les grands exemples qu'il nous a laiſſez.

Son eſprit n'éprouva point ces ſuites humiliantes de ſa liaiſon avec les organes affoiblis dans ces derniers momens ; il parut plus que jamais d'une origine immortelle, en agiſſant juſque dans le ſein de la mort, & en prêtant ſes plus nobles operations à celles de la grace ; pendant qu'il en demeura un leger ſouffle ſur ſes levres, il s'en ſervit à former ces actes parfaits de la religion, dont toute la vertu eſt ramaſſée dans ce ſentiment de l'ame qui les produit ; quand la voix vint à lui manquer, il s'exprima comme ces Intelli-

gences ſpirituelles au rang deſquelles il alloit prendre ſa place.

Il ne ſe démentit point dans cet inſtant où les vertus qui ne ſont pas ſolides, laiſſent voir leur foible, & où les œuvres de l'homme penitent, dit le Sage, paroiſſent nuës & ſans voile. Il eſt mort comme il devoit mourir, après avoir vêcu comme il avoit fait: ſa grande ame nourrie de la religion, qu'il avoit encore plus dans le cœur que dans la bouche, ſe trouva par ſa ſituation au-deſſus des terreurs de la mort.

Il ne falut point lui dire ces paroles que les amis de Job lui
Job. 4. 4. adreſſerent dans l'adverſité: *Vous qui avez conforté les autres, & affermi les genoux défaillans de vos freres, manquez-vous de courage?* Il entendit la voix de Dieu qui l'appelloit, & il n'en fut point épouvanté:

épouvanté : plein de confiance dans la miſericorde de ſon Redempteur, il ouvrit la porte à ſon Juge avec une intrepidité chrétienne ; il fut au-devant de cette nouvelle terrible, qu'il faut adoucir avec tant de précaution aux lâches Chrétiens.

Ne vous figurez pas l'orgüeil humain qui ſe défend contre le dernier remede dont Dieu ſe ſert pour l'abbattre, & qui ſemble ramaſſer le débris de ſon naufrage juſque ſur l'écüeil où il ſe briſe ; un ver de terre qui ſe redreſſe ſous le pied qui l'écraſe ; un mortel encore ſuperbe ſous la main de Dieu qui lui fait ſentir ſon néant : la magnanimité chrétienne ſe conſerve toute entiere avec une humiliation penitente & une pieuſe crainte de la mort, qui en prépare les ſuites ; les actes les plus

heroïques de la religion, joints aux plus ſaints uſages des Sacremens, firent voir que la fermeté de ce grand Homme dans ces derniers momens, fut bien plus l'ouvrage de ſa foi & de la grace que de ſa raiſon.

Quels motifs d'eſperance & de conſolation ne s'offrent donc pas à nos eſprits, dans le ſouvenir d'une vie & d'une mort où la cenſure ne trouve point de tache ni de vuide? S'il lui reſtoit quelques fautes à expier, ne les a-t-il pas pleinement expiées par les aumônes, dont la charitable profuſion a ſanctifié un vertueux menagement? Les fruits d'une ſage œconomie employez en fondations & en autres ſaintes œuvres, ne ſont-ils pas comme un déluge de cette roſée celeſte qui éteint le peché & ne laiſſe plus rien à faire

au feu purifiant de l'autre vie ? Si les dignes & nombreux ſujets d'une famille honorable ont recüeilli quelque portion de ſon heritage, ils n'ont point diminué celui des pauvres : il a exercé les œuvres de la juſtice dans ſa famille, avec celles de la miſericorde ſur ſon peuple. Le pecheur meurt inſolvable, dit le Prophete ; mais le juſte après avoir ſecouru l'indigent pendant ſa vie, laiſſe encore après ſa mort de quoi ſoulager la veuve & le pupille.

Si donc ceux qui ont fait & enſeigné brilleront comme des aſtres pendant l'éternité, n'avons-nous pas lieu de croire que ce flambeau de la religion s'eſt ralumé dans la nuit du tombeau où il a paru s'éteindre ; que cette grande ame dégagée de la matiere & du nuage obſcur du

corps où elle jettoit de ſi vifs raïons, eſt maintenant au nombre des Intelligences celeſtes, à qui elle étoit ſi ſemblable, & qu'elle chante le Cantique de l'Agneau dans la ſainte Jeruſalem, après avoir ſi dignement annoncé ſes oracles dans l'Egliſe ? Mais puiſque ſes riches talens lui auroient été plus funeſtes qu'utiles, ſans ſes rares vertus, honorons ſur-tout dans ce grand homme la memoire de ce qu'il a le plus eſtimé. Il a laiſſé de grands modeles aux Orateurs ſacrez, mais il a auſſi donné de grands exemples aux Chrétiens. Souvenons-nous que ces derniers nous regardent, & travaillons à devenir les imitateurs de ſa pieté, après avoir été tant de fois les admirateurs de ſon éloquence.

FIN.

CATALOGUE

Des Livres nouvellement imprimez à Paris, chez JACQUES ETIENNE, *Libraire, ruë ſaint Jacques, au coin de la ruë de la Parcheminerie, à la Vertu.*

TRAITEZ ſur la Priere publique, & ſur les Diſpoſitions pour offrir les Saints Myſteres, & pour y participer avec fruit, *in douze.*, grand papier, 2. l.

——— le même *in douze*, petit papier, 1. l. 15. ſ.

——— le même *in dix-huit*, grand papier, 1. l. 5. ſ.

——— le même *in dix-huit*, petit papier, 1. l.

Lettres ſur divers ſujets de Morale & de Pieté, *par l'Auteur du Traitté de la Priere publique, ſeconde Edition, in douze*, grand papier, 1. 15. ſ.

——— le même *in douze*, petit papier, 1. l. 10. ſ.

Sentimens qu'il faut inſpirer à ceux qui s'engagent dans la profeſſion Religieuſe, *in douze*, 1. l. 5. ſ.

——— Méthode & Pratique des principaux Exercices de Pieté, par le même, *in douze*, 1. l.

Conduite Spirituelle pour les Novices, *in douze*, 2. l.

Explication du Cantique des Cantiques, par M. HAMON, revûë & corrigée ſur le manuſcrit, par M. NICOLE, 4. vol. *in douze*, 8. l.

Les Bucoliques de Virgile traduites en François, avec le Latin très correct à côté, des notes hiſtoriques & critiques, & de grandes Remarques, *in douze*, 1. l. 10. ſ.

Les Fables de Phedre traduites en Vers François, avec le Latin à côté, & de courtes notes critiques, *in douze*, 1. l. 10. ſ.

Tables Alphabetiques, ou Methode pour faire apprendre aux enfans le ſens de ce qu'on lit, tant en Latin, qu'en François, en même tems qu'on leur apprend à lire, Brochure, *in octavo*, 10. ſ.

Lettre à M*** ſur une Méthode particuliere pour inſtruire les enfans. Brochure *in douze*, 6. ſ.

Cours de Peinture par principes, par M. DE PILES, *in douze*, 2. l.

Inſtructions ſur divers ſujets de Morale, pour l'Education Chreſtienne des Filles, *in douze*, 2. l.

Sermons ſur tous les Myſteres de Nôtre-Seigneur Jeſus-Chriſt, & de la Sainte Vierge, par M. l'Abbé DU JARRY, *in douze*, 2. vol. } 8. l.
Panégyriques, & Oraiſons funebres, *in douze*, 2. vol. par le même, }
Recueil de Sermons choiſis, ſur divers ſujets, *in douze*, 2. vol. 3. l. 10. ſ.

La Morale Chreſtienne, par feu Meſſire Antoine GODEAU, Evêque de Vence, *in*

douze, 3. vol. 7. l.

Moralis Chriſtiana ex Scriptura Sacra, Traditione, Conciliis, Patribus, & Inſignioribus Theologis excerpta, autore JACOBO BESOMBES, in douze, 8. vol. 12. l.

Traductions diverſes pour former le goût de l'Eloquence ſur les modeles de l'antiquité; Publiées ci-devant ſous le titre d'*Oeuvres poſthumes de M.* DE MAUCROIX, *in douze*, 2. l.

——— Les Catilinaires de Ciceron, du même, avec le Latin, & des Remarques, 1. l.

——— L'Oraiſon pour Marcellus, du même. Brochure, 4. ſ.

P. D. Huetii Epiſcopi Abrincenſis Carmina, in douze, 1. l.

Le Guide des Comptables, ou Maniere de rediger ſoi-même toutes ſortes de comptes, ſuivant l'hypotheſe de la Recette, de la Dépenſe & de la Repriſe, par le Sieur Bernard D'HENOUVILLE, *in octavo*, 1. l. 10. ſ.

Traité ſur la maniere d'écrire des Lettres, & ſur le Ceremonial; avec un diſcours ſur ce qu'on appelle *uſage* dans la langue Françoiſe, par M. de GRIMAREST, *in douze*, 1. l.

Le Prince Kouchimen, Hiſtoire Tartare. Et Don Alvar del Sol, Hiſtoire Napolitaine, *in douze*, 1. l.

Hiſtoires de Pieté & de Morale, où l'on rapporte les plus beaux évenemens de l'Hiſtoire ſainte & de l'Hiſtoire profane, par M. l'Abbé DE CHOISY, de l'Academie Françoiſe, *in douze*, 1. l. 15. ſ.

Extraits des ouvrages de pluſieurs Peres de l'Egliſe, & Auteurs modernes, ſur differens points de Morale, *in douze*, 1. l. 10. ſ.

LIVRES NOUVEAUX,

Qui s'imprimẽt chez JACQUES ETIENNE, *Libraire de Paris, & qui paroîtront dans le cours de la preſente année* 1712.

Recueil de tous les Mandemens & Lettres Paſtorales de M. FLECHIER, Evêque de Niſmes, ſur divers ſujets; avec ſon Oraiſon funebre, *in douze*, 1. l. 15. ſ.

—— Oeuvres mêlées, du même; contenant ſes Diſcours, Complimens, Harangues, Poëſies latines & françoiſes, Relations des Fanatiques, &c. *in douze*. 2. l.

—— Lettres choiſies, du même, ſur divers ſujets, *in douze*, 2. vol. 4. l.

La Vie de ſainte Thereſe, tirée des Auteurs originaux Eſpagnols, & des Hiſtoriens contemporains: avec un choix de ſes plus belles Lettres, pour ſervir déclairciſſemens à l'Hiſtoire de ſa Vie, par M. DE VILLEFORE, *in quarto*, 6. l.

Conferences Eccleſiaſtiques de Paris, où l'on concilie la Diſcipline de l'Egliſe avec la Juriſprudence du Royaume ſur le Mariage; & où l'on a ajoûté les paſſages de l'Ecriture, des Conciles, des Peres, des Juriſconſul-

tes, les Uz, & Coûtumes de chaque Dioceſe, &c. Ouvrage non-ſeulement neceſſaire à tous Prêtres, Curez, Directeurs, Confeſſeurs, Avocats, &c. mais encore tres utile à toutes les perſonnes qui ſont engagées dans l'état du Mariage, ou qui veulent s'y engager. Imprimées par l'ordre de S. E. Monſeigneur LE CARDINAL DE NOAILLES Archevêque de Paris, in 12. 3. vol. 7. l. 10. ſ.

Lettres ſur divers ſujets de Morale & de Pieté, par l'*Auteur du Traité de la Priere publique*, troiſiéme Edition, *in dix-huit*, 1. l.

Traité Hiſtorique & Dogmatique des Excommunications, par M. l'Abbé D. P.

Lettres de Pieté, de Morale, & d'Erudition, par feu M. ANTOINE GODEAU, Evêque de Vence, *in douze*,

Lettres de M. BAYLE, ſur divers ſujets de Litterature, *in douze*, 2. vol. 4. l.

Nouvelle Methode pour apprendre la quantité, *in douze*.

Sacrifice perpetuel de Foi & d'Amour au tres-ſaint Sacrement de l'Autel, par rapport aux Myſteres, & aux differentes qualitez de Nôtre-Seigneur J. C. énoncées dans l'Ecriture Sainte : Avec des Aſpirations avant & après la ſainte Communion, exprimées par les Pſeaumes Graduels, & par le Cantique des Cantiques : par le R. Pere GOURDAN, Chanoine Regulier de S. Victor, *in douze*, 2. l.

Lettres pour & contre, ſur la fameuſe queſtion dont a parlé Philon le Juif, ſi les Therapeutes étoient Chrétiens ? Pour ſervir d'é-

éclairciſſemens à un livre nouvellement imprimé, intitulé, *Philon, de la Vie Contemplative*, in douze, 1. l. 10. ſ.

Abregé de la Vie des Peintres, avec des Reflexions ſur leurs ouvrages, & un Traité du Peintre parfait, de la connoiſſance des Deſſeins, & de l'utilité des Eſtampes. Par M. DE PILES, ſeconde Edition, augmentée conſiderablement par l'Auteur; avec un abregé de ſa Vie.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hoſtel, Grand Conſeil, Prevoſt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut : Noſtre bien amé le ſieur FLECHIER, Chanoine & Archidiacre de l'Egliſe de Niſmes, neveu du feu ſieur Eſprit Flechier Evêque de Niſmes, nous aïant fait remontrer qu'il ſe ſeroit appliqué à la recherche d'un *Recüeil general des Lettres Paſtorales & Mandemens dudit feu M. Flechier Evêque de Niſmes, ſes Lettres Miſſives, Recüeil de pluſieurs Pieces, Harangues, Poëſies françoiſes & latines, & une Relation ſur le Fanatiſme, & ſes Sermons de Morale & Diſcours Synodaux, ou un Chapitre de l'Egliſe de Niſmes, & ſes Oeuvres Poſthumes*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter ledit ſieur Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces preſentes de faire imprimer leſdits Recüeils & Ouvrages dudit feu ſieur Evêque de Niſmes, en telle forme, marge, caractere, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſeparément, & autant de fois que bon lui ſemblera ; & de les faire vendre & debiter par tout noſtre

Roïaume pendant le tems de douze années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites preſentes. Faiſons défenſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïſſance; & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, ou debiter leſdits Recüeils & Ouvrages ci-deſſus énoncez, en tout ni en partie, ſous quelque pretexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, de traduction en langue latine, ni autrement, ni d'en faire des extraits ou abregez ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit ſieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit ſieur Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts: à la charge que ces preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion deſdits Livres ſera faite dans nôtre Roïaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformement aux reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres cher & feal Chevalier Chancelier de France le ſieur Phe-

lypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des preſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit ſieur Expoſant ou ſes aïant cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites preſentes qui ſera imprimée au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies cellationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & neceſſaires ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt nôtre plaiſir. Donné à Fontainebleau le neuviéme jour d'Aouſt, l'an de grace mil ſept cens onze, & de nôtre regne le ſoixante-neuviéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, DE LAMET.

Ledit ſieur Abbé Flechier a cedé ſon droit au preſent Privilege au ſieur Jacques Etienne Libraire à Paris, pour en joüir ſuivant l'accord fait entr'eux.

Regiſtré ſur le Regiſtre n. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, p. 233, n°. 240, conformement aux Reglemens, & nottament à l'Arreſt du 13 Aouſt 1703. A Paris le ſeize Septembre mil ſept cens onze. Signé, DE LAUNAY *Syndic.*

ŒUVRES POSTHUMES DE M. FLECHIER

ÉVÊQUE DE NÎMES.

TOME II.

AVIS.

ON donnera incessamment au Public un Recueil de Lettres choisies *de M. Flechier Evêque de Nimes ; auxquelles le Libraire prendra soin de joindre celles que les personnes qui en ont conservé voudront bien lui communiquer.*

ŒUVRES
MÊLÉES
DE
M. Esprit FLECHIER
EVÊQUE DE NÎMES.

CONTENANT

Ses Harangues, Complimens, Diſcours, Poëſies latines, Poëſies Françoiſes, &c.

A PARIS,
Chez JACQUES ESTIENNE, ruë S. Jacques, à la Vertu.

M DCC. XII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

TABLE
DE CE QUI EST CONTENU
DANS CE VOLUME.

PIECES D'ELOQUENCE.

HARANGUE *cadémie ſieur l'Abbé Janvier* 1673.

REPONSE *de Monſieur l' ſa réception à le* 13. *Aouſt*

HARANGUE *faite au Roi, au nom de l'Académie Françoiſe, ſur la conquête de la Franche-Comté* 1674. 27

HARANGUE *faite à M. le Chancelier Le Tellier, par M. l'Abbé* FLECHIER, *au nom de l'Académie Françoiſe.* 1677 35

TABLE.

DISCOURS FAITS, partie en 1692, partie en 1699, pendant les Etats de Languedoc.

COMPLIMENT *à Monſieur le Comte de Peyre, de la part des Etats de Languedoc.* 40

COMPLIMENT *à Monſieur le Comte du Roure, de la part des Etats de Languedoc.* 42

COMPLIMENT *à Monſieur de Baville, de la part des Etats, 1697.* 44

COMPLIMENT *au même de la part des Etats.* 47

HARANGUE *à Monſieur de Baville, le 21. Novembre 1699.* 51

REMERCIMENT *de M. Flechier aux Etats de Languedoc, pour la Députation au Roi.* 53

HARANGUE *au Roi, de la part des Etats de Languedoc, ſur la priſe de Namur. 1692.* 55

HARANGUE *à Monſeigneur le Dauphin, ſur le même ſujet.* 61

COMPLIMENT *à Monſeigneur le Cardinal de Bonzi, ſur le même ſujet.* 64

TABLE.

COMPLIMENT *à Monſieur le Comte de Peyre, ſur le même ſujet.* 66
COMPLIMENT *à Monſieur le Chancelier, ſur le même ſujet.* 67
COMPLIMENT *à Monſieur de Pontchartrain, ſur le même ſujet,* 68
COMPLIMENT *à Monſieur le Duc de Beauvilliers, ſur le même ſujet.* 70
COMPLIMENT *à Monſieur de Châteauneuf, ſur le même ſujet.* 72
COMPLIMENT *à Madame la Ducheſſe du Maine, ſur le même ſujet.* 93
DISCOURS *à l'Aſſemblée générale du Clergé de France, au ſujet de l'érection de l'Evêché d'Alais* 75
COMPLIMENT *de condoléance à un Commandant de Province.* 78
DISCOURS *ſur la réception de Monſieur l'Abbé Poncet à l'Académie de Nîmes.* 80
HARANGUE *prononcée devant la Reine d'Angleterre, par Monſeigneur l'Evêque de Nîmes, à ſaint Germain en Laie le 4 Juin 1695.* 82
HARANGUE *au Roi, au ſujet de la Paix, 1697.* 86
DISCOURS *prononcé par Monſieur* FLECHIER, *à l'ouverture des Etats.*

de Languedoc. 90

HARANGUE *faite à Monſeigneur le Duc de Bourgogne, accompagné de M. le Duc de Berry, à la porte de l'Egliſe de Nîmes, le 2. Mars* 1701. *par M. Eſprit* FLECHIER, *Evêque de Niſmes, à la tête de ſon Chapitre.* 94

DISCOURS *pour la cérémonie de la bénédiction des drapeaux d'un bataillon Suiſſe.* 99

DISCOURS ACADEMIQUES de M. l'Abbé FLECHIER.

LA *gloire d'un Auteur célébre eſt plus grande que celle d'un parfait Orateur.* 103

L'ELOQUENCE *de la Chaire eſt plus difficile que celle du Barreau.* 111

UN *Général d'armée, ſans les ordres du Souverain, peut ſe battre en duel pour le bien de l'Etat, étant aſſuré de la victoire.* 131

IL *eſt expédient d'avoir des ennemis, & la vertu tire plus d'éclat de la calomnie que de la louange.* 127

L'ELOQUENCE *a jetté les premiers*

fondemens de la ſociété civile. 135
IL *eſt plus glorieux de mourir ſur la brèche en combatant pour la patrie, que d'expirer ſur la tribune en parlant pour le public.* 141
QUE *la condition de ceux qui vivent ſans ambition eſt préférable à la condition de ceux qui ſe portent à des choſes qu'ils ne peuvent obtenir que tres difficilement.* 145
LA *grace de ſouffrir conſtamment les maux qui nous arrivent, eſt préférable à la faveur d'être toûjours heureux.* 153
LA *bonté & la beauté ſont également l'objet de l'amour.* 160
LES *paſſions des femmes ſont plus violentes que celles des hommes* 167
LA *crainte de ceux qui parlent en public eſt un effet de la raiſon, & non pas du tempérament.* 172
LA *femme doit préférer la vie de ſon pére à celle de ſon mari.* 176

TABLE

POESIES LATINES.

Eminentissimo Cardinali JULIO MAZARINO, *Carmen eucharisticum. Ob pacem Galliæ & Hispaniæ partam, anno* 1660. 185

In itinerarium illustrissimi BRIENNÆ COMITIS, *Carmen. anno* 1662. 191

Augustissimi Galliarum DELPHINI *Genethliacon.* 195

Circus regius, sive pompa equestris LUDOVICI XIV. *Carmen heroicum.* 209

De Religiosissimi Doctissimique viri JOANNIS FRONTONIS, *Canonici Regularis Congregat. Gallicanæ sanctæ Genovefæ, & Universitatis Parisiensis Cancellarii obitu* 1663. *Ad V. C. Petrum Kalemannum Epistola.* 255

Ad illustrissimum virum Franciscum Ludovicum LE FEVRE DE CAUMARTIN, *Regi à consiliis & à supplicibus libellis. Pro restituta filii sui valetudine. Soteria.* 259

IN *Conventus juridicos Arvernis habitos anno* 1665. *Carmen.* 275

Epitaphium ANTONII D'AUBRAY, 281
Illustrissimo Ecclesiæ Principi SPIRITUI FLECHERIO, *Nemausensium Episcopo. Ode,* 282

POESIES FRANÇOISES,

PLAINTE *de la France à Rome Le 20. Août 1662. Elegie.* 287
AU *Roi sur sa dernière maladie avant 1666. Ode.* 295
LA *Reine au Roi, sur ses travaux de la guerre, l'an 1667. Elegie,* 303
ELOGE *du Roi à Monsieur Colbert, 1667,* 310
L'HERCULE *François, ou explication d'un dessein de M. le Brun, pour M. de Seignelay. l'an 1668.* 318
SUR *les conquêtes du Roi. Ode.* 323
SUR *le second mariage de Monsieur de Canmartin, en 1664. Elegie,* 329
DIALOGUE *premier sur le Quiétisme,* 336
DIALOGUE *second sur le Quiétisme,* 355
DIALOGUE *troisième sur le Quiétisme,* 371
DIALOGUE *quatrième sur le Quiétisme,* 388

TABLE.

A *Monſeigneur l'Evêque de Niſmes, ſur le vol qu'on lui avoit fait des deux premiers chants de ſon Poëme ſur le Quiétiſme. On l'exhorte à donner le reſte.* 401

A *Monſeigneur l'Evêque de Nîmes, Madrigal. De M. l'Abbé Boſquillon, en lui préſentant un recueil de ſes ouvrages.* 407

INSCRIPTION *pour le portrait de Meſſire Eſprit Flechier, Evêque de Nîmes. Gravé par le célébre Edelinck en.... De M. l'Abbé Boſquillon.* 408

Fin de la Table.

L'Approbation & le Privilége ſont au premier Volume des Oeuvres poſthumes.

MÊLÉES
DE
M. FLECHIER
ÉVÊQUE DE NISMES.

HARANGUE

Prononcée dans l'Academie Françoiſe, par Monſieur l'Abbé FLECHIER, *le 12. Janvier 1673.*

MESSIEURS,

SI j'avois reçû l'honneur que je reçois aujourd'hui, avant que le Roi

vous eût honorez de ſa protection, j'aurois employé tout ce diſcours à vous faire connoître combien je m'eſtime heureux d'avoir une place parmi vous, d'entrer dans un commerce que la vertu, l'amitié & le bon uſage des lettres humaines rendent ſi précieux & ſi agréable; de voir mon nom avec tant de noms illuſtres; de partager avec vous cette réputation que vous avez toute acquiſe, & que je n'aurois jamais méritée; de profiter de vos lumiéres & de vos exemples, & d'apprendre de vous toutes les graces du diſcours, toutes les regles de la politeſſe.

J'aurois rappellé dans votre mémoire la naiſſance de cette illuſtre Compagnie ſous un Roi que la juſtice, la piété, les victoires, & la grandeur des évenemens de ſon regne auroient pû rendre incomparable, s'il n'eût laiſſé un fils qui ſurpaſſe tous ceux qui l'ont précédé, & qui trouvera à peine à l'avenir des ſucceſſeurs qui lui reſſemblent. J'aurois parlé de ce grand Cardinal qui crût que ce n'étoit pas aſſez d'avoir

Loüis XIII.

Le Cardinal de Richelieu.

employé tous ſes ſoins & toutes ſes veilles pour la grandeur de ſon Maître, s'il ne lui conſacroit encore les vôtres ; & que les Alpes forcées, la mer captive ſous ſes digues, les forts de la rebellion abbatus avec les rebelles, pouvoient laiſſer une grande gloire, mais que vous ſeuls dans vos écrits pouviez en donner une immortelle.

J'aurois parlé de ce Chancelier célébre, qui après avoir rendu ſes oracles dans les Tribunaux ſuprêmes de la Juſtice, venoit préſider à ceux que vous rendez dans vos aſſemblées, & qui ſe croyoit chargé de la gloire & de l'avancement des belles lettres, comme il l'étoit de la protection des biens & de la fortune des peuples. Après avoir ainſi mêlé vos loüanges à celles de vos protecteurs, conſidérant ce que vous êtes & ce que je ſuis, touché d'une juſte reconnoiſſance, & d'une pudeur raiſonnable, j'aurois crû m'être acquité de ce devoir en rougiſſant de mes défauts, & en me loüant de la grace que vous m'auriez faite.

Feu M. le Chancelier.

Mais aujourd'hui, MESSIEURS, que vous êtes ſous la protection d'un Roi ſi grand par l'excellence de ſon génie, par la gloire de ſes exploits, par l'étenduë de ſa puiſſance, ſouffrez que je ne parle plus de vos proſpéritez paſſées, que j'oublie pour un peu de tems l'honneur même que vous me faites, pour penſer à celui que vous avez reçû, & que ſans vous ennuier par des ſentimens d'une modeſtie importune, je vous félicite de votre gloire.

Quel heureux changement dans la fortune des gens de lettres? Autrefois ils révéroient de loin la grandeur & la majeſté des Rois, qu'ils ne connoiſſoient que ſur la foi de la renommée. A peine le ſon de leur voix arrivoit-il juſqu'aux oreilles de ceux dont ils chantoient les victoires. Ils entroïent quelquefois dans le cabinet de quelque Mécéne, mais ils n'approchoient preſque jamais des Palais d'Auguſte; & ſoit par un mépris généreux des vaines grandeurs, ſoit par une juſte indignation contre l'ignorance de leur ſiécle, ils vi-

voient dans leurs ſolitudes envelopez dans leur propre vertu, & s'éloignoient de la Cour des Rois, où le faſte l'emportoit ſur la modeſtie, & où la fortune étoit preſque toûjours plus honorée que la ſageſſe.

Il étoit réſervé au plus grand des Rois de rétablir l'honneur des lettres en votre faveur, de vous ouvrir ſon propre Palais, de vous faire trouver dans le Louvre même toutes les douceurs de la retraite, de vous donner un noble repos à l'ombre de ſon Thrône, de ſe faire, au milieu de cette Cour ſuperbe & tumultueuſe, comme une Cour paiſible & modeſte où régne une honnête émulation, & où des ames tranquilles & deſintéreſſées travaillent à s'enrichir des biens de l'eſprit, & cherchent une gloire plus pure que celle des ames vulgaires.

Que ſi vous trouvez tant de gloire dans la grace qu'il vous a faite, vous n'en trouverez pas moins dans votre propre reconnoiſſance, puiſqu'en loüant votre auguſte Protecteur, vous pouvez mériter vous-mêmes des loüanges immortelles. Il n'eſt

rien de ſi commun que de faire l'éloge des Princes, mais il n'eſt rien auſſi de ſi difficile. Comme on ne trouve pas toûjours en ce qu'ils ſont ce qu'ils doivent faire, on eſt ſouvent réduit à loüer en eux, non pas ce qu'on y voit, mais ce qu'on y ſouhaite, & à laiſſer la vérité pour la bienſéance. Il faut ſe jetter adroitement ſur leur naiſſance & ſur la gloire de leurs Ancêtres, & pour trouver quelque choſe de grand, il faut ſouvent le chercher hors d'eux-mêmes.

Mais ici le Prince eſt audeſſus de ſa dignité. Sa vie fournit aſſez pour ſon éloge, ſans s'arrêter à ſa fortune. Comme ſa naiſſance l'a rendu le plus grand des Rois, ſes ſentimens & ſes actions le rendent le plus grand des hommes. Ces Provinces conquiſes, ces déſordres bannis, ces Loix rétablies, ces arts floriſſans, ces lettres que vous cultivez avec tant de ſuccès, honorées de ſes ſoins & de ſon eſtime, ce courage ſi actif dans ſes expéditions militaires, cette ſageſſe ſi éclairée dans ſes conſeils, cette vigilance ſi attentive dans la mul-

titude des affaires, ne ſont-ce pas des matiéres qui peuvent combler de gloire ceux qui les traitent ?

Je connois votre modeſtie, MESSIEURS, & il me ſemble que vous me dites que la vertu héroïque étant au-deſſus des loix & des maximes ordinaires, elle a certains excès glorieux qui l'élevent au-deſſus des paroles & des imaginations communes. Il eſt vrai qu'il y a une grandeur naturelle où l'art ne ſauroit atteindre ; que l'éloquence ne peut exprimer tout ce que la valeur peut faire ; qu'elle trouve des actions plus nobles & plus hardies que ſes figures ; qu'elle a l'adreſſe de relever les petites choſes, mais qu'elle a le malheur de ſuccomber ſous les grandes, & que pour travailler à la gloire d'un héros, l'Orateur le plus éloquent s'expoſe ſouvent à perdre la ſienne.

Mais je ſais que comme il y a des ames élevées qui ſe portent aux grandes actions ; il y a des eſprits choiſis qui ſavent donner de grandes loüanges, qui ſont éclairez dans leurs jugemens ; ſolides dans leurs raiſons,

agréables dans leurs diſcours, juſtes dans leurs expreſſions, qui ſont enfin ce que vous êtes. Pour moi qui me trouve aujourd'hui dans les mêmes engagemens, & qui n'ai pas reçû du Ciel les mêmes ſecours, j'eſpére que la grandeur même du deſſein ſuppléra à la foibleſſe de mon génie. Dans les autres éloges les actions ſont ſoûtenuës par l'éloquence, dans celui-ci l'éloquence eſt ſoûtenuë par les actions, l'eſprit ſort en quelque façon de lui-même & s'éleve avec ſon ſujet, & ſans emprunter des couleurs & des beautez étrangéres, une ſi grande matiére eſt elle-même ſon ornement.

Que ſi la protection du Prince vous eſt ſi glorieuſe, j'oſe dire, MESSIEURS, qu'en vous protégeant il ſe fait honneur à lui-même, & que le ſoin qu'il prend de votre repos contribuë à ſa propre gloire. S'il ſçait l'art de régner & de conquerir, vous ſavez l'art d'écrire ſon régne, & de faire admirer ſes conquêtes; & où peut-il trouver que dans vos ouvrages, l'immortalité que ſes grandes

actions lui ont méritée ?

Les ſtatuës érigées dans les places publiques, les inſcriptions gravées ſur des colonnes, les trophées élevez ſur un champ de bataille, les ſurnoms empruntez des Villes ou des Provinces conquiſes, ſont de glorieux monumens qui conſervent la réputation & la mémoire des Princes. Mais outre que ce ne ſont que des éloges muets, des titres vuides, & des repréſentations imparfaites, ils ne peuvent être qu'en peu de lieux, & ne durent que peu de ſiécles. Le tems conſume les métaux les plus durs, efface les caracteres les mieux gravez, & renverſe les plus beaux trophées.

Il n'y a que les ouvrages de l'eſprit qui puiſſent donner une véritable gloire. Ils tiennent de la nature & de l'excellence de leur principe, & ſont preſque auſſi vifs & auſſi immortels que l'eſprit même qui les a produits ; ils recüeillent tous les mouvemens du cœur & de l'ame des héros ; ils en forment de vives images qui excitent par-tout l'eſtime & l'émulation ; & paſſant de mémoire en

mémoire juſqu'à la derniére poſtérité, ils leur font comme un triomphe perpétuel par tous les climats & dans tous les ſiécles.

Auſſi lorſque le Roi prêt à marcher à la tête de ſes armées ſe déclara votre Protecteur, je contai parmi ſes proſpéritez la grace qu'il vous avoit faite. Je crûs deſlors que le Ciel qui le deſtinoit à punir l'orgueil & à rétablir les autels, vous avoit deſtinez à loüer ſa valeur & ſa piété, & que le même feu qui alloit animer ſon courage, devoit animer votre zèle.

En effet, MESSIEURS, qui peut découvrir mieux que vous toutes les ſources de cette guerre? Qui peut donner plus d'horreur de l'inſolence de ces peuples qui violoient impunément la foi des traitez, & qui ſoûlevoient par des négociations ſecrettes toutes les Cours de l'Europe contre un Roi à qui ils n'avoient rien à reprocher, ſinon qu'il leur avoit paru trop puiſſant. Ne pouvant décrier les actions d'un Prince ſi juſte, ils tâchoient de rendre ſes intentions

ſuſpectes. Ils s'érigeoient en arbitres de la paix & de la guerre, & ne pouvoient s'accoûtumer ni à craindre la colére des Rois, ni à reconnoître leurs bienfaits. Ils s'élevoient enfin contre leurs Alliez comme ils s'étoient ſoûlevez contre leurs Maîtres, & donnant le nom de politique à leur perfidie, ils croyoient pouvoir ſe maintenir par l'ingratitude, comme ils s'étoient établis par la révolte.

Une ame moins élevée que la ſienne eût ſuivi l'impétuoſité de ſon reſſentiment, & faiſant ſervir tout ſon pouvoir à l'éclat de ſon indignation, elle eût immolé à ſa haine ou à ſa vengeance tout ce qui attaquoit ſa réputation ou ſa grandeur. Mais ce Prince modéré a vû croître l'orgueil de ſes ennemis ſans s'émouvoir & ſans ſe plaindre, & par une eſpèce de fiére clémence, tenant la foudre ſuſpenduë, il a mépriſé pendant trois ans leurs inſolentes railleries.

Vous ſeuls, MESSIEURS, pouvez exprimer noblement ce tempérament héroïque de puiſſance ſans

orgueil, de fierté ſans emportement, de reſſentiment ſans aigreur, de juſtice ſans paſſion, de prudence ſans foibleſſe, de valeur ſans témérité.

Toute la poſtérité le verra dans vos ouvrages comme nous l'avons vû, pourvoïant à tout ſans interrompre ſon repos, réglant les mouvemens de toute l'Europe ſans ſe mouvoir, agiſſant ſans relâche & toutefois ſans empreſſement, préſidant aux agitations du monde, & joüiſſant de ſa propre tranquillité. On eût dit qu'il ne penſoit qu'à ſe repoſer dans ces Palais enchantez où l'art a mis toutes les graces de la nature. Cependant il mêloit ſes ſoins avec ſes divertiſſemens, & même en ſe délaſſant il effaçoit les mauvaiſes impreſſions qu'on avoit données de ſa puiſſance; il retenoit ſes voiſins tant par la crainte de ſes armes, que par l'admiration de ſes vertus; il rompoit ces ligues qu'on croyoit éternelles, & il ôtoit l'alliance de tous les Princes à ceux qui n'avoient pas aſſez révéré la ſienne.

Mais lorſque la vengeance a été non ſeulement juſte, mais encore né-

ceſſaire, avec quelle ardeur eſt-il allé partager les fatigues & les dangers mêmes de la guerre avec les moindres Officiers de ſes armées ? Quelques-uns ont crû que la ſageſſe étoit la vertu des Rois, & que la valeur n'étoit que la vertu des particuliers ; que c'étoit un droit de la royauté de joüir du fruit des victoires & de laiſſer à d'autres la peine de vaincre ; qu'un Prince devoit être immobile dans le centre de ſon empire, ſans commettre ſa réputation à la fortune des armes ; qu'il ſuffiſoit qu'il ſe réſervât le commandement & l'autorité, & qu'il fît mouvoir de loin tous les reſſorts de la guerre.

Notre Héros ne connoît pas cette timide politique. Pour affermir le repos de ſes peuples, il va combattre lui-même ceux qui le troublent. Il croit que c'eſt une juſtice qu'il doit à ſes ſujets, que de leur montrer le chemin de l'honneur, de reconnoître leur valeur par lui-même, & de récompenſer le mérite après en avoir été le témoin. Il ſait que les yeux du Prince répandent je ne ſais quelle in-

fluence de courage & d'ardeur dans ſes armées, & que ces grands corps ſont d'autant plus forts & plus agiſſans qu'ils reçoivent de plus prés les impreſſions de leurs mouvemens & de leur force. Il connoît enfin que ce n'eſt pas tant la pompe & la majeſté qui fait les Rois, que la grande & la ſuprème vertu ; qu'il y a un honneur qu'ils ſe doivent à eux-mêmes, & qu'on ne ſauroit jamais leur rendre, & que leur véritable gloire eſt celle qu'ils vont chercher juſques dans ſon principe, par les travaux & par les difficultez qui l'environnent.

M. Godeau Evêque de Vence.

Que n'ai-je, MESSIEURS, la délicateſſe, la facilité, le tour d'eſprit de celui de qui j'ai l'honneur de remplir la place, pour décrire les marches d'armées, les priſes des villes, les paſſages de rivieres, la rapidité des victoires de ce Conquerant, qui ſe partage & ſe multiplie en autant d'endroits qu'il a d'armées différentes, & qui parcourt les Provinces de ſes ennemis avec tant de viteſſe, qu'ils ne ſavent preſque jamais où il eſt, & qu'ils ſavent tout-

jours qu'il vient de vaincre !

Que ne puis-je exprimer comme vous feriez, ce que ſon nom ſeul vient de faire ſur nos frontiéres ! Les vaincus ſembloient avoir repris courage. Ils oſoient attaquer nos places, eux qui n'avoient oſé défendre les leurs. Le Roi part. Au ſeul bruit de ſa marche les aſſiégeans tremblent comme s'ils étoient aſſiégez eux-mêmes. Ces deſſeins ſi infaillibles & ſi concertez, ces ſecours ſi puiſſans & ſi invincibles ſe diſſipent avec eux, & il ne leur reſte que la miſérable conſolation d'avoir montré avec beaucoup de foibleſſe, au moins un peu de témérité.

Mais j'éleve ma voix inſenſiblement, & je ſens qu'animé par votre préſence, par le ſujet de mon diſcours, par la majeſté de ce lieu, j'entreprends de dire foiblement ce que vous avez déja dit, ou ce que vous direz avec tant de force. C'eſt à vous, MESSIEURS, à faire les couronnes de ce Vainqueur ; Je ne puis que ſemer quelques fleurs ſur la route de ſon triomphe. C'eſt à vous à tirer

ces traits hardis qui le repréſentent & qui lui donnent ſon air de grandeur ; je ne puis que mêler de foibles couleurs, & faire d'une main tremblante quelques copies de ces parfaits originaux. Mais ſi je ne ſuis pas aſſez heureux pour ſoûtenir l'honneur que me fait aujourd'hui cette ſavante Compagnie, je puis dire que je ſens en moi quelque choſe qui n'eſt pas indigne d'elle, une vénération profonde pour tous ceux qui la compoſent, & un zèle tres ardent pour la gloire du plus grand Roi du monde qui la protége.

RÉPONSE

de Monſieur l'Abbé Flechier au diſcours de Monſieur l'Abbé Huet le jour de ſa réception à l'Académie Françoiſe. Le 13. Août 1674.

MONSIEUR,

L'Académie n'entreprend pas de répondre aux loüanges que vous lui avez données, ni de vous donner celles que vous méritez vous-même. Le remerciment que vous venez de lui faire la confirme dans l'opinion qu'elle avoit de vous ; & la reconnoiſſance que vous lui avez témoignée ſi éloquemment, lui fait connoître combien vous étiez digne de la grace que vous croyez qu'elle vous a faite.

Vous appellez ainſi, MONSIEUR, le choix qu'elle a fait de vous pour remplir une de ſes places, & vous

croyez tenir de ſa bonté ce que vous ne devez qu'à ſon jugement & à ſa ſageſſe. Quelque déſir qu'elle eût depuis ſi long-tems de vous voir dans ſes aſſemblées, elle a ſuivi ſes loix plûtôt que ſes inclinations ; rien ne l'a prévenuë en votre faveur que votre propre mérite ; elle a eu plus d'égard à ſa dignité qu'à vos emplois, & cherchant à ſe faire approuver du public plûtôt qu'à ſe ſatisfaire elle-même en vous aſſociant à tant de perſonnes illuſtres qui la compoſent, elle a bien prétendu vous faire honneur, mais elle n'a pas crû vous faire grace.

Elle regrettoit la perte qu'elle avoit faite, & ne penſoit qu'à la réparer. Vous le ſçavez, MONSIEUR, elle voit avec douleur céder à la néceſſité fatale des ans ces hommes choiſis qui préſidérent à ſa naiſſance, qui formérent ſa premiére réputation, qui ont ſuivi toutes ſes fortunes, & qui l'ont relevée par leurs ouvrages juſqu'au degré de gloire où elle eſt montée ; ces hommes de ce premier âge, où les lumiéres étoient ſi pures,

la ſociété ſi douce, l'émulation ſi noble, la vie ſi tranquille & ſi innocente ; ces hommes qui ayant reçû, pour ainſi dire, les prémices de l'eſprit Académique, l'ont entretenu dans la Compagnie, & qui joignant la raiſon à l'uſage, & les réflexions à l'expérience, ont été tout enſemble nos compagnons & nos maîtres, & nous ont laiſſé des régles & des exemples de bien parler, de bien écrire, & de bien vivre.

Tel étoit celui dont vous occupez aujourd'hui la place ; ſon imagination vive & féconde, ſon diſcours pur & poli, ſa raiſon droite & éclairée, ſon génie noble & élevé, ont paru dans ces narrations ingénieuſes, où ſous des noms de Héros ſuppoſez, il repréſente des vertus véritablement héroïques. M. de Gombervillle.

Ces pertes ne peuvent être que très-ſenſibles, mais graces au Ciel, elles ne ſont pas irréparables. Le ſiécle eſt fertile en beaux eſprits, nos ſuffrages ne peuvent tomber que ſur de bons ſujets, & nous n'avons jamais eu plus de droit d'eſpérer cette glo-

rieuſe immortalité que le deſtin ſemble avoir promis à l'Académie.

Vous commencez, MONSIEUR, à y partager avec nous tous les avantages qui s'y rencontrent : juſqu'ici il manquoit quelque choſe à votre gloire & à votre réputation, & vous montez aujourd'hui comme d'un degré dans l'ordre des lettres.

Quelle douceur ne trouverez-vous pas dans nos aſſemblées ? Là, ſous les loix d'une agréable ſociété ſe fait un commerce d'eſprit où chacun fournit de ſon fond & profite de celui des autres : chacun vient s'y décharger en commun des tréſors qu'il a recueillis dans ſes études particuliéres ; il ſe forme comme un cercle brillant, où pluſieurs penſées, comme autant de lignes de lumiére, venant à ſe réünir en un point, réflechiſſent après ſur le public. La communication, le conſeil, l'exemple, tout inſtruit, tout excite une loüable émulation ; on s'affermit dans ſes connoiſſances ; on s'éclaircit dans ſes doutes ; on ſe défait de ſes préventions ; on régle ſes études ; on polit ſes diſcours ; on redreſſe ſes jugemens.

C'eſt à ces ſoins & à ces ſecours mutuels que notre ſiécle doit tant d'ouvrages où l'on admire également la force & la délicateſſe de l'eſprit ; ces traductions ſi nobles & ſi naturelles, qu'on quitte ſouvent les originaux pour les copies ; ces Poëſies ingénieuſes, qui ont fait les délices de la Cour & de la Ville ; ces Tragédies qui étalent pompeuſement ſur nos théâtres les Héros anciens avec toute la grandeur & la majeſté qu'ils avoient autrefois dans la Grece & dans l'Italie ; ces traitez de Phyſique ou de Morale, dépoüillez des duretez & des rudeſſes d'une autre Philoſophie, où l'on trouve la ſolidité & l'agrément tout enſemble ; ces Hiſtoires qui remettent devant nos yeux les ſiécles paſſez, ou qui préparent à la poſtérité le ſiécle préſent, les unes lûës avec plaiſir, les autres attenduës avec impatience.

Comme autrefois c'étoit aſſez pour animer les braves de Sparte, de leur montrer des trophées d'armes, des inſcriptions & des portraits de leurs ancêtres, ou de leur raconter en peu

de mots les guerres & les victoires de leur République ; j'ai crû, MONSIEUR, que pour réveiller en vous l'ardeur que vous avez toûjours euë pour les lettres, je n'avois qu'à vous faire le plan de nos assemblées, & à rappeller en passant dans votre mémoire les travaux & la gloire de nos Confréres, qui deviennent aujourd'hui les vôtres.

Si j'avois à parler à quelqu'un qui ne fût que médiocrement touché de l'amour des sciences, je me servirois du pouvoir que donne la Compagnie à ceux qui ont l'honneur de parler pour elle. Je dirois qu'un Académicien n'est pas un homme sans fonction dans la République des Lettres; qu'il a ses régles & ses obligations ; que s'étant chargé volontairement d'une portion du travail commun, il doit répondre de ses occupations & de son loisir ; qu'il s'engage en une discipline, qui toute douce & toute libre qu'elle est, ne laisse pas d'avoir ses soins & ses assujettissemens ; qu'il est d'un homme sage de remplir jusqu'au moindre de ses devoirs ;

qu'il ſeroit dur de gémir dans la ſervitude, mais qu'il n'eſt pas ſéant d'abuſer de ſa liberté ; & qu'enfin dans toutes les ſociétez bien réglées il y a des coûtumes qui valent des loix, & des bienſéances, qui ſans donner aucune contrainte, ne laiſſent pas d'impoſer une eſpèce de néceſſité.

Mais je ſais, MONSIEUR, les intentions de l'Académie : elle n'entend pas que je vous faſſe de ſa part des exhortations inutiles, elle connoît la paſſion que vous avez toûjours euë pour tous les exercices Académiques. Apprendre les Langues les plus difficiles, connoître les Livres & les Auteurs, foüiller curieuſement dans la plus ſombre antiquité ; ç'ont été vos premiers plaiſirs & comme les jeux de votre enfance. Les études continuées de l'un à l'autre ſoleil, les jours confondus avec les nuits, l'avidité de tout apprendre & de tout ſavoir, les longues lectures, où le travail des yeux ſuffiſoit à peine au plaiſir de l'eſprit, ç'ont été les emportemens de votre jeuneſſe.

Que dirai-je de ces voïages entre-

pris, non par une vaine curioſité de voir des Cours étrangéres, ni par un déſir ambitieux de faire valoir ſes talens & d'avancer ſa fortune, mais pour communiquer avec les ſavans & pour voir une Reine célébre, qui plus touchée du déſir de ſavoir que du plaiſir de régner, établiſſoit la politeſſe dans des Provinces autrefois barbares. Que dirai-je de cette modération qui vous fit préférer les douceurs de la retraite à l'honneur d'inſtruire ce jeune Roi qui remplit aujourd'hui le Thrône du grand Guſtave? Que dirai-je de ces Académies dont vous avez été un des principaux ornemens, de celles dont vous avez été le chef? Ne ſont-ce pas autant de gages de l'eſtime & du zèle que vous aurez pour l'honneur de cette Compagnie, en un tems où ſa ferveur ſe renouvelle, & où elle acheve ce grand ouvrage qui lui a coûté tant de travaux & tant de veilles?

Et certes on peut croire que ce n'eſt ni la difficulté de l'entrepriſe, ni le relâchement de ceux qui la conduiſoient qui en ont retardé ſi long-

tems

tems l'execution ; c'eſt plûtôt une certaine fatalité qui réſerve aux ſoins & aux ordres du plus grand des Rois la fin & la perfection de toutes les grandes choſes. Il étoit juſte qu'après avoir déſarmé le crime, arrêté le luxe des particuliers & les diſſipations publiques, réprimé la licence dans ſes armées, purgé la juſtice de ce qu'elle avoit d'incommode ou de mercenaire, aboli la fureur des duels, & donné par ſes édits & par ſes exemples la véritable idée de la valeur ; il étoit juſte, dis-je, qu'après avoir réglé toutes les parties de ſon Royaume, il reglât encore les belles lettres ; qu'il réformât la langue des peuples comme il en avoit réformé les mœurs ; qu'il leur apprît à bien parler après les avoir obligez à bien vivre ; & qu'en un tems où il fait des actions ſi éclatantes, il fournît à ſes ſujets les moïens de les raconter noblement.

C'eſt à vous, MONSIEUR, qui partagez avec nous l'honneur de ſa protection, de partager la reconnoiſſance que nous lui devons. Faites des

portraits de lui qui puiſſent ſervir d'exemple à la derniére poſtérité, & pour dire quelque choſe de plus, contribuez par vos ſoins & par vos lumiéres à faire un portrait vivant de ſes héroïques vertus, dans l'eſprit de ce jeune Prince qui rempli de grandes maximes pour ſa conduite & de grands principes pour ſes études, commence déja d'être le Juge de nos ouvrages, & comme le ſecond Protecteur de l'Académie Françoiſe.

HARANGUE

Faite au Roi, par Monſieur l'Abbé Flechier, au nom de l'Académie Françoiſe, ſur la conquête de la Franche-Comté 1674.

SIRE,

L'Académie Françoiſe vient à ſon tour donner des marques de ſon zèle pour la gloire de VOTRE MAJESTE', & pour la proſpérité de ſes armes. L'honneur qu'elle a d'être ſous votre auguſte protection, la rend tres ſenſible à tous les heureux évenemens de votre régne, & les ſoins qu'elle prend par vos ordres de la pureté & de la politeſſe de la langue, lui donne quelque droit de parler à V. M. ſur le ſujet de ſes victoires.

Nous les avons appriſes avec joie, ces victoires, SIRE, mais nous n'en avons pas été ſurpris. Nous ſa-

vons que rien ne peut arrêter le cours de vos glorieuſes entrepriſes. La ſageſſe elle-même les forme & les conduit, la fortune les accompagne, la valeur les exécute, la gloire les couronne. Auſſi nous ne comptons dans vos expéditions militaires ni le nombre de vos troupes, ni les forces de vos ennemis. V. M. marche, nous ſommes aſſûrez du ſuccès.

Ce n'eſt pas, SIRE, qu'il ne fût aiſé de prévoir les difficultez de votre derniére conquête. Ces villes qu'on croyoit imprenables; ces forts preſque inacceſſibles; ces nations liguées enſemble pour les défendre; ces armées de terre & de mer qui menaçoient nos côtes & nos frontiéres, tout cela auroit pû nous étonner ſous un autre régne; mais ſous le vôtre, SIRE, nos ennemis ſeuls doivent craindre; plus ils s'oppoſent à vos deſſeins, plus ils augmentent votre gloire, & les grands obſtacles ne ſont pour V. M. que des ſujets d'exercer plus noblement ſa valeur, & des matiéres de plus grands triomphes.

Ce n'eſt pas en nous une préſomption téméraire, SIRE, c'eſt une confiance raiſonnable. V. M. nous a accoûtumez à ces grands évenemens qui paſſoient autrefois pour impoſſibles, & qui paroîtront un jour incroïables. Mais les lettres que vous protégez en répondront aux ſiécles à venir, & ſi elles ont quelque droit ſur l'immortalité des Héros, la poſtérité la plus éloignée dira de vous, SIRE,

C'étoit un Roi ſage dans ſes conſeils, vaillant dans ſes armées, moderé dans ſes victoires. Il n'avoit pour ennemis que ceux qu'avoit ébloüis l'éclat de ſa puiſſance ou de ſes Royales vertus. Ses alliez lui manquoient de foi, il n'en manqua jamais à perſonne; toute l'Europe étoit armée pour arrêter ſes conquêtes, & il arrêta toute l'Europe. Il rendoit des Provinces quand on lui demandoit la paix, il les reprenoit à force d'armes dès qu'on lui déclaroit la guerre, il foudroyoit des citadelles, il forçoit des villes, il gagnoit des batailles; c'eſt ainſi qu'il commençoit une de ſes campagnes.

En effet, SIRE, V. M. s'éleve au-deſſus des régles & des exemples. Elle qui met l'ordre par-tout, & qui n'offenſa jamais perſonne, renverſe pourtant tout l'ordre de la guerre. Elle fait en peu de jours ce qui devroit, ce ſemble, ſe faire en pluſieurs années, & trouve un certain art de vaincre, & d'abréger le tems des conquêtes, qui décrie tous les Capitaines qui l'ont précédé, & qui fera le déſeſpoir de tous ceux qui la doivent ſuivre.

C'eſt V. M. SIRE, qui eſt le principe de tant d'actions éclatantes. Cette prévoyance qui trouve le point fatal des évenemens & qui ſait prendre le moment de l'exécution; cette action ſi vive & ſi noble qui donne le mouvement à toutes ſes entrepriſes; ces ſoins agiſſans qui réglent & qui entretiennent la diſcipline: ces exemples qui animent la valeur & qui la produiſent; ces bienfaits diſtribuez avec choix, & toûjours prêts à tomber ſur le mérite; ces marques d'eſtime, plus précieuſes que les bienfaits, qui récompenſent les

grandes ames & les diſtinguent des ames communes ; cette familiarité majeſtueuſe qui donne de la confiance ſans diminuer le reſpect, & qui gagne le cœur de ceux qui ſervent dans vos armées ; c'eſt-là, SIRE, cet art qui fait les Conquérans & les Héros, qui aſſujettit des villes & des provinces, & qui déconcerte nos ennemis. Ils voient toutes leurs meſures rompuës ; leurs intelligences les plus ſecrettes ſe découvrent ; leurs flottes errantes menacent tout & n'attaquent rien ; leurs grandes armées ſont immobiles, & ne ſont que ruiner leur propre païs & ſe conſumer elles-mêmes, & leurs meilleures troupes vaincuës en pleine campagne, fuient encore devant leur vainqueur.

Les Princes qui vivent en repos au milieu de leur cour oiſive, n'ont pas les mêmes avantages. Ils ne ſauroient inſpirer à leurs troupes cette ardeur guerriére qu'ils n'ont pas eux-mêmes. Leurs armées ſont languiſſantes, chacun y eſt pour ſa fortune, ou pour ſa propre réputation pluſtôt que pour celle du Prince ; & quel-

que fidélité qu'on ait dans le ſervice, on n'y ſent point de joie ni d'empreſſement.

Vous ſuivez, SIRE, de plus nobles maximes ; vous marchez vous-même à la défenſe de vos peuples, & préférant l'honneur au repos, vous ne comptez pour rien vos victoires, ſi vous n'avez eu part aux périls & aux fatigues des combats. Votre camp & votre cour, ce n'eſt pour vous que la même choſe. Vos meilleurs courtiſans ſont vos plus braves guerriers. Vos travaux ſont vos ſeuls divertiſſemens, & quand la gloire vous appelle, vous ne commandez pas qu'on vous ſerve, mais qu'on vous ſuive. Auſſi tout céde à vos troupes invincibles & infatigables. Elles ſe font à l'envi un chemin à la victoire par le fer & par le feu, & chacun prodiguant ſon ſang, penſe plus à la fortune de vos armes qu'à la ſienne propre.

V. M. ne ſe contente pas d'animer ainſi ſes ſoldats & ſes Capitaines, elle fait quelque choſe de plus noble & de plus touchant ; elle ap-

pelle ſon fils dans ſon camp, & commence de l'aſſocier à ſes travaux & à ſa gloire. Vous montrez la guerre à ce jeune Prince avant qu'il ſoit en âge de la faire, & vous réſervant les ſoins les plus importans de ſon éducation Royale, vous allumez les premiers feux de ſon courage, & lui tracez vous-même ſur vos exemples le plan de ſes heureuſes deſtinées. Vous fûtes, SIRE, en cette occaſion toute ſon étude, & il vit en vous quelque choſe de plus grand que ce qu'il lit dans les hiſtoires. On remarqua dans ſes yeux & ſur ſon viſage la joie qu'il eut d'être témoin de vos victoires & l'impatience qu'il avoit de les imiter. Une ville obſtinée en ſa défenſe ſe rendit à ſon arrivée; & le Ciel ayant donné pour le fils les mêmes préſages qu'il avoit donnez autrefois pour le Pére, nous avons droit d'eſpérer de l'un ce que nous admirons aujourd'hui en l'autre.

Cependant l'Académie Françoiſe ne ceſſera de publier tant de glorieux ſuccès; elle ſeroit heureuſe,

SIRE, ſi elle pouvoit écrire & penſer auſſi noblement que vous ſavez agir. Quelque effort qu'elle puiſſe faire, vos actions feront plus de bruit que nos loüanges, & vous ne devrez qu'à vous-même toute votre immortalité. Mais ſi nous ne pouvons contribuer par nos écrits à votre gloire, nous tâcherons au moins de mériter par un profond reſpect & par une fidélité inviolable, l'honneur de votre Royale protection.

HARANGUE

*Faite à Monſieur le Chancelier * par Monſieur l'Abbé Flechier au nom de l'Académie Françoiſe.* 1677.

* Le Tellier.

MONSEIGNEUR,

Ce n'eſt pas aſſez pour nous, d'avoir pris part à la joie publique, quand le Roi pour couronner votre vertu, & pour récompenſer vos ſervices, vous a choiſi pour ſon Chancelier: il eſt juſte que nous venions nous-mêmes vous témoigner combien nous en avons été touchez.

Certain Génie qui préſide aux belles lettres, nous a, ce ſemble, deſtinez à faire paſſer à la poſtérité les grandes actions de ce Prince qui nous honore de ſa protection, & nous n'en voyons point de plus dignes d'être immortelles, que ces choix heureux & ſages, où ſon diſcernement, ſa

prudence, & ſon équité paroiſſent également, & où relevant la gloire d'un de ſes ſujets, il travaille ſans y penſer à la ſienne propre.

Vous aviez déja, pour vous, MONSEIGNEUR, tous les vœux & tous les ſuffrages de la France; il vous reſtoit encore un pas à faire pour votre fortune, mais il ne manquoit rien à votre réputation. Avant que vous fuſſiez arrivé au rang où vous êtes, chacun vous en avoit eſtimé digne; l'on ne pouvoit rien vous donner, qu'on ne crût vous être dû, & l'on convenoit que les charges avoient plus beſoin de vous, que vous des charges.

Mais le ſuffrage & le choix honorable du Prince qui vous éleve à la dignité la plus importante de ſon Royaume, eſt un témoignage public qu'il n'a point trouvé de probité plus reconnuë, de fidélité plus conſtante, de plus grande capacité, d'expérience plus conſommée.

Vous avez reçu cet honneur avec reſpect, & vous en joüiſſez ſans orgueil. Il ſemble que votre élévation

n'ait jamais ſervi qu'à donner plus d'éclat à cette modération dont vous avez fait une ſi longue habitude. Content de cette grandeur que donne le mérite, ſans vous ſoucier de celle que donne le faſte, vous avez conſervé la dignité de Miniſtre, ſans en avoir l'auſtérité.

Vous avez ſû l'art d'augmenter les graces & d'adoucir les refus par un accès facile, & par un accueil favorable. De tant d'hommes que la diverſité de vos emplois, ou la néceſſité de leurs affaires ont obligé de venir à vous, aucun ne s'en eſt jamais retourné qui ne fût ou content, ou conſolé. Ceux à qui vous pouvez accorder ce qu'ils demandent, ſe loüent plus de votre honnêteté que de leur fortune, & ceux à qui vous êtes contraint de le refuſer, ne ſe plaignent que d'eux-mêmes, ou de leur malheur.

Auſſi, MONSEIGNEUR, on vous a vû proſpérer ſans envie, & tout ce qui vous eſt arrivé d'heureux, a paſſé pour une bonne fortune publique. Quelle famille fut jamais plus

glorieuſe à l'Etat que la vôtre ? Pendant qu'un illuſtre Prélat s'y diſtingue par les lumiéres de ſon eſprit & par ſon zèle pour la diſcipline de l'Egliſe, tout le reſte s'y donne à l'Etat ; un pére, un fils y conſacrent également toute leur vie, l'un expérimenté même devant l'âge, l'autre infatigable, même malgré l'âge.

Le fils inſtruit par les conſeils, & par les exemples paternels, travaille avec ſuccès aux ſoins laborieux de la guerre & à la diſcipline des armées ; le Pére par ſa ſageſſe & par ſon équité, s'applique à rétablir l'autorité des loix & à régler l'ordre de la juſtice. L'un aſſemble vers la frontiére ces gros nuages où il prépare la foudre que le Roi lance tous les ans ſur ſes ennemis, l'autre dans le cœur & dans l'intérieur du Royaume, reçoit & communique les influences pacifiques que le Roi répand ſur ſes ſujets. L'un eſt l'inſtrument des victoires & des conquêtes de ſon Maître, l'autre eſt l'interprète de ſes volontez, & le dépoſitaire de ſa juſtice.

Auſſi, MONSEIGNEUR, nous

ne vous regardons plus ſeulement comme une des plus nobles parties de l'Etat, mais encore comme une partie du Roi même. Vous expliquez ſes intentions, vous entrez dans tous ſes ſecrets, vous préſidez à tous ſes tribunaux, vous rendez ſes oracles, vous diſtribuez ſes graces, & nous avons ſujet de croire que vous prendrez part à la protection particuliére qu'il donne à une Compagnie qui n'en eſt pas peut-être indigne, & qui du moins par le reſpect & la vénération qu'elle a pour vous, ne le cédera jamais à aucune autre.

DISCOURS FAITS, partie en 1692, partie en 1699, pendant les Etats de Languedoc.

COMPLIMENT

à Monsieur le Comte de Peyre, de la part des Etats de Languedoc.

MONSIEUR,

Nous voyons revenir avec plaisir le tour des années où vous avez accoûtumé de nous honorer de votre présence, & de présider à nos assemblées. Votre naissance, votre réputation, & votre attachement pour les intérêts de cette Province, vous ont acquis dans les Etats l'estime & la confiance de toutes les personnes qui les composent.

Nous reconnoissons en vous, Mon-

SIEUR, cette ſageſſe de conſeil & de conduite, cette nobleſſe de ſentimens, cette pénétration dans les affaires, cette prudence à concilier & à ménager les eſprits, cette autorité modeſte dont vous n'uſez que pour le bien des particuliers & pour la tranquillité publique. Le Roi ne pouvoit mettre ſes ordres & ſes commiſſions en des mains plus ſûres & plus fidèles, & la Province ne peut les recevoir avec plus de ſoumiſſion, & même avec plus de plaiſir qu'elle les reçoit de vous. Prévenuë de votre affection, de vos bons offices auprès du Roi, elle vous aſſûre par ſes Députez de ſa ſincére reconnoiſſance.

COMPLIMENT

à Monsieur le Comte du Roure, de la part des Etats de Languedoc.

MONSIEUR,

Nous voyons avec plaisir revenir ces années où nous avons accoûtumé de jouïr de votre présence, de profiter de vos conseils, & souvent d'apprendre de votre bouche ce que le Roi désire de nous.

Tout le monde connoît assez cette gloire ancienne & nouvelle que vous tirez de vos ayeux, & que vous répandez sur vos descendans; cet esprit cultivé, & rempli de toute sorte d'érudition & de belles lettres; cette mémoire qui ne vous refusa jamais de conserver ou de produire à propos ce que vous lui avez confié; cette fécondité de conversation qui fournit à tout, cette facilité de mœurs

qui s'accommode de tout.

Mais ce qui nous touche davantage, c'eſt l'intérêt que vous prenez à tout ce qui regarde l'honneur & le repos de la Province. Nous avons vû avec quel zèle vous agiſſez pour le bien public, avec quel air de ſageſſe & de dignité vous portez les ordres du Roi lorſque vous en êtes chargé, avec quel juſte tempérament vous ſavez ſelon vos fonctions, ou vous élever ou vous rabaiſſer dans nos aſſemblées.

Nous venons d'y voir entrer avec joie un fils qui eſt déja digne d'y repréſenter le Prince comme vous. Vous le conduiſez comme par la main dans le ſanctuaire de la Province. Vous voulez l'initier vous-même dans nos myſtères. Vous commencez à lui tranſmettre cette affection héréditaire que vous avez reçûë de vos Péres.

Agréez, MONSIEUR, que nous nous flations toûjours de l'attachement que vous avez pour un Corps, dont vous êtes une des principales parties, & que nous vous aſſûrions ici de l'eſtime & de la conſidération qu'on y a pour vous.

COMPLIMENT

à Monsieur de Baville de la part des Etats, 1697.

MONSIEUR,

C'eſt la coûtume de nos Etats de venir vous marquer auſſitôt qu'ils ſont aſſemblez, la reconnoiſſance qu'ils ont de l'affection & du zèle que vous avez pour le bien de cette Province. Comme vous ne perdez aucune occaſion de lui être utile, il eſt juſte qu'elle cherche celle-ci pour vous témoigner combien elle vous eſt redevable.

Si elle n'a plus cette joie que lui donnoit ſon ancienne opulence; ſi quelquefois elle a tremblé devant la face de l'exacteur; ſi nous l'avons vû gémir ſous le poids des charges publiques, nous avons imputé ces maux à la néceſſité du tems. Mais ſi du-

rant le cours de la guerre elle a joüi d'une douce tranquillité ; ſi elle a trouvé des moyens de ſe ſoûtenir encore dans ſa foibleſſe, & de réparer un peu ſes forces de tems en tems par ſon induſtrie & par ſon commerce, c'eſt à vos ſoins, MONSIEUR, c'eſt à votre application que nous le devons.

Ne pouvant nous décharger du fardeau que le beſoin de l'Etat nous impoſoit, vous n'avez jamais refuſé de l'adoucir. Quand nous avons demandé des graces qu'il ne vous étoit pas permis d'accorder, nous avons entrevû une volonté bienfaiſante au travers d'une obéiſſance forcée, & lorſque vous n'avez pas eu le plaiſir de nous ſoulager, nous avons eu du moins la conſolation de ſavoir que vous aviez la bonté de nous plaindre. Votre cœur a toûjours reſſenti le premier les peines qui pouvoient ſe faire ſentir aux nôtres, & dans les affaires qu'on a remiſes à votre jugement & à vos conſeils, vous avez mieux aimé être notre Solliciteur, que notre Juge.

Mais voici l'heureux tems où la bonté de votre cœur aura toute ſon étenduë, où votre inclination & vos devoirs s'uniront à faire fleurir cette Province, & où les douceurs de la paix, que vous travaillerez à nous procurer par vos bons offices, effaceront de notre memoire toutes les incommoditez qu'apporte la guerre.

Au lieu de plaintes, vous n'entendrez qu'actions de graces; nous joüirons en repos de notre bonheur, vous joüirez du plaiſir qui vous eſt le plus naturel & le plus ſenſible, je veux dire du plaiſir de faire du bien. Il ne paſſera par vos mains que des graces que vous nous aurez attirées, & dont vous ſerez le diſpenſateur; & vous n'aurez plus d'autre occupation que celle de nous faire ſentir les bienfaits du Roi, & de lui faire connoître notre fidélité & notre reconnoiſſance.

Nous nous flatons des eſpérances que vous nous avez ſolennellement données. Nous comptons ſur cette félicité dont vous ſerez le dépoſitaire, & dont vous vous êtes rendu

garant ; & nous avons autant de joie & d'impatience à vous en faire nos remercimens par avance, que vous en avez eu à nous en faire la promeſſe.

COMPLIMENT

au même, de la part des Etats.

MONSIEUR,

Si nous venons ici au nom des Etats de la Province, ce n'eſt ni bienſéance, ni coûtume ; c'eſt inclination, c'eſt devoir. Nous voyons en vous un mérite que nous ſommes obligez d'honorer ; nous recevons de vous des ſecours que nous ſommes bienaiſes de reconnoître ; & la juſtice que nous vous rendons, eſt un témoignage public des vertus que vous poſſédez ; & des graces que vous nous faites.

Nous admirons cet eſprit vaſte,

pénétrant, déciſif, à qui rien n'échape, & que rien n'arrête, dont les lumiéres ſont toûjours pures, & dont les vûës tombent toûjours ſur la juſtice & la vérité. Quelque nuage qui les couvre, ſupérieur à vos emplois, vous en rempliſſez les devoirs, mais vous n'en ſentez pas le poids. Une heureuſe facilité de connoiſſance & de jugement, vous met au-deſſus des difficultez & de la multiplicité des affaires ; il ſemble qu'elles ſe dévelopent devant vous, que vous n'avez beſoin ni de réflexion, ni de travail pour diſcerner la bonne cauſe d'avec la mauvaiſe, & que la vérité aime à ſe préſenter à vous, elle qui ſe plaît à ſe faire chercher aux autres.

Nous n'entreprenons pas, MONSIEUR, de loüer ici cette nobleſſe de cœur qui vous éloigne des intérêts & des paſſions, cette droiture qui vous attache au bien pour le bien, cette bonne-foi qui régne dans vos diſcours, cette fidélité que vous gardez dans vos amitiez, & tous ces agrémens que la naiſſance & l'éducation

cation ont mis dans vos mœurs pour le commerce de la vie. Il nous ſuffit de loüer ce qui fait le bonheur de la Province. Cette prudence qui régle tout, & qui joignant la douceur à la fermeté, maintient le repos & l'ordre parmi les peuples. Cette équité qui péſe au poids du ſantuaire les droits publics & particuliers. Cette vigilance qui court à tous les beſoins, qui prévient les mauvais deſſeins, qui dans ces tems difficiles, étoufe les ſemences de rebellion, qu'une inquiétude & un faux zèle de Religion pouvoient faire éclorre. Cette ſévérité diſcrétte qui compâtit aux foibleſſes, & qui ne punit que ce qu'elle ne peut corriger.

Ces grandes qualitez, MONSIEUR, ſont connuës à la Cour auſſi-bien qu'ici: toutes les fois que nous avons approché de ce ſantuaire où réſide la majeſté du Prince & la grandeur de l'Etat, nous avons vû que vos avis y ſont reçûs comme des oracles, & nous avons oüi des voix d'approbation & de loüange de votre conduite.

Nous y avons reconnu ſur-tout, MONSIEUR, l'affection que vous avez pour le bien & pour l'honneur de cette Province. Vous y repréſentez nos néceſſitez, vous y répondez de nos intentions, vous y faites paſſer nos vœux & nos prières ; le feu qui brule dans nos cœurs, vous le faites briller au pié du trône ; votre bonté emploie pour nous tout le crédit que vous acquiert votre ſageſſe, & vous faites valoir nos bons deſirs avec la même éloquence qui les a fait naître. Jugez, MONSIEUR, par la grandeur de ces ſervices, de celle de notre reconnoiſſance, & croyez que nous en conſerverons une éternelle mémoire. Ce ſont les ſentimens de la Compagnie, & de tous ceux qui la compoſent.

HARANGUE

à Monsieur de Baville, le 21 Novembre 1699.

MONSIEUR,

Un des premiers soins de nos Etats assemblez, est de nous députer ici, non pour y loüer la pénétration de votre esprit, la droiture de votre cœur, la justesse de vos sentimens, l'élevation de votre génie, justice qu'on vous rend également dans tout le Royaume.

Mais pour vous témoigner l'affection & la recommoissance de cette Province, qui ressent les obligations qu'elle vous a, qui voit vos grandes qualitez de plus près, & d'où, comme du centre de votre réputation, partent l'estime & l'approbation dont vous joüissez dans le monde.

C'est au nom de cette Province

que nous parlons aujourd'hui, MONSIEUR. La juſtice que vous rendez à ſes peuples, le ſoin que vous prenez de ſa tranquillité, le mouvement que vous donnez à ſon commerce, le zèle que vous avez pour la pureté de ſa Religion, l'habitude où vous êtes de l'aſſiſter de vos conſeils, de votre crédit, & de vos lumiéres, ſont des bienfaits continuels dont nous reconnoiſſons que nous vous ſommes redevables.

Si vous n'avez pas toûjours eu le bonheur de nous ſoulager, vous en avez eu le déſir. Vous avez adouci quand vous l'avez pû, la rigueur des tems. Dans les beſoins preſſans de l'Etat, vous n'avez pas oublié les nôtres. Tout ce qui eſt de vous dans votre adminiſtration, nous eſt toûjours avantageux & favorable, & lors même que nous craignons les affaires que vous traitez, nous aimons toûjours celui qui les traite.

Nous eſpérons, MONSIEUR, que ce ſera par vous que nous viendront les ſoulagemens de la paix. Nous connoiſſons cette humeur bien-

faiſante, qui vous fait goûter le premier la douceur du bien que vous avez fait, & nous venons vous remercier de vos bons offices avec autant de plaiſir que vous en avez à nous les rendre.

REMERCIMENT

aux Etats de Languedoc, pour la Députation au Roi.

MESSIEURS,

S'il ne faloit que de la reconnoiſſance pour la grace que vous venez de m'accorder, je trouverois de quoi ſatisfaire à ce devoir dans les ſentimens de mon cœur. Si vous ne demandiez que du ſoin & de la vigilance, j'y ſerois aſſez engagé par l'honneur que j'ai de recevoir vos ordres, & par le plaiſir que j'aurai de les exécuter. Mais je ſens bien que je n'ai pas cette capacité que

vous desirez, ou que vous suppo-ſez en moi. Que je ſerois heu-reux, MESSIEURS, ſi vous me donniez vos lumiéres en me confiant vos affaires, & ſi votre choix qui me rend content, pouvoit auſſi me rendre habile!

M. le Card. de Bonzi.

Mais que ne peut-on eſpérer, aſ-ſiſté du crédit de ſon Eminence? Vos intérêts lui ont toûjours été plus chers que les ſiens propres. Elle of-frira nos vœux, & ils ſeront exau-cez. Le plaiſir qu'on aura de la re-voir à la Cour, augmentera le déſir qu'on a de la ſatisfaire. Il agira pour le ſoulagement de cette Province, comme il a fait pour le repos & pour la gloire de l'Egliſe; & tandis que les ſemences d'union & de paix qu'il a jettées dans l'eſprit du Saint Pére germeront & fructifieront en leur tems, nous recüeillerons les fruits de ſa protection & de ſa faveur au-près du Prince.

Le mérite de Monſieur le Mar-quis de Gange, les ſoins de Monſieur de Rochepierre, les conſeils de M. Taurine, l'intelligence de Monſieur

Joubert, ſeront des ſecours conſidérables; & le déſir que j'aurai de reconnoître l'honneur que vous me faites, me fera exactement acquiter des affaires dont vous me chargez.

HARANGUE AU ROI,

de la part des Etats de Languedoc, ſur la priſe de Namur. 1691.

SIRE,

Nous venons préſenter à V. M. les vœux & les hommages d'une Province attentive à tous ſes devoirs & toûjours ſoumiſe à vos ordres. Il y a dans nos cœurs une loi plus forte que la coûtume qui nous améne. Nous voyons avec joie revenir ces jours heureux où ſous vos favorables regards; notre fidélité ſe renouvelle, & comme votre gloire croît tous les ans, nous ſentons auſſi tous les ans croître notre reſpect, notre zèle,

& notre reconnoiſſance.

Quelque expérience, SIRE, quelque confiance que nous ayions, vos entrepriſes ſurpaſſent toûjours notre attente, & rien ne vous ſemble digne de vous, que ce qui paroît impoſſible aux autres. Vous avez réduit ſous vos loix une Place qui ne connoiſſoit pas encore de vainqueur; qui ſe ſoûtenoit par ſes forces, & même par ſa réputation, qui renfermoit dans ſes murailles une armée entiére pour ſa défenſe; que les riviéres & les rochers, l'art & la nature à l'envi rendoient imprenable, & que la terre & le Ciel, par un déſordre des ſaiſons, avoient rendu preſque inacceſſible. Il faloit vaincre tout enſemble, le tems, les lieux, les ennemis, & les élémens. Vous les avez vaincus, SIRE, par vos fatigues, ſouffrez que nous le diſions encore en tremblant, par vos périls; & cette conquête vous doit être d'autant plus chére, qu'elle eſt le prix de votre valeur & le fruit de votre conſtance.

Vous jettez quelquefois ſur vos

deſſeins des voiles épais & impénétrables, & vous ôtez, quand il vous plaît, à un ennemi vigilant le mérite de ſa prévoyance. Mais cette année, SIRE, vous ne l'avez ni ſurpris, ni prévenu. Vous avez tracé devant ſes yeux le plan de vos projets, & vous avez voulu qu'il fût témoin, & preſque le confident de votre victoire. Vous lui avez donné le tems d'aſſembler ce corps nombreux de tant de Nations ramaſſées; il étoit juſte qu'un tel ſpectacle eût tant, & de ſi grands ſpectateurs.

Que n'ont-ils pû voir de plus près Votre Majeſté tranquile, lorſqu'ils étoient les plus agitez, donner tous les ordres, pourvoir à tous les beſoins, diſpoſer toutes les attaques; Roi, Miniſtre d'Etat, Général d'armée tout enſemble, aſſiſter à tout, animer tout par ſon autorité, par ſes ſoins, & par ſes exemples. Votre génie ſeul eſt capable de ſuffire à tout. La ſource de vos conſeils eſt en vous-même. Vous ſoûtenez le poids des affaires. Nous devons à votre cœur & à votre eſprit tant de

grands ſuccès ; votre puiſſance les produit ; votre prudence les prépare ; vous avez tout enſemble la gloire du deſſein, & celle de l'exécution, & ce que vous penſez n'a pas moins de grandeur que ce que vous faites.

Que ſi les flots & les orages ont été contraires à nos ſouhaits, qui ne ſait qu'une aveugle fortune dérange quelquefois les ouvrages de la ſageſſe ? Nous avons mérité d'être loüez de nos ennemis. Ils ont eu l'avantage des vents & du nombre, & nous avons eu celui de la réputation & du courage.

Par-tout où vous avez paru, SIRE, la victoire fidèle vous a ſuivi. Mais quelque plaiſir qu'il y ait à vaincre, vous avez moderé l'impatiente ardeur de vos troupes, pour épargner le ſang de ceux qui vous ſervent ; vous avez retardé vous-même votre conquête, & pour ſatisfaire votre bonté, vous avez bien voulu dérober quelques jours à votre gloire. L'éclat de tant d'actions ſurprenantes ne vous a point ébloüi. On entrevoit, au plus fort même de la

guerre, la paix que vous voulez donner au monde. En triomphant de vos ennemis, vous compâtiſſez à vos peuples, & vous ne prenez tant de peine à les défendre, que pour avoir pluſtôt le plaiſir de les ſoulager.

Mais ce qui nous touche le plus, SIRE, c'eſt cette foi & cette Religion ſincére qui attire ſur vous & ſur nous des bénédictions immortelles. Dans le comble de la grandeur où vous êtes, vous protégez par votre piété un Roi qui dans ſes malheurs, ſe ſoûtient encore par la ſienne. L'Egliſe & les Autels n'ont plus que vous pour défenſeur. La cauſe du Ciel eſt la vôtre; & tandis que tant de Princes armez contre vous, ſe liguent avec tant de peine, intrépide, & paiſible en vous-même, vous vous uniſſez avec Dieu. Dans vos proſpéritez vous reconnoiſſez ſes bienfaits; dans toute ſorte d'évenemens vous adorez les ordres ſecrets de ſa Providence, & comme vous ne combatez que pour lui, vous ne cueillez auſſi vos lauriez que pour

lui en faire des couronnes.

Auſſi a-t-il voulu benir vos armes, & confondre l'orgueil de vos ennemis, dans ce combat ſanglant où la valeur a triomphé de la rage & de l'artifice, où vos bataillons ont fait voir que tout ce qui combat pour vous eſt invincible, où l'on a vû de jeunes Héros de votre ſang, SIRE, ſe diſtinguer par leur courage, comme ils ſe diſtinguent par leur naiſſance, & dans les périls les plus évidens oublier leur propre conſervation & ne ſonger qu'à votre gloire.

Que nous reſte-t-il à ſouhaiter, SIRE, ſinon que les ſentimens de nos cœurs vous ſoient connus; que vous meſuriez vos bontez à notre affection & à notre zèle; que vous receviez nos dons avec autant de plaiſir que nous en avons à vous les offrir, & que V. M. reconnoiſſe qu'il n'y eut jamais de plus profonde vénération, ni de plus parfaite obéïſſance que la nôtre.

HARANGUE

à Monſeigneur le Dauphin, ſur le même ſujet.

MONSEIGNEUR,

Après avoir rendu nos hommages au Roi, nous venons autant par inclination que par devoir, révérer en vous l'éclat de ſa Majeſté qui vous environne. Honorez de ſa royale protection, nous nous aſſurons de la vôtre; & comme nous voyons briller en vous la même gloire, nous eſpérons de vous auſſi le même honneur & la même grace.

Les vertus, MONSEIGNEUR, qu'on acquiert avec tant de peine, vous ont été comme naturelles: quelque grande éducation que vous ayez euë, vous ne devez preſque qu'à vous-même ce que vous êtes, & Dieu qui vous a fait grand par naiſſance,

vous a fait vertueux par inclination.

Nous admirons, MONSEIGNEUR, avec toute la France, cette bonté qui attire l'amour des peuples, ſans en diminuer le reſpect; cette modération qui retient les paſſions de la grandeur ſous les régles de la ſageſſe; cette modeſtie qui fait qu'on vous donne avec plaiſir la gloire que vous vous refuſez à vous-même; cette activité qui vous fait trouver votre repos dans les exercices laborieux de la paix, ou dans les fatigues honorables de la guerre; cet air de grandeur qui vous éleve, & qui fait voir qu'en obéiſſant au Roi, vous êtes fait pour commander au reſte du monde.

Avec quelle fierté, quand il vous met ſa foudre en main, allez-vous briſer les rempars de ſes ennemis, & les forcer dans leurs murailles? Le rivage du Rhin retentit encore du bruit de vos exploits & de vos loüanges. Vous ſaviez, ſelon les beſoins, faire éclater votre valeur, ou la modérer. D'un côté vous preniez des villes, de l'autre vous gagniez

des cœurs. Votre vigilance, votre douceur, votre libéralité, ne vous faiſoient pas moins d'honneur que l'intrépidité de votre courage, & vous n'êtiez pas moins grand, ni moins eſtimable par vos vertus que par vos victoires.

Vous venez, MONSEIGNEUR, de ranimer cette noble ardeur dans ce ſiége fameux, où pour la gloire du Roi vous avez fait briller la vôtre. On vous a vû prendre ſes ordres avec joie, & les donner avec dignité, recevoir de lui cet eſprit de force & de ſupériorité, que vous alliez répandre après cela dans les troupes, commander en ſa place comme il auroit commandé lui-même, & montrer qu'il n'appartient qu'à vous d'imiter ſa valeur, comme il n'appartient qu'à vous de repréſenter ſa perſonne.

Agréez, MONSEIGNEUR, que ſuivant les mouvemens de notre cœur, nous allions renouveller dans notre Province ce que la renommée y a tant de fois publié de vos éclatantes vertus; que nous y portions les agréa-

bles assurances d'une protection aussi puissante que la vôtre, & que nous vous assurions par avance, MONSEIGNEUR, de la parfaite reconnoissance, & de la profonde vénération des trois Etats qui la compose.

COMPLIMENT

à Monseigneur le Cardinal de Bonzi, sur le même sujet.

MONSEIGNEUR,

Nous ne venons pas ici vous demander votre protection pour la Province, tous les jours nous en ressentons les effets. V. E. est accoûtumée à faire du bien sans que personne l'en sollicite, & auprès d'Elle on a toûjours plus besoin de remercimens que de demandes. Cette Province que vous avez autrefois renduë si florissante, & que la difficulté

des tems affoiblit inceſſamment, eſt comme un corps languiſſant qui ne peut plus ſe ſoûtenir que par le crédit de celui qui en eſt le chef. Auſſi, MONSEIGNEUR, nous n'avons recours qu'à vous; nous n'agiſſons que par vos conſeils & par vos ordres; nous ne voyons que par vos lumiéres; nous n'eſpérons qu'en votre bonté. Il n'y a perſonne dans les Etats de la Province où V. E. préſide, qui ne demande au Ciel la conſervation d'une vie ſi précieuſe, ſi néceſſaire au public, & ſi utile aux particuliers. Pour moi, MONSEIGNEUR, je leverai tous les jours au Ciel ces mains que vous avez ſi obligeamment conſacrées, & je ferai ſans ceſſe en ſecret les vœux que V. E. m'a oüi faire en public pour la proſpérité & pour la longueur de ſes années.

COMPLIMENT

à Monſieur le Comte de Peyre, ſur le même ſujet.

MONSIEUR,

Le rang que vous tenez dans la Province, & la part que vous prenez à tout ce qui la regarde, nous fait venir à vous avec joie. Nous connoiſſons le zèle que vous avez pour le bien public, & nous venons unir nos ſentimens & nos deſirs avec les vôtres. Comme nous profitons de vos conſeils & de l'intelligence que vous avez dans nos affaires, nous profiterons auſſi de l'honneur de votre préſence. Notre députation ſera ſans doute heureuſe ſous une conduite comme la vôtre, & nous ne pouvons qu'être reçûs favorablement quand nous ſerons préſentez par vous.

COMPLIMENT

à Monſieur le Chancelier, ſur le même ſujet.

MONSIEUR,

Après avoir préſenté au Roi nos ſoumiſſions reſpectueuſes, & remis en ſes mains Royales le caier de nos demandes, à qui pouvons-nous mieux nous adreſſer qu'à vous, qui êtes l'interprete de ſes volontez, le dépoſitaire de ſes loix, & le diſpenſateur de ſes graces. Nous venons du Thrône de ſa Majeſté au Tribunal de ſa Juſtice.

Quand ce ne ſeroit pas un devoir indiſpenſable, ou une coutume établie, notre inclination nous ameneroit ici. Notre Province a reconnu par une longue expérience les généreux ſentimens d'un cœur toûjours favorable pour elle.

Elle conſerve chérement le ſouvenir de vos vertus & la reconnoiſſance de vos bienfaits : votre prudence, votre équité, votre douceur, dans des tems même difficiles, lui ſeront toûjours vénérables. Auſſi elle ſe plaît à renouveller dans votre cœur cette ancienne tendreſſe, & ſe fait comme un droit & un préjugé de votre protection, de l'eſtime, de la confiance, & du reſpect qu'elle conſervera pour vous.

COMPLIMENT

à Monſieur de Pontchartrain, ſur le même ſujet.

MONSIEUR,

Nous ne venons pas par des complimens importuns, ou par des récits indiſcrets des néceſſitez de notre Province attirer votre protection ou votre compaſſion ſur elle. Tou-

chez de la gloire du Roi & des beſoins preſſans de l'Etat, nous ne cherchons qu'à ſatisfaire notre affection & notre zèle.

Nos peuples portent leurs déſirs au-delà même de vos demandes. Un même eſprit par-tout les anime, les péres & les enfans ont la même ardeur, & c'eſt avec joie que les uns s'épuiſent & que les autres ſe ſacrifient.

Rien ne peut arrêter nos dons que notre impuiſſance, & la ſeule grace que nous demandons, & que nous eſpérons de la bonté & de l'équité naturelle du Roi, & de votre protection, MONSIEUR, c'eſt qu'il reſte à notre Province dequoi témoigner ſa fidélité.

Il nous ſeroit fâcheux d'être réduits aux bonnes intentions, & de perdre le plus ſenſible plaiſir que nous ayons de contribuer de nos biens aux conquêtes du plus grand Roi du monde, & de les dépoſer en des mains auſſi pures & auſſi fidèles que les vôtres.

COMPLIMENT

à Monſieur le Duc de Beauvilliers, ſur le même ſujet.

MONSIEUR,

Le rang que vous tenez dans les Conſeils de ſa Majeſté, l'eſtime que nous faiſons de votre ſageſſe, & la confiance que nous avons en votre équité, nous aménent ici au nom d'une Province qui ſe diſtingue moins par la beauté, par l'étenduë & par la fertilité de ſon pays, que par la fidélité de ſes peuples, & par les efforts qu'elle fait tous les ans pour contribuer à la gloire du Roi, au progrès de la Religion, & à la grandeur de l'Etat.

Quand nous ne demanderions pas votre protection pour nos beſoins, nous la rechercherions pour notre gloire: outre les biens qu'elle pro-

duit, elle fait honneur à ceux à qui vous faites la grace de l'accorder, & l'opinion de votre vertu fait qu'on ſuppoſe du mérite à tout ce que vous appuiez de votre crédit.

Mais, MONSIEUR, vous nous ſerez utile, non ſeulement pour le préſent, mais encore pour l'avenir. Ces nobles ſentimens que vous inſpirez à ces jeunes Princes, que la prudence du Roi, ou pour mieux dire, la Providence de Dieu vous a confiez, feront un jour le bonheur des peuples. Vous préparez des maîtres & des protecteurs à nos Provinces, & par vos fidèles enſeignemens vous leur formez des cœurs de Rois & des cœurs de Péres.

Agréez, MONSIEUR, que nous demandions au Ciel qu'il verſe ſes bénédictions ſur une éducation ſi importante à tout le Royaume, que nous en prévoyions les fruits, & que joüiſſant du bonheur de vivre ſous le plus grand Monarque du monde, nous félicitions ceux qui nous ſuivront, de voir de petits fils qui lui reſſemblent.

COMPLIMENT

à Monsieur de Châteauneuf, sur le même sujet.

MONSIEUR,

Un de nos plus essentiels & plus agréables devoirs, est de venir recevoir de vous les ordres de S. M. & de vous témoigner en même tems notre parfaite reconnoissance.

Ce bon accueil que vous nous faites, MONSIEUR, cette présence & cette netteté d'esprit avec laquelle vous développez nos affaires; cette attention obligeante que vous avez sur les droits & sur les priviléges de notre Province; ce soin que vous voulez bien prendre de faire valoir nos bonnes intentions & nos services, de porter nos vœux & nos encens aux piez du Trône, & de répandre sur le public & sur les particuliers

particuliers le ſecours de vos bons offices, ſont des graces que vous renouvellez, & que nous reſſentons toutes les années.

Nous vous prions, MONSIEUR, de les continuer à une Province qui les mérite non ſeulement par ſon attachement & ſa fidélité ſincére aux intérêts de l'Etat & à la gloire du Roi, mais encore par le plaiſir qu'elle a de vous honorer, & de voir en tous ceux qui la compoſent la reconnoiſſance de vos bienfaits, l'eſtime de votre mérite, & la confiance en votre bonté.

COMPLIMENT

à Madame la Ducheſſe du Maine, ſur le même ſujet.

MADAME,

Nous venons rendre à Votre Alteſſe Séréniſſime les premiers devoirs

d'une Province qui ſe prépare à vivre ſous vos loix, & qui vous regarde comme l'acquiſition la plus précieuſe qu'elle pût faire.

Elle trouve en vous, MADAME, la gloire que donne une auguſte naiſſance, la ſageſſe que produit un heureux naturel, les vertus que forme une bonne éducation, l'émulation qu'inſpirent les grands exemples.

Elle nous a chargez de vous témoigner l'impatience qu'elle a de vous recevoir, heureuſe ſi nous pouvions l'aſſurer que vous avez quelque déſir d'y venir.

Vous y trouverez, MADAME, une terre fleurie, un ciel toûjours pur & ſerain, des eſprits qui ne manquent ni de douceur, ni de politeſſe, des cœurs qui ſavent honorer la grandeur, & révérer la vertu où elle ſe trouve. Vous y trouverez la réputation encore vivante d'une Princeſſe dont la mémoire eſt en bénédiction parmi nos peuples, & nous eſpérons que vous ſuccéderez à ſa piété, comme vous ſuccédez à ſon rang.

Nous prions le Ciel, MADAME, que cette guerre importune finiſſe ſelon nos ſouhaits, qu'une heureuſe paix nous rende votre illuſtre époux. Il eſt déja comblé de gloire. Nous nous préparons à le couronner de ſes propres lauriers, & comme vous avez gagné ſon cœur, vous prendrez part à ſes triomphes.

DISCOURS

à l'aſſemblée générale du Clergé de France, au ſujet de l'érection de l'Evêché d'Alais.

MESSEIGNEURS,

J'ai cru que je ne pouvois me diſpenſer de donner part à la Compagnie du changement arrivé dans mon Diocèſe par l'érection d'un nouveau Siége Epiſcopal dans la ville d'Alais.

Le Roi dans la converſion générale des Hérétiques de ſon Royau-

me, avoit été informé que le Diocèſe de Niſmes étoit très difficile à gouverner, ſoit parce qu'il s'étendoit bien avant dans les montagnes des Cevénes, ſoit parce qu'il étoit chargé de plus de 80 mille ames qui venoient de rentrer dans le ſein de l'Egliſe Catholique.

S. M. jugeant que le fardeau étoit trop peſant pour un ſeul Evêque, réſolut de le partager, & crut qu'il étoit important pour l'avancement de la Religion & pour le bien de ſon ſervice, de fonder un Evêché dans cette partie du mien qui étoit plus éloignée, & qui avoit plus beſoin d'inſtruction.

Elle conſidéra que le Troupeau s'étant ſi fort multiplié, il lui faloit plus d'un Paſteur pour le conduire; qu'il étoit néceſſaire de laiſſer dans ces lieux, que les hivers rendoient inacceſſibles, des ſecours qui fuſſent toûjours utiles & toûjours préſens; que tout le zèle d'un homme Apoſtolique ſeroit aſſez occupé à conduire des peuples qui avoient joint juſques là à l'opiniâtreté que donne l'erreur,

certaine férocité qu'ont ordinairement les habitans des montagnes ; & que la préſence d'un Evêque pourroit ſervir non ſeulement à les inſtruire, mais encore à les adoucir.

Par ces motifs le Roi a fait préſenter en ſon nom toutes les ſuppliques à la Cour de Rome. Il a fait pourſuivre à ſes frais l'érection de ce nouveau Siége. Il a doté cette Egliſe naiſſante de l'Abbaye de Pſalmodi ſituée dans Aiguesmortes, d'environ 20 mille livres de revenu. Il y a établi pour premier Evêque Monſeigneur François de Saulx, que ſon ſavoir, ſa piété, & ſon zèle dans les Miſſions avoient rendu digne de ce miniſtére.

Les Bulles du Pape, les Lettres patentes de S. M. les Arrêts du Conſeil ont achevé cet ouvrage, & votre approbation, MESSEIGNEURS, y mettra le ſceau. La ſéparation eſt faite dans toutes les formes. Les deux Diocèſes ſont convenus des limites de leur territoire, & des décimes & autres charges qu'ils doivent porter.

Sur cela, MESSEIGNEURS, nous vous ſupplions de vouloir bien ordonner que le Diocèſe de Nîmes & celui d'Alais ſoient employez à l'avenir ſéparément dans les départemens & dans les comptes du Clergé, pour les ſommes qu'ils doivent payer l'un & l'autre ; & qu'une expédition de la tranſaction qu'ils ont paſſée entre eux, ſoit remiſe dans les archives du Clergé de France, pour ſervir dans la ſuite de fondement à toutes leurs impoſitions, ſelon la requête que nous avons miſe entre les mains de Meſſieurs vos Agens généraux.

COMPLIMENT

de condoléance à un Commandant de Province.

MONSEIGNEUR,

Nous venons vous témoigner la

part que nous avons priſe à la perte que vous avez faite. Nous avions cru que nous n'aurions que des ſujets de nous réjoüir avec vous de l'accroiſſement de gloire & de grandeur dont il ſemble que le Ciel vous comble, & nous n'avions pas prévu qu'il fallût vous rendre de triſtes devoirs.

C'eſt la fatalité des combats, MONSEIGNEUR, le ſang le plus pur eſt preſque toûjours répandu le premier. Les dangers accompagnent toûjours les plus grandes ames, & par un malheur fatal qui ſuit les grandes victoires, on perd ordinairement ceux par qui on les gagne.

Vous n'avez que trop éprouvé cette rigoureuſe fortune, MONSEIGNEUR. Mais ſi l'immortalité qui eſt la récompenſe de la valeur malheureuſe; ſi les témoignages d'un Roi qui juge ſi bien du mérite & de la gloire; ſi les loüanges qu'on donne aux morts pouvoient conſoler les vivans, jamais on n'eut tant de ſujets de ſe conſoler.

Je ſais qu'il y a des pertes qu'on

peut nommer irréparables, qu'il eſt difficile d'arrêter une douleur raiſonnable . . .

Mais je ne vois pas qu'en voulant adoucir votre douleur, je la renouvelle. Je me contente de vous aſſurer, MONSEIGNEUR, qu'au milieu de la joie publique nous avons pris part à votre douleur, & que nous partageant entre les intérêts de la France & vos intérêts particuliers, nous avons conſidéré ce que cette victoire valoit à l'Etat, mais nous avons ſenti en même tems ce qu'elle coûtoit à votre famille.

DISCOURS

ſur la réception de Monſieur l'Abbé Poncet à l'Académie de Niſmes.

MESSIEURS,

Le choix que vous faites aujourd'hui de Monſieur l'Abbé Poncet pour

l'aſſocier à votre compagnie, eſt également honorable pour vous & pour lui. C'eſt une marque de votre diſcernement, c'eſt une preuve de ſon mérite. On ne peut vous ſoupçonner ni de ſurpriſe, ni de prévention, ſa capacité vous eſt connuë.

Il ne ſe fonde pas ſur des recommandations étrangéres, ni ſur une réputation qui vient de loin. Il eſt ſa recommandation lui-même, & porte ſa preuve d'éloquence & ſon titre de bel eſprit. Il ne vous demanderoit pas vos ſuffrages aujourd'hui, s'il ne vous avoit forcé hier de lui donner vos applaudiſſemens, & il a voulu vous convaincre de ſes droits avant que de vous déclarer ſes prétentions.

Savant, pieux, éloquent, modeſte dans une extrême jeuneſſe; dans la ſaiſon des fleurs il porte des fruits; ſon eſprit ſemble être venu dans le monde tout cultivé; un heureux naturel l'a mis au-deſſus de la longueur des études, & de la néceſſité des expériences, en ſorte qu'on a tout à loüer en ſa perſonne, & rien à pardonner à ſon âge.

Recevez donc avec plaiſir un Sujet ſi digne de votre eſtime, & ſi propre à relever votre gloire dans les premiers théâtres du monde.

HARANGUE

Prononcée devant la Reine d'Angleterre par Monſeigneur l'Evêque de Niſmes, à ſaint Germain en Laie le 4 Juin 1695.

MADAME,

Le Clergé de France ſe préſente aujourd'hui à V. M. avec tous les ſentimens que le reſpect, l'admiration, & la Religion lui donnent pour elle. L'honneur qu'il a d'être aſſemblé preſque ſous vos yeux, & de voir de près ces grandes qualitez que la renommée n'apprend d'ordinaire que foiblement, le fait acquiter avec plaiſir d'un devoir qu'il vous rend avec juſtice.

Que ne devons-nous pas, Miniſtres du Seigneur que nous ſommes; à une Reine que ſa naiſſance, ſon eſprit, ſes vertus, & ſi je l'oſe dire, ſes malheurs mêmes rendent vénérable à toute l'Egliſe, & qui fidèle à la loi de Dieu, malgré les tentations du ſiécle les plus touchantes, a ſu faire à ſa Religion un ſacrifice de ſa grandeur.

Mais, MADAME, en renonçant à cet éclat dont l'orgueil du monde ſe flate, vous n'avez rien perdu de votre gloire; votre foi ne brille pas moins que vos couronnes, rien ne fait mieux connoître le droit que vous avez de les porter, que le courage que vous avez eu de les abandonner pour Jeſus-Chriſt. Cette eſpèce de nouveau zèle qui ne peut tomber que dans un cœur auſſi grand & auſſi pieux que le vôtre, vous fait autant d'admirateurs, qu'il y a dans le Royaume de Dieu de véritables fidèles. Par-tout où régne la piété, vous régnez indépendamment de la fortune, & il n'y a point de cœurs Chrétiens où la juſtice &

la Religion ne vous éleve un thrône inviſible, inacceſſible aux uſurpateurs.

Auſſi le Ciel a-t-il verſé dans votre ame ces bénédictions de douceur qui ſont les ſources ou les récompenſes de la vertu; ce goût de la parole de Dieu & de ſes véritez évangéliques; cette profonde vénération de ſes myſtères; cette reſpectueuſe déférence à ſes ordres, quelque rigoureux qu'ils puiſſent être; cette droiture qui vous porte naturellement au bien, & ne vous laiſſe jamais ſortir des voies de la vérité; cette bonté qui vous fait pardonner aux uns, compâtir aux autres, utile à pluſieurs, honnête & charitable à tous; ces retraites, où loin du bruit & du commerce du monde, vous tirez du fond d'une ſolide dévotion, & d'une tranquille conſcience vos conſolations ſecrettes.

De là vient, MADAME, que vous n'avez été ni ébloüie par la gloire, ni abatuë par l'adverſité. Vous avez ſéparé dans une élevation ſuprême, ce qu'il y a de la grandeur

de Dieu d'avec ce que la vanité des hommes y mêle. Vous avez diſcerné dans les afflictions, parmi ce qu'elles ont de triſte, ce qu'elles ont de ſalutaire ; & dans ces états différens, toûjours égale à vous-même, vous avez pratiqué cet art ſi difficile & ſi peu connu, de mettre à profit pour l'éternité les proſpéritez & les tribulations de la vie.

Dieu a permis, MADAME, que vous ayez porté de ſi grands exemples dans ce Royaume, où l'on fait gloire de les reſpecter, & où la piété du Roi nous accoûtume depuis long-tems à reconnoître & à loüer des vertus Royales. Que ne pouvons-nous, MADAME, par nos diſcours & par nos exemples, inſpirer la fidélité & la reconnoiſſance à ceux qui vous la doivent par tant de titres. Mais ſi nos vœux peuvent être exaucez, les nuages que la confuſion & l'erreur ont formez ſe diſſiperont bien-tôt, on verra vos couronnes refleurir ſur vos têtes ſacrées. Dieu vous rendra le ſceptre que vous avez mis en dépôt entre les mains de ſa

providence ; & vos peuples éprouveront qu'il n'y a point de joug plus pesant que celui d'une domination injuste, & qu'ils ne peuvent être heureux que sous leurs Princes légitimes.

HARANGUE

1697. *au Roi au sujet de la Paix.*

SIRE,

Lorsque nous allions tous les ans reconnoître aux pieds des Autels la protection du Dieu des armées, dans les victoires que vous remportiez sur vos ennemis, quelque grande que fût notre joie, elle ne pouvoit être parfaite. Le Ciel qui nous étoit si favorable, ne laissoit pas d'être irrité. Nous nous réjouissions des évenemens glorieux d'une guerre qui pouvoit être fatale, & qui devoit recommencer. Votre Majesté elle-même, n'étoit pas moins sensible à nos per-

tes qu'à ſes propres avantages, & ſi vos peuples étoient touchez de votre gloire, vous l'êtiez, SIRE, des beſoins & des gémiſſemens de vos peuples.

Mais aujourd'hui tous nos ſouhaits ſont accomplis. La diſcorde s'éloigne du monde Chrétien ſans eſpérance de retour. Nous voyons finir non-ſeulement les dangers préſens, mais encore les craintes de l'avenir; & nous n'avons plus rien à demander au Ciel, dans les douceurs de la paix dont nous jouïſſons, que le repos & la conſervation de celui qui nous l'a donnée.

Tant de Princes jaloux qui ſembloient avoir conjuré la ruine de cet Etat, ont enfin reconnu, SIRE, que votre puiſſance & votre grandeur étoient au-deſſus de l'envie; qu'ils ne pouvoient eſpérer d'autres avantages que ceux que vous voudriez bien leur céder; que votre juſtice & votre bonté étoit la ſeule reſſource qui leur reſtoit; & que ne pouvant réſiſter à la force de vos armes, la ſeule gloire qu'ils avoient

à gagner ſur vous, étoit de mériter votre bienveillance.

Vous leur avez offert par modération, SIRE, la paix qu'ils n'oſoient preſque vous demander, & prévenant le beſoin qu'ils en avoient, vous avez cru qu'il y avoit plus de généroſité à les ſatisfaire qu'à les accabler. Dans un tems où votre puiſſance ſembloit croître par la continuation de la guerre, vous leur avez dreſſé vous-même le plan & le projet de leur fortune, en leur rendant par Religion, ou par grandeur d'ame, des Places que votre valeur vous avoit juſtement acquiſes; lors même que vous pouviez attendre de nouveaux ſuccès, non-ſeulement de la bonté de votre cauſe, mais encore de la ſupériorité de vos armes, vous avez bien voulu ſacrifier au repos public les conquêtes que vous aviez faites, & celles que vous êtiez en état de faire, & payer ainſi de votre propre gloire le bonheur que vous procurez à vos peuples.

Ces Villes, SIRE, que V. M. remet comme en dépôt à leurs an-

ciens poſſeſſeurs, tant qu'ils auront le cœur pacifique, ſeront pour eux un monument éternel de votre puiſſance, & de votre généreuſe équité. Ils auront ſans ceſſe devant les yeux ce qu'ils avoient perdu par leur foibleſſe, ce qu'ils ont recouvré par votre libéralité, & ce qu'ils pourroient perdre encore par leur mauvaiſe conduite.

Pour nous, SIRE, nous voyons avec plaiſir revenir ces jours heureux qui doivent couronner un régne auſſi glorieux que le vôtre. Par vos ordres & par vos ſoins, le commerce ſe rétablit. Nos ports s'ouvrent dans l'une & dans l'autre mer. Les richeſſes étrangéres vont aborder de toutes parts. Ceux qui étoient nos ennemis deviennent nos hôtes. Ennuyez de la diſette de leurs climats, ils ont recours à la fertilité des nôtres, & V. M. répand déja ſur nous ſes graces à pleines mains. Votre cœur, SIRE, n'a pû retenir plus longtems ſa tendreſſe pour ſes ſujets; la paix eſt à peine concluë, que vous leur en faites goûter les douceurs.

Vous leur ôtez une partie du fardeau dont vous allez bientôt les décharger, & vous ne témoignez pas moins d'impatience à les soulager, que vous avez eu de persévérance à les défendre.

Il ne nous reste plus, SIRE, qu'à demander à Dieu qu'il donne à V. M. de longues & tranquiles années ; & qu'après lui avoir fait sentir tous les plaisirs que donne la gloire, il verse dans son cœur toutes les douceurs de la paix. Ce sont les vœux, SIRE, de &c.

DISCOURS

prononcé par M. Flechier, à l'ouverture des Etats de Languedoc.

MESSIEURS,

Comme c'est l'honneur & le devoir des Souverains de gouverner leurs sujets avec sagesse & avec justice, de

n'exiger d'eux qu'une obéïſſance & un ſervice raiſonnable, & de les protéger contre ceux qui veulent troubler leur repos & la tranquilité publique. C'eſt auſſi l'honneur & le devoir des ſujets de reſpecter la grandeur & la majeſté de leurs Souverains, d'être ſoumis à leurs volontez, de contribuer à leur gloire, & de leur fournir les ſecours dont ils ont beſoin, ſoit pour conſerver leurs Etats, ſoit pour y établir, ou pour y maintenir le bon ordre.

Quelle Province s'aquite de ces obligations plus fidèlement que la vôtre ? Nous n'avons beſoin, MESSIEURS, ni de perſuaſion, ni d'adreſſe, pour faire valoir ici les ordres du Roi ; il nous ſuffit de vous les expliquer. Vous naiſſez tous bons ſujets, & bons citoyens ; l'amour du Prince & de la patrie eſt profondément gravé dans vos cœurs. Le Roi connoît depuis long-tems l'intérêt que vous prenez au bien public & à ſa gloire. Il n'uſe point de ſon autorité ſur votre aſſemblée, il ſe confie en votre affection ; quoi-

qu'il n'exige rien de vous, vous êtes en poſſeſſion de ne rien refuſer de ce qu'il ſouhaite, & quelque libres que vous ſoyez dans les demandes qu'il vous fait, vous n'avez jamais pris que la ſoumiſſion en partage.

Lorſque la guerre étoit allumée dans toute l'Europe, & que le Roi pour la défenſe de l'Etat avoit beſoin de ſecours extraordinaires, vous avez ſuivi ſes intentions auſſi-tôt qu'elles vous ont été connuës. Vous avez dans les occaſions prévenu même ſes demandes. Les ſentimens de votre cœur l'ont emporté ſur les raiſonnemens de votre eſprit, & ſur la timidité que pouvoit vous donner votre impuiſſance, & votre zèle a ſouvent ſervi d'exemple & de régle à tout le reſte du Royaume.

Vous avez mérité par cette conduite l'eſtime d'un Maître qui n'oublie pas les ſervices, & qui a autant d'impatience de vous donner des marques de ſa bienveillance, que vous en avez d'en reſſentir les effets. Vous jouïriez déja de tous les adouciſſemens qu'il vous pré-

pare, ſi la guerre, ſource funeſte de tant de maux, ne laiſſoit encore après elle un reſte de malignité & de confuſion dans les affaires, qui ne ſe diſſipe qu'avec le tems.

Le domaine engagé, les finances diminuées, le nombre des troupes qu'on ne peut s'empêcher d'entretenir, obligent encore l'Etat à de grandes charges. Il faut réparer, pour ainſi dire, les ruines des tems malheureux. L'abondance ſuit ordinairement la paix, mais ne va pas ſi vîte qu'elle. Les impôts dont vous êtiez ſurchargez, ſont déja preſque tous éteints, & vous ne craignez plus qu'il en renaiſſe; vous n'êtes plus foulez par les fréquens paſſages des gens de guerre; vous cultivez paiſiblement les héritages de vos péres.

Si l'on ne peut vous décharger entiérement du fardeau que vous portez, le Roi travaille tous les jours à vous le rendre plus léger. C'eſt à vous à reconnoître les graces qu'il vous fait, & celles qu'il vous deſtine, & à chercher les occaſions de lui plaire, tandis qu'il cherche les

moyens de vous ſoulager.

Nous laiſſons à M. de Baville à vous expliquer avec ſon éloquence ordinaire, les intentions de S. M. & ſi nous vous exhortons à les ſuivre, ce n'eſt pas tant pour réveiller votre zèle, que pour executer nos ordres, & pour nous conformer à la coûtume.

HARANGUE

Faite à Monſeigneur le Duc de Bourgogne, accompagné de M. le Duc de Berry, à la porte de l'Egliſe de Niſmes, le 2. Mars 1701. par M. Eſprit Flechier, Evêque de Niſmes, à la tête de ſon Chapitre.

MONSEIGNEUR,

Si c'eſt un bonheur pour les peuples de connoître les Princes qui ſont nez pour leur commander, de voir ce caractère de grandeur que Dieu a gravé ſur leur front auguſte, de remarquer dans leurs actions & dans leurs perſonnes, je ne ſais quel mélange de douceur & d'autorité, qui produit le reſpect & la confiance, & de chercher dans leurs favorables regards des marques de bonté, ou des eſpérances de protection; ce doit être auſſi un plaiſir pour les Princes de

voir ces mouvemens affectueux d'une multitude empreſſée, d'entendre ces acclamations de joie, d'admiration, de tendreſſe, & de recevoir les hommages de tant de cœurs uniquement occupez du deſir de les honorer & de leur plaire.

Le Roi ne pouvoit nous donner un ſpectacle plus digne de lui; il fait partir du centre de ſa grandeur les plus vifs rayons de ſa gloire; il communique au dedans, au dehors même du Royaume, ce qu'il a de plus cher, ce qui lui reſſemble le plus; & ſe multipliant, pour ainſi dire, en la perſonne de ſes petits-fils, il ſe plaît à faire voir au monde une poſterité déja capable de le gouverner.

Vous avez vû, ſans envie, MONSEIGNEUR, tomber des ſceptres à vos côtez dans la main d'un Prince de votre ſang, vous lui avez rendu tous les offices d'une piété fraternelle, vous l'avez conduit juſqu'au pied du thrône où vous aviez droit de monter vous-même, ſi vous n'aviez préféré aux couronnes que les hommes donnent, celle que Dieu vous a deſtinée.

ſtinée. Vous venez de remettre ce dépôt ſacré qui vous avoit été confié, d'abatre ces bornes fatales qui diviſoient la France d'avec l'Eſpagne, d'unir l'eſprit & les interêts de l'une & de l'autre Monarchie, & de ſerrer à la vûë de deux nations les nœuds d'une alliance éternelle.

Il étoit juſte, MONSEIGNEUR, que nos Provinces fuſſent enſuite honorées de votre préſence, que le Roi qui vient de faire tant de graces à des étrangers, marquât en même tems la bonté qu'il a pour ſes peuples, & qu'après avoir donné des Rois à nos voiſins pour ſa gloire, il montrât pour notre conſolation ceux qu'il nous réſerve.

Nous voyons en vous, MONSEIGNEUR, & en ce Prince que la gloire conduit avec vous, & que les graces accompagnent, tout ce qui peut faire la félicité & les délices du Royaume. Héritiers de la piété d'une mére dont le Ciel s'eſt hâté de récompenſer les vertus; formez ſur les exemples d'un Roi qui vous enſeigne l'art de commander, d'un pé-

re, qui tout grand qu'il [illegible], vous apprend celui d'obéïr ; vous avez joint à l'éclat de la naiſſance, le mérite de l'éducation.

De là vient cette grandeur d'ame que la nature, l'étude & la religion ont formée en vous ; cet eſprit juſte & pénétrant, qui examine avec ſoin & décide avec connoiſſance ; cet amour des lettres qui inſpire aux Grands des principes de vérité & de ſageſſe ; cette bonté qui s'intereſſe à tous les ſoulagemens publics ou particuliers. Ce ſont les qualitez que l'Egliſe a droit de loüer par nos miniſtères ; Elle va vous conduire au pied des Autels, chanter hautement les Cantiques du Seigneur qui lui éleve de tels protecteurs, & faire enſuite des vœux ardens pour votre conſervation, pour votre gloire temporelle, & pour votre bonheur éternel.

Pour la cérémonie de la bénédiction des drapeaux d'un bataillon Suiſſe.

C'EST un uſage ſagement & ſaintement établi parmi les Chrétiens, d'apporter aux piez des autels les drapeaux & les étandars, pour reconnoître que les guerres ne peuvent être heureuſes ſans le ſecours & la bénédiction du Dieu des armées. Que c'eſt du Ciel que vient la ſupériorité de force & de puiſſance ſur la terre. Que c'eſt le zèle de la Religion & de la Juſtice qui forme les véritables courages, & que les étandars & les drapeaux ne peuvent conduire à la gloire, ſi le Seigneur ne marque les voies à ceux qui les portent, ou qui les ſuivent.

C'eſt ainſi que, ſelon les termes de l'Ecriture, nous beniſſons les armes, nous ſanctifions les guerres que nos Rois entreprennent pour la défenſe de leurs droits, pour la ſureté de leurs peuples, pour la prote-

ction de l'Egliſe. C'eſt ainſi que nous invoquons le nom & la vertu du Trés-Haut, afin qu'il fortifie par ſa grace des cœurs que leur propre valeur anime, & qu'il imprime la crainte de ſes jugemens dans ceux qui ſont deſtinez à porter contre ſes ennemis la crainte & les effets de ſes vengeances.

Nous voyons tous les jours avec plaiſir éclater votre zèle pour l'honneur & pour l'interêt de la France. L'inclination produit en vous les mêmes ſentimens que la naiſſance nous a donnez pour notre patrie. Vous ſervez le Roi moins par conſidération comme étrangers, que par affection comme ſujets. Tout ce qui lui réſiſte vous offenſe, & vous lui ſacrifiez votre vie avec la même ardeur que les François la lui doivent ſacrifier.

Nous ne pouvons aſſez loüer une nation toûjours amie de la nôtre, qui a ſû conſerver ſa liberté au milieu des plus grandes Puiſſances du monde; qui ſans être dominée par aucune, ſe voit recherchée par toutes, ayant dequoi ſe ſoutenir par ſes pro-

pres forces, & dequoi même en prêter aux autres ; faiſant de ſa bonne-foi une partie de ſa politique, & joignant à un courage invincible une fidélité inviolable.

La Providence divine vous appelle ici à une eſpèce de guerre fatigante, difficile, & en apparence peu glorieuſe ; mais qui n'en eſt pas moins importante, puiſqu'il s'agit d'arrêter le cours des meurtres & des incendies qui coûtent à nos citoyens tant de ſang & tant de larmes, de combatre les ennemis de la loi de Dieu & de l'autorité ſouveraine, d'étouffer l'héréſie & la rebellion tout enſemble, & de rétablir la Religion & la paix dans une des plus floriſſantes Provinces du Royaume.

Recevez ces drapeaux des mains de l'Egliſe, faites-les ſervir à ſa défenſe, & regardez la bénédiction que nous leur donnons comme un ſigne de bonheur & un préſage de victoire.

AVERTISSEMENT.

On a hésité pendant quelque tems à publier les Discours Académiques de M. Flechier, qui suivent. Ce ne sont à la vérité que les essais & les préludes de cette éloquence qu'on a ensuite admirée en lui : mais comme on s'est proposé de donner un Recueil exact, on a cru que le public seroit bienaise de connoître notre Auteur dans tous les âges, & de voir la difference du Flechier de 1660, d'avec le Flechier de 1672 & au-delà.

DISCOURS ACADEMIQUES DE M. L'ABBE' FLECHIER. 1660. & 1661.

La gloire d'un Auteur célébre eſt plus grande que celle d'un parfait Orateur.

MESSIEURS,

Je ne vois d'abord aucune difficulté dans votre probleme, & je me ſens beaucoup ſoulagé d'être hors de la peine du choix. On compare un illuſtre Orateur avec un illuſtre Auteur, & je ſuis déja perſuadé qu'on ne ſauroit bien parler ſans bien écrire. Tous ces beaux diſcours qu'on a ouis avec tant d'approbation en public, ont été conçus en particulier. On ne les a prononcez ſur les tribunes ou

dans les chaires, qu'après les avoir travaillez dans les cabinets, & je crois qu'il n'ont eu ces grands ſuccès que nous liſons dans l'Hiſtoire, que parce qu'ils ont été les ſujets de la méditation & de la compoſition de leurs Auteurs. Si donc il y a de la dépendance de l'un à l'autre, & s'il faut êttre Ecrivain pour être harangueur, je ne trouve aucune peine à me réſoudre, & à dire qu'il vaut mieux bien écrire que bien parler. Mais parçe que la queſtion eſt plus importante qu'elle ne paroît, & qu'elle regarde l'utilité publique, je paſſe à des raiſonnemens plus ſolides.

Il me ſemble que j'ai lû dans Platon qu'il y a deux ſortes d'éloquence. Une flateuſe, fleurie, fardée, & tout à fait de mauvais bruit parmi les gens de bien, qui ne ſert qu'à débaucher les paſſions & tromper les peuples : mais qu'il y en a une autre ſage & philoſophique, une prudente & utile, qui ne s'amuſe point à des bagatelles ; qui ne prêche que les bonnes mœurs, & qui

va droit aux plaiſirs ſolides de l'eſprit, ou à la réformation du cœur humain. C'eſt à peu près la différence des Orateurs & des Sophiſtes, ou pour mieux dire, de ceux qui haranguent & de ceux qui écrivent. Qu'y a-t-il de plus trompeur & de plus dangereux, que ces harangueurs qui ſe ſervent de la force d'un diſcours animé, & des graces de la vive voix, pour pervertir les eſprits plus ſouvent que pour les inſtruire? Ils peuvent expliquer les véritez, mais ils peuvent les déguiſer. Ils ont des douceurs plus ſenſibles à l'oreille, mais plus à craindre pour le cœur. Ils remüent toutes les paſſions; en flatant les ſens ils ſéduiſent l'ame; & la promptitude de l'action & du diſcours ſurpaſſant la promptitude de l'eſprit & de l'intelligence, ils entraînent ceux qui les écoutent, & font de leurs auditeurs comme de ces jeunes arbres qui après quelque réſiſtance, ne pouvant plus ſupporter la violence d'un torrent qui les preſſe & qui les ſecoüe, ſe laiſſent enfin entraîner à ſes eaux, & flottent au gré

de ſes ondes précipitées. Auſſi tous les plus judicieux cenſeurs nous apprennent qu'il faut ſe défier de ces beaux diſeurs, & qu'on ne ſauroit être aſſez prémunis contre leurs ſurpriſes, puiſqu'on n'a ni le loiſir de juger ſur leurs raiſons, ni celui de comprendre leurs artifices.

Mais les Auteurs ne ſont pas ſujets à ces fauſſes perſuaſions. Leurs paroles & leur ſens ne ſe preſſent point, & donnant tout le loiſir qu'on veut aux réflexions, attendent notre jugement, notre raiſon, & ne ſauroient jamais ſurprendre. On a le tems de ſonder toutes les maximes d'un livre, de ſentir ſi dans les fleurs il n'y auroit point de poiſon caché, d'examiner tous les points, & de ne ſe rendre qu'à la force du raiſonnement & de la penſée; de ſorte qu'ordinairement on parle pour les ſens, & l'on écrit pour l'eſprit. Un écrivain gagne ma raiſon. Un cauſeur attaque mon imagination & me prend par adreſſe & par artifice, au lieu qu'un Auteur ne ſauroit agir avec moi qu'avec candeur & de bonne-

foi. De là, vous pouvez juger, Meſſieurs, qu'il y a du danger à ſe fier à un beau diſeur plus qu'à un Ecrivain ; que la rapidité d'un diſcours prononcé eſt plus à craindre que la maturité de la compoſition, & par conſéquent qu'il eſt plus avantageux à la République d'avoir de bons Auteurs que de bons Orateurs. Je veux pourtant qu'un Orateur ſoit auſſi prudent & auſſi ſage qu'un faiſeur de livres, qu'ils ſoient également attachez à la vérité & à la Philoſophie. Ce qui ſuppoſé, je ne penſe pas qu'on voulût refuſer l'avantage à ceux qui écrivent ?

Il eſt vrai qu'il y a des occaſions bien preſſantes & bien ſoudaines, où il faut de la chaleur dans la perſuaſion, & une action vigoureuſe pour émouvoir & pour engager les peuples à des délibérations hardies dans les périls de la République. Alors j'avoüe qu'un Orateur peut être plus utile qu'un Ecrivain. Il ne ſeroit pas à propos de porter des livres à une multitude, & de lire froidement en public un diſcours compoſé dans le

cabinet & à la chandelle. Périclès n'avoit que faire pour animer ſes concitoyens d'écrire des douceurs & des fleurettes, ou des raiſonnemens étudiez. On avoit plus beſoin des foudres & du feu de ſon action, que de ſes ornemens & de ſes études. Cicéron étoit plus utile à ſa République quand il haranguoit contre les deſſeins de Catilina & contre les déſordres d'Antoine, que s'il eût écrit des Tuſculanes ou des queſtions Académiques, parce qu'il s'agiſſoit d'émouvoir un peuple à la défenſe de ſon pays, & qu'il faloit de l'action & de la fermeté, les harangues étant alors plus néceſſaires que les livres.

Mais je pourrois dire que les Orateurs ſe ſervent de ces occaſions auſſi-bien pour faire révolter les peuples que pour les contenir dans leur devoir; que Catilina ſe ſervit de la harangue pour débaucher ſes concitoyens, comme Ciceron s'en ſervoit pour les animer à la défenſe du ſalut public; & que les Gracques n'employérent pour leurs ſéditions que cette éloquence active & parleuſe.

Mais je laiſſe ce point, & comme je ne prétens pas décrier les Orateurs, je me contente de dire qu'il y a de l'utilité & de l'avantage à écrire.

Haranguer dans une belle aſſemblée, & emporter par les raiſonnemens & les ſages adreſſes de l'eſprit un grand nombre d'auditeurs; les ravir par la délicateſſe de ſes expreſſions, par la force de ſes penſées; leur perſuader les véritez, même avec efficace, & voir ſon éloquence triompher dans une auditoire, c'eſt à mon gré une occupation admirable & bien utile à la République. Mais comme le principal de cette perſuaſion conſiſte dans le mouvement & dans l'inſtruction d'un diſcours qui paſſe avec la voix & les paroles, il n'eſt utile que pour peu de tems. L'imagination ſe relâche, le ſouvenir ſe perd, les raiſonnemens ſe confondent, le feu s'éteint, & le tems qui emporte même l'eſprit & la mémoire, en efface toutes les idées. De ſorte qu'ils ſont utiles pour quelques heures, puiſqu'ils perſuadent pour quelques momens. Les fleurs de leur éloquen-

ce ſont comme celles de nos jardins ; elles ont un peu d'éclat & de vivacité, mais elles ſe flétriſſent vîte. Le feu de leur action eſt violent, mais il eſt auſſi bientôt éteint ; & comme les paroles ne ſont qu'un peu d'air, elles ſe diſſipent, & ne ſont que pour quelque tems.

Mais les Auteurs ont cet avantage, qu'ils ſont utiles en tout tems, & peuvent ſervir à tous les ſiécles. Pendant qu'il y aura des yeux & des eſprits, ils perſuaderont dans le monde. Les fleurs qu'ils étalent n'ont pas tant d'éclat, mais elles ont plus de durée.

Ils travaillent pour l'éternité, leur feu eſt comme celui des Veſtales qui ne meurt jamais. Ce ſont des Orateurs perpétuels, des Docteurs qui ont trouvé l'art de ne mourir point, d'inſtruire tous les ſiécles, & de parler continuellement par leurs livres. Ainſi je conclus, que la gloire d'un Auteur célébre eſt plus grande que celle d'un grand Orateur.

L'éloquence de la Chaire eſt plus difficile que celle du Barreau.

MESSIEURS,

Ceux qui n'ont qu'une foible idée de l'éloquence Eccléſiaſtique, & qui ſe laiſſent ébloüir à je ne ſais quel éclat de l'éloquence ſéculiére, ſe perſuadent qu'il n'eſt rien de plus glorieux que d'avoir des biais & des couleurs pour toutes les cauſes ; d'émouvoir ou de ſuſpendre les eſprits dans les délibérations publiques ; d'élever les vertus communes, pour faire des Héros en idée ; & d'être enfin les diſpenſateurs de la gloire des hommes, les chefs du conſeil des Républiques, & les arbitres de la fortune des innocens & des coupables. Ils eſtiment cette rhétorique flateuſe & fleurie, qui ſait débaucher les paſſions, déguiſer la juſtice devant ſes Juges, & faire une agréable violence à ceux

qui l'écoutent ; & comme ils ſavent qu'elle a beſoin de mille artifices, auſſi la conſidérent-ils comme une ſcience de grand travail, & d'une acquiſition difficile. Au lieu que la rhétorique de l'Egliſe, qui ne prêche que les bonnes mœurs, qui n'a que des véritez à découvrir, & qui va droit à la réformation de l'eſprit & du cœur, ne leur ſemble qu'une étude de quelques jours.

Mais j'eſpére, Meſſieurs, qu'après leur avoir montré l'importance de ce qu'elle traite, les devoirs de ceux qui la prêchent, & la répugnance de ceux qui l'écoutent, ils avoüeront que l'éloquence de la Chaire eſt plus difficile que celle du Palais.

Quelques-uns ont cru que l'éloquence n'a point de matiére déterminée, & que tout doit être ſoumis à ſes loix ſans reſtriction & ſans réſerve. Ils lui donnoient la même étenduë qu'à l'eſprit, & comme l'un ſemble n'avoir point de bornes dans l'habitude de connoître & de penſer, ils ſe perſuadoient que l'autre n'en avoit point dans l'uſage de parler & d'ex-

pliquer les connoiſſances. Ainſi établiſſant un ſujet univerſel de l'art oratoire, ils faiſoient leur Orateur un ſavant univerſel, & un homme à triompher ſur toutes matiéres.

Quoique les ſages n'aïent pas approuvé cette opinion préſomptueuſe, & qu'ils aient reconnu la foibleſſe de nos penſées & de nos diſcours, je veux bien croire, Meſſieurs, que l'éloquence du Palais eſt en quelque façon infinie dans ſa matiére. La diverſité des intérêts qu'on pourſuit, des loix qu'on défend, des crimes qu'on accuſe, demande une préſence d'eſprit & une activité de grande étenduë. Elle examine les actions des hommes vivans devant des Juges; elle blâme & loüe les actions des morts dans les aſſemblées; elle prévoit dans les conſeils les évenemens & les ſuites des affaires, & ſe rend en quelque façon maîtreſſe du préſent, du paſſé & de l'avenir. L'éloquence de la Chaire n'a-t-elle pas la même étenduë? N'a t-elle pas les interêts des hommes & de Dieu même à ſoutenir? N'entreprend-elle pas

de maintenir les loix divines & humaines ? N'a-t-elle pas des crimes à condamner devant des criminels même.

C'eſt à l'Orateur Eccléſiaſtique à donner des conſeils ſalutaires & des précautions pour l'avenir, à loüer les Héros des ſiécles paſſez, à découvrir les fauſſes maximes, & corriger les vices du préſent. Mais le tems ne le borne point ; il faut qu'il paſſe juſqu'au ſéjour de l'Eternité, qu'il pénétre juſque dans les lumiéres de la Divinité, qu'il perſuade aux hommes des myſtéres inconnus & qui ſont devant tous les ſiécles. Ce n'eſt pas aſſez pour lui de conſidérer la morale politique ; il faut qu'il explique la morale Chrétienne, & que ſans s'arrêter à ce que font les hommes, il étudie & il enſeigne ce que fait Dieu même en lui-même.

Ceux qui s'intereſſent pour le Palais & qui tiennent le parti de la rhétorique contentieuſe, ne manquent pas de nous alléguer que l'Egliſe n'a point l'uſage de l'état judiciaire, qui fournit les plus grands & les plus

beaux ornemens de l'art de bien dire. Il eſt vrai qu'elle n'a point ce terrible appareil de juſtice qui rend les tribunaux du ſiécle formidables ; elle n'appelle les criminels qu'au tribunal de leur conſcience, & ne leur donne que Dieu pour Juge : bien-loin de ſouffrir ce bruit tumultueux & ces accuſations mutuelles qui rompent la paix dans le ſein de la paix des loix, elle veut que ſes Orateurs reprennent ſans aigreur, & menacent avec charité ceux qui s'égarent. Elle laiſſe enfin le jugement & la condamnation déciſive des pécheurs à celui qui les corrige ou qui les châtie ſouverainement.

Mais elle ne laiſſe pas, toute paiſible qu'elle eſt, d'avoir une maniére de jugement dans ſes inſtructions. Prononce-t-on aucun diſcours dans la Chaire, où l'on ne faſſe le procés à quelque vice ? Ne menace-t-on pas les pécheurs de condamnation & de mort ? Ne tire-t-on pas des loix ſacrées dequoi convaincre les criminels ? & n'y donne-t-on pas des Arrêts Evangéliques. Il n'y a que cette

différence, que dans le Barreau & dans les jugemens du ſiécle, les fonctions ſont partagées ; l'Orateur défend, la partie accuſe, le Juge prononce, au lieu que dans l'art de prêcher le Prédicateur eſt bien ſouvent obligé d'inſtruire, de corriger, d'accuſer, & de juger tout enſemble, ſelon qu'il convient pour le ſalut de ſes auditeurs.

Si j'examine les devoirs d'un Orateur Evangélique, je ſuis ſurpris de la grandeur & de la difficulté de ſon emploi, qui l'engage à inſtruire, à plaire & à toucher, non pas un petit nombre de juges, mais une multitude d'auditeurs. Il faut qu'il ménage tant d'eſprits & tant de cœurs, & qu'il ait autant de ſortes d'adreſſes, qu'il y a de différens génies qui l'écoutent ; il a beſoin de pénétration pour gagner les ſubtils, de naïveté pour attirer les foibles, de douceur pour encourager les lâches, de généroſité pour vaincre les obſtinez, & il doit ſe faire tout à tous, à l'imitation de l'Apôtre.

Mais je trouve que ſon emploi

oblige de parler avec beaucoup de ſolidité & avec beaucoup d'artifice tout enſemble, & de joindre les préceptes de l'art & les graces du diſcours aux avantages de la grace & de la nature. Qu'importe qu'un beau diſeur, dans une tribune aux harangues, emploie toutes les fleurs de l'éloquence, & faſſe le déclamateur & le ſophiſte. On lui permet de ſe parer comme un homme de cour, & d'être ſomptueux en paroles. Mais la Chaire ne ſouffre point ces ornemens indécens, & ce luxe prophane. Elle demande pourtant des ſoins & des agrémens ſolides, pour gagner la créance des auditeurs, pour faire aimer la vertu de la Croix, & pour recommander les vertus Chrétiennes. Mais il faut trouver le ſage tempérament de ne ſe ſervir que d'embelliſſemens qui ſoient ſans fard, & qui ne faiſant aucun tort à l'autorité de la parole, faſſent connoître qu'il y a dans les diſcours auſſi bien que dans les mœurs des Chrétiens, une modeſtie qui leur eſt propre. Qui ne voit donc que cet emploi eſt d'au-

tant plus difficile, qu'il eſt important de ſavoir le ménager ?

Les admirateurs de la rhétorique du Barreau prendront avantage de ce principe, & diront ſans doute, que la ſimplicité de l'Evangile ne ſouffrant pas des fleurs trop éclatantes, ni une politeſſe trop étenduë, ceux qui l'annoncent ſont déchargez du plus grand ſoin de l'art oratoire, & que la ſolitude, l'oraiſon & le crucifix ont été les écoles, les bibliothèques & les oracles de pluſieurs Prédicateurs de l'Evangile. Mais ils ne prennent pas garde que l'Egliſe a eu ſes Cicérons & ſes Démoſthènes, & que les grands hommes ont cru que tous les dons venans de Dieu, devoient auſſi ſervir à Dieu, & que ſans être uſurpateurs ni téméraires, ils pourroient ſe ſervir de tout ce qu'il y a de plus riche, de plus précieux, de plus élégant & de plus poli dans le royaume de l'éloquence ſéculiére, ſans qu'on s'en choque. On ne s'étonne pas de voir de l'or & des perles dans les temples, & on pare tous les jours les autels de fleurs, ſans qu'on s'en offenſe.

Mais je tire la plus grande difficulté du diſcours Eccléſiaſtique, de la répugnance qu'on trouve ordinairement en ceux qui l'écoutent ; car les maximes de l'Evangile étant toutes contraires aux inclinations de la nature, il faut une force & une adreſſe particuliére à les imprimer dans l'eſprit. L'Avocat n'a qu'à perſuader la juſtice à ſes Juges ; il ſe trouve en eux un fond de compaſſion & d'équité qui les porte naturellement à ſecourir les innocens affligez, & à punir les coupables inſolens. Les droits de la ſociété & de la ſureté publique les incitent à réprimer les déréglemens. Mais le Prédicateur trouve des inclinations toutes contraires à ſes deſſeins ; un fond de délicateſſe qui réſiſte à l'autorité de la loi, une préſomption naturelle qui l'empêche de captiver ſon entendement, & un attachement à ſes ſens qui répugne à la loi de ſon eſprit. Quelle peine, Meſſieurs, & quelle difficulté, quand il faut éloigner tant de diſpoſitions oppoſées.

Lorſqu'un Avocat parle à ſes Ju-

ges, ils n'ont dans la cauſe que l'intérêt du devoir & de la juſtice, les Arrêts qu'ils prononcent ne les touchent point; mais le Prédicateur entreprend de perſuader ſes auditeurs contre eux-mêmes, & de leur mettre la juſtice en main pour ſe punir. C'eſt à eux & contre eux qu'il parle. Tous ceux qui l'entendent ſont les criminels. Quelle hardieſſe! quelle entrepriſe! Après cela, Meſſieurs, ne conclurrez-vous pas avec moi que l'éloquence de la Chaire eſt plus difficile que celle du Barreau?

Un Général d'armée, ſans les ordres du Souverain, peut ſe battre en duel pour le bien de l'Etat, étant aſſuré de la victoire.

MESSIEURS,

Quelque ſévére que ſoit l'opinion de celui qui vient de parler, & quelques menaces qu'il nous ait faites, je prens le parti de la valeur & de l'innocence. La raiſon m'oblige à défendre un Général d'armée devant ſes accuſateurs & devant ſes Juges. On l'accuſe, Meſſieurs, & peut-être ne ſavez-vous pas ſon crime. C'eſt un crime d'Etat. Ne jugez-vous pas qu'il a ému les peuples, qu'il a tenté la fidélité des ſoldats, qu'il a eu des intelligences criminelles ? Non, Meſſieurs, il vient de ſauver l'Etat, & d'en combatre un ennemi ; voila ſon crime. C'eſt un crime de leze Majeſté. Eſt-il con-

vaincu de trahiſon ? A-t-on découvert quelque conjuration ? Cette épée qu'il tient encore toute ſanglante, a-t-elle entrepris contre ſon Prince ? Non, Meſſieurs, elle vient de défaire un ennemi de ſon Prince. Voila ſon crime. Eſt-ce donc un crime de guerre ? A-t-il négligé les droits de la diſcipline ? A-t-il fait des entrepriſes dangereuſes & imprudentes ? Je ne ſais, Meſſieurs, mais je ſais qu'il a vaincu l'ennemi, ſauvé l'Etat, ſervi ſon Prince, & domté le chef de ſes ennemis ; ſont-ce des conduites & des actions criminelles ?

J'avoüe, Meſſieurs, que je n'ai pas juſtifié dans mes premiéres penſées ce généreux Capitaine. Quand je me figurois un Général d'armée dans les évenemens dangereux d'un duel, je craignois pour l'Etat ; quand je me repréſentois que c'étoit ſans l'ordre du Souverain, je craignois pour lui ; mais quand j'ai pris garde qu'il étoit aſſuré de la victoire, j'ai vû l'intérêt public à couvert. Quand j'ai conſidéré qu'il étoit Général d'armée, & qu'il avoit tous les droits

du Prince, ayant la conduite de ſes armées, j'ai cru qu'il étoit à couvert des reproches & des pourſuites du Souverain. Je vois bien, Meſſieurs, que vous demandez des raiſons plus fortes & plus convaincantes.

Vous le ſavez, il y a trois cauſes qui rendent la guerre criminelle; le défaut d'autorité, l'injuſtice de la cauſe, & la mauvaiſe intention. Entreprendre ſans l'autorité du Souverain, c'eſt manquer aux premiéres régles de l'ordre. Soutenir des injuſtices à force d'armes, c'eſt offenſer le droit public. Faire des guerres par cruauté ou par convoitiſe, ce ſont des intentions criminelles & tyranniques. J'applique ces loix générales à un combat particulier & au duel de notre problème. Il eſt juſte dans ſa cauſe, puiſqu'il ſe fait contre un ennemi. Il eſt droit dans ſon intention, puiſque c'eſt pour le bien de l'Etat. Vous n'en doutez pas, Meſſieurs; il reſte donc à examiner s'il choque les loix de l'ordre, & s'il offenſe l'autorité du Souverain.

Je pourrois dire, Meſſieurs, ce

que disoit un déclamateur Romain dans une pareille rencontre ; ces occasions sont pressantes, & dans l'état où elles réduisent un bon cœur, elles ne l'obligent qu'aux loix du tems; ces généreux & ces innocens criminels sont contre les loix, mais c'est pour défendre les loix mêmes : *Necessitas est lex temporis, & quidquid fit non legitimè pro legibus, melius est.* On n'a pas toujours le loisir de consulter un Souverain éloigné. Mais il faut que j'accorde beaucoup de choses ; il avoit tout le tems & tout le loisir de le consulter. Je dis qu'il n'avoit pas besoin des ordres du Prince, n'en étoit-il pas assuré ? Le Prince l'a mis à la tête de ses troupes ; il l'a établi chef de ses armées ; il l'a mis sur les frontiéres pour les défendre ; il lui a donné un ordre général de combattre les ennemis, de ménager ses soldats, & de donner des combats. En effet, notre généreux Capitaine sait l'art d'abréger les batailles, de gagner des victoires à peu de frais, de défaire une armée d'une seule main ; il s'attaque au

chef ennemi ; il perce le cœur de tous les ſoldats ennemis en perçant celui de leur Capitaine ; il poſſéde l'art de triompher ſeul & de n'expoſer qu'une tête. Je vous prie, Meſſieurs, faut-il un commandement nouveau toutes les fois qu'il s'agit de vaincre ? Faut-il conſulter le Prince toutes les fois qu'il faut le ſervir ? Et voudriez-vous accuſer un cœur ſi généreux & ſi fidèle ? Il eſt vrai, dites-vous, il eſt généreux, mais il n'eſt pas innocent ; il a ſervi l'Etat glorieuſement, mais par un crime. Je n'avois pas encore appris, Meſſieurs, qu'il y eût des crimes glorieux & des vertus criminelles ; je ne ſavois pas qu'il falût des ſupplices pour les vainqueurs. Mais non, Meſſieurs, qu'on le juge, que le Conſeil d'Etat, que le Conſeil particulier du Prince, que le Conſeil de guerre s'aſſemble, qu'on prepare des arrêts, qu'on commence les procedures. Que veut-on ? L'interroger. Son crime eſt trop glorieux pour ne l'avoüer pas. Faut-il lier ſes mains ? les voila toutes teintes du ſang en-

nemi. Veut-on ce cœur ? le voila comme il vient de l'expoſer. Veut-on un fer vengeur pour le punir ? voila cette épée qui vient de vaincre. Parlez, Sénateurs, qu'a-t-il fait ? il a vaincu. Parlez, Soldats ? il a vaincu. Prince, parlez ? il a vaincu. Parlez vous-même, infortuné Capitaine, & dites comme ce généreux, chez Senèque, qui ſe trouvoit dans les mêmes peines : *Quem optem neſcio hujus judicii eventum, cùm crimen meum ſit viciſſe.* Il n'a pas beſoin de raiſons pour défendre ſon droit & ſon innocence, & ſa victoire le juſtifie mieux que nos diſcours & que nos raiſonnemens inutiles. Concluons donc qu'un Général d'armée, ſans les ordres du Souverain, peut ſe battre en duel pour le bien de l'Etat, étant aſſuré de la victoire.

Il eſt expédient d'avoir des ennemis, & la vertu tire plus d'éclat de la calomnie que de la loüange.

MESSIEURS,

Quand je conſidére le deſtin de la vertu, je ne ſais s'il faut l'admirer, ou s'il faut la plaindre. Elle a de l'éclat, mais cet éclat ébloüit les foibles. Elle mérite tout notre amour & tous nos reſpects, mais elle fait naître innocemment des jalouſies criminelles. Elle a de bonnes & de mauvaiſes ſuites, & comme elle ne paroît jamais ſans avoir des approbations & des loüanges, elle n'éclate auſſi preſque jamais ſans encourir des cenſures & des calomnies. Je ne ſais ſi c'eſt ſon mauvais deſtin, ou quelque Providence qui lui ſuſcite ces bonnes & ces mauvaiſes fortunes; mais je ſais bien qu'elle n'eſt jamais plus à plaindre que quand on la loüe,

& qu'elle n'eſt jamais plus glorieuſe que lorſqu'on la perſécute, parce qu'elle eſt obligée de ſe faire voir dans tout ſon éclat.

En effet, Meſſieurs, les loüanges ſont les doux ſupplices de la vertu; ce ſont des embûches innocentes qu'on lui dreſſe, des préſens dangereux qu'on lui fait, & des récompenſes qui lui ſont bien ſouvent pernicieuſes : car comme on a donné du poiſon à des Princes dans des parfums & des gans muſquez, ainſi a-t-on bien ſouvent empoiſonné des vertus par les douceurs de la flaterie & de la complaiſance. Auſſi il n'eſt rien de plus ſurpris qu'une vertu qu'on loüe; plus on l'éleve, plus elle s'abaiſſe; elle ſe couvre de la pudeur qui, ſelon Platon, eſt ſa couleur naturelle; elle ſe cache quand on veut la faire briller aux yeux du monde; elle cherche des défauts en elle-même pour ſe confondre quand on publie ſes perfections, & de peur de devenir orgueilleuſe, elle paroît modeſte & confuſe, & croit qu'il vaut mieux être accuſée d'un peu de lâcheté,

que de trop de tendreſſe & de complaiſance.

Que ſi la vertu ſe cache quand on la loüe, elle ſe montre toute entiére quand on la perſécute, & ſi elle eſt humble quand on l'eſtime, elle eſt généreuſe quand on l'attaque; elle cherche juſqu'à des apparences de défauts pour éviter la préſomption, mais elle étale toutes ſes perfections quand elle craint d'être opprimée. Ariſtote dit qu'elle peut découvrir les fauſſetez qu'on lui impoſe, confondre ſes perſécuteurs, & défendre ſon innocence à force ouverte; & nous apprenons du Philoſophe moral qu'il lui eſt permis de faire elle-même ſon éloge, & de ſe donner de juſtes loüanges quand on la blâme injuſtement. Ainſi cette vertu timide & foible, qu'un peu de complaiſance faiſoit cacher, devient une vertu glorieuſe, & ſe rend publique par néceſſité quand on la veut obſcurcir avec injuſtice; mais je ne veux pas m'arrêter, & je prétens vous faire voir que la vertu, bien loin d'éclater ſans ennemis, ne ſauroit ſubſiſter ſans eux.

Je pourrois ajoûter, Meſſieurs, que la vertu ne ſauroit paroître ſans oppoſition, & qu'elle eſt à peu près comme la monnoie, qu'on n'eſtime bonne qu'après les épreuves. Lorſqu'elle eſt en repos & qu'on la loüe, on a droit de la ſoupçonner; on peut la prendre ou pour un vice déguiſé qu'on flate, ou pour un fantôme de vertu qu'on chérit, ou pour un inſtinct naturel & un effet du tempérament qu'on eſtime, ou du moins pour une vertu lâche & délicate, qui reſſemble à ces fleurs naiſſantes que la moindre pluie & le moindre vent abbatent. Je pourrois dire avec le Poëte:

Imperia dura tolle, quid virtus erit?

Je pourrois alléguer la maxime des contraires, dont la Philoſophie fait tant de bruit, & faire éclater la vertu par l'oppoſition des ombres & des obſcuritez de la calomnie; mais j'ai une raiſon plus preſſante, & je ne veux pas abuſer de l'honneur de votre audiance.

La loüange, Meſſieurs, n'eſt qu'une ſuite & une récompenſe aſſez foi-

ble de la vertu ; elle-même eſt ſon prix & ſa gloire : *Ipſa ſibi pretium virtus . . . nil indigna laudis*, dit un de nos Poëtes. Mais la force & la généroſité eſt de l'eſſence de la vertu même. C'eſt ce qui a fait dire à ſaint Denys que la vie étoit naturellement infirme, & qu'il n'appartenoit qu'à la vertu d'être forte. C'eſt ce qui oblige ſaint Ambroiſe d'aſſurer que la force eſt une vertu générale, ou pour le moins, une condition néceſſaire à toutes les vertus, comme parle ſaint Thomas dans ſa Théologie morale. Si bien qu'une vertu, bien loin d'éclater, ne ſauroit même ſubſiſter ſans force, & par conſéquent ſans ennemis. Auſſi la providence du Créateur, pour lui donner de l'exercice, l'environne d'ennemis ; nos mouvemens déréglez lui font la guerre comme des ennemis domeſtiques ; les paſſions d'autrui l'attaquent comme des ennemis étrangers ; l'envie & la calomnie l'aſſiégent continuellement ; notre complaiſance & nos loüanges la perſécutent. Je conclus donc *que pour*

faire une vertu véritable, il faut prétendre à quelque perfection. Que pour arriver à quelque perfection, il faut de la force. Que pour exciter cette force, il faut de la réſiſtance. Que la réſiſtance nous vient des ennemis. Qu'ainſi pour être vertueux il faut avoir des ennemis.

Tous les Philoſophes n'ont pas connu cette vérité; les uns nous ont repréſenté la vertu comme une beauté délicate qui ne ſe nourrit que de loüanges, & qui ne ſe couronne que de roſes; ils lui ont donné des graces & des attraits comme aux plus lâches de leurs Déeſſes; ils en ont fait une Nymphe ſenſible qui ne ſauroit ſouffrir la moindre douleur; & croyant nous faire le tableau de la vertu, ils ont fait ſans y penſer le portrait de leur Venus ou de leur Héléne.

Les autres en ont fait une autre idée, & comme ils faiſoient profeſſion d'une auſtérité inſenſible, ils nous ont habillé la vertu à leur mode; ils l'ont peinte comme une Reine pacifique qui ne veut point d'en-

nemis, qui veut régner ſans peine & vivre oiſeuſe, & qui n'ayant plus de paſſion à combattre, n'a qu'à ſe repoſer & à dormir en ſureté ſur ſon thrône, à peu près ſemblable à ces Nymphes endormies qu'on nous décrit chez nos Poëtes.

Ce n'eſt pas l'image de la véritable vertu. Les plus raiſonnables en ont fait une beauté généreuſe; ils en ont parlé comme des Pallas qui naiſſent armées, comme des Sémiramis & des Thaleſtris qui ſont toûjours dans l'exercice de la guerre, & nous pouvons dire avec eux que les vertus ſont parmi les qualitez ce qu'étoient les Amazones parmi les femmes, je veux dire des qualitez guerriéres & des habitudes conquerantes.

J'achéve donc, Meſſieurs, & je crois que je ne ſaurois mieux prouver que la vertu combatuë eſt plus glorieuſe que la vertu loüée.

Les vertus dans le repos ne paroiſſent que ſéparées & ſolitaires, elles ont leur droit à part. Faut-il pardonner? c'eſt la ſeule clémence qui s'en mêle. Faut-il punir? c'eſt l'e-

xercice de la juſtice. Faut-il déterminer ? c'eſt l'affaire de la prudence. Mais lorſque quelque vertu eſt perſécutée, toutes viennent au ſecours, & font comme un eſcadron de défenſe. La prudence conſeille, la patience réſout, la force agit, la clémence pardonne, la juſtice punit. Le beau mélange ! l'agréable aſſemblage ! le doux accord ! qu'il fait beau voir cette vertu affligée ! Elle s'eſtime ſans préſomption, elle s'éleve ſans orgueil, elle s'afflige ſans inquiétude, elle ſe juſtifie ſans empreſſement, elle combat ſans inimitié, elle mépriſe ſes ennemis ſans dédain, & par un agréable accord, une vertu en ces occaſions fait le perſonnage de toutes. D'où il s'enſuit qu'elle eſt beaucoup plus éclatante parmi les calomnies que parmi les loüanges.

L'éloquence a jetté les premiers fondemens de la ſociété civile.

MESSIEURS,

On vous a déja fait connoître que c'eſt une entrepriſe aſſez hardie que celle de notre probleme, & qu'il eſt impoſſible de ſéparer la prudence & l'éloquence, qui ont entre elles de ſi douces alliances, & des habitudes ſi étroites. Mais s'il faut en parler ſans confondre l'une avec l'autre, & donner à l'une des deux la gloire d'avoir aſſemblé les premiers citoyens, & d'avoir établi les premiéres ſociétez, je prendrai d'abord le parti de l'éloquence.

En effet, Meſſieurs, quand les anciens Rhéteurs ont voulu définir l'art de bien dire, & lui donner ſon véritable nom, ils l'ont appellé l'art de perſuader les peuples, la ſcience civile, & la premiére cauſe des ſo-

ciétez ; & je ſais qu'un illuſtre Romain la nommoit autrefois la fondatrice des premiéres villes, & la premiére Reine des peuples. Ce n'eſt pas que la prudence n'ait eu part à ces premiers établiſſemens. Elle a donné les adreſſes néceſſaires, elle a conçu les deſſeins d'aſſembler les hommes errans, elle a même trouvé l'artifice de les unir par interêt, de les réduire par raiſon, & de les maintenir par des loix ; mais la prudence n'eſt après tout qu'une vertu muette & une puiſſance ſans autorité, ſi elle ne ſe ſert du diſcours & de l'éloquence ; & comme la Vénus des anciens Poëtes, quelque beauté qu'elle eût, ne gagnoit des cœurs que par le ſecours de ſon Cupidon armé, ainſi la prudence ne ſauroit être victorieuſe ſi elle ne ſe ſert des forces du diſcours ; elle a beau inſpirer de beaux deſſeins, ſi le diſcours ne les prononce ; elle a beau conſeiller, ſi le diſcours ne fait exécuter ; elle a beau ſe propoſer de grandes choſes, ſi le diſcours n'agit pour elle : c'eſt ce qui a fait dire au Lyrique Latin

que l'éloquence de Mercure avoit jetté les premiers fondemens de la vie civile :

Mercuri facunde nepos Atlantis
Qui feros cultus hominum recentum
Voce formasti.

Vous me direz sans doute que l'éloquence n'étoit pas connuë dans ces premiers siécles, que nos vieux ancêtres n'avoient du discours qu'autant qu'il en faut pour se faire entendre ; qu'ils n'étoient pas plus délicats en expressions qu'en nourriture, & que comme ils ne vivoient que de gland & de viandes grossiéres, ils ne parloient aussi que grossiérement. Je l'avoüe. Comment eussent-ils fait les Orateurs, eux qui n'étoient pas encore bien hommes? Comment eussent-ils sû bien discourir, eux qui ne savoient pas encore parler ? Les figures & les couleurs n'étoient pas encore de ce premier monde, on n'avoit pas trouvé les artifices de nos tems, & l'on étoit encore éloigné des siécles de la métaphore & de l'hyperbole.

Mais il y avoit déja une éloquence sincére, qui parloit sans beaucoup

de ſoin, qui ſavoit dire les grandes choſes ſans déguiſement, qui étoit née avec l'eſprit de l'homme, & qui pouvoit convaincre ſans ſe ſervir de nos inventions perſuaſives ; ſes naïvetez, ſa ſimplicité valoient mieux que toutes nos adreſſes & tous nos artifices. Parce que leurs paſſions n'étoient pas ſi débauchées que les nôtres, ni leur eſprit ſi raffiné ; il étoit facile de les réduire à la raiſon, & de leur perſuader ce que leur interêt même & leur commodité leur avoient déja fait connoître.

Telle fut l'éloquence de ce ſage Menenius lorſqu'il rappella dans Rome le peuple mutiné contre le Sénat. Agréez, Meſſieurs, que je vous récite ſa harangue, & permettez que je vous entretienne aujourd'hui de » fables. Tous les membres du corps » tinrent un jour conſeil de guerre & » une aſſemblée ſéditieuſe. La main » qui ſe diſoit la partie la plus of- » ficieuſe & la plus agiſſante, ſe plai- » gnoit de ſon travail continuel ; les » pieds qui ſont les plus chargez, » menaçoient de ſecoüer le joug &

de ne plus porter ce ventre oiſif & « peſant ; les yeux mêmes, à ce qu'- « on dit, pleurérent & faillirent à « s'aveugler de dépit. Il n'y eut pas « juſqu'aux dents qui ne ſe plaigniſ- « ſent de leur occupation, & ne ju- « raſſent de ne manger plus. Voila « la conjuration établie : tout le corps « ſe jetta dans une oiſiveté ſi perni- « cieuſe, qu'il en devint tout lan- « guiſſant. Il falut que tous ces mem- « bres mourans aſſemblaſſent un au- « tre conſeil général ; Ils conſultè- « rent un peu mieux l'affaire ; ils « caſſérent leur premier arrêt ; ils « paſſérent accord avec le ventre de « le laiſſer oiſeux autant qu'il vou- « droit, & le priérent de continuer « à recevoir la nourriture qu'il re- « cevoit & qu'il diſtribuoit. Mene- « nius appliqua cette fable à l'état des choſes alors préſentes, & ce diſcours groſſier toucha ce peuple, que toute l'éloquence d'un Ciceron n'auroit peut-être pas ébranlé. Voila comme l'éloquence naiſſante s'exprimoit. Si j'ai parlé avec un peu de témérité, & ſi j'ai pris un ſentiment différent

de ces hommes éclairez qui ont diſcouru avant moi, je vous prie de conſidérer qu'il m'étoit permis d'être un peu imprudent en parlant contre la prudence, & ſi je n'ai pas dit mes petits ſentimens avec éloquence, je vous prie de conſidérer que je parlois de cette éloquence groſſiére des premiers tems, qui ne faiſoit que commencer à s'exprimer, & qui ne connoiſſoit pas encore les graces ni la galanterie des beaux ſiécles.

Il eſt plus glorieux de mourir ſur la brèche en combatant pour la patrie, que d'expirer ſur la tribune en parlant pour le public.

MESSIEURS,

La ville de Mantoüe repréſentoit autrefois de fort bonne grace deux de ſes illuſtres citoyens. Elle leur avoit fait dreſſer des ſtatuës où l'art avoit employé tous ſes ſoins, & où une Renommée volante avec une couronne en main portoit cette inſcription : *Cui dabo ?* Il me ſemble que la même choſe arrive aujourd'hui, & que cette ſavante Académie nous met une couronne en main pour honorer un Orateur glorieux, ou un illuſtre Capitaine. J'avoüe que j'ai long-tems héſité, & que j'ai dit pluſieurs fois, lequel des deux faut-il couronner ?

On nous les repréſente tous deux

dans un glorieux empreſſement. L'un parle, l'autre agit pour ſa patrie ; l'un meurt ſur la tribune, l'autre ſur la brèche, & tous deux ſemblent triompher également. Mais après avoir peſé les raiſons qu'on peut alléguer pour l'un & pour l'autre, j'ai cru qu'il falloit couronner le brave qui meurt en combatant pour la défenſe de ſon pays.

En effet, quelle gloire eſt celle d'un Orateur qui meurt dans la tribune ; Je veux qu'il ait ému tout ſon auditoire, qu'il ait fait de belles leçons de morale ou de politique, qu'il ait parlé comme un Socrate ou comme un Démoſthène. Quelle merveille a-t-il fait ? Il a parlé. Voulez-vous que je vous repréſente cette belle mort ? Prenez garde, Meſſieurs, il déclame une harangue étudiée, & je ne ſais par quel accident une petite défaillance ſurprend ſon cœur délicat (car vous ſavez, Meſſieurs, que ces beaux diſeurs ont ordinairement le cœur tendre, & qu'un peu de lâcheté ne leur ſied pas mal) il entrecoupe ſon diſcours, il fait un

petit ſoupir, il expire en faiſant un geſte, il meurt la bouche encore demi-ouverte. N'eſt-ce pas mourir bien glorieuſement ? Peut-être pouſſe-t-il encore un helas ! pour faire en mourant une figure d'exclamation. Il tombe ſur la tribune tout doucement, & ſa pauvre rhétorique avec lui. Voila ce qui s'appelle mourir en déclamateur ; ce ſont de ces belles morts rhétoriciennes & figurées. Je ſuis d'avis qu'on lui dreſſe des ſtatuës parlantes d'après nature, qu'on écrive au-deſſous, en lettres d'or, ſon dernier hélas, & que tous les déclamateurs prennent le grand deüil.

Mais un capitaine eſt quelque choſe de plus honorable qu'un harangueur ; une brèche eſt un plus beau théâtre d'honneur qu'une tribune ; une bleſſure reçûë pour la patrie, parle mieux que toutes les langues des Orateurs, & un Ajax qui ſoutient & qui repouſſe les ennemis, vaut mieux à mon avis que cent Therſites qui ſe tuent à exhorter les peuples. Que j'ai de plaiſir à me figurer un de ces braves ſur une brèche ! Il me ſemble

que je le vois comme un Léonidas dans le détroit des Thermopyles ; il eſt animé de tous les ſentimens de la gloire ; il regarde la brèche comme un beau théâtre de ſa valeur, ou comme un honorable ſepulcre ; il ſe réſout de ſauver ſa patrie, ou de mourir ſur ſes ruines ; il défend & il anime ſes compagnons ; il fait de ſon corps comme un rempart vivant, & vous diriez qu'il eſt le bouclier animé de ſes concitoyens ; couvert d'une honorable pouſſiére, affoibli par cent glorieuſes bleſſures, tout teint qu'il eſt de ſon propre ſang il donne encore mille morts ; il attaque même lorſqu'il ne peut plus ſe défendre ; il ſe ſoutient des dards qui le percent ; il ferme la brèche avec ſon corps mourant, & après mille beaux exploits, laſſé qu'il eſt de tant de victoires, il tombe encore fiérement ſur le débris de ſa patrie, dont il ſemble, tout mort qu'il eſt, menacer les ennemis. Ce ſont ces Héros qu'il faut couronner après leur mort ; c'eſt pour eux qu'on a trouvé l'art des ſtatuës ; il faut que tous les

citoyens

citoyens en aient des portraits, & qu'on lui dreſſe cent Mauſolées. Ce qui me fait conclurre, qu'il eſt plus glorieux d'expirer ſur la brèche en combatant pour la patrie, que de mourir ſur la tribune en parlant pour le public.

Que la condition de ceux qui vivent ſans ambition eſt préférable à la condition de ceux qui ſe portent à des choſes qu'ils ne peuvent obtenir que tres difficilement.

MESSIEURS,

Le problème de ce jour nous repréſente deux conditions bien différentes ; l'une dans le détachement & dans la modeſtie, l'autre dans l'interêt & dans l'ambition ; l'une qui ſe contente de ſon repos, l'autre qui ſe tourmente pour des biens imaginaires. Elles ſe préſentent toutes deux dans cette ſavante aſſemblée pour y

briguer l'honneur de vos ſuffrages. Je me trompe, Meſſieurs, cet homme modeſte dont nous parlons, n'a point d'ambition, & il ne brigue pas même l'honneur de votre approbation ou de vos loüanges, & je me ſens obligé de défendre un parti qui ne ſe défend point par modeſtie. On vous a déja dit, Meſſieurs, que l'ambition avoit été punie en la perſonne des Anges bannis du Ciel pour ce crime. On vous a dit que c'étoit une compagne qui nous ſuit & qui ne nous abandonne point: mais je dis au contraire que c'eſt une compagne qu'il faut abandonner. A bien raiſonner dans la morale chrétienne, l'ambition eſt un deſir déreglé d'honneur, & par conſéquent une paſſion criminelle. Elle cauſe trois grands déréglemens dans l'eſprit de l'homme. Elle le porte à deſirer bien ſouvent des honneurs qui ſurpaſſent ſon mérite, ſa qualité, & qu'il ne ſauroit poſſéder qu'à titre d'uſurpateur. Elle lui fait croire qu'il doit procurer des récompenſes à ſa vertu, & s'appliquer toute la gloire

qu'il peut prétendre, au lieu de la rapporter à Dieu qui eſt le principe de toutes ces qualitez honnêtes. Elle le pouſſe enfin à chercher, par une oſtentation particuliére, des honneurs qui ſont établis pour le bien public, & pour maintenir la diſcipline politique. Demander donc ſi la condition d'un ambitieux eſt plus heureuſe que celle d'un particulier ſans ambition, c'eſt demander ſi la condition d'un coupable eſt préférable à celle d'un homme innocent. Mais parlons en Philoſophes, & voyons par la morale de Socrate la déciſion de notre probleme.

Quelle ſatisfaction dans la pourſuite des biens du monde ? Les déſirer, c'eſt un tourment ; en joüir, c'eſt une fauſſe joie ; les perdre, c'eſt un déſeſpoir. Peut-on donc appeller heureux ceux qui courent après des biens dont le déſir preſſe, dont la poſſeſſion laſſe, & dont la privation martyriſe ? Mais examinons, je vous prie, la condition des ambitieux. Un certain éclat, qui n'eſt bien ſouvent qu'un faux

brillant & qu'un beau fantôme, les ébloüit ; ils voient les honneurs comme les biens ſouverains de la vie civile ; cet éclat leur donne de l'admiration ; cette admiration fait naître l'amour ; l'amour, qui n'eſt pas une paſſion oiſeuſe, excite les déſirs ; ces déſirs confians & ambitieux, font naître les belles eſpérances ; ces eſpérances qui ſont douces & agiſſantes, expoſent à mille travaux. Voila l'image d'une ambition encore naiſſante ; cet amour pourtant, ce déſir, & cette eſpérance, ſont les premiers tyrans de l'ambitieux ; vous ſavez, Meſſieurs, que ce ſont trois paſſions inquiétes qui nous repréſentent un bien qui nous ſemble propre, mais que nous ne poſſédons pas encore, & que nous ne ſaurions obtenir que difficilement. Voila ſes premiéres peines ſecrettes.

Paſſons aux ſecondes qui paroiſſent aux yeux du monde. Saint Cyprien dans cette éloquente lettre, qu'il écrit à Donat, en fait une admirable peinture. Il nous repréſente ces pauvres prétendans en mille poſtures de ſu-

jétion ; ils ſont les complaiſans par néceſſité, & ſe jettent dans toutes les ſervitudes de la Cour. Tantôt ils paroiſſent en ſupplians aux piez d'un Prince ; tantôt ils ſont à la porte d'un cabinet qui eſt preſque auſſi orgueilleuſe que ſon maître, & qui ne s'ouvre que rarement ; quelquefois ils prennent les armes pour s'oppoſer à leurs rivaux, & deviennent ſoldats inſenſiblement & contre leur gré ; ſouvent ils rendent leurs ſoumiſſions & leurs déférences à ceux qui ſont beaucoup moins qu'eux, & pour avoir quelque préférence, ils ſe dégradent cent mille fois, & ſe rendent eſclaves par habitude. Peut-on appeller cette condition heureuſe ? Après tant de ſoins & d'empreſſemens, ils ſe trouvent ſouvent bien loin de leur compte. Ils ſe tirent de la carriere pleins de confuſion ; ils perdent leur véritable honneur à la recherche d'un honneur faux, & ſe reconnoiſſent auſſi malheureux que cet Icare de la fable, qui n'eut pas d'aſſez fortes aîles pour voler, ou comme cet Ixion qui croyant embraſſer Junon, n'embraſſa qu'une va-

peur & que de la fumée. Que s'ils viennent à bout de leurs deſſeins, vous diriez d'abord qu'ils ſont en repos, que leurs déſirs ont trouvé leur centre, & qu'ils ſont établis dans leur bonheur : mais l'ambition n'a point de bornes, le déſir & l'eſpérance n'entrent jamais dans le ciel, auſſi ne quittent-ils jamais la terre, & nous pouvons dire que la vie d'un ambitieux eſt un mélange de déſirs & d'eſpérances. Alexandre, tout jeune & tout enfant qu'il étoit, avoit déja de grands deſſeins de gagner des villes ; ſon ambition crut avec l'âge, il voulut conquérir des Royaumes ; ce grand cœur n'en fut pas content, il prétendit à la conquête du monde, encore ſes déſirs étoient-ils plus étendus que toute la terre, & devant qu'il eût vaincu quelques parties de ce monde, il ſe diſpoſoit à en chercher de nouveaux, ſur la parole d'un vieux Philoſophe. Voila, Meſſieurs, les inquiétudes de l'ambition.

Mais un petit particulier joüit de toute ſa liberté & de tout ſon repos ; on ne l'éleve point aux char-

gès, il n'y prétend pas ; il n'emporte pas les ſuffrages de ſes concitoyens, auſſi ne les brigue-t-il point ; il eſt ſans éclat, ce n'eſt pas une peine pour ceux qui n'ont point d'ambition ; il n'a pas la gloire d'avoir de grands avantages, auſſi n'aura-t-il pas la crainte ou la honte de les perdre ; il n'eſt pas de la juriſdiction de la fortune, il ne dépend que de lui-même. Voila le caractère de la vraie liberté, du vrai repos, & du bonheur établi ; voila l'eſprit de Socrate & de Diogéne.

Nec excitatur claſſico miles truci,
Nec horret iratum mare,
Forumque vitat, & ſuperba civium
Potentiorum limina.

On me dira que ces vertus inutiles & particuliéres ne ſont pas aſſez généreuſes, qu'il faut toûjours avoir quelques belles prétentions, & que Dieu ne nous a donné des cœurs ſi vaſtes que pour déſirer de grandes choſes. Je l'avoüe, je n'ai jamais tenu le parti de la lâcheté, mais j'ai toûjours crû qu'il faloit plus de généroſité à mépriſer les honneurs,

qu'à les briguer, & que c'étoit le plus grand effort du cœur de l'homme de domter ſon orgueil, & de modérer ſes paſſions ambitieuſes.

Je pourrois encore étendre ce diſcours par pluſieurs autres belles conſidérations, mais la crainte que j'ai de paſſer pour un ambitieux dans l'éloquence, me le fait finir pour conclurre que la condition de celui qui n'a point d'ambition eſt plus avantageuſe que celle des ambitieux.

La grace de ſouffrir conſtamment les maux qui nous arrivent, eſt préférable à la faveur d'être toûjours heureux.

MESSIEURS,

Puiſque déſormais nos conférences auront l'honneur de paroître ſous le nom auguſte de Noſſeigneurs de l'aſſemblée générale du Clergé de France, il eſt juſte qu'elles prennent des ſentimens plus relevez, qu'elles mêlent la morale Chrétienne avec celle des Philoſophes, & qu'elles établiſſent un doux commerce entre l'Egliſe & l'Académie. En effet, Meſſieurs, notre problème eſt fondé ſur les ſentimens de la philoſophie des Saints, & ſur ceux de la morale de Platon & de Socrate. Le mot de grace que j'ai lu dans la propoſition du problème, nous permet de parler aujourd'hui chrétiennement. Je

commence par la comparaiſon d'un homme qui ſouffre conſtamment, avec un autre qui joüit d'une proſpérité continuelle. L'un eſt établi dans ſes plaiſirs, l'autre triomphe de ſes peines; l'un aime ſon deſtin, l'autre brave le ſien; l'un eſt favori de la fortune, l'autre eſt le maître de la ſienne; l'un eſt aſſuré de ſon bonheur, l'autre de ſa vertu, & pour dire tout en un mot, l'un eſt conſtant, l'autre eſt heureux. Jugez, Meſſieurs, lequel de ces deux états eſt le plus eſtimable.

J'avoüe que ſi l'on nous comparoit un homme conſtant dans ſon malheur, avec un homme moderé dans ſon bonheur, j'aurois été plus long-tems à me déterminer. Je ſais que la modération eſt une vertu auſſi conſidérable dans la morale, que la conſtance. Je ſais qu'il faut autant de force à réprimer l'inſolence de la fortune, qu'à ſouffrir ſes mauvais tours, & je n'eſtime pas moins Céſar quand il ſait moderer ſes victoires, que quand avec éclat & avec bonheur il ſait vaincre tout

le monde. Mais puiſqu'on ne nous parle que d'un homme conſtant & d'un homme heureux, vous ne vous étonnerez pas ſi je préfére la conſtance à la fortune, & ſi je ſuis pour une belle vertu contre le bonheur, & contre une proſpérité qui n'eſt pas toûjours innocente.

Pour établir mon ſentiment, je ſuppoſe qu'on peut conſidérer l'homme en trois états, dans l'état de la Religion, dans l'état de la morale, & dans l'état de la nature; c'eſt à dire que je conſidére en lui l'homme, l'honnête homme, & le Chrétien, & je puis dire avec vérité qu'il ſe perfectionne en ces trois états par les travaux & par la conſtance.

Premiérement, un homme dans une proſpérité continuelle, eſt un monſtre dans la nature. Notre naiſſance nous expoſe à mille ſouffrances, nos premiéres larmes nous avertiſſent de nos miſéres, & nous pouvons dire qu'un homme qui ne ſouffriroit rien, ne ſeroit pas un homme.

Dans l'état de la Religion, vous ſavez, Meſſieurs, que l'eſprit de

Chrétien eſt un double eſprit, comme celui du Prophete, un eſprit de ſouffrance & un eſprit de force. Cet eſprit de ſouffrance rabat ſon orgueil, cet eſprit de force releve ſa foibleſſe, & par ces deux contrepois Dieu le maintient dans cette médiocrité qui eſt le vrai tempérament de la Religion & de la vertu. Je ſuis encore à ſavoir qu'il y ait eu des Saints délicats, & de véritables Chrétiens favoris de la fortune. La terre n'eſt pas pour eux un pays de fleurs, la délicateſſe n'eſt pas une vertu de leur morale, la proſpérité n'eſt pas l'une de leurs béatitudes, & ce que les Payens appelloient bonheur, s'appelle chez eux un éclat trompeur, & une mauvaiſe fortune déguiſée. Après l'exemple de leur Maître, ils font une béatitude des ſouffrances, ils quittent les roſes pour les épines, ils ſe glorifient dans leurs peines, & s'eſtiment plus avancez vers Dieu quand ils ſont plus perſécutez par les hommes. Etant, comme ils ſont, enfans de la Croix & diſciples d'un Dieu ſouffrant, ils

prennent toutes leurs afflictions comme des épines qui fleuriront un jour, & comme des branches de la Croix de leur Maître, qui porteront des fruits en leur tems. Avant même que Dieu eût témoigné l'eſtime qu'il faiſoit des peines, nous a-t-il jamais repréſenté aucun de ſes favoris ſans ſouffrance? Il a voulu qu'on nous fît des portraits du malheur & de la patience, mais il n'a laiſſé dans ſes écritures aucune idée d'une parfaite proſpérité. Il nous a expoſé le tableau d'un Prince ſouffrant, qui ſentit la déſolation de ſa famille, la chûte de ſon thrône, la perte de ſes enfans, les perſécutions du Démon, les infidélitez de ſes proches, & les inſultes de ſes amis, ſans perdre un ſeul point de ſa patience; tant il eſt vrai que l'état d'une généreuſe ſouffrance eſt préférable à une proſpérité bien établie. Raiſonnons encore en Philoſophes, & voyons s'il faut des peines & des ſouffrances pour perfectionner l'honnête homme auſſi bien que l'homme Chrétien.

La morale de tous les Philoſophes

nous apprend qu'un état vertueux eſt préférable à tout autre état. L'éclat des grandeurs & des richeſſes n'a jamais paru plus vif que celui de la vertu ; il a falu avoüer que le plaiſir n'étoit pas notre félicité, & que l'honnête homme & l'homme de bien étoit quelque choſe de plus eſtimable que l'homme riche & l'homme heureux ; & puiſque l'homme qui ſouffre conſtamment, eſt dans l'état de la vertu, faut-il lui faire ce tort de le comparer à l'homme heureux ? Pour moi j'eſtime plus un Régulus captif & ſupplicié dans Carthage, que lorſqu'il étoit glorieux dans le Sénat. J'eſtime Pompée plus glorieux dans ſes malheurs que dans ſes triomphes ; un Paul Emile qui reçoit conſtamment la nouvelle funeſte de la mort d'un de ſes enfans, que lorſqu'il gagne des batailles, puiſque la vertu eſt plus glorieuſe que le bonheur.

Mais je veux le prendre d'un autre biais, & vous faire voir que celui qui ſouffre conſtamment eſt plus heureux que celui qui ſe trouve dans

une proſpérité continuelle. La raiſon me ſemble évidente. Conſidérez, s'il vous plaît, que Dieu a attaché la peine au plaiſir ; ſi le plaiſir eſt criminel, la peine qui l'accompagne eſt ſa punition ; s'il eſt innocent, cette peine ſert à nous le faire goûter plus ſenſiblement. Selon cette maxime, un plaiſir continuel n'eſt plus conſidérable. Si le ciel étoit toûjours ſerain, nous ne compterions pas nos beaux jours ; ſi la terre n'avoit que des fleurs en toute ſaiſon, nous nous joüerions des roſes & des tulipes ; ſi toutes les ſaiſons étoient des printems, nous ne diſcernerions pas bien le plaiſir de nos promenades & de nos récréations. D'ailleurs, Meſſieurs, ou cet homme heureux eſt criminel, ou innocent ; s'il eſt criminel, il n'eſt pas heureux, puiſque le bonheur ne ſauroit ſubſiſter dans une conſcience troublée de crimes ; s'il eſt juſte & innocent, il doit avoir de la peine de ne pratiquer pas les vertus les plus conſidérables, la conſtance dans les travaux, la patience dans les peines, & mille autres vertus que les

ſouffrances nous font pratiquer. C'eſt pourquoi je conclus, que la conſtance dans les malheurs eſt préférable à la faveur d'être toûjours heureux.

La bonté & la beauté ſont également l'objet de l'amour.

MESSIEURS,

La bonté & la beauté ſont deux ſœurs qui ſont toûjours bien d'accord, & qui ne ſe ſéparent jamais, & nous en faiſons aujourd'hui deux rivales, & nous demandons laquelle des deux eſt le premier objet de l'amour ? La beauté dans l'ordre du tems me paroît la premiére ; nous ne la connoiſſons pas aſſez, c'eſt une communication de la beauté de Dieu, qui eſt le Dieu des lumiéres. Saint Denys aſſure que tout ce riche éclat qui ravit nos yeux, n'eſt qu'un rejailliſſement de la gloi-

re, & une impreſſion du premier rayon : *Pulcritudinis effectrices primi radii effuſiones.* Dieu eſt repréſenté comme un ſoleil qui répand ſes rayons ſur les belles choſes ; il répand ſes rayons dans le ciel, & on l'appelle le pays des beautez & des lumiéres ; il applique un demi rayon ſur les corps, & nous appellons cela les beautez. Ce n'eſt pas ce ſoleil viſible ; c'eſt lui qui peint nos fleurs, & nous les appellons les belles fleurs ; il fait rejaillir quelques rayons ſur le ſoleil & ſur les aſtres ; c'eſt un rejailliſſement de ſa gloire, & nous leur donnons le titre de beaux. Voila ce que nous aimons.

Les choſes ſemblent avoir été belles avant que d'être bonnes. Lorſque Dieu les forma dans ſes idées, elles n'étoient pas encore dans l'ordre des choſes, & comme elles n'étoient pas, elles ne pouvoient pas être bonnes. Auſſi Dieu après la création les appelle bonnes ; c'étoit pourtant de beaux modèles, des formes éclatantes & proportionnées dans l'idée de leur auteur, des exemplaires enve-

lopez dans ſes lumiéres, & des images des choſes futures, que lui-même aimoit déja. Jugez ſi la beauté n'eſt pas le premier objet de l'amour. Quand je devrois même accorder que la bonté eſt le plus noble objet de l'amour, vous avoüerez que la beauté en eſt le premier: car vous ſavez, Meſſieurs, qu'il y a une parfaite intelligence entre les ſens, la raiſon, & la volonté. Les ſens s'empreſſent à repréſenter à l'eſprit toutes les perfections qu'ils découvrent; l'eſprit qui eſt une puiſſance juſte & éclairée, ne refuſe jamais ſon eſtime à ce qui eſt parfait, & la volonté s'oblige à aimer tout ce qui l'eſt. Selon cette régle, la perfection que les ſens découvrent la premiére, & que l'eſprit eſtime premiérement, doit être le premier objet de l'amour; la bonté eſt une perfection, la beauté eſt ce premier éclat: cette premiére perfection, ou pour mieux dire, cette premiére bonté qui ſe préſente, brille dans les yeux & ſur le viſage, pour être plûtôt apperçuë; elle a je ne ſais quels rayons doux

& agiſſans qui ébloüiſſent la vûë, qui gagnent l'eſtime, qui produiſent l'amour, qui paſſent imperceptiblement des yeux à l'eſprit, de l'eſprit au cœur, & qui font deux ou trois effets en un inſtant. Je ne parle pas de cet amour prophane qui a le bandeau devant les yeux, parce qu'il ne voit pas, qui eſt enfant, parce qu'il ne raiſonne pas, & qui ne ſauroit avoir après tout qu'un cœur d'enfant. Je parle d'un amour ſolide qui a des yeux pour ſe conduire, de la raiſon pour juger des choſes, & un cœur d'homme pour aimer raiſonnablement. Nous ſommes plus obligez à la bonté; c'eſt elle qui a touché Dieu, & nous ſommes les ouvrages de ſa bonté. Que ſi vous prenez le terme de premier objet pour le plus noble objet, je ſuis du parti de la bonté.

Ce Philoſophe avoit raiſon, qui diſoit, que ſi Dieu vouloit ſe rendre viſible aux yeux des hommes, il prendroit la vertu ou la bonté pour ſon ame, & la lumiére ou la beauté pour ſon corps; il vouloit

dire que ce ſont les deux qualitez les plus éclatantes : mais il y mettoit cette différence, que la beauté, comme plus groſſiére, n'auroit ſervi que de corps, & que la bonté, comme plus noble, auroit été la forme & l'ame de ce rare compoſé. Platon même, le plus zélé défenſeur de la beauté, n'a eu de l'amour & du reſpect pour elle, que parce qu'elle appartient à la bonté ; il a cru que la beauté des corps étoit un rayon de la beauté de Dieu, & une image de la beauté de l'eſprit ; & comme la bonne conſtitution intérieure eſt cauſe de la beauté du teint & du beau coloris du viſage, il croyoit que cet éclat que nous admirons eſt un effet d'un tempérament vertueux, & diſoit que les riches traits de la beauté étoient de belles fleurs & de belles feüilles qui tiroient leur vie de la bonté comme de leur racine.

Mais auſſi, Meſſieurs, pour raiſonner en Philoſophe, la volonté qui eſt la puiſſance de l'amour, & la plus noble faculté de l'ame, ſe porte avec plus d'inclination vers ſon

objet plus noble & plus naturel. Comme nos yeux ont une paſſion naturelle pour la couleur, & notre entendement pour la vérité ; ainſi notre cœur & notre volonté ſe portent au bien néceſſairement. Il y a une ſi étroite liaiſon entre le bien & la volonté, que cette volonté n'aime que le bien reconnu. Quelque difficile à trouver qu'il ſoit, elle le cherchera ſans ſe rebuter ; que les vices mêmes ſe déguiſent, elle les aimera s'ils ont le voile de la vertu ; elle aimera la laideur même, ſi elle y découvre quelque bonté. Mais elle n'aimera jamais un mal reconnu, ainſi nous pouvons dire que ſon premier objet & plus naturel eſt la bonté. Il eſt vrai qu'à le bien prendre, la bonté & la beauté ſont une même choſe. Je le prouve par une ſeule comparaiſon de l'un à l'autre. Il faut trois choſes pour faire une parfaite beauté, ſelon ſaint Thomas ; l'intégrité des parties, la proportion, & l'éclat. Le moindre défaut la détruit, la moindre inégalité la ruine, la moindre tache la diminuë : ſelon

ces principes, il appelle le Verbe la beauté du Pére, parce qu'il a l'eſſence entiére de ſon Pére, qu'il a une convenance admirable avec lui, & qu'il eſt la lumiére de ſon intelligence. Ces trois qualitez ſont requiſes pour faire la bonté d'une action ; il faut qu'elle ſoit entiére dans ſes circonſtances, qu'elle ſoit proportionnée par les régles de la raiſon, & qu'elle ait quelque éclat aux yeux des hommes ; ce qui me fait croire que la bonté & la beauté ſont une même choſe.

Secondement les Philoſophes n'ont trouvé qu'une même définition pour toutes les deux, ils ont appellé l'une & l'autre le déſir de l'amour.

Saint Dénys remarque que la beauté attire toutes choſes, & que les Grecs l'ont appellée d'un nom qui ſignifie appeller, à cauſe qu'elle appelle toutes choſes. Le bien eſt ce que toutes choſes déſirent comme une perfection ; la beauté eſt auſſi le déſir de toutes choſes. Le même Saint remarque que nous avons pour principe un Dieu qui eſt auſſi beau

qu'il eſt bon ; nous avons de l'inclination pour la beauté auſſi bien que pour la bonté ; les Anges ne font qu'admirer l'une & l'autre dans le ciel. Il n'eſt rien dans la nature à qui Dieu n'ait communiqué quelque petite partie de l'une & de l'autre, & ce Saint conclud : *Itaque pulcrum idem eſt quod bonum, quia pulcrum & bonum quâvis de causâ omnia expetunt.*

Les paſſions des femmes ſont plus violentes que celles des hommes.

MESSIEURS,

Il y a trois choſes qui modérent nos paſſions, la raiſon, la philoſophie, & le tempérament. La raiſon eſt un don du Ciel, la philoſophie eſt un avantage de l'étude, le tempérament eſt une faveur de la nature. Il faut donc que le ciel, la nature, & l'étude travaillent à vaincre

ces mouvemens rebelles, que la raiſon les régle, que la philoſopie les combate, que le tempérament les modére. Selon ce principe, ceux qui ont la raiſon plus forte, la complexion plus généreuſe, & les connoiſſances de la morale plus ſolides & plus étenduës, ont auſſi des paſſions moins violentes. Ces trois raiſons me font conclure d'abord que les paſſions des hommes ſont moins violentes que celles des femmes.

Je ne m'arrêterai pas à vous prouver que ce ſexe eſt moins raiſonnable que le nôtre; l'expérience l'a fait connoître à tous les ſiécles, & j'aurois tort de m'attacher à établir une vérité ſi connuë. Je dirai ſeulement que les premiéres paſſions criminelles du monde ont été celles d'une femme. Elle fut la premiére ſéduite, parce qu'elle étoit la plus foible, & ſe laiſſant perſuader aux flateries du ſerpent qui la trompoit, elle perdit la premiére l'innocence de ſon état, & introduiſit au monde les paſſions déréglées qui nous font la guerre. Auſſi celles de ſon ſexe

ont

ont toûjours conſervé cet air de foibleſſe & de paſſion, qui fait qu'elles s'emportent aiſément, qu'elles ſe rendent à leurs mouvemens paſſionnez ſans beaucoup de réſiſtance, & qu'elles ont un cœur qui ſe porte ordinairement à des violences dangereuſes.

Toutes les hiſtoires tragiques ſont des ſujets funeſtes de leurs paſſions, & il n'eſt rien dont elles ne ſoient capables quand elles ont l'eſprit prévenu. Faire rouler un chariot ſur le corps d'un pére, & s'établir ſur le thrône par un parricide, c'eſt la cruelle ambition d'une Reine de Rome. Déchirer les membres d'un frére innocent pour ſuivre plus ſurement un galant, c'eſt le déſeſpoir d'une Médée. Allumer des guerres & déſoler des Royaumes floriſſans, c'eſt la paſſion d'une Héléne. Trahir ſa patrie pour des bagues & pour des joyaux, c'eſt la cupidité d'une Veſtale. Que ſi je veux entrer dans les hiſtoires de l'Ecriture, j'y trouverai une Reine qui veut détruire la Religion, & qui fait mourir les Pro-

phètes ; une danſeuſe qui demande dans un feſtin la tête d'un Saint qui lui reprochoit ſes déſordres, & mille autres paſſions qui ſont dans la derniére violence : ſi bien, Meſſieurs, que la deſtruction des familles, la ruine des villes, la perte des Provinces, la déſolation des Etats, ſont les effets ordinaires des paſſions des femmes.

Il faut donc bien que les femmes ſoient violentes, puiſqu'elles vont juſqu'aux derniéres extrémitez. On en a vû qui ont été abbattuës par la crainte ; la douleur en a fait mourir ſur le ſépulcre de leurs amans ; la joie même qui eſt une paſſion douce, & qui fait le plaiſir d'une belle ame, en a fait mourir en pluſieurs rencontres. Les hommes ont-ils des paſſions ſi déréglées ?

Si la raiſon des femmes eſt moins forte, la philoſophie leur eſt moins connuë ; les hommes ſont inſtruits des maximes de la morale, ils ont appris dans les livres ce qui peut ſervir à la conduite de leur vie & au réglement de leurs paſſions. C'eſt

pour eux que Socrate a fait deſcendre la philoſophie du ciel, c'eſt pour eux qu'Ariſtote a écrit ſes grandes morales. Mais les femmes n'ont pas appris les préceptes de Socrate ; on ne leur a point expliqué les maximes de la morale ; on leur défend même d'entrer dans les écoles des philoſophes ; on trouve bon qu'elles ſe promènent au Cours, & on leur défend les promenades du Lycée ; on veut qu'elles aient des miroirs pour compoſer leurs viſages, & on leur défend les études qui ſont les miroirs de l'ame ; on abandonne leurs paſſions comme des maladies ſans remédes, au lieu de leur ouvrir toutes les portes de l'Académie, & de les introduire dans toutes les promenades du Lycée pour y fortifier leur raiſon. Je ne m'étonne pas après cela ſi leurs paſſions ſont plus violentes que celles des hommes.

Pour leur complexion, comme elle eſt plus délicate, elle a moins de réſiſtance. Mais je crois qu'il faut laiſſer cette partie à ceux qui prendront le parti de la Médecine dans

la Conférence ſuivante, & conclurre que les paſſions des femmes ſont plus violentes que celles des hommes.

La crainte de ceux qui parlent en public eſt un effet de la raiſon & non pas du tempérament.

MESSIEURS,

J'ai tant d'eſtime pour l'éloquence & pour ceux qui la font paroître dans les tribunes, que je crois qu'ils ſont toûjours raiſonnables, même quand ils tremblent. Ce n'eſt pas une paſſion froide ou une timidité de tempérament qui les fait pâlir, quand ils s'expoſent en public pour réciter une harangue; c'eſt plûtôt une connoiſſance qu'ils ont des dangers & des difficultez de leur emploi. Pour moi, j'ai toûjours cru que cette connoiſſance & cette crainte étoit le caractère d'un Orateur judicieux, qui craint les fâcheux éve-

hemens de ſa cauſe, & les injuſtices de ſes auditeurs.

En effet, Meſſieurs, on ſe trompe quand on croit que l'éloquence eſt un art glorieux ſans danger. Il eſt vrai qu'elle a du pouvoir ſur les cœurs, qu'elle régle les paſſions, & que ceux qui l'emploient adroitement, ſe peuvent appeller les rois & les conquerans des eſprits; mais leur gloire n'eſt pas ſans crainte quand ils parlent en public.

C'eſt s'expoſer à la cenſure publique, & faire des eſſais de réputation qui ne ſont pas toûjours favorables. Je me figure un Orateur dans la tribune comme un homme qu'on doit juger ſolennellement. Tous ſes auditeurs s'érigent en Juges. Chacun prononce des arrêts, & ſe croit autoriſé pour condamner un homme qui parle. S'il harangue devant des Orateurs comme lui, il a des rivaux; s'il parle aux ſavans, il a des cenſeurs établis; s'il s'adreſſe au peuple, il a des juges ignorans. Qu'un pauvre Orateur eſt à plaindre! On le juge ſans l'examiner, on fait le

procès à ſa réputation ſur un mot impropre, ſur un geſte un peu déréglé, ſur une période un peu mal tournée. C'eſt une injuſtice du ſiécle, il eſt vrai; mais c'eſt une injuſtice établie depuis pluſieurs ſiécles. On a trouvé des taches dans les plus belles étoiles de l'éloquence. Æſchines trouvoit dans les harangues de Démoſthène je ne ſais quoi qui ſentoit trop le cabinet. Meſſala connoiſſoit je ne ſais quoi de lâche dans les oraiſons de Ciceron, & la cenſure n'a pas épargné ces deux Princes de l'éloquence Grèque & Romaine. Jugez, Meſſieurs, ſi la raiſon n'oblige pas un Orateur à trembler, & s'il n'a preſque pas autant de ſujet de craindre que ces anciens rhéteurs à qui l'on faiſoit le procès dans Lyon s'ils ne s'étoient pas bien acquitez de leurs harangues:

Ut Lugdunenſem rhetor dicturus ad aram.

Quand un Orateur ne ſeroit pas dans ce danger, la crainte de perdre ſa cauſe & de parler inutilement, eſt un juſte ſujet d'appréhenſion. L'é-

loquence, Meſſieurs, eſt toûjours belle, mais elle ne plaît pas toûjours à tout le monde. Elle eſt forte, mais elle n'eſt pas toûjours victorieuſe; elle eſt adroite, mais on rompt bien ſouvent toutes ſes meſures: elle trouve mille oppoſitions, diſoit un ancien, la faveur la combat, l'opinion l'affoiblit, le peu d'attention la rend inutile. Voila les obſtacles. *Gratia eſt opinio præſumpta, audientium mobiles animi, & tot malis obnoxia veritas.* La raiſon & la vérité qui doivent être les deux conſeillers de l'Orateur, ne le rendent pas toûjours ſouverain, & on a vû les plus illuſtres génies deſcendre quelquefois de la tribune avec confuſion, & ſe plaindre en vain de l'injuſtice de leur ſiécle. Ne faut-il pas donc appréhender la honte, & ne devons-nous pas conclurre, que la crainte des Orateurs lorſqu'ils doivent parler en public, & lorſqu'ils y parlent effectivement, eſt un effet de leur raiſon, & non pas de leur tempérament?

La femme doit préférer la vie de ſon père à celle de ſon mari.

MESSIEURS,

Le problème de ce jour me jette d'abord dans des idées funeſtes. Je me figure cette femme malheureuſe en toutes maniéres. Elle voit ſon pére & ſon mari mourans, ſi elle n'aſſiſte l'un ou l'autre. Elle entend la voix de l'un qui lui dit : *Rens-moi la vie que je t'ai donnée* ; & celle de l'autre qui lui dit pitoyablement : *Garde-moi la foi que tu m'as promiſe.* Elle veut ſauver ſon pére, mais elle ne ſauroit ſe réſoudre à perdre ſon mari. Son cœur ſe partage inſenſiblement. Je ſuis fille, dit elle, & d'abord elle tend les bras à ſon pére : mais l'amour lui repréſente qu'elle eſt femme, & au même tems elle les porte vers ſon mari. Que fera-t-elle ? Elle partage ſes devoirs ; elle pleure ſur l'un & l'autre, elle

tend ſes bras à tous les deux inutilement. Nature, dit-elle, puiſque tu m'impoſois deux devoirs, que ne me donnois-tu deux ſecours à rendre ? Que ne fais-tu deux perſonnes de moi ? Que ne ſépares-tu en moi la fille & l'épouſe ? Au moins explique-toi pour l'un ou pour l'autre. Mais la nature ne parle point. Le danger preſſe, & ce qui eſt plus cruel, on n'en peut ſecourir qu'un. Laiſſer mourir ſon pére, c'eſt un parricide ; abandonner ſon mari, c'eſt une infidélité ſans exemple ; ſecourir l'un, c'eſt détruire l'autre. Quelle rigueur du deſtin. Elle ne ſauroit être charitable ſans être cruelle ; elle fait en même tems un acte de piété & un parricide ; elle eſt pitoyable & meurtriére ; & dans l'état de ſa peine, elle peut dire comme cette miſérable perſonne dans le Tragique :

Nîl poſſum piè
Pietate ſalvâ, facere.

Pour réſoudre cette malheureuſe, il faut ſavoir qu'on doit plus d'amour & d'aſſiſtance à un pére ; car s'il faut payer l'amour à proportion par

l'amour même, les péres ont plus témoigné d'amour ſolide & véritable que les maris. Leur amour eſt auſſi ancien que nous, & ils n'ont jamais ceſſé de nous aimer depuis que nous avons commencé d'être, au lieu que celui d'un mari a commencé long-tems après, & ne s'affermit que par les affections qui ſurviennent. L'amour des péres eſt déſintereſſé; ils nous aiment comme une partie d'eux-mêmes, comme leur ouvrage & leur production; ils ne regardent en nous que nous mêmes, au lieu qu'un mari aime bien ſouvent ou par convoitiſe, ou par interêt, ou par aveuglement. Enfin l'amour des péres eſt néceſſaire. La nature leur impoſe cette douce loi, leur premier titre eſt celui de leur amour, & une certaine loi qui eſt dans leur cœur, leur a gravé je ne ſais quels caractères d'amour ineffaçables. Mais qu'y a-t-il quelquefois de plus diſſimulé, de plus volage, & de moins aſſuré qu'un mari; ſon cœur eſt ſouvent ouvert à pluſieurs amours; il ſait donner des paroles à l'une, & le cœur

à l'autre, il efface quand il veut ſon inclination.

Mais je veux qu'une femme ait plus d'amour pour ſon mari que pour ſon pére. Je ſais qu'ils ne ſont qu'une chair, aux termes de l'Ecriture, je ſais que leurs flames ſont fortes & violentes ; l'honnêteté les allume, la charité les entretient, l'Egliſe les benit, la grace du Sacrement les conſacre ; mais vous m'avoüerez qu'elle doit plus de reſpect & d'aſſiſtance à ſon pére.

Je vous prie de remarquer, ſelon ſaint Thomas, qu'il y a deux motifs de l'amour ; le bien & l'union qu'on a avec la perſonne aimée, & qu'ainſi l'amour qu'on doit à un époux eſt plus grand, parce que l'union eſt plus étroite. Mais celui qu'on doit au pére eſt plus juſte, parce que le pére eſt quelque choſe de plus éminent. Son mari eſt une partie d'elle-même, mais ſon pére eſt ſon principe ; le mari eſt ſon amant, le pére eſt ſon bienfaicteur ; elle reçoit la fidélité de l'un, mais elle a reçu l'être de l'autre. Qu'elle aime donc

plus ſon mari, mais qu'elle s'eſtime plus obligée à ſon pére, & qu'elle l'aſſiſte préférablement, puiſqu'elle lui doit beaucoup plus. Je veux, Meſſieurs, qu'elle ait des yeux pour pleurer ſon mari, mais qu'elle tende les mains à ſon pére; qu'elle ait tout ſon cœur, ſi vous voulez, pour l'un, mais qu'elle garde ſon ſecours pour l'autre; qu'elle plaigne ſon mari, mais qu'elle ſauve ſon pére, & puiſqu'elle a reçu de lui ce qu'elle eſt, qu'elle lui rende ce qu'elle peut.

Si vous doutez encore de la vérité de ma propoſition, je vous prie de conſidérer encore que ſi la femme eſt dépendante de ſon mari, ſon mari dépend auſſi d'elle en quelque maniére; ils ſe donnent l'un à l'autre par une nouvelle alliance, mais le pére a ſon droit entier, il ne doit rien à ſa fille.

Pour le texte de l'Ecriture qu'on nous oppoſe, je n'y trouve point de difficulté, puiſque les Péres de l'Egliſe l'expliquent en notre faveur. Dieu l'a commandé, dit-on: *Relinquet homo patrem & matrem, & ad-*

hærebit uxori ſuæ. Mais il faut entendre le ſens de ces paroles. Penſez-vous que ce Dieu qui s'appelle pére lorſqu'il veut attirer nos amours, que ce Dieu qui eſt le Dieu de l'union & de la charité, que ce Dieu qui communique à nos péres les droits de ſon autorité, & qui nous attache à eux par les liens du devoir, du reſpect, & de la charité, penſez-vous, dis-je, que ce Dieu prétende ordonner une ſéparation de corps & d'eſprit, qu'il nous diſpenſe des droits les plus juſtes & les plus naturels, & qu'il briſe tous les liens ſacrez qui nous uniſſent avec nos péres? Non, Meſſieurs, il commande aux mariez de quitter la maiſon de leur pére, mais non pas de quitter les ſentimens de tendreſſe & d'amour pour eux. Il fait une ſéparation de famille, ſans faire celle des cœurs. Les nouvelles alliances ne détruiſent pas les anciennes, & Dieu qui les oblige aux ſoins domeſtiques & aux devoirs des mariez, ne les diſpenſe pas du devoir des enfans envers leur pére. Il me ſemble,

Meſſieurs, que cette perſonne affligée ſe rend à mes raiſons, qu'elle court au ſecours de ſon pére, & que puiſque ſon malheur l'oblige à commettre un crime, elle veut commettre le moindre, & ſauver ſon pére plutôt que ſon mari.

POËSIES
LATINES
ET
FRANCOISES
DE
M. FLECHIER
EVEQUE DE NISMES.

POËSIES LATINES.

EMINENTISSIMO CARDINALI JULIO MAZARINO,

CARMEN EUCHARISTICUM.

Ob pacem Galliæ & Hiſpaniæ partam, anno 1660.

VIS tandem miſero Genius placabilis orbi
Invidiam Fatorum, & Martis contudit iras,
Mutua dum ſtrictis ſtarent in vulnera telis
Galles, Iberq; hoſtes? dum ſanus utrinque, minæq;

Bellorum ingentes. En fœta furentibus armis
Imperia Auguſtos reſonant hinc inde Hymenæos,
Sanctaque Regalis coëunt in fœdera dextræ.
Cujus mentis opus? miſeri ſpes unica ſecli,
MAZARINE, tuæ. Duras componere lites
Regnorum, implicitos rerum cognoſcere tractus,
Fataleſque diu ſolers præcidere nodos,
Longa reluctantis ſolvis diſcrimina belli,
Et fractum reparas alternis cladibus orbem.
Seu fortes æquum eſt in prælia ducere Gallos;
Et ſignare graves victrici mente triumphos;
Seu melius juvat afflictis ſuccurrere rebus,
Et mundo dulces pro Pace impendere curas,
Æqua tibi, JULI, mentis ſolertia, utrinque
Clara Miniſteria. Externis quòd Gallica terris
Lilia creverunt; quòd latâ ſtrage receptum
Palmarum demeſſa ſeges; quòd Scaldis, & ingens
Eridanus timido caput occuluere ſub alveo,
Nonne tua hæc laus eſt? vim belli ſcilicet omnem
Cautâ mente regens, vincendi ſuggeris artes:
Fatáque ſollicitas: quid pingues ſanguine campos,
Dejectaſque arces? quid ahenis molibus urbes
Quaſſatas memorem? quid adhuc fumantia tecta?
Et rerum exuvias, tot Ibero ex hoſte tropæa?

Plus aliquid pro Pace vales, meliusque triumphas.
Nam quot Bellonæ strepitus, ROMANE, quot iras
Comprimis? insano quot sistis funera mundo?
Quotve animas Fati insidiis, Martisque furori
Eripis, & flentum quot siccas lumina matrum?
Addam etiam, JULI, quot sceptra inimica, quos uno
Fœdere placasti pronas in bella coronas?
Te nostra, & quondam melior mirabitur ætas
Europam concussam armis mundumque labantem,
Sustinuisse humeris, & læto munere Pacis
Secli infelicis tristes reparasse ruinas.
Audisti, JULI, mistis suspiria votis,
Vultu quo Regum mentes, & bella serenas,
Prospectans flentes Populos, perituráque bellis
Regna suis. Satis est, dixisti, sistite terræ:
Crudeles terræ, læto compescite nexu
Longa odia, & fuso succensas acriùs iras
Sanguine, mansueti flammis restinguite amoris.
Ibo ego, & oppressum compellam in fœdera mundum.
Crescentes reicit lauros, fessusque triumphis
Projicere arma jubet LODOIX, Franciscq; reducens
Aurea secla suis, fecundos Pacis amores

Prætulit : hunc blandis inflexit ſenſibus Anna :
Anna parens Regis, Regnique, & proſpera cujus
Pax fuit Auguſtis donum impetrabile votis.
Exit ab hoſte ſalus : Hiſpano ex orbe, Thereſa
Primum Pacis opus, nuſquam ſolvenda duorum
Fibula Regnorum ; Sponſique, Patriſque, futura
Æternum, & nunquam violabile pignus amoris.
Quid curas memorem, quid tædia longa viarum
Ætatem bellis gravidam, longaſque potentum
Regnorum furias domuiſti, (flectere namque
Fortunas, Regnorum, & Regum ſolvere lites
Hæc ſunt fata tua) Auſoniis in finibus olim,
Jam tum bellorum domitor, Paciſque ſequeſter,
Aſſueſti rigidos ſecli compeſcere motus.
Roma tua obſtupuit : Regum fortuna duorum
Subſtitit ; iratis ceſſit Diſcordia caſtris,
Conſiliis compreſſa tuis. Hæc otia regnis
Prima dabas, & erant magnæ præludia Pacis.
Indixit fortuna tibi majora, nec illis
Defuit auſpiciis, & Regis ſacra ſequutus
Imperia, ærati clauſiſti limina Jani,
Et belli rimas omnes ; Populique remiſſis
Detumuere animis, promptaſque in prælia dextræ
In plauſus vertêre tuos. Hæc ſecula nobis,

MAZARINE, diu præſagâ mente parabas,
Et gravidum Pacis caput, inter bella fovebat,
Immatura diu, pugnantum fœdera Regum;
Solvebatque moras ſenſim, ſenſimque futurum
Maturabat opus, prudens; momentáque rerum
Captabat, lætam ducens per bella, quietem.
Ut gravibus tandem ſtudiis, duroque labore,
Magna tibi licuit Populis perſolvere vota;
Publica tunc propriis impleſti fata periclis,
Per morbos, hyemeſque, & inhoſpita teſqua Pyrenes.
Sic Superi voluere: quies te noſtra fatigat;
Pax oneroſa tibi eſt; ſunt otia noſtra labores,
MAZARINE, tui; & nocuit tam proſpera pœne
Auctori fortuna ſuo.. Quot conſtitit illa
Sollicitudinibus requies? quotve empta periclis
Illa ſalus Regni? quoties te Gallia rerum
Mole fatigatum confecto corpore ſenſit,
Paciferiſque tulit Divis pia vota; ſuamque
Vel pacem timuit? ſed quidquid profuit orbi
Non onus eſſe tibi viſum eſt, & pondera rerum
Tanta diu librans nulla ſub mole fatiſcis.
Quid tandem moror? Ecce tuis Pax aurea curis,
Compoſituſque furor. Currus in pulvere inanes,

Et tormenta jacent, telluris inutile pondus.
Innocui pendent enſes, nuperque cruentum
Ferrum abit in falces; galeæ jam, ſcutáque primum
Obduxêre ſitum; lituique, tubæque ſilentes
Horrida tranquillo non clangent claſſica mundo.
Stabit iners Mavors, & iners Bellona quieſcet.
Deducent longos manſueto pollice fuſos
Vitarum rigidæ textrices, & tua Parcæ
Secla verebuntur: poſtque impia funera, ſurget
Conjugiis fecunda ætas, ardenſque juventus
Quot bellorum ignes, tot ſuſpirabit amores.
At, quoniam te nulla capit jam gloria, JULI,
Tranſcendiſque hominem; majoris culmina laudis,
Te nunc alta manent ſanctæ Capitolia Romæ
Hinc pia bella reges; & Dîs jam proximus, orbi
Quam dederis, longâ virtute tuebere Pacem.

IN ITINERARIUM ILLUSTRISSIMI BRIENNÆ COMITIS, CARMEN.

anno 1662.

JAm licet infidos pelagi contemnere fluctus
Arctoasque nives, gelidumque errare per axem
Innocuo cursu: dum tot discrimina rerum,
Et totam brevibus foliis complecteris Arcton:
Quo tua te pietas, & honesti sancta cupido
Civiles inter strepitus & classica duxit,
Scilicet & nostrum Dis ulciscentibus orbem.
Gallia fervebat cæco vesana tumultu,
Et sua vertebat validas in viscera dextras,
Indocilis flecti, fatique inimica potestas:
Mutua discordes animos in bella ciebat.
Tu regni exosus furias, civesque nocentes
Anxius, & patriæ tristes spectare ruinas,

Quæſiſti externis virtutum ſemina terris.
Pacatas exempſa petens meliora per aulas.
Ingenitos populis libuit deprendere mores
Mercurio celebres, & docta Pallade Belgas,
Limitibuſque ſuis procul, inſultare feroces
Gothos; aſſuetos bellis, & acinace fortes
Viſere Sauromatas: libuit ſpectacula rerum
Et terræ & pelagi longos decurrere tractus.
Pannonias arces, regnataque rura ſuperbis
Cæſaribus; placidi nunc luſtras littora Rheni:
Nunc altas Venetum turres, urbemque natantem,
Aut lenes Tiberis ripas, Capitoliaque alta,
Virtutum monimenta, & facta ingentia volvens,
Seu premis invicti Guſtavi nobile marmor,
Extera qui tumidos ducens in bella Suecos
Audaces Aquilas lethali vulnere fixit.
Ingenteſque ſuper Germanæ ſtragis acervos
Occubuit, fatiſque ſuis poſt funera vicit.
At nunc exiguus cinis eſt, & nominis umbra
Vana ſui. Seu per gelidi faſtidia cœli
Auguſtam Upſaliam properas, ubi regia ſceptra,
Et patriam poſuit nuper Chriſtina coronam.
Quæ mox fallacis fugiens ludibria cultus
Implevit ſacræ pietatis imagine Romam

Claraque

Claraque magnorum ridens diademata Regum,
Erravit totum pluſquam Regina per orbem.
Quid tibi decurſos hyberno ſidere Lappos,
Extremamq; Arcton memorem? quid frigora ſummi
Explorata poli? molli te littore deinde
Vexit lene fluens per amœnas Viſtula ripas,
Varſaviæque dedit regales cernere luxus.
Hic cognata tibi populos Aloïſa fereces
Temperat, & belli paciſque experta labores,
Partitur varias magno cum conjuge curas,
Gallica Sarmaticis commendans lilia regnis.
Sed quid opus rigidos caſus & longa viarum
Tædia? quid glacies, ſævique pericula cæli
Pandere? nunc mihi dulcis amor, molliſq; voluptas
Scriptum iter. Hæc lætos ignes mihi concitat Arctos
Quamquam, ô Pieriis LOMENI clariſſime curis,
Quis putet Arctoas hyemes & ſaxa nivoſis
Alta jugis, amneſque æterno frigore vinctos,
Te quondam & canas pedibus preſſiſſe pruinas?
Crediderim gelidum tibi manſueviſſe Bootem,
Subſediſſe tibi glaciali gurgite Nereum,
Felices auras adſpiraviſſe Favoni,
Et creviſſe nives inter violaſque, roſaſque.
Uſque adeo horrentis reparas incommoda mundi,

Et roſeum mihi fingis iter, lepidoque libello
Ver mihi perpetuum pingis, floreſque Latini
Eloquii. Volucres hunc circumferte Camœnæ ;
Quique externarum pandit ſpectacula rerum,
Externas rapiat magna in ſpectacula gentes.
At tu, Francigenûm decus immortale, BRIENNI,
Qui quondam teneræ primo ſub flore juventæ
Aſſuefti penetrare aulas, & ſplendida Regum
Limina, non vacuus rerum, curiſque ſolutus
Errabas. Varias regnorum diſcere leges
Mens erat, & ſenſim varios inviſere Reges,
Dum prodeſſe tuo poſſis, patriamque tueri
Actorum aſſiduus ſecretorumque Miniſter :
Atque ita longinquis fueras qui clarus in oris
Jam patrio melior tua lumina dividis orbi.
Sic ſe dum rutilo ſubducit veſpere Titan,
Non reſides radios, & inertia lumina condit
Littore in Heſperio : requieſcere neſcius unquam
Alternis alium flammis percurrit olympum.
Poſt ubi ſemotas mundi irradiaverit oras
Creſcentem roſeo lucem ſpectabilis ore
Colligit, & noſtro fulgentior incubat orbi.

AUGUSTISSIMI GALLIARUM DELPHINI GENETHLIACON.

GALLIA; qui Genii, quàm proſpera Numina Regnis
Uſque tuis vigilant? Regum tibi ſplendida longùm
Decurrit ſeries, longiſque nepotibus errat
Neſcia deficere, & fati ſecura poteſtas.
Scilicet auguſtam ſoboſem voluere ſecundi
Æternùm regnare Dei: longævaque creſcit
Gloria BORBONIDUM pacato plurima regno
Poſteritas. Francis, poſt tot felicia Martis
Prælia, compoſitæque inſignia fœdera pacis,
Ingentum LODOIX ſpargit nova ſemina Regum;
Principibuſque parem ſummis, unoque minorem
Patre dedit Natum, qui ſecum mitia firmet
Secula: nec lætis jam deſunt omina Gallis.
Ardua Magnanimus promittit facta Puellus,

Fortunæque pares animos. Hunc nobile ſentit
Jam natum Diadema ſibi, clarumque Corona
Inſignire caput geſtit, devotaque parvi
Herois teneros jam Purpura colligit artus.
At tua dum ſacri properant ad limina Faſces,
Teque omnis Prætexta colit, pulcherrima Divûm
Progenies, tua dum læti cunabula Reges
Suſpiciunt; ego feſtivas in vota Camœnas
Dîs genitas, Phœbique ſequacia numina duco,
Annue: daque mihi ſacris obrepere cunis,
Quæve tui primo jam fudit fama ſuſurro,
Accipe, regalis celebranda oracula vitæ.
Orbe ſuper medio, bifidi prope culmina Pindi
Fama auguſta ſedet, ſuperûm clariſſima proles,
Miratrix virtutum, & pulchri mater honoris,
Quam faciles Muſæ, propiorque inſpirat Apollo.
Magnificos ſparſura ſonos, pernicibus alis
Aut latè volat, aut celſâ ſublimis ab arce
Aure oculoq; vigil ſpectatq; auditq; quod uſquam eſt.
Illa nec inſano rerum ſe murmure paſcit,
Nec vacuas vanis implet rumoribus aures,
Nec viles operas vulguſve ignobile curat,
Fortunaſque leves; ſed ſplendida limina Regum,
Et famoſa ſibi rerum ſpectacula poſcit.

At dum magna litant Genio, & regalibus inſtant
Regna puerperiis, toto tum pectore prona
Volvit centum oculos, & centum ſubrigit aures
Impatiens ſtrepere, & magnos inquirit in ortus,
Exploratque aditus fati, primævaque captat
Auſpicia, & velox collecti nuncia veri,
Quæ didicit, pandit patriis oracula regnis.
Illa diu noſtris avidè conſederat arvis,
Venturæque loquax dederat præſagia prolis
Spes Regno ingentes: vicino inſignis alumno
Gallia quid dubitas? ſoboles tibi proxima ſurgit;
DELPHINUM tibi fata parant, Regina potenti
Jam tua Rege tumet: magnus tibi vagiet Infans
Heroum de ſtirpe Heros; tibi parvulus aula
Mox ludet LODOIX. Lætis hæc murmura Gallis
Splendida jactabat tanti præludia partus,
Nil mortale ſonans, afflataque numine Divûm.
Credidimus fatis hilares, nec Fama fefellit.
Exiit, & primas effuſus lucis in auras,
Adſpexit ſua regna Puer; patriumque decoro
Lumine, pacificiſque erexit vultibus orbem.
Mox natalitio plauſu, placidoque tumultu
Auguſti ſonuere lares; ſe Gallia longos
In luſus ſolvit, magnoque ſuperbiit aula

Clara puerperio, flammis jam compita fervent :
Penſilibus lychnis, & crebro lumine cernas
Collucere domos, noctemque incendia vincunt.
Aëre diſſiliunt imitantes ſidera flammæ.
Artificum vigiles laxantur in otia curæ.
Et ſua cuique putes ludi natalia Gallo.
Sequanides toto plauſerunt littore Nymphæ.
Nectar iit rivis, rubris fons ebrius undis
Fluxit, & inſolito ſtupuit ſe ſobria Naias
Immaduiſſe mero ; ſubitoque admixta Lyæo
Erubuit, riſitque, & vina fluentia volvit
Quà volvebat aquas : hæc inter gaudia, voces
Fundebat jam Fama ſuas, & remige pennâ
Aſtra ſuper volitare, & toto ſpargere mundo
Victorem LODOICUM olim, nuperque marinum,
Jamque patrem, cælo terriſque aſſueta parabat.
Hanc adit, & nitidâ præcingens lilia fronte
Gallia pace virens, & priſcis inclyta lauris.
Interpres Divûm, Magnarum Nuncia laudum
Fama, inquit, vatis quæ Phœbi oracula captas ;
Auctoreſque Deos, & conſcia ſidera fati
Conſulis, ingentes mihi ſpes non vana dediſti,
En parvum licet auguſtis oſtendere regnis
Heredem, & tenero plenas nihi numine cunas.

Ille ſuam blando Matrem licèt exprimat ore,
Plus etiam de Patre ferat; tamen anxia fati,
Quanta mihi ſoboles, quantus mihi creverit Heros,
Quæque parent mihi regna Dei, quæ fila Sorores
Quave manu verſent, laudum quæ ſemina ſurgant,
Et pacis, bellique vices, volvendaque ſecla
Rege ſub hoc quæro. Tacitas agnoſcere ſortes
Et ſua fata juvat. Tu, quæ cunabula nati
Principis, & magnæ ceciniſti limina vitæ,
Arcanam ſeriem, & tanti penetralia fati
Pande Dea: attonito dabimus miracula mundo,
Et quæ multa canas. Volucri tum corpore Fama
Conſtitit, & firma, & riſu diducta ſereno.
Ecquid, ait, majora mihi jam fata minaris?
Nuncia tot fatis & tot ſucceſſibus impar,
Gallia, deficio, & tua me fortuna fatigat.
Externis dudum victricia Lilia terris,
Otia regnorum, juratasque fœdera Regum,
Et genialem aulam, & reducis ſpectacula pompæ,
Et regis thalamos patris, & cunabula nati
Uſque cano, reliquo nuſquam mihi jam vacat orbi,
Tu me ſola tenes, nec ſum niſi Gallica Fama.
Nunc majus mihi creſcit onus, LODOIXQUE canendus

Alter erit ; promptæ vix centum corpore linguæ
Suffecêre Patri ; nova jam præconia Nato
Unde petam ? volitare & anhelo pectore utrique
Centum inflare tubas labor est. Tu Gallia nutrix
Heroum, interea duplici diademata fronti,
Et latam geminâ sub Majestate coronam
Expande, & patrios festina extendere fines.
Non capient tua regna duos. Quæ gaudia tollant
Se tibi, quanta tuis accrescat gloria rebus
DELPHINO nascente, rogas ? Non aptior unquam
Sceptra manu regere, & priscos inducere mores,
Seu pacis, seu jura sacri componere belli
Sors ferat. Ac primùm longos tibi Pacis in usus
Nascitur, & miti nova destinat otia seclo.
Huic hilaris lætos effinxit gratia vultus ;
Jamque altùm spirans pectus concordia blando
Molliit amplexu ; pulchrâ cum matre Cupido
Arrisit puero puer, & cunabula mitis
Implevit Genius, pronæque in pensa Sorores
Candida tranquillæ duxerunt vellera vitæ.
Hunc genitor nuper juratâ in fœdera dextrâ
Sustulit, & placidæ porrexit ad oscula matri,
Plaudentique, manu puerum circumtulit aulæ,
Adpressitque sinu. Felix hoc pectore discet

Et puer hâc regnare manu. Natalia cerne
Tempora, cum positis mundus requieverat armis;
Et Regum thalamos, & fœdera nobile Pacis
Mirabamur opus: pressis concordia Bellis
Aptabat placidum tantis natalibus Orbem;
Pax Martis furias, & sæculi tristia probra
Eluit, ardentes excussit mœnibus ignes,
Restituitque aras, & pulvinaria Divûm
Sacrilegâ temerata manu. Sic Fata parabant,
Nec decuit mites nasci inter crimina Divos.
Sic expectatæ concordi fœdere mundus
Arrisit soboli, maturaque tempora Pacis,
Fortuna, & totis Saturnia sæcula terris
Præmisit DELPHINO, & læta per otia prudens
Augusto sic stravit iter Natura Puello.
Qualis ab æquoreis Titan dùm nascitur undis,
Primâ luce vigil pallentes dimovet umbras,
Et roseas Aurora fores, radiataque cœli
Atria diducit, sensimque affusa per auras
Nubila cœca premit; ventosq; hyemesq; serenat;
Et placidum Phœbo reduci componit Olympum.
Aspice quàm simili præstet virtute Puellus,
Ut dulces aperit vultus, multamque serenis
Pacem oculis; placidis ut versat pectora cunis;

Ut ſpirat primo Saturnia ſecula riſu ;
Quantus honos fronti, noſcis quam blanda labellis
Gratia, quam dulces ictæ jam pacis amores
Annuit, & toti ſpondet nova fœdera mundo !
Quin jam bella domat, pronaſque in prælia dextras,
Et tumidos novus Alcides jam comprimit angues, *
Et firmat læſæ nutantia numina Pacis.
Hic dubiis unus potuit ſuccurrere rebus,
Et placare Patrem. Naſcentum hæc gloria Regum
Principiis prodeſſe ſuis ; innoxia priſcos
Sic peperit Natura Deos. Jam firmior ætas
Currat, & erectum melioribus impleat Orbem
Officiis ; quas non regnandi noverit artes
Sub Patre ? Mox belli, paciſque imponere leges
Diſcet, & inſanos plebis contundere luxus.
Et regnum jam noſſe ſuum ; jam pondera rerum
Ferre ipſe, aſſiduis penſare ærraria curis ;
Et regnare ſuis ; avidos compeſcere fœnum
Prædones populorum, & iniquos plectere ſumptus
Legibus ultricis Themidos. Florebit alumnus
Talibus auſpiciis ; & claras imbuet artes,
Ingenuaſque animi curas. Vos credite Muſæ,
Nunc regno indecores & inania numina Muſæ

* *Regis iram ob injuriam Legati in Britan. ſui temperat.*

Vos cùlet hic, veſtræ incipient revireſcere lauri,
Proderit & noviſſe Deas, dum parvulus heros,
Ut novus è cunis matura oracula Phœbus,
Vagiet; & ſterili referet ſua præmia Pindo,
Marte olim Muſiſque potens. Hæc regia cura
Ingenium coluiſſe ſuum, feciſſe canenda
Et ceciniſſe deûm eſt. Sed quis jam bellica nati
Principis acta canat? mites licèt hauſerit artes,
Non levibus ſtudiis aulæ, nec mollibus uti
Gnarus blanditiis, ignavo tempora luxu
Exiget, at duris adoleſcet viribus infans.
Jam tacitas ſortes & vatùm oracula cerno.
Ut toto pueri verſat ſe pectore Mavors?
Ingentes ut ſpirat avos? ut plurimus ardet
Ore Pater? quot jam virtutum inſignibus ornat
Pulvinar geniale! ut jam cunabula parvâ
Majeſtate premit! patriis excurrere geſtit
Sceptris apta manus, ſaliunt jam pectora cunas
Indignata ſuas. Majorum ſemina laudum,
Veloceſque animos, & cruda exordia magnæ
Indolis adverto. Mox pubeſcentibus annis
Cælatos bellis clypeos, & forte rubentes
Bellorum maculis infans mirabitur enſes,
Et patrio ludet jaculo, & brevioribus haſtis

Æquævâ cum pube ferox, & prælia fingens
Incipiet magnis jam tum præludere fatis.
Talis in Æmoniis heros Peleïus antris
Per ſontes pharetras, & adhuc ſtillantia tabo
Spicula reptavit, parvâque ingentia volvit
Tela manu; & jam tum Lapitharum prælia ludens,
Et ſua venturo durans præcordia bello,
Creſcebat Danais, Teucris dum creſceret Hector.
Mox & deſidias & inertibus aulica ludis
Otia deſpectans, aut cervis retia tendet,
Indomitos aut flectet equos, aut verſa ferarum
Terga fatigabit, ſpectandaque ſpicula torquens,
Et Puer auguſtâ jam formidatus in aulâ,
Ardebit duros Martis tentare labores;
Et pulchræ ſimulachra dabit ſolennia pugnæ
Jam ludo egregius. Sic quondam Juppiter alta
Dum ſtetit arce poli, famuloque infedit olympo
Pene puer, cœlo rutilare & ſcindere nubes,
Et tenero didicit fulmen vibrare lacerto,
Primævos pueri luſus, exordia tanto
Digna Deo. Nec me vatum præſagia fallunt;
Sacrorum ultorem cerno, parvumque ſuperbæ
Everſorem Aſiæ, currus in pulvere inanes,
Strata ſolo tormenta, evulſaque roſtra carinis,

Et terra & toto captivas æquore Lunas
Auguror ; anguſtis metuens in rebus amica
Auxilia imploret Venetus ; ſociamque ſuperbus
Jam poſcat Germanus opem ; jam concitet Orbem
Magnus ALEXANDER, Scythicum qui primus in hoſtem [a]
Jungit opes, acuitque animos, & ſuſcitat iras.
Pluribus auxiliis, & tanto ſplendida partu
Gallia dic, dabimus multos in prælia Reges,
Heroum nunc turba ſumus, nunc pluribus æqui
Sufficimus bellis, iterum tibi, triſtis Idume [b],
Et genitor, gnatuſque inſtant, iterumque reſervant
Victores tibi fata duos. In bella, tyranne,
I nunc, & feſſam numeroſo milite Cretam
Obrue, & Adriacum Getica prætexere litus
Claſſe para, Auſtriacas infido fedære gentes
Allice, & attonitos compelle in prælia Dacos ;
Non impune ruis, magnus tibi naſcitur ultor,
Et quot bella geris, tot jam tibi bella minatur.
Hunc genitor LODOIX exempla per ardua ducens
Vincendique artes, & honoris limina pandens
Irruere in Thraces, Scythicumq; laceſſere Martem ;

a *Summus Pont. qui Reges ad ſacrum bellum invitat.*
b *Veſp. & Titus olim expugnaverant.*

Et verſare dolos, & declinare docebit;
Quo genitor ſe cumque feret cœlo auſpice victor,
Regibus injiciens, captivis vincula ſolvens,
Solvere ſic miſeros, ſic debellare tyrannos
Macte Puer, dicet: ſic barbara vertere caſtra
Incipe; tunc ardens, & in hæc exempla paratus
Æmulus ipſe Patris quot in hoſtes fulmina volvet?
Exultans Libycis quot ſparget funera caſtris?
Victori referet quot ſigna inimica parenti?
Et primo jam Marte ferox, & torvus anhelo
Pectore, perfuſuſque decoro pulvere vultum
Quàm rapiet lætum pulchra in ſpectacula patrem?
Ille licèt primùm vix ducere cœperit annum,
Gallia, non ſpectanda procul præconia pando.
Non tibi longa mora eſt, Reges ſua non capit ætas,
Ingenium cœleſte ſuis maturius annis
Creſcit, & à ſummo vires ſibi ſumit olympo,
Nec numerare dies æquum eſt & tempora Divûm.
Hæc dum fata manent, magni ſpes altera regni
Creſce Puer, totumque imple virtutibus orbem.
Non exempla tibi, præceptaque regia deſunt.
Non opus antiquos regnorum evolvere faſtos,
Externoſve duces; aliis monſtretur Achilles,
Ductoreſve alii priſci miracula mundi.

At tu diſce Patrem, valeat quid dextera bello
Conſiliiſque animus, propior tibi colligit heros;
Et totus regnare docet. Sed dum tibi clara
Hortamenta parat, firmis & providet annis;
Uberibus ſacris, immortalique recumbe
THARESIÆ in gremio, Divûm te nectare totum
Prolue; diſce hilarem riſu cognoſcere Matrem;
Et mulcere manu, dulcique impellere motu
Regia quæ magnos ſpondent tibi pectora fratres;
En tibi regales aperit Regina viciſſim
ANNA ſinus; quondam LODOIX hîc ludere cœpit.
Hîc cœpit regnare pater: prior ille recentum
Heroum locus eſt, puerorum hæc hoſpita Regum
Pectora, te blandis hæc dum verſabit in ulnis
Prima ſui quoties revocabit gaudia partus?
Et dicet, cultûs ſpectans, animoſque puelli;
Sic meus exſiliit, ducto ſic molliter ore
Vagiit, & ſimili diduxit lumina riſu:
Speſque dabit primas tanti Regina nepotis,
Exemplumque ingens, moreſq; animoſq; docebi
Virtutum monitrix. Sed quid jam garrula longi
Laudibus impedior? juvat ire, tuumque per orb
Gallia deproperare decus, tua fundere fata.
Hæcait; & toto devolvens corpore pennas

Præcipites, centumque acuens in corpore linguas,
DELPHINUM cecinit volitans, quà Sequana lætis
Plaudit aquis, Ligeriſq; vagus, reſluuſq; Garumna;
Præcipitumque tumens Rhodanus regnator aquarum.
Materni quà ripa Tagi; quà panditur ingens
Eridanus, quáve auguſtæ fua flumina Romæ
Inſinuat Tiberis: geminumque allapſa per axem
DELPHINI per utrumque tulit natalia mundum.

CIRCUS REGIUS,

SIVE

POMPA EQUESTRIS

LUDOVICI XIV.

CARMEN HEROICUM.

PAcis magnificos, belli ſub imagine, ludos,
Egregioque juvat ſolemnes dicere Pompas
Ordine. Roma ſuos ſileat feſtiva triumphos;
Doctaque Olympiacis quæ luſit prælia campis;
Olim quadrijugos agitans in pulvere currus
Hæreat, & noſtras miretur Græcia palmas.
Tu circo, mihi pande vias, inſignis; & illos
Inſpira, LODOICE, animos queis Ceſaris ibas
Æmulus, & latio ducebas ſplendida luxu
Agmina: nunc etiam placidos mihi dirige curſus,
Aſſuetuſque licèt pugnas, & grandia Pacis
Fœdera, & aſſiduas rerum ſub pectore curas
Tractare; ipſe tuos animo ne deſpice ludos.

Mille tui majora parant præconia vatès ;
Aoniocque tibi deductæ vertice Muſæ
Auguſtum æterno Templum de marmore ponent,
Quâ molles agitat flexus, longiſque virentum
Ulmorum ordinibus, prætexit Sequana ripas
Sedatos cives intùs, domitoſque Rebelles
Artifici effingent auro, captivaque ſigna,
Et fuſas campis acies fugientis Iberi.
Hîc frendens undas Rhenus, Scaldiſque, feroci
Amne jugum indignans, & fractis mollior undis
Eridanus ſolido argento, domituſque Moſella
Spumabunt. Circum plangentia littora paſſim
Everſæ ferro flammiſve ultricibus arces,
Altaque diſjectis fumabunt oppida muris.
Parte aliâ, duro, ſæva inter funera, Mavors
Cælatus ferro, Furiæque in bella frementes
Nequicquam, diroque minax Bellona flagello
Vincla impoſta ferent, & te, LODOICE, timebunt.
Hic ſupplex iterùm pacem exorabit Iberus,
Et læſâ Regum pro relligione, trementis
Effigies Romæ, flavo pallebit in auro.
Congeſtæ aſſurgent prædæ ; ſtratiſque trophæis
Ipſe ſuper, ſtabis ſpoliis indutus opimis,
Et famam ipſe tuam circum, lætoſque labores,

Vultu, quo recreas populos, & bella ſerenas,
Aſpiciens, dulci gaudebis imagine rerum.
Ipſe adero pulcro laudis perculſus amore,
Et lauri, & tonſæ foliis inſignis olivæ,
Ibo altum ſpirans, & victas ordine pugnas,
Æternoſque canam belli, pacíſque triumphos.
Nunc feſtas memorans jucundo carmine pompas,
Externas in amœna traham ſpectacula Gentes.
Poſt varios caſus, & longi tædia Martis,
Sævire adverſi ſtrictis mucronibus enſes,
Diraque pacatis inflari claſſica bellis
Deſierant. Æquis ſtabant ſub legibus urbes,
Lætaque ſe longo ſolvebant ſecula luctu:
Sic, ubi poſt hyemes, & nubila ſidera cœli,
Quaſſatæ pelago portum tenuêre carinæ,
Frondibus ornatæ longo ſtant ordine puppes,
Tutaque votivis celebrantur littora ludis.
Ecce iterùm triſtes agitavit pectore curas
Hiſpanus placidam Tameſis Legatus ad oram,
Commovitque ſuos, emptamq; in crimina plebem,
Inſano faſtu, & cœcâ temerarius irâ,
Auſus liligeros etiam præcedere currus,
Regia tunc dubiis hæſerunt fœdera Regnis.
Continuò Mavors noſtris è finibus exul

Accelerat, fraudemque trahens, iramq; ſequacem,
Pertentat ſenſus, animoſque in prælia verſat
Crudelis. Primos irati Numinis æſtus
Concipiunt populi faciles; Regiſque ſupremos
Accenſo Proceres expectant pectore nutus.
Ut quoties ſylvis frondentibus incidit ignis,
Nec ramos, nec adhuc umbroſa cacumina victor
Corripuit, pingui furtim ſub cortice fumant
Robora, vel flammis frondes crepitantibus ardent,
Horrida dum latè volvant incendia venti,
Et glomerent cœcam piceâ caligine nubem.
Quin etiam ultrices Regi Mars aggerat iras
Vocibus his. Ceſſas, LODOICE, in prælia, ceſſas?
Nec palmas, pace egregius, famamque priorem,
Nec bellis gravidum imperium, gravidumque triumphis
Reſpicis, ac reſides inglorius exigis annos
Oblituſque tui? Coram deſpecta Britannis
Lilia, & irriſos deformi vulnere currus
Ad Tameſim, oſtentat, victorque ſuperbit Iberus
Ille, nefas! tua jura, tuos adfectet honores
Vi rapere inſultans! juratam illudere pacem
Audeat, & tumidos impunè attollere faſtus?
Nec te dulcis honos, aut bellis inclyta virtus

Ultorem impulerint ? avidus jam classica miles
Expectat, tacitisque fremit rumoribus aula,
An tu dissimules ? animis opibusque superbus
Concipe victrices iras, & fœdera rumpe
Mollia adhuc, quæ Religio te vana moratur ?
Vertis in auctorem sua bella, hostemque lacessis
Non socerum... His animum dictis inflammat, & altâ
Sopitos in pace, ferox exsuscitat ignes.
Invidiam gentis, diraque cupidine Regni
Insidias, artesque, odiisque tumentia longis
Pectora, & infidam pacem, jussique recentes
Legati furias memorât; Regique potenti
Irarum agglomerat tumidos sub pectore fluctus.
Ægæo qualis Boreæ cùm spiritus alto
Insonuit, placidas spumis albentibus undas
Asperat incutiens sonitum: mox turbine cæco
Fluctibus illidit fluctus, torumque repentè
Præcipitans, imis ab sedibus incitat æquor.
Sensit amor, divinus amor, qui numine dextro
Compositæ paci, fortunatisque Hymenæis
Præsidet, & teneros latè disseminat ignes;
Mox Regem aggreditur dictis. Fortissime Regum,
Afflictisne paras bellum lacrymabile Regnis,
Alternasque iterùm cædes, & mutua ferro

Funera ? pacatum componere moribus orbem ,
Et fracti bellis ſecli fulcire ruinam
Quam ſatius ? quæ te vincendi vana cupido.
Suſcitat ? Heſperiæ vix ſiccos ſanguine campos
Aſpice , belligeris viduatas civibus urbes ,
Exhauſtas & opes Regni ; quid reſtat Ibero
Quod vincas ? veniam orabit , labemque nefandam
Eluet , æternoſque tibi jurabit honores.
Frange animis animos , & faſtu deſpice faſtum
Jam victæ gentis : ſed durum pectore Martem.
Excute. Non precibus Genitrix , aut anxia votis
Molliet hanc iram Conjux , quæ fœdera Regum
Turbari , pacemque ſuam ſuſpirat , & ipſa
Regnorum lacrymis dotari, & ſanguine luget ?
Oro per hos ſponſæ luctus , per dulcia nati
Oſcula , qui placido jam riſu noſcere Matrem
Incipit , hos iterùm , mitis , compeſce tumultus.
Aut ſi tantus amor pugnæ , ſolemnibus acres
Invita ludis animos , & præmia pone.
Ludicra ſic poſitis agitarunt prælia bellis
Et Pater , & Proavi . . . ſic fatus ſplendida fixit
Lumina Delphino ſimilis , vultuque decoro
Os pueri blandum expreſſit , riſuſque ſerenos ,
Qualis erit , cùm jam formoſa adoleverit ætas ,

Inflexitque Patrem. Calidis jam Regius ardor
Senſim defervet venis; ſed Martia virtus,
Et Regni pietas, ſpretæque injuria Gentis
Exſtimulant: donec Pacem imploravit Iberus
Supplicibus votis, & primos ceſſit honores,
Et ſua jam victum docuit Fortuna timere.
Placatur LODOIX, pacemque indulget amori,
Et rigidum belli ſolatur imagine Martem.
Compoſito in ſpeciem gaudet certamine, pugnæ
Aſſimilare artes, curſuque inſignis æquorum
Aulica pulvereo jam deſtinat agmina campo,
Auratis lectos Equites concurrere in armis
Acrius, & virides ſine ſanguine carpere lauros
Hortatur, lætumque aperit victoribus æquor.
Stabat in innocuas acies, feſtivaque pacis
Prælia, porticibus laxis, & carcere longo
Regia planities, paribus faſtigia tectis
Frontibus egregiis ædes, & divite cultu
Conſpicuæ, attollunt. mediâ LODOICUS arenâ
Æreus exſurgit tumulo, dextraque minacem
Flectit equum, & dominam victor ſupereminet urbem.
Mos erat hoc celebres Pompas educere Circo,
Sed Luparam ædificans ampla in ſpectacula Princeps

Dat ſpatia, & ludis immenſas extruit aulas.
Marmore ſtat Pario, nitidiſque effulta columnis
Regia, quæ ſerie tectorum, & mole ſuperbâ
Extremam ſpatiis urgens ingentibus urbem
Innumeras latis complectitur ædibus, ædes.
Alluit exultans anguſtam Sequana molem;
Miranturque novas artes, operumque laborem
Surgentem, placidæ patrio ſub littore Nymphæ.
Effigies intùs Regum, ſpirantia ſigna
Exornant aulas: pulcrâ teſtudine poſtes
Aureaque effuſo radiant laquearia luxu.
Invigilat portis ſtatio, foribuſque ſuperbis
Ampla ſalutantum Procerum domus accipit undam
Et vomit aſſiduè. Circenſibus area Ludis
Opportuna patet juxta: ſeu lenta lacertis
Spicula torquere, aut pugnæ ſimulacra ſub armis
Texere; ſeu ſpumantis equi frenare feroces
Conveniat furias, rapidove laceſſere curſu.
Hoc libuit, LODOICE, tibi decurrere campo;
Regiaque inſignem condi in ſpectacula Circum.
Incumbunt operi artifices, ac juſſa capeſſunt.
Pars ſignare locum ſulco, terramque ſubactam
Sternere; pars tecum latè diffundere arenam
Et mollire viam curſûs, aut ponere metas,

Et

Et vaſtum paribus ſtadium concludere clauſtris.
Tales vere ſuo, ſub amici tempora ſolis
Exercentur apes, reparant dum cerea regna.
Collectos aliæ per olentia gramina rores
Convectant; prædam excipiunt, onerique viciſſim
Succedunt aliæ, & lentum de cortice gluten,
Aut florum exercent lacrymam, cerâque tenaci
Dedaleâ parvos effingunt arte penates.
Sic volvunt alii manibus frondentia ligna
Et ſylvas ſpoliant; altis ſecura theatris
Fulcra parant alii, curvamque attollere molem
Compactis trabibus, cœloque educere tentant,
Immenſi donec ſeries operoſa theatri
Æquis excurrit ſpatiis, gradibuſque ſuperne
Exſurgit. Legere adverſos ex ordine vultus
Hinc juvat, & varios fortunæ expendere caſus,
Pugnantumque artes; animoſque accendere plauſu.
Sic quondam Elei patuerunt maxima campi
Æquora, præcipites ubi circumflectere curſus
Certatim ad metas, pugnæque ardore ſolebant
Carceribus ruptis rapidi ſe effundere Currus;
Spectantum inſtabant fremitus, effuſaque circum
Victores longo ducebat Græcia plauſu.
Adverſos equites valiato durior ætas

Siſtere ſe campo quondam, ſignoque repentè
Audito, ſolidis concurrere vidit in armis,
Horrebant populi; rapidoque utrimque ſolebat
Conflictu oppoſitum contundere lancea pectus
Cum ſonitu, & tenues vaneſcere fracta per auras.
His juvenes ſtudiis, ictuque, habituque feroces
Martia venturis firmabant pectora bellis;
Sed duræ nocuere artes, ferrumque patentes
Vel ſubit infidum rimas; vel noxia ruptis
Fragmina diſſiliunt haſtis, incautaque ſæpè
Inſequitur cædes, aut cœcum cuſpide vulnus.
Heu! lætis alium ludis inducite morem.
Nec tantas animis, Reges, aſſueſcite pugnas.
Nunc capita aurato curſim transfigere telo
Depicta, aut torvæ juvat inſultare Meduſæ
Miſſilibus jaculis, gratumque infigere vulnus:
Vel ſummam appenſo celeratis curſibus haſtam
Inſerere orbiculo. Firmatæ gaudia pacis
Sic decet, & mites Regum celebrare Hymenæos.
Mox Tyrias chlamydes, capitum ſplendentia poſcunt
Tegmina collecti Heroes, criſtaſque comantes,
Egregii bello nuper, jam pacis in uſus
Innocuis tractant enſes, & ſpicula dextris,

Jamque etiam curſu rapido, rapidoque recurſu
Concitus, optatâ ſonipes præluſit arenâ,
Et prima auguſtos ſonuerunt claſſica ludos.
Improba finitimas vulgabat Fama per urbes
Intereà, Hiſpano faſtu, rebuſque Britannis
Offenſum renovare acies, & prælia Gallum;
Æoliis ſævos recoqui fornacibus enſes,
Et lenta in galeas duris incudibus æra
Verſari, curvaſque redire in ſpicula falces.
Sic falſâ dubiam terrebat imagine pacem.
Qua ſubit aëriis Cœlum ſcopuloſa Pyrene
Vertieibus, notis, & amoribus inclyta Regum
Inſula, federibuſque jacet. non nubila cœlo
Illic denſantur placido, nec littore toto
Sævit hyems. Dominam ſpirant hic omnia Pacem.
Apparet vitreæ propter divortia lymphæ
Pacis parva domus. Non pictis limina valvis,
Non auro illuſi poſtes, non alta columnis
Culmina; nec ſculpto ſplendent ſimulacra metallo.
Relligione micat, votiſque ingentibus ædes
Non opibus, ſed plena Deâ. furor intus ahenis
Dira fremit vinctus nodis; triſtiſque Megæra
Rumpitur, & tortis nequicquam inſibilat hydris.
Votivæ galeæ ſcabrâ rubigine nondum

Exeſæ ; fixi ſacris in poſtibus enſes,
Spiculaque obtuſo radiant innoxia ferro
Bellorum exuviæ, & liquidas vexilla per auras
Undatim fluitant alti ſub fornice Templi.
Candida marmoreis Virgo quæ præſidet aris
Paciferæ manibus ramum prætendit olivæ,
Fataleſque iras regnorum è finibus arcet.
Agnoſcas oculis Divam, riſuque ſereno.
Illa ubi ſanguineos populis inſtare tumultus
Audiit, & placidum dilabi in funera mundum,
Cum gemitu tales effudit moeſta querelas.
Heu! quæ vos agitant recidiva in crimina Diræ,
Mortales! alia ex aliis in bella ruetis
Aſſiduè? æternas modo vos in fœdera leges
Dicere, teſtarique aras, & conſcia vidi
Numina. Quid requiem oblatam, propriamque ſalutem
Exoſi, immenſos optatis ſtragis acervos
Aſpicere? afflictis etiam hunc vulnera Martis
Lugentur terris; & adhuc perfuſa cruore
Tela madent. Saltem rerum reparate ruinas
Paulatim. Lacrymans acri tum fixa dolore
Conſtitit, accinxitque fugam. Sed monſtra veri
Fama tulit labem abſterſam, firmataque jura

Gallorum; ludos; non horrida bella parari.
Paxque iterum positâ gaudens formidine regnat.
Aurea Lux aderat, roseisque Aurora quadrigis
Vecta, diem intulerat. Jam longi obsessa theatri
Limina, custodes, genus intractabile, servant;
Ne desit numero moles, aut victa fatiscat
Pondere, neve oneret scenas ignobile vulgus,
Dira seges ferri portis horrescit apertis.
Auratis longè videas procedere cives
Curribus, & vacuo egregios succedere Circo,
Virginibus mixtæ subeuntes ordine matres
Vittarum nitidis intexta volumina nodis
Longaque jactantes pretiosæ tegmina pallæ
Prætereunt Divis similes, altéque locantur.
Spectatum ornatæ veniunt, spectantur & ipsæ.
Accipit hæc blandam inclinans, redditque salutem.
Hæc roseos vultus, & dulci lumina risu
Explicat, illa sibi lenes exsuscitat auras,
Et picto nimios flabello ventilat æstus.
Nobilium juxta juvenum lectissima turba
Urbanis molles animos, & pectora mulcet
Lusibus, aut teneros furtim suspirat amores.
Cæruleis Proceres evincti pectora vittis
Purpureique Patres sparsim curvata coronant

Pulpita. Legati Regum jam proxima pompæ
Gaudia, tanta ſuis nuſquam ſpectacula terris
Viſuri, exſpectant. Strepit omnis murmure Circus.
Picturâ inſigni, miroque opulenta theatro
Ludorum latè campum circumſpicit Aula.
Hic volitare viros ſurſum, monteſque moveri
Mole ſuâ, & ſiccam per ſcenam vidimus æquor
Advolvi, & rutilum cœlo deſcendere Solem.
Prominet hinc pictis dives ſtructura columnis
Quam decorant artes, & ſparta tapetibus aureis
Lilia. Reginæ vultuque, habituque Dearum
Oſtro pulvinis, auroque micantibus, illic
Conſedêre oculis, & majeſtate decoræ,
Inclyta progenies Regum, dilectaque Regis
Conjux, jamque iterum mater, Thereſa refulſit.
Non ſecùs ac cælo ſiſtit ſe Luna ſereno
Purior, atque alios noctis ſupereminet ignes.
Plauſibus intereà lætis, fremituque ſecundo
Exultans Equitum longè proceſſerat ordo.
Effuſi refluunt paſſim per compita cives,
Prætexuntque vias, tectiſque patentibus adſtant;
Mirantur cultus Equitum, mirantur equorum;
Conſpicuoſque Duces gemmis, & nota colore
Aguina quæque ſuo, proprioque nitentia luxu.

Præcipuè fixis in Rege obtubibus hærent,
Sidereoſque notant oculos, qui ſpiritus illi?
Qui vultus, votiſque hilares, animiſque ſequuntur.
Jamque propinquabat campo, clangorque tubarum
Adventuſque virûm, denſuſque hinnitus equorum
Incipit audiri, & longum increbeſcere murmur.
Jam chlamydes oſtro pictæ, nitidiſque lapillis
Eminùs, & tremulis radiat fulgoribus aurum.
Alterno qualis procurrens gurgite Pontus
Dum ruit, & fuſo paulatim advolvitur æſtu:
Alliſi reſonant ſcopuli, creberque remugit
Ante fragor; procul incipiunt albeſcere tractus
Undarum, donec perfundat littora fluctus
Spumeus, & totâ latè ſe volvat arenâ.
Talis erat clamor, vulgique ad limina motus.
Illi ſe vacuo tentant infundere campo
Furtim, contextis adrepunt poſtibus illi,
Injectiſque agiles prenſant faſtigia dextris,
Sed triſtis cuſtos nunc hos nunc dejicit illos,
Summotoſque procul ſtrictis mucronibus arcet.

TURMA REGIA.

Ærea vix toto ſonuerunt tympana Circo,
Ludenteſque tubæ. Gramontius agmina lentè
Regia prægreditur, quo non præſtantior alter,

Seu belli curas tractat, duroſque labores
Ardens; ſeu tacitæ maturat fœdera pacis
Teutonico in cœtu; ſeu ſacros Principis ignes
Explicat, & patriâ Reginam accerſit ab aulâ
Legatus nuper, magnique interpres amoris.
Induitur Tyrio ſaturatam murice, & auro
Intextam veſtem, gemmis onerata renidet
Divitibus caſſis, plumiſque undantibus altus
Surgit apex, capuloque effulget gemmeus enſis.
Præfecti Caſtris Equites comitantur; at ille
It ſtrato ſublimis equo, ſtadiique patentis
Metitur ſpatia, & poſita ſtatione, receſſus
Signat equis, ſignatque viris, atque ordine longo
Caſtra locans, variam agminibus partitur arenam.
Nec mora, partiti numero ſpectantur Ephebi
Queis decus ingenuum formæ, roſeuſque juventæ
Flos micat, & flammis cœleſtibus æmulus ignis.
Aurea Cæſaries illis, atque aurea veſtis.
Vittarum fluitant nodi, plumæque rubentes
Eximius rutilo quas pileus explicat orbe.
Aurato alipedes ſtratos Jovis alite flectunt
Subſultim. Phrygiis opibus, pictâque pharetra
Troïa, dum ſtabat Priamus, mox Romula pubes
Sic aderat gaudens in equis, dum poſceret ingens

Lætitia, alternis intexere in orbibus orbes.
Et ſinuare fugas, & amœnam ludere Trojam.
Haud procul innumeri Tyrio ducuntur in oſtro
Regis equi, crebris ſimulant nunc ſaltibus iras,
Loraque detrectant refugi, jactantque comantes
Excuſſâ cervice jubas: nunc aurea frena
Dentibus illiſis mandunt, gradibuſque ſonoris
Compoſiti, ſinuant alterna volumina crurum,
Et fulvum maculant ſpumis albentibus aurum,
Exultantque pares.. Videas pendêre tapetas
Auro intertextos rutilo, per ſtragula pictas
Arte Phrygum radiare Aquilas, pennisque minari;
Et nitido circum gemmas excurrere limbo.
Pone ſequebantur fulgenti murice tecti
Lictores, pictoſque ferebant ordine faſces
Romulidum, juxta portant inſignia Regis
Armigeri. Pictam gerit ille coloribus haſtam
Cæruleis, alter gemmatum Principis enſem.
Suſtinet hic ſcutum: medioque umbone refulget
Qualis ab Oceani Titan ſe ſe extulit undis,
Eduxitque diem, radiiſque potentibus umbras
Ut vidit, vicit. Rutilat fulgoribus aër,
Vaneſcunt gravidæ nubes, ventique reſidunt.
Ille triumphato pacatus regnat Olympo,

Flammiferosque regit, coeli super atria, currus.
Tum verò emicuit campo Lodoicus aperto
Ora Deo similis. Pictæ non addita vesti
Lilia, non sceptri fulgor, ditisque coronæ;
Sed sua majestas Regem indicat: undique vestis
Gemma fuit; chlamydem victorum more Quiritum
Induitur, Tyrio sublucet purpura fuco
Aurea quam multo percurrit tænia tractu
Gemmarum, & nitido subnectit fibula morsu.
Fronte super celsâ, radiantis more coronæ,
Stat galea, huic rutilum creber carbunculus ignem
Accendit. Lateri Princeps accinxerat ensem
Gemmatum, suras gemmato incluserat auro,
Erectusque regebat equi spumantis habenas,
Cui nitidos artus auro conserta tegebat
Purpura; crinito pretiosa monilia collo
Effulgent latè, compactaque cauda decoris
Vittarum refluit nodis, terramque flagellat.
Hoc cultu fremit arrectis cervicibus altè
Luxurians sonipes, tacitosque huc, versus & illuc
Dividit in populos Regem, tantoque superbus
Pondere, composito glomerat vestigia gressu,
Ludentesque jubas reicit per colla, per armos.
Hic ego Romuleæ tunc plenus imagine pompæ

Mirabar lætas acies, mirabar opum vim,
Auſoniaſque Aquilas antiquæ inſignia Romæ,
Attonitis inhians animis, ac talia volvens.
Æternas arces, Capitolî immobile ſaxum
Nequicquam, & rerum Dominam promiſerat urbem
Jupiter; everſæ moles, avulſaque ſaxis
Saxa jacent; priſcæ fatorum injuria Romæ
Vertit opes; at opus Luparæ dum cerno ſuperbum,
Ingenteſque minas murorum, æquataque cœlo
Culmina, Romanas iterum ſe attollere moles,
Et noſtris iterum Capitolia ſurgere ſeclis
Crediderim. Tiberis pleno qui flumine campos
Stringebat Latios & Martia regna rigabat
Nobilis, & cœlo quondam gratiſſimus amnis,
Lapſa per Imperii decora, inſignemque ruinam
Amne fluit modico, triſtes & volvit arenas.
Auſpiciis, LODOICE, tuis, nunc Sequana regnat;
Regia cui virides prætexunt atria ripas,
Et dites per agros ſinuoſis flexibus errans
Auguſtam vitreis urbem præterfluit undis,
Et Regum miratur opes, & marmora lambit.
Dum veterum ſtabant artes, & fata Quiritum;
Tum populus latè victor, belloque ſuperbus
Imperiiſque ſuis, animos æquabat Olympo,

Et totum Latias ſub leges miſerat orbem,
Ilicet, ignavæ nunc alta per otia pacis
Degenerant reſides animæ, deſuetaque bello
Pectora, Romani tenuis nunc nominis umbra
Uſque adeò nulla eſt fati ſecura poteſtas.
At regere arbitrio populos, ſceptrique potentis
Imperio, belli, paciſque imponere morem,
Jam fatum, LODOICE, tuum. Jam Gallia Roma eſt.

Dum rerum eventus varios mecum ipſe voluto,
Stipatus circum innumeris Heroibus, Heros
Ibat ovans, fremituſque virûm, clangorque tubarum
Conſonat. Egregium quo ſe ſe verterit agmen,
Illuſas auro galeas, & ſpicula cernas
Sole laceſſita, & tremulo fulgore reflexos
Ingenti circum radios albeſcere tractu.

Olim magnanimis cùm ſe jactabat alumnis
Inclyta, magnifico ſic viderat ordine pompas
Roma ſuas. Latio ſeu victus Marte Gelonus,
Sive urbes Aſiæ domitæ; ſive excidit alta
Carthago: Tyrio victor conſpectus in Oſtro,
Quadrijugo vectus curru, inſigniſque trophæis
Ibat conſpicuo Capitolia ad alta triumpho;
Æternaſque Jovi lauros, & vota ferebat
Dîs Italis. Ludis populi, plauſuque fremebant
Lætitiæ. At priſcos ſileat mihi Fama Quiirites.

Discordes alius motis compescuit iras
Civibus, & patriam formavit moribus urbem.
Egregius latè famâ, & victricibus armis,
Ausonios alius felici Marte triumphos
Protulit, aut Jani stridentia limina clausit
Dulce ministerium Pacis. Sed colligit omnem
Insignis LODOIX laudem, moresque Catonis,
Mites Augusti vultus, animosque superbi
Cæsaris invenias, & totam in Principe Romam.
Pugnavit, vicitque puer, tolerare labores
Fervidus, & medios victor volitare per hostes.
Civiles domuit furias, primisque sub annis
Adversas quassis disjecit mœnibus urbes.
Congessit lauros; donec demulserit iras
Pacis amor; sed qui bellis, & nobile duro
Protulit Imperium ferro, nunc aurea condit
Secula, pacatis & dividit otia terris.
Aut placidis lætas componit moribus urbes,
Et molles aditus populis venientibus offert.
Aut sontes castigat opes, & legibus æquis
Fortunas multo conflatas crimine mulctat.
Aut pulcris etiam virtutibus addit honores,
Invitatque animos pretiis, & promovet artes.
Omnibus unus adest, animumque per omnia versat

Ipſe ſuum ; & nulla rerum ſub mole fatiſcit
Anxius. Aſſiduo ſic quamvis omnia motu
In mare cæruleos evolvant flumina fluctus,
Se capit Oceanus, nec motis altior undis
Turbatur, fluviiſque, ſuâque capacior undâ.

At poſtquam lento percurrerat agmine campum
Atque omnem LODOIX luſtraverat undique ſcenam;
Reginas blandè flexâ cervice ſalutat ;
Mox acri ſubſultat equo, penituſque recedit
In mediam, turbâ Procerum ſtipante, Palæſtram
Aureus, atque humeris illic ſupereminet omnes.

Qualis ubi fœtis apibus, ſua tecta relinquit,
Veſtigatque domos alias emiſſa juventus :
Examen campo ſi quando erupit aperto,
Et ſudum ad Solem ramo frondente pependit.
Rex nitidis clarus ſquamis, maculiſque coruſcus
Emicat, & rutilas inſignior explicat alas.
Stant fulvis aliæ pennis, Regemque coronant
Affuſæ circum. Mediâ ſic luce refulſit
Princeps ; at juvenes oſtroque, auroque decori,
Et Regum ſimiles lætâ cinxêre coronâ.

DUCIS AURELIANENSIS TURMA.

Ut procul inſonuit clamor, lætuſque tubarum

Concentus. Videas ſpoliis orientis onuſtos
Adventare viros, totamque oſtendere gazam
Perſarum. Longâ ſerie per caſtra, quaterni
Incedunt Equites: ſeu qui reſonantia pulſant
Æra manu; ſeu qui pompam comitantur Ephebi;
Seu juvenes, lætæ qui captant præmia palmæ.
Purpureis omnes vittis ornantur, & albis
Per nodos; micat inſertis argentea veſtis
Baccis, & lateri capulis radiantibus enſes;
Criſtatoque leves nutant in vertice plumæ.
Quadrupedes preſſis domitos moderantur habenis;
Eois tectos opibus, cultuſque profuſi
Mole laborantes. Roſeo ſpectabilis ore
Vertitur, & medio conſpectus in agmine Ductor
Dat radios circum, & toto ſcintillat amictu.
Dum Xerxes Proceres inter, ſublimior ipſe
Oſtentabat opes Aſiæ, belloque ſuperbus
Milite complebat terras, & claſſibus æquor
Immenſum; tali vix ſe ſplendore ferebat
Ac Regis frater, Regiſque ſimillimus Heros.
Invictis quoties LODOICUS. contudit armis
Adverſos hominum faſtus, domuitque rebelles;
Ille ſecundus apex, & belli proxima caſſis
Aſtitit, ingentes partitus pectore curas.

Ut prædulce decus, propetamque extendere famam
Gestiit! ut dubio voluit se credere Marti
Sæpius, & sacras fratri decerpere lauros!
At rigido postquam risit Pax aurea seclo
Ille etiam Regis curas, & vota sequutus
Spes alias Pacis, læto dedit altera Regno
Conjugia, & teneros etiam speravit amores.
Nunc tumidum, fuso per eburnea colla capillo
Flectit equum, chlamydem gemmis, auroque micantem
Ventilat, & pictas radianti vertice cristas.
Sic oculos, sic ora ferens Deus æquoris olim
Flectere equum docuit cursu, nam Rector aquarum
Si qua fides, illam, Dîs admirantibus, artem
Extudit, & pompam primus celebravit equestrem.
Hos, Musæ, vidistis enim, mihi pandite Ludos.
Dum se se cupido concessit casta marito
Nereis Æacidæ; convenit Thessala pubes,
Convenêre epulis Divi, nam visere castas
Sæpe domos, & se mortali ostendere vultu
Cælicolæ, priscâ sub Relligione, solebant.
Effulsere omnes, & læta per atria pictis
Discubuêre toris hominum genus, atque Deorum,
Et festos egere dies. Vix nectare se se

Proluerant, lautis agitantes gaudia menſis,
Inſtituunt ſacros vicino in littore Ludos,
Et Thetidis tædas gaudent celebrare jugales.
Quiſque ſuam ſummis oſtentat laudibus artem.
Mobilibus digitis citharam percurrere cœpit
Cynthius, alternaſque fides. Nunc arte canoros
Attollit numeros; chordas nunc molliter omnes
Vellicat, & tremulis mulcet concentibus aures.
Hos Divi motus laudant, citharæque ſonantis
Mirantur modulos, & non imitabile carmen.
Grandia Pierides reſpondent carmina Muſæ.
Ut tener æternis olim concreverit orbis
Seminibus; rutilos cœlo quæ ſparſerit ignes,
Quæ proprias rerum ſecreverit ordine formas,
Quæve agitet molem fatorum infuſa poteſtas.
Hinc merſos latè populos, mundumque natantem,
Et jactos Pyrrhæ lapides, & dulcia Regna
Saturni memorant. Plauſerunt cantibus illis.
Littora, & immoti preſſerunt murmura fluctus.
Oblitus duri Mavors certamina belli,
Aut poſitam jactu certus contingere metam
Horrendo volucres vibrat ſtridore ſagittas;
Aut procul ardenti ſimilis, ſimiliſque minanti
Fulmineam validis protendit viribus haſtam;

Et rapido vacuas ictu diverberat auras,
Et facilem exercens pugnam, sua prælia ludit.
Jupiter immocuo collectas aëre nubes
Collisit placidus, tonitrusque, & fulgura finxit.
Obliquas per inane faces, tractusque coruscos
Flammarum rutilare, & inania murmura cœlo
Misceri, & læto viderunt numina vultu
Supplicia in ludos, pœnasque in gaudia verti.
Spargebat furtim flammas, & tela Cupido
Per Divos, Nymphasque, sed heu! quot pectora amore
Improbus accendit, quot ridens vulnera fixit!
Ornatum phaleris, collectâque æquore gemmâ
Insiliit Neptunus equum. Mirabile dictu!
Fuderat hunc summo tellus percussa tridente:
Pulvereoque leves flectens in littore cursus
Ostentare sui gaudebat muneris usum
Ipse super. Sonipes tantis compressus habenis
Mollia nunc siccâ vestigia ponit arenâ,
Insultatque solo plaudens, glomeransque superbos
Arte novâ gressus, campo se se arduus infert.
Nunc curvis fertur spatiis, & poplite flexo
Spargitur in gyros, subitisque recursibus in se
Conversus, varios intexit in orbibus orbes

Æquora mox per aperta volat, curſuque citato
Aërias poſt ſe nubes, ventoſque relinquit.
Dat ſonitum retrò campus, nec ſentit euntem.
Aut ante ora Deûm, crebris ſubſultibus ardens
Emicat, & vacuas erectis verberat auras
Calcibus, atque agili ſe jactat in aëra ſaltu.
Laudabant Equitem Divi, cultuque tumentem
Mirabantur equum. Tantarum conſcia laudum
Ipſa ſuam poſthac Pallas contempſit olivam.
Hinc alacres curſus, & feſtas ducere pompas
Cura fuit, quoties ineunt ſocialia Reges
Conjugia, & lætam pacem. Sic ludere cœpit
Rex Pelagi, fraterque Jovis. Nunc ore decoro
Egregius celebrat Regis connubia frater.
Veſtem crebra ligat gemmatis fibula nodis,
Cui punctis acus inſiſtens operoſa minutis
Argento gemmas, gemmis intexuit aurum,
Et ſuper arti artem, decori decus addidit ingens.
Aurea formoſam cingunt diademata frontem,
Effuſamque micans criſtato in vertice fundit
Lucem adamas; lateri contexto flexilis auro
Circulus effulget pulcrum qui ſubligat enſem.
At ſonipes latos cui ſplendida contegit armos
Purpura, ſub tanto exſultat ſeſſore, ſuumque

Sentit onus. Nunc frena ferox fulgentia mandit,
Cervicemque jubis, atque ardua colla flagellans,
Aut patulis efflans generoſum naribus ignem
Fixa tenet crebro ſpectantum lumina ſaltu.

Hîc Charites plausêre omnes, ſummoque decori
Spectavêre Ducis vultumque, habitumque theatro.
Ille ibat toto fundens ſua lumina Circo.
Qualis, ubi Veneris dilectum Lucifer ignem
Extulit Oceano: roſeo formoſus ab ortu
Explicat os rutilum cœlo, tenebraſque reſolvit
Uno Sole minor. Tali fulgore nitebat
Borbonides ſtudiis gaudens, plauſuque faventum.

CONDÆI PRINCIPIS TURMA.

Ecce novum intereà campo ſe ſe intulit agmen
Heroum, tantæ quos inclyta gloria palmæ
Incitat ad pugnas, ardenſque in pectore virtus.
Compoſito quiſquis ſonitu reſonantia pulſat
Tympana, collectis manicis, vittâque retortis
Brachia protendit jactans alterna; ſuiſque
Aut quatit æra, leves aut verberat ictibus auras.

Quæſitas Condæus opes terrâque, marique
Veſtibus, & Scythicæ geſtans inſignia Lunæ,
Exhibet imperiis latè, populiſque potentem

Regnatorem Asiæ, miseras qui territat urbes
Christiadum, & sacras, heu! diruit impius aras.
Se vultu profert animisque ingentibus Heros,
Non qualis belli furiis accensus, & irâ
Terribilis, manibus ferrum fatale coruscat,
Attollitque animos, & sævis fulminat armis;
Aspera dùm fuso crudescunt prælia Martis
Sanguine; sed qualis, dùm nobilis ira resedit
Bellorum, mitem deterso pulvere vultum,
Excipitur votis victor, placiduque triumphat.
Huic læves humeros velat Babylonica vestis
Cæruleo tinctu, fulgentisque æmula cœli
Purpura, Mæandris auri, argentique refulget
Balteus implicito quam circum amplectitur auro.
Intextam Phrygio præfert de more Tiaram,
Confusosque super, nigro, niveoque colore
Cæruleoque, apices; mollis movet aura favonî
Halitu inoffenso, & cristæ fastigia libat.
Circi per vacui confinia, Thracius illum
Portat equus, formæ sibi conscius erigit armos,
Immensisque opibus Domini, genioque superbit.
Quid dites phaleras? quid frena? quid aurea bullis
Cingula? quid tumido collecta monilia collo,
Aut memorem ornato pictus in pectore Lunas?

Undique gemmarum radiat, fulvique metalli
Lucida congeries; medioque in sole coruscans
Pulcra repercussis dispergit fulgura flammis.
Spectantes longo testantur gaudia plausu.
Clara Ducis virtus, immensaque fama recursat,
Et subit illius quondam victoris imago
Qui subitis auxit victricia tempora palmis
Pene puer. Primis ex quo se se induit armis,
Candida veloci plausit Victoria pennâ
Quo se cumque tulit. Fastus compressit Iberos,
Reppulit Austriacum nostris è finibus hostem,
Non Rheni tardatus aquis, non aggere multo.
Quot fudit campis acies! quot strenuus arces
Eruit, & validis quot bella exhausit in armis!
Quos animos, quas spes ostenderat! heu! quibus ille
Jactatus fatis posthac, quæ prælia gessit!
Sed quid ego hæc memorem? placidi sub nomine Regis
Effulget nostrâ jam nobile sidus in Aulâ.
Non secùs ac Lunæ si quando argenteus orbis
Palluit, & cœcâ se se prætexuit umbrâ:
Auricomi tandem radiis obnoxia Phœbi
Crescit ut aspicitur, purosque recolligit ignes.
Ut procul armigeros Equites, venientis & ora

Condæi, medio proſpexit ab aëre Mavors,
(Quippe aderat Mavors ſedatis undique bellis,
Et circum denſo nebularum fuſus amictu,
Illam, quod ſupereſt, vidit certaminis umbram.)
Quas, inquit, fortuna vices mihi noxia verſas?
Quâ natos in bella viros dulcedine mulces?
Olim quæ pugnæ ſignum crudele canebat,
Bellantum accendens animos, & pectora raucis
Cantibus, innocuos nunc clangit buccina ludos.
Qui domino victore ferox, crebriſque trophæis
Infremuit quadrupes, medioſque erupit in hoſtes
Ante minax, preſſitque ingentes cædis acervos:
Nunc pictâ cervice micans laſcivit, & illa
Hoſtibus inſultans, quæ ſparſerat ungula roreș
Sanguineos, tenues nunc circo ſpargit arenas.
Pro chlamyde horrendâ, ſævi pro caſſide belli
Ludorum nitidi cultus, & mitia Pacis
Ornamenta micant gemmæ, pictæque tiaræ.
Qui rapido nuper curſu media agmina rupit
Turbinis in morem, per noxia tela, per enſes
Fulmineos, diramque vomentia fulgura mortem
Nunc Tyriæ veſtis luxu, gemmiſque decorus
Vanas pictorum capitum perrumpere geſtit
Cervices equitans, & pompam ducit inermem

Quo fortes animos, invictaque pectora vertis
Pax ignava? meus quo tandem labitur Heros!
Scilicet & placidis postquàm virtutibus orbem
Implevit LODOIX, hanc spem mihi fata reservant,
Arma retractabit, victor, reparandaque rumpet
Otia. Tum Solymæ fines, captivaque Regna,
Et Septemgemini trepidabunt ostia Nili.
Te spoliis tectum, CONDÆE, recentibus, illic
Nostra sub auspiciis LODOICI castra videbunt.
Hæc secum tacito volvit sub pectore Mavors
Ductorem intereà Proceres comitantur ovantem,
Et varias rutilo jactant in vertice plumas.
Non aliter pennas Junonius explicat ales,
Dum tumet, & jactat stellatæ syrmata caudæ.
Si quis acu pictas chlamydes, Phrygiasque tiaras
Gemmatosque enses, & barbara segminacrurum
Viderit, & Lunæ radiantia cornua; toto
Confluxisse putet lectos Oriente Tyrannos.

ANGUIENI DUCIS TURMA.

CONDÆUM sequitur simili splendore Parentem
ANGUENIUS, campoque micant Natusq; Paterq;
Sic sparsis Solis radiis, & luce refusâ
In nubem, gemini fulgent per inania soles

Sæpius,

Sæpius, atque oritur magno de lumine lumen.
Magnificum simulat Regem qui temperat Indos
Littoribus natos aliis, quosque omnibus undis
Divisos, prudens nostro Deus abscidit orbi.
Ludicra qui numeris argutis classica flectunt,
Quique volubilibus quatiunt cava tympana palmis,
Murice collucent picto, vittâque revinctis
Vestibus alliciunt oculos, & cantibus aures.
Egregiâ Pueri formâ, similique juventâ
Ex auro pharetras humeris, arcusque ferentes,
Effusis equitant per lactea colla capillis.
Talis se risu lepido, & florentibus annis
Jactat Amor, pharetram gestans, celeresque sagittas
Queis agitat curas, atque ossibus implicat ignem.
Corpora quadrupedum cultu succincta fluenti
Sub baccis, auroque latent, Indisque lapillis,
Umbrosisque nitent sursum capita ardua plumis.
Virgatis famuli sagulis, queis, agmine longo,
Pensilis ex humero sonat arcus, & aurea cuspis;
Præcedunt turmam, lituosque, tubasque sequuntur;
Qui pugnas ineunt, & læta pericula famæ
Ornantur Thetidis spolio, & Gangetide gazâ,
Circumstantque Ducem nitidi. Condeïa proles
Ostentat luxu vario, quas ubere profert

Noſtra ſinu tellus, & quas mercator avarus
Oceano convectat opes. Gerit ille retorto
Interpunctam auro tunicam, quam plurimus ornat
Unio. Qui galeæ confuſos viderit ignes,
Siderei vidiſſe putet laquearia cœli.
Uſque adeò crebris perſtringit lumina flammis.
Fulget apex albo mixtus, nigroque colore
Et croceo: pretiumque opibus dat lucidus ordo.
Cornipedem gravidæ gemmis, auroque vigentes
Præcingunt phaleræ, mediumq; accenſa ſmaragdis
Zona ligat. Similes olim, dum Roma vigebat
Bellatrix, Latios curru duxêre triumphos.
Concitat hunc Heros, frenis & temperat aureis.
Talem Sarmaticis quondam cùm victor in oris
Aut Scythicas acies, aut ſævi caſtra Geloni
Fuderit, exultantem animis, ſpoliiſque ſuperbum
Excipiet lætis exultans Viſtula ripis.
Ille etenim juvenis, ſi vera Oracula vatum,
Sarmaticum reget, & ſummâ ditione tenebit
Imperium, quæ nunc intorquet dextera telum
Sceptra feret: criſtis quam verſicoloribus ornat
Auguſtam rutilo impediet diademate frontem.
Quâ ſe majeſtate ferens! quàm clarus in oſtro
Incedit! patrias ut ſpirat nobilis artes!

Illum equidem primas ubi luminis attigit oras,
Excepere ſinu Muſæ, fuſumque recentis
Ambroſiæ ſuccis admiſit in oſcula Pallas.
At dum rurſùs ages, LODOICE, in prælia Gallos;
Impacata ibit per bella, Patremque ſequetur.
Fulmineus veluti duris cùm rupibus ales
Emicat, explicitis & nubes verberat alis;
Audax advolitat juxtà per nubila proles,
Perque ignes cœli rutilos, cæcoſque fragores
Æmula præpetibus ſequitur ſuper æthera pennis.

GUISII DUCIS TURMA.

Adducit populos alio ſub Sole jacentes
GUISIUS, atque tuos imitatur, America, cultus.
Quippe ubi naturæ latebras, longeque remotos
Atlantis reperit fines, ignotaque regna
Lucri ſacra fames, & opum male ſana cupido.
Noſtra peregrino fruitur ſolertia luxu
Et populorum habitus, & mores novimus omnes.
Fit fremitus cuneis, cum primum barbara læto
Agmina ſuccedunt campo; nîl pulcrius illâ
Barbarie, quæ culta ſuo ſplendeſcit in auro.
Qui procul ære cavo reſonant, qui tympana pulſant
Tempora coraliis vincti, cónchiſque nitentes
Æquoreis, omnes glauco velantur amictu

Qualis ceruleus dum personat æquora conchâ
Vestitur juncis, & acutâ carice Triton.
Sublimes in equis pueri salientibus, ibant
Pardorum tecti spolio, quod sericus auro
Prætexit radius, sparsis & tænia vittis.
Auratam circum, pictamque draconibus hastam
Armigeri insignes, dextrâ, scutumque gerebant.
Tigris erat sævi pedibus prostrata leonis
Fortibus ille toris, ardens & lumine torvo
Stat super. Ira jubas arrexit; & unguibus horret
Impactis, tumidumque putes fremere ore cruento.
Scilicet abjecti redeant si prælia Martis,
Pro decore imperii, pro majestate superbus,
Altaque præsumens, tales sibi GUISIUS iras
Destinat. Ecquis opes varias? quis gaudia turbæ
Egregiæ? quis equos memoret, quos decolor Indus,
Et natæ adducunt alio sub sidere gentes?
Splendida sub patriis panduntur Equilia tectis
Guisiadæ magni: centum præsepibus altis
Cornipedes vinctos magna in spectacula Circi
Exultare intus, longisque absumere clathris
Impositam Cererem, & longo fremere ordine cernas.
Quippe licet duris impellant calcibus auras
Acrius, & jactent spumantia fræna feroces;

Miteſcunt tamen, & certâ ſub lege tenentur
Haudquaquam indociles: domitor cùm vimine lento
Emicat increpitans, capite, & cervicibus altis
Excipiunt, metuuntque minas; totiſque trementes
Artubus, horrendis acuunt hinnitibus auras.
Hos omnes ſtudiis inſignis equeſtribus Heros
Inſtratos aptè ſetâ, exuviiſque leonum
Miſerat in pompam, textoque oneraverat auro.
Ille ibat dorſum maculosâ pelle ferarum
Obductus, fulvo ſe tegmine protegit alter
Arduus; Hircanas duci in ſpectacula tigres,
Credas, & Libycas Circo inſultare leænas.
Vincla reluctantes hinc, inde, & multa frementes
Adducunt Satyri, & blando poppyſmate mulcent.
Bis ſeni hirſutos imitări pellibus Urſos
Procedunt famuli, queis horrida corpora villis,
Et patuli rictus, atque aſpera dentibus ora,
Arrectique hærent, exertiſque unguibus adſtant.
Ludicra ſic homines in vultum, ac terga ferarum
Induit illudens, mutatque induſtria formas,
Et nova non dubitat naturæ adſcribere monſtra.
Haud aliter cantu, Circeſque potentibus herbis
Et belli, & pelagi ſocios miratus Ulyſſes
Setigeroſque ſues fieri, fulvoſque leones.

Hîc avidis inhiant oculis, certantque videre
Mirantes animæ, & læto ſe paſcere ludo :
Concentu vario dùm ruſtica numina Fauni
Capripedes, lituis modulantibus aëra pulſant.
Ut primùm blando ſe Guiſius extulit ore
Conſtitit obtutu populus defixus in uno.
Serpentum flexo ſquamas effinxerat auro
Loricæ in ſpeciem, nexoſque expreſſerat orbes
Candarum intexens opifex ; & ſumma ſupernè
Extulerat capita Eois turgentia gemmis.
Cæſariem flavam circum premit aurea caſſis,
Cæruleis nitidum maculis quæ ſuſtinet anguem,
Tollentemque minas, erectaque colla tumentem
Ex auro ; triplicique ſuper ſe ſe ordine criſta
Jactat, & immenſas expandit mobilis umbras.
Aërjis veluti quæ rupibus eminet arbor
Implicitas tendens frondes, latèque virentes
Huc, illuc ramos ; ingentemque efficit umbram.
Converſus læto Circus ſonat undique plauſu,
At riſu facili gaudens popularibus auris
Progreditur Ductor. Crebris hunc ſaltibus ardens
Portat equus, variiſque notis, ac pelle ferocit
Tigridis Armeniæ, cui circumducta per auras
Textura extremas, auro argentoque cucurrit.

Candida ſe tumidis cervicibus ardea tollit ;
Fronte micat mediâ radiato lumine cornu
Auratum. Effigies ſævi cælata draconis
Prominet ad pectus ; collo ſerpentia ditis
Fila auri ; & ſparſi refluunt pro crinibus angues ,
Splendidâque impexis horreſcit cauda colubris ,
Artis opus Phrygiæ. Sonipes captabat eundo
Delicias , plauſuſque ; tubiſque ſonantibus ibat
In numerum , tantæ exultans ſe credere pugnæ.
Cùm durum imperium , faſtuſque exoſa ſuperbos
Parthenope furiis tandem ſurrexit acerbis ,
Gallica commotis implorans Lilia Regnis.
Iratæ ſpes gentis , & optatiſſimus hoſpes
Talis erat Siculis ut primùm conſtitit oris
GUISIUS ; omnis agris , tectiſque effuſa juventus
Venerat exultans , & mirabatur ovantis
Auxilium , adventumque Ducis. Dis æmulus ille
Firmabat timidas claris virtutibus urbes ,
Solvebatque jugo populos , & vindice ferro
Oppreſſam , regni pro libertate vocabat
In pugnas plebem. Sonuit feſtiva tumultu
Parthenope ; plauſit concuſſo monte Veſevus
Eque ſuis ſolito mugivit lætius antris.
Qui ſubeunt pulcræ juvenes certamina laudis

Jactantes mixtas plumis viridantibus albas,
(Is turmæ color est) incedunt passibus æquis,
Compositoque omnem consessum lumine lustrant.

EQUESTRIS DECURSIO.

Dux ubi quisque suas in ludicra bella cohortes
Explicuit; placidique effulsit Martis imago;
Totus inardescit confuso lumine campus.
Hinc auro pictæ chlamydes, nitidisque lapillis;
Inde micant Tyrio saturatæ murice vestes,
Insignes illinc vittis onerantur amictus
Cæruleis, albisque; volantque per aëra plumæ
Nigris collectæ nodis; picturaque latè
Discolor, eximio cœlum fulgore lacessit.
Adverso ceu dum rorantem lumine Phœbus
Irradiat nubem; rutilantibus illa repentè
Icta micat radiis, & lucis imagine multâ.
Lucida tùm variis maculis intermicat Iris,
Et pluvium picto cœlum complectitur arcu.

ORDO PUGNÆ LUDICRÆ.

Humani capitis tereti subnixa columnæ
Prominet effigies; rapido quam perforet ictu
Lancea currentum, Longis obnoxia telis
Stat Mauri cervix contrà, quam læta juventus
Non interrupto certet transfigere cursu.

Parte aliâ fusis per lucida colla colubris
Gorgonis horrescit facies, cui vulnere certo
Quisque suum infigat jaculum, fixumque relinquat.
Ultima cura fuit projectum transitu in ipso
Ense auferre caput, pronumque incumbere in ictum
Cursu continuo, lepidi res plena laboris.

JUDICES.

Invigilant castris Præfecti, & sedibus altis
Judicia exercent, quæ sit victoria pugnæ,
Quive dolus; servantque vices, & jura tuentur
Cuique sua, & pulcræ dirimunt certamina laudis.
Nempè suis tantæ non sunt sine legibus artes.

LEGES.

Sive cadant alto fluitantes vertice cristæ;
Sive incumbat equus demisso cernuus armo;
Effundatve equitem secum, fata improba frustrà.
Insontem frustrà casum miserantur amici.
Qui steterit, cœptosque remiserit æquore cursus
Lentior, aut medios non circumflexerit orbes;
Quive suam lapso confuderit ordine pompam
Exerrans, aut quem frustrata fefellerit hasta
Sæpiùs, heu! pulcræ non speret præmia palmæ.
At certo quisquis plures trajecerit ictu
Victorum effigies capitum; plausuque superbus

Orbiculo plures fauſtè direxerit haſtas :
Hanc agitat ſolers, & amat Victoria dextram.
Arduus in mediâ victor ſe jactet arena,
Et lætam accipiat, multa cum laude, coronam.

CURSUS.

Signa viri expectant ; ſonipes fremit æquore toto
Ire avidus, dubiiſque hæret Victoria pennis.
Ut tuba commiſſos cecinit lætiſſima Ludos,
Quattuor adverſis Equites erumpere cernas
Carceribus. Flectunt haſtas & miſſile dextrâ
Certatim vibrant jaculum ; metiſque relictis,
In medium obliquant pariter veſtigia campum.
Hîc geminos texunt flexus ; totidemque reflexus ;
Atque abeunt, redeuntque pares ; nec fallitur ordo.
Ac veluti Phrygiis ludit Mæander in arvis
Excurſans ; iterumque ſuos revolutus in ortus,
Incertuſque viæ, nunc huc, nunc labitur illuc.
Ambiguis donec feſſas erroribus undas
Colligat, & pelago ſenſim decurrat aperto.
Sic ubi compoſitis gyris, atque ordine certo
Effinxêre fugas, implexoſque orbibus orbes ;
Enſe ſimul ſtricto feriunt, jaculoque Meduſam ;
Et ſe quiſque ſui condunt munimine ſepti.
Quantus init pugnam! quantus LODOICUS in æquor

Armigero Comitante ruit ! telumque, vel enſem
Incutit, & celeres curſu prævertitur auras !
Quò ſe cumque movet, clarâve in luce refulget,
Effuſæ retrò ſplendeſcit ſemita lucis.
Ut dum ſtella facem noctis delapſa per umbras
Protulit, impreſſitque vias, cœloque cucurrit.
A tergo ſparſis radiat fulgoribus æther,
Et lucis rutilans longo ſtat tramite ſulcus.
Gaudet equus vacuo ſe ſe committere Circo,
Effunditque jubas, laxiſque citatus habenis
Emicat, atque aureis calcaribus ilia pandit.
Atque ea dum feſto celebrantur prælia ludo
Per campum; mediis è nubibus ipſe Cupido
Dulces inſidias furtim meditatur, & artem
Exercet; ludumque ſuum; ſumptâque pharetrâ,
Blandis plena dolis, & dulci tincta veneno
Noſtrarum in cœtus Nympharum ſpicula torquet
Improbus, accenditque animos, & ſuſcitat ignes.
Quæque ſuis agitur ſtudiis, ſua cuique cupido eſt.
Applaudunt aliæ famæ, laudique ſuorum,
Et vacuis monſtrant fixas cervibus haſtas.
Deflevere vices aliæ, ſortemque Procorum
Ictibus errantum vanis. Quot vota tulere
Præſidibus pugnæ Divis! quot pectore ab alto

Spemque metumque inter ſuſpiravere Puellæ !
Regina ante alias ardenti cuſpide fixa ,
Infuſum totis percepit ſenſibus ignem
Acrius , inſequitur votis , oculiſque pererrat ,
Et ſtantem LODOICUM , & contemplatur euntem.
Sic Clytie , nunc flos , riguis quæ pallet in hortis.
Et mutata ſuos etiam nunc ſervat amores.
Illa ſuum , quamvis altis radicibus hæret ,
Vertitur ad Solem propenſa , & ſpectat euntis.
Ora Dei ; foliiſque fidelibus accipit ignem.
Intereà curſant vicibus , vicibuſque recurſant
Spe variâ pugiles ; multos fortuna fefellit.
Ille cavo capiti nequicquam dirigit haſtam.
Infelix ; alius ſtridentia ſpicula fruſtrà
Conjicit ; infidas artes , & inutile ferrum
Increpitant alii ; pauci queis gloria palmæ
Monſtrat iter , nunquam deflexis ictibus errant.
Victorem quondam per tot diſcrimina Martis.
Regem , etiam ficto ſequitur Victoria bello.
Sive haſtâ , jaculove ; aut ſtrictis enſibus inſtat :
Lancea directo non ſe detorquet ab ictu ,
Non jaculum : numquam præterfluit irrita cuſpis.
Jamque manu telum intentans , ſuprema parabat
Edere tentamenta artis ; victorque futurus.

Si lubet. Hanc, ſocii, laudem, placidamq; relinquo
Palmam, inquit: bello vincam, vos vincite ludo.
Hæc, ait, & rapido prætexens nubila curſu
Sponte ſuâ vanum ſubridens impulit ictum;
Et ſprevit facilem ficto certamine palmam.
Fortunam excepit Regis, victorque peractis
Curſibus emicuit BELFONTIUS [a]. Ære canoro
Mille ſimul ſonuere tubæ, mille undique plauſus.
Seu duram dubiis pugnam committere campis,
Quærere ſeu pulcram liceat per vulnera mortem,
Aggeribuſque ſuis ſeptos perrumpere muros
Æqua viro virtus. Meritæ nunc munera laudis
Accipit, & lætum, Circo plaudente, triumphum.
Spes alias laudis LODOICUS, & altera palmæ
Præmia conſtituit, famæque arrecta cupido
Magnanimos juvenes ſtimulis ingentibus urget.

DECURSIO ANNULARIS.

Annulus appenſus ligno, faciliſque revelli
Orbe patet modico, per quem ſe lancea curſim
Inſinuet victrix, & cuſpide permeet aureâ.
Hunc tereti gaudent certatim avellere ferro.
Anceps pugna diu, nec fato curritur uno.

a *Belleſſus.*

Curſus ille ſuos irriſâ inglorius haſtâ
Conficit. Hic metam ludo delibat inani,
Exultantem animis alium malus impulit error.
Spes hominum & vanas ridet Victoria curas.
Anguſtum per iter, parvique foraminis orbem
Intrudunt alii mediis in curſibus haſtas.
Poſt varios Equitum dubio certamine caſus,
SALTENSIS, per aperta, celer procedere geſtit
Æquora, & ô noſtris, inquit, ſors annue votis!
Flectit equum gyro exſiliens, & turbinis inſtar
Continuo rapitur ſtadio, ductuque fideli
Occupat exiguos aditus, parvumque meatum
Orbiculi, totâque triumphat victor arenâ
Mille inter plauſus hominum, ſonituſque tubarum.
Nos equidem celebrare tuas tentavimus artes,
Qui tum facta, tuoſque legent, REX MAXIME, ludos,
Sic gerere Imperium diſcant, ſi ludere Reges.

a *Comte de Saulx.*

DE

Religioſiſſimi Doctiſſimique viri JOANNIS FRONTONIS, Canonici Regularis Congregat. Gallicanæ ſanctæ Genovefæ, & Univerſitatis Pariſ. Cancellarii obitu 1663.

AD V. C. PETRUM LALEMANNUM.

EPISTOLA.

FRONTONI molles elegos, & flebile Carmen;
Forſitan & teneras ſperes, Lalemanne, querelas.
Imbelles odi lacrymas, nec funera flevi,
Nec didici mœſtas agitare inglorius artes,
Crudeleſque Deos, crudeliaque aſtra vocare.
Scilicet occubuit Fronto. Quis neſcit acerbos
Fortunæ caſus & ineluctabile fatum?
Quiſve ſuos dubitat decurſo tempore ſoles
Occidere, & fragilem dilabi in funera mundum?
Ille equidem cœlo votis melioribus hæſit,
Deſpexitque humiles terras, damnataque fraude
Secula, nec rerum ſpecies captavit inanes.

Quid memorem inflexam mentem, ſanctiq; tenacem
Propoſiti, & placidæ decus inviolabile vitæ,
Quam nec dulcis honos, ſecli nec mobilis aura
Impulit, aut mollis fractâ virtute cupido?
Nil tamen & pietas, & cœli conſcius ardor
Profuit, aut ſanctas exercita vita per artes.
Crediderim; miſeri tantis virtutibus ævi
Fata peperciſſent, ſcirent ſi parcere Fata.
Sed nihil æternum eſt, & habet ſua funera virtus.
Quin etiam inſignes animas vis invida ſæpè
Opprimit, & ſpatiis ævi brevioribus urget,
Simplicior ſive his aura eſt, & purior ignis,
Seu Deus ad ſuperas maturius evocat auras,
Seu pugnant clauſæ tenebris, & carcere cæco
Solvunt ſe citiùs, vitæque errore peracto
Terrenas ardent, exuto corpore, labes
Eluere, & ſummo niveas ſe ſiſtere cœlo.
Sic tandem cœlum ſpirare, & temnere terras
Aſſuetus Fronto, tuta ſtatione quieſcit
Immunis fati, poſtquam compage ſoluta
Corporis, æthereos orbes, & cœrula felix
Regna colit, Divis altoque inſcriptus Olympo:
Sæva nec infidi metuit contagia ſecli,
Nec dulces animi furias, vitæque labores:

Emeritamque animam cœlo, ſaturamq; dierum
Rettulit, atque oculos æterno in lumine fixit.
Non ea Parcarum, nec inertis culpa ſenectæ;
Sed labor, & curæ vigiles, animique vigentis
Imperium. Claris impenderat otia Muſis
Abditus, & variæ jungens commercia linguæ,
Et Latium, Solymamq; & doctas norat Athenas.
Poſt dulces latebras, quos alto pectore acervos
Condiderat, prudens in apertas protulit auras.
Eloquiis cultas quàm movit lenibus aures!
Quaſve effudit opes! facunda Lutetia plauſit.
Ipſa etiam toto quæ claruit inclyta mundo
Felix prole virûm linguâ & pietate potentum,
Quæ Romam & celebres Academia vincit Athenas,
Mirata eſt quoties tot in uno pectore ſenſus,
Totque artes! Doctis quoties illecta fluentis
Viribus ingenii, dicentis ab ore pependit,
Frontibus ingenuis Sophiæ dùm præmia lauros
Cingeret: at ſe ſe populis cùm dividit omnem,
Deſerit, & proprio ſenſim ſe conficit igne:
Sic fax paulatim cœleſtibus æmula flammis,
Dum lucem rutilans alienos ſpargit in uſus,
Liquitur, & proprias depaſcitur igne medullas.
Dignos laude viros tacitis ardoribus artes

Sæpe suæ perimunt ; brevis est sapientibus ætas ;
Seu magna ingentis genii sub mole fatiscunt,
Seu fragilem vitam, vitæ immortalis amore
Absumunt ; seu corpus iners vis ignea mentis
Deterit : egregiæ dum captant præmia famæ,
Exangui macie pallentes lurida tabes
Occupat, & lentâ carpit præcordia flammâ.
Sed pius occiderit fatorum crimine Fronto,
Et tanta ingentes commorint funera luctus ?
Illius, Lalemanne, vices dum clarior implet,
Possumus & lenire animos, & parcere fato.
Jam sua continuis prudens Academia votis
Jura tibi, & longos commiserat ordine fasces,
Fulserat & multos virtus spectata per annos.
In curas rediisse tuas nunc splendida gestit,
Et notum eloquium, vocemque audire disertam.
Seu sancta insinuans blandis oracula dictis ;
Seu doctas retines leni sermone coronas ;
Allicis arrectas aures, & pectora versas.
Scilicet innocuum pectus tibi candida finxit
Relligio, atque suas Pallas tibi credidit artes ;
Et, quæ Frontonem sors funere mersit acerbo,
Multa quidem eripuit nobis ; sed plura reliquit.

AD

ILLUSTRISSIMUM VIRUM

FRANCISCUM-LUDOVICUM

LE FEVRE

DE CAUMARTIN,

REGI A CONSILIIS

ET A SUPPLICIBUS LIBELLIS.

Pro reſtituta filii ſui valetudine.

SOTERIA.

SCILICET humanis Divûm ſapientia rebus
Excubat, excelſoque notat ſublimis Olympo
Fixos cuique dies; & feſtinantia nutu
Siſtit fata ſuo. Sævi diſcrimina morbi
Vicimus, & Superûm triſtes placavimus iras.
Atria quæ mœſtas nuper timuere Cupreſſos,
Lætâ fronde virent, & dulcia numina grates
Excepere ſuas: rediit primæva ſerenis
Gratia luminibus; roſeæ nituere recenti
Flore genæ, & tandem meliores induis annos,

Digne Puer Pyliæ tranſcendere ſæcla ſenectæ.
Dulcis amor Themidos, pavido qui jura clienti
Dividis, implicitas ſolers evolvere lites
CAUMARTINE, tui nunc tuta pericula Nati
Adſpice. Tentaſſem gemitus mulcere paternos
Carmine jampridem, feſtinatoque vocaſſem
Officio blandas prima in ſolatia Muſas:
Sed dum vulnus hiat, nec adhuc obducta cicatrix;
Pectora ſolliciti nondum ſecura pericli
Nequicquam, & crudos ſperem lenire dolores.
Quin pueri poſtquam deceſſit corpore languor,
Et nova florentes perfudit purpura vultus,
Triſtes relliquias timui, recidivaque fata
Anxius; & nondum ſævis exhauſta venenis
Viſcera præſenſi, immaturaque carmina preſſi.
At quoniam morbi nunc omnis cura reſedit,
Et duri penitus fati deferbuit ira:
Accipe mutatos prudens in gaudia luctus,
CAUMARTINE, juvat priſcos meminiſſe dolores,
Et vanas dulce eſt olim jactaſſe querelas.
Intempeſta hyemis clementia, nubilus aër,
Vel pluvii calidis ſpirantes flatibus Auſtri
Induxere luem latè, famoſaque crebris
Tempora funeribus: ſe pallida turba nocentum

Effudit febrium, longiſque exercita curis
Succubuit medicina malis. Quæ luctibus illis
Intemerata domus ? qui non flevere parentes ?
Hunc dele, & ſimiles Titan ne duxeris annos.
Florebant hilares & adhuc ſine labe Penates,
CAUMARTINE, tui; placidaque æſtate virentes
Captabamus opes, & opaci gaudia ruris.
Quot calidos gelidis ſoles prætexímus umbris
Frondoſi hoſpitii ? cœli quot fregimus æſtus
Frigoribus lætis nemorum ? quot duximus horas
Alternis vacuas ? quoties ſucceſſimus hortis,
Gramineoſve thoros ſub amicæ tempora noctis
Preſſimus, aut longis ingens ubi ſemita frondet
Ulmorum ordinibus; vel quà ſe ſilva coronans
Frondibus implicitis coëuntes undique tractus,
Erranteſque vias ſtellato colligit orbe ?
Ardebat flavis jam proxima meſſibus æſtas;
Nec nocuit, nec adhuc voluit fortuna timeri,
Nilque domi mœſtum. Sed iniquas impia ludunt
Fata vices, & ſtare diu ſua gaudia rebus
Sors inimica negat. Quâ tandem noxia fraude
Invenêre viam ſubiti contagia morbi ?
Prima lues vulgo incubuit, famuloſq; labantes
Lenta fatigârunt diræ faſtidia febris.

Plebs jacuit languens, maturis meſſor ariſtis
Defuit, invalidis quoties ſua dona colonis
Obtulit alma Ceres? quoties onerata popoſcit
Agreſtes annona manus? defecit avarum
Ruris opus. Miſeri ſerpſit per viſcera vulgi
Hactenus, afflixitq; domum, dominiſq; pepercit
Inſidioſa lues, plebeiaque crimina ſparſit,
Mox ingens auſura nefas. Heu quanta recurrit
Cura mihi, & quantus renovatur pectore luctus!
Sævus anhelantes primùm jam Sirius agros
Adflabat, roſeoque puer ſpectabilis ore
Innocuas artes, cautoſque per atria ludos
Miſcebat genio facilis: tum plaudere motu
Compoſito choreas agiles, corpuſque movere
In numerum blandè exultans; aviduſque ſolebat
Omnia mutatis miracula diſcere formis,
Luſus, Naſo, tuos: tenero tum pectore curas
Volvere Pierias, doctoque aſſueſcere Pindo,
Muſarum egregius ludis & Apolline primo:
Teutonidum linguam, Latiaſque expromere voces
Nunc tentat Tiberis novus hoſpes, & accola Rheni:
Aut gentilitios titulos, & ſtemmata longa
Dividit ingenii certus: nunc arte paratâ
Deſcriptam evolvens terrâ pelagoque tabellam,

Et brevia & Syrtes, terrarumque ordine tractus
Perſtringit, ſignatque vias; radioque fideli
Percurrit totum ludens in imagine mundum.
Uſque adeò teneros animus prævertitur annos.
Tot dulces Pueri curas abrupit & artes
Invidia. En ſubitos vitiati pectoris æſtus
Exſudat, lætos ſenſim declinat ocellos,
Dejectuſque caput lenta cervice fatiſcit.
Sic Jove ſub pluvio molles ſternuntur acanthi,
Albaque pallentes demittunt lilia culmos.
Conſtitimus fati indociles, ſubituſque per omnes
Se fudit ſine voce dolor; dominuſque, domuſq;
Labe una pallent, vultus nam ſumit ab illo
Quiſque ſuos, tacitique errant conſortia luctus.
At perculſa malo Genitrix & fulmine in ipſo
Intercepta ſiles, primoque exterrita caſu
Dilectoſque premis vultus, & dulcia libas
Oſcula: ſupplicibus votis hominesque Deoſque
Sollicitas, ægris Pueri te vultibus imples:
Et jungis lacrymas, & eodem vulnere langues.
Quondam læta tibi. ſed nunc crudelia rura
Linquis, & optatam tua pignora ducis in urbem
Prudens. Parvarum volucrum ſic provida mater,
Aucupis inſidias, nidoque incommoda cœli

Triſtia quæ ſenſit, ſuſpenſis excubat alis
Anxia, progeniem teneram, nidoſque loquaces
Ore pio transfert, & tutis condit in umbris.
Interea gravis ægreſcit vis effera morbi.
Pulcra ſuperveniens ignis depaſcitur ora,
Pallidaque excurrit macies, & frigida languent
Lumina. Feſſa rigent alterno frigore membra,
Alterno ſudore fluunt. Sitis arida guttur
Aſperat; imbelli ſtomacho faſtidia creſcunt,
Et totos gliſcit virus letale per artus.
Improbus inſinuat ſopor, & crudelior ipsâ
Febre quies animum ſenſuſque intercipit omnes.
Hæſimus hîc ægro ſimiles, geliduſque per ima
Oſſa tremor ſubiit. Talis, cùm deficit orbi,
Paulatim tenui Titan obducitur umbrâ
Luridus, & triſti ſenſim velatur amictu.
Naturâ lugente dies decreſcit: at ille
Obtuſis pallens radiis & lumine cæco,
Obſcurâ rutilam texit ferrugine frontem.
Mirantur populi languentes ſideris ignes,
Deſperantque diem, & mœſto cum ſole laborant.
Accurrit medicorum agmen, cauteque ſilentes
Explorant calido ſalientem ſanguine venam
Mox digito gravidam nigrâ ſalſugine linguam

Sulcant;

Sulcant, & leni pertentant viſcera tactu,
Seu mulcere malum, ſeu veſtigare parati
Omne intus vitium : mota cervice viciſſim
Nutat quiſque ſibi, tacitave immurmurat aure
Neſcio quid. Primus labor hîc, hæc prima ſuperbæ
Tentamenta artis. Mox extra limina ducti
Coï dicta ſenis, totamque Machaonis artem
Experti jactant; conſolanturque parentes
Indociles, doctiſque jubent confidere curis.
Scilicet incenſos avertere pectoris æſtus,
Et ſaniem elicere immundam, validiſque juvare
Naturam auxiliis tentant : incidere venam
Sæpius, & mites adhibere in pocula ſuccos
Præcipiunt. Fruſtra; tantæ vis deficit artis,
Diraque inardeſcit proprio medicamine labes
Uſque tenax. Heu! tum Genitrix mœſtiſſima lecto
Incubuit; prono languens ſuper oſcula vultu,
Tanquam animæ clauſura viam, vitamq; Puello
Inſpiraſſe ſuam credas, niſi fletibus ora
Proluat, & gemitu ſpiret. Sed Matris inane
Auxilium exundant lacrymæ, ploratáque creſcunt
Tædia, nec teneri minuunt incendia fletus.
Tu quoque qui cæcos caſus, altaque minacem
Fortunam ratione domas, majorque periclis,

CAUMARTINE, tuis placida virtute refulges :
Naturæ imperio cedis, teneroque dolori.
Ille animus rigidæ quem nulla injuria ſortis
Impulit, & plures fati qui pertulit iras
Strenuus, huic uni potuit ſuccumbere fato.
Molliter inflexos ſenſus, pectuſque fatiſcens
Vidimus, & flentes oculos. Quis ponere jura
Fletibus, aut patrios ſperet compeſcere luctus ?
Alcides vitrei clamatum ad littora fontis
Flevit Hylam ; dulcemq; Linum miſeratus Apollo.
Nec puduit fleviſſe Deos. Sed nos quoque mœſtum
Pallentes madidis oculis effundimus imbrem.

At firmum Puero pectus, tranquillaque morum
Temperies, teneriſque animus maturior annis.
Aſpera non tumido ſuſpiria pectore duxit
Impatiens, crebriſve effudit plena querelis
Verba : ſed ingenii mitis mentiſque ſerenæ
Exemplo, trepidos potuit docuiſſe parentes.
Tum ſi quà incautos morbi violentia motus
Elicuit, molli ſtrepitu quàm lene gemebat
Languidus, & caſus quàm ſuſpirabat iniquos
Dulce rubens, celſoque attollens lumina cælo !

Poſt ubi vis morbi, ſævuſque reſederat ardor,
Tum brevibus faciles curas impendere ludis,

Adſtantemque Aviam lætis retinere ſuſurris,
Et riſu mulcere pio; blanduſque ſolebat
Lactea colla ultro, niveamque obtendere Patri
Cervicem, & rebus prudens gaudere ſecundis.
Pulcra licèt diuturna lues temeraverat ora,
Et lætos oculos, ſolitumque exederat ignem;
Non tamen eximiæ cæleſtia munera formæ
Abſtulerat labes, & erat ſua gratia morbo:
Seu roſeo vivum ſuffuderat ore ruborem
Æſtibus immodicis; ſeu candida lilia vultu
Sparſerat; aut fronti pallorem induxerat aureum.
Poſt diros æſtus & cæca oblivia vitæ
Letifer excedit dolor, & ſibi redditur æger.
Solvitur infidi nubes denſiſſima ſomni,
Seque hilares vegetant poſitis ardoribus artus.
Tum facilis requies, exoptatæque ſalutis
Spes erat. At ſubitus redit in præcordia languor,
Perque imas ſenſim frigus crudele medullas
Sævit, & ardentum febrium revolubilis æſtus
Incubat, & tremulo penitus ſe corpore fundit.
Ac veluti alterno procurrens gurgite pontus
Cùm fugit, littuſque vado labente reliquit
Collectus retrò, nudæ ſternuntur arenæ,
Et ſicco placidæ reſident in littore naves.

Mox ubi ferventis ſucceſſerit hora recurſus :
Spumantum procul incipiunt albeſcere tractus
Undarum, reſonant ſcopuli, longeque remugit
Ante fragor : pleno tum creſcit gurgite fluctus
Spumeus in terram, rapidoque adlabitur æſtu.
Dulcia ſic placidæ poſt intervalla quietis,
Alternus pallor languentes occupat artus
Paulatim, ruit in venas & creſcit eundo
Vis effrena mali, graviorque in viſcera cœpit
Pæoniis opibus, mediciſque potentius herbis
Deſævire lues, propiuſque inſtare periclum.
Scilicet humanæ virtus nil profuit artis.
Incumbit ſacris Genitrix, cælumque fatigat
Multa ſuper Puero plangens, divinaque captat
Auxilia, & cunctis ſupplex advolvitur aris.
Nequicquam : donec lacrymis & ſupplice voto
Devovet intactæ Mater ſua pignora Matri ;
Speſque metuſque ſuos manſuetò in Numine figit.
Si Puer inſtantes fatorum evaſerit iras,
Spondet adoratis ingentia munera templis,
Æternaſque vovet memori ſub pectore grates.
Cæleſtes animæ, dilectaque numina matrum
O Genii, inſonti pueros qui ducitis ævo,
Et cœli medicas ægris mortalibus artes

Qui regitis ; tantæ cauſas memorate ſalutis.
Quà ſe conſpicuis Vicennæ molibus arces
Attollunt, ludoſque vident & dulcia Regum
Otia : per molles lucos & amœna viteta
Frondeſcit totis excurrens ſemita campis.
Hîc virides juxta metas, & pene ſub umbris
Altorum nemorum locus eſt, quem plurima circùm
Relligio populis, & magnæ Virginis aræ
Commendant, Divi notus cognomine Mauri.
Virginis hîc ſacrum depreſſa in valle ſacellum
Surgit; parva quidem ſimplexque ſed hoſpite Divâ
Plena domus, non crebra loco pretioſa ſupellex,
Non nitidi poſtes, Patriiſque effulta columnis
Culmina, nec ſculptis radiant ſimulacra metallis.
Ornatu exiguo, ſed magnis inclyta votis
Ædes, non opibus ſed relligione ſuperbit.
Sub vinclis illic domitas requieſcere peſtes,
Turgidaque aſpicias lentâ contage venena
Detumuiſſe. Fremunt illis captiva malorum
Agmina nequicquam templis, Divamque verentur.
Huc pia languentum reptant ad limina turbæ.
Pallentes vultus, defecti viribus artus,
Funera viva putes, arentia corpore tabe,
Et multi paſſim occurrunt exempla doloris ;

Heu morbi & miseræ quot sunt fastidia vitæ !
Candida dilectis Virgo quæ præsidet aris ;
Molliter inflexâ votis cervice videtur
Annuere , & circumfusos recreare clientes
Vultu quo sistit morbos & vulnera sanat.
Ore Puer roseo niveis qui decubat ulnis ,
Materna ingenuo confirmat munera risu.
Sub pedibus vigiles arrectis auribus adstant
Aligeri , panduntque alas , nutusque potentis
Virginis expectant , seu noxia sidera cœli ,
Seu jubeat sævas hominum compescere mortes.
Postibus affixæ longo stant ordine grates ,
Et fulgent pictis altaria sacra tabellis.
Votivæ pendent ceræ laquearibus altis ,
Mille ibi morborum effigies , pictæque salutes
Parietibus. Quis enim non illius æger amicam
Sensit opem Divæ ? Quisve unquam altaribus illis
Irrita thura dedit ? Faciunt Miracula nomen
Crebra loco , & tenuis sua munera non capit ædes.
Huc ego vota tuli supplex , sacrisque litatis ,
His cœpi facilem Divam implorare querelis.
Diva potens febrium , quâ non præstantior usquam
Vincere crudeles morbos , & fata morari
Tristia ; sollicito præsens succurre dolori.

Ecce Puer longo languens ardore fatiſcit
Spes magnæ Themidos ; vidui ſpes una parentis.
Aſpice ut ingenuas claris virtutibus artes
Excolit, ut magnæ præfert inſignia mentis
Auguria, & volvit maturos pectore ſenſus
Nil puerile ferens. Sancto mens digna Senatu
Emicat, & ſacris olim manus apta ſigillis,
Priſcus gentis honos. Quid Avorum ſplendida jactent
Nomina purpureos proceres, ſanctoſque ſupremi
Cuſtodes juris, belli pacique miniſtros ?
Quid grandes titulos, inſeſſaque lilia longo
Ordine Diva tibi memorem ? Nil flecteris iſtis.
Spes tamen ingentes miſerare, domumque labantem,
Quæ priſci decoris fama & virtutis avitæ,
Sinceris opibus, Themidoſque curulibus altis
Splendet, & ingenuâ ſe nobilitate tuetur.
Omnis in hunc Puerum domus inclinata recumbit,
Et jam ſponte ſua egregius, monitiſque paternis
Diſcere juſtitiam, puleroque inoleſcere mori
Cœpit & aſtra ſequi. Votis hunc ſedula Mater
Inſtare, & magnis cumulare altaria donis
Inſtituit, docuitque preces, & duxit ad aras
Sæpe tuas. At nunc lacrymas effundit inanes,
Tu niſi Diva faves. Precibus ſi flecteris ullis :

Oro per has ego te lacrymas ; per munera templis
Si qua tuis ſparſit ; teneros per Matris amores ,
Perque tuos olim luctus : diſcrimina Matrum
Nota tibi , tales tenuerunt te quoque curæ.
Non ignara mali miſeræ ſuccurre parenti.
Audiit alma parens , quis credat ? Saxea voto
Annuit effigies , placidæ micquêre ſerenis
Luminibus flammæ : niveis formoſus in ulnis
Exſiliit Puer , & ſummo delapſa ſacello
Vox Divæ inſonuit. Sævire abſiſtite morbi ,
Crudeles morbi. Tam carum exurere pectus
Quis furor eſt ? Ite Aligerûm fidiſſima turba
Ocyus , & veſtri ſimilem ſervate Puellum.
Haud mora proſiliunt hilares & juſſa capeſſunt.
Æthere ſub placido & cœli melioribus aſtris ,
Frondeſcit pomis & dulcibus utilis herbis
Hortus ; ubi Zephyris flores aurâque ſalubri
Adflati , æternos expirant veris odores.
Hîc nitidi ſemper ſoles & læta ſerena ,
Et gelidi recreant felicia germina rivi.
Nullum uſquam obrepſit virus , non perfidus humor ;
Lubricus aut ſerpens , aut fallax herba veneni.
Flori cuique ſua eſt virtus , & olentibus herbis
Innocuo puri fundunt ex æthere rores ,

Præſentes contra morbos, & vulnera ſuccos.
Hùc ſacri advolitant genii, fuſique per hortos
Hîc florem, radicem illic & gramina carpunt:
Cœleſteſque legunt rores, violaſque roſaſque
Et Caſiam, cunctiſque ſalutiferam Panaceam.
Sic æſtatis apes placidâ ſub luce volantes
Floribus inſidunt variis, hîc dulce rubentes
Ore roſas libant; hîc candida lilia circum
Effuſæ, aërii decerpunt munera mellis.
Inde ferunt lectas hortis cœleſtibus herbas
Nigeri, dulciſque cubilia mœſta Puelli
Circumſtant. Dextrâ ſegnes hic ſublevat artus:
Hic teneros Pueri fletus, lacrymaſque decoras
Abſtergit: funditque labris liventibus alter
Ambroſiam, ſuccove ſalubri debile corpus
Eluit: unde novus gliſcit vigor, & ſua cordi
Aucta ſalus. Mox toto exſudat noxius humor
Corpore, continuoque tenax penetralibus altis
Egeritur peſtis, redeuntque in priſtina vires.
In nova compreſſi ſævire pericula morbi
Tentarunt iterum; morbos ſed amica repreſſit
Diva iterum, & longum tantis virtutibus ævum
Impoſuit. Quantæ hinc Pueri mortalibus annis
Acceſſere moræ! votis jam læta ſolutis

Dilige ſervatam divino munere prolem
Blandiùs, ô Genitrix, tibi enim Genitricis amores
SAMMARTHANA Nurus nato commiſit in uno,
Et moriens in te Matremque, Aviamque reliquit.
At tandem cari te crebra pericula Nati,
CAUMARTINE, monent: dubii res plena periclî eſt
Unus amor: ſat nota tibi diſcrimina fati:
Caſibus adverſis multam tibi ſuffice prolem;
Una nimis fragilis vita eſt. Quid jura ſecundi
Detrectas thalami? jamdudum plurima natos
Expectat Lucina tuos, hoc Curia poſcit
Summa ſibi; pluresque parat Themis alta curules
Te quondam Procerum turbam gemuiſſe juvabit,
Partiri pectus patrium, magnumque per omnes
Dividere exemplum, multaque in imagine vultus
Noſſe tuos. Sobolem nullâ tunc ſorte timebis
Deficere, & curam alterius ſolabitur alter.
Intereà tibi pro multis hic unicus eſto,
Spes implere ſui, laudeſque æquare parentis
Diſcat, & ingenuas jungat virtutibus artes.
Ipſe manu ducam facilî, exemplîſque præibo.
Et Puerum famæ accingens decorique futuro
Majores mittam in curas; & ritè docebo,
Quam debet ſuperis ſuperis impendere vitam.

IN CONVENTUS JURIDICOS ARVERNIS HABITOS

Anno 1665.

CARMEN.

INGEMINET lætos felix Arvernia plausus
Et quæ sublimi rupes se vertice tollunt
Votivas plebis referant ad sidera voces.
Jura diu miseras redeunt neglecta per urbes;
Nec longe accersit populos Astræa; sed ultro
Vestigat scelerum latebras, quæritque nocentes
Nobiliumque dolos præsens, & crimina frenat.
Degeneres animos late corruperat auri
Dira fames, rapto gaudens splendescere luxus,
Contemptrixq; hominum, legumq; inimica potestas
Intentare minas, invadere pauperis arva
Heu! nimium vicina, suosque extendere fines,
Insontesque viros pœnis urgere solebant
Iraſci faciles; nec quisquam tendere contra

Audeat, aut tumidos unquam compescere fastus.
Quid memorem pavidis ereptos civibus agros,
Abductas matrum gremiis impune puellas,
Fraudatasque operas inopum? quid dura potentum
Imperia, & prædas turpes, cædesque nefandas?
Quot scelerum facies! quot sunt discrimina rerum!
Æqui nullà fuit dudum reverentia juris,
Cuique suos animo licuit sibi fingere mores.
Indignumque audere nefas, ausoque potiri.
Illi equidem falsa se nobilitate tuentur.
Nobilitas vera est non vanam ostendere famam,
Aut veteres titulos, non pictas ordine longo
Majorum effigies, aut priscis inclyta fastis
Nomina: non adeo sævas imponere leges,
Aut premere imperio populos; sed jura tueri
Cuique sua, auxilio miseros, opibusque juvare
Et dulcem Regi, patriæque impendere vitam.
Nunc mœstas trepido volventes pectore curas
Quos sprevere, timent; vultusque, & jussa superba
Dissimulant, vulgique iras, & tædia mulcent.
Scilicet omne sibi metuit scelus; omnia virtus.
Sperat, & afflictis redeunt solatia rebus.
Implicitis properat deceptus fraudibus hæres,
Remque suam repetit: leges implorat avito

Quiſquis pulſus agro per rura aliena, domoſque
Ibat inops : queritur violatam crimine judex
Illuſamve dolis Themidem, ſanctoſque Sacerdos
Defendit Superûm ritus, & vindicat aras.
Sic procul Arvernis pelluntur noxia terris
Crimina. Qui pravas vitam duxere per artes
Juſtitiæ indociles, mœſtis quæ damna tulêre
Civibus, expendunt pœnas, veterumque malorum
Supplicia, & ſanctas diſcunt non temnere leges.
Exorant alii populos, & furta reportant
Vindictam veriti, priſcam ſine judice labem
Eluere, & tacitos properant componere mores.
At quibus eſt hominum pietas, deſpectaque Divûm
Relligio, dulci patriâ, domibuſque relictis
Condunt ſe latebris, cœciſve in montibus errant,
Ultriceſque trahunt furias, pœnamque ſequacem.
Pauci, quos ſpectata fides, & conſcia virtus
Excitat, innocuæ captantes præmia famæ
Et meritas laudes, aliena pericula tuto
Accipiunt animo, & ſontes miſerantur amicos.
Quippe licet tumidas veſana ſuperbia mentes
Occupet, & ſcelerum latè contagia ſerpant,
Sunt etiam dociles animæ, ſunt neſcia fraudis
Pectora, & antiqui reſtant veſtigia juris.

Inveniſſe pios, crebra inter crimina, gaudent
Patricii proceres, lectorum Curia Patrum,
Et ſontes agitant, incorruptiſque verendi
Judiciis revocant lapſos, in priſtina mores.
Oppreſſæ gemitus plebis, miſerandaque fata,
Facundo ſanctum qui temperat ore Senatum,
Dulces deliciæ Themidos, POTERIUS audit,
Vexatoſque levat prudens, terretque ſuperbos,
Et dirimit cauſas, legumque oracula pandit.
CAUMARTINE, tibi ſacri commiſſa ſigilli
Effigies, tu prima vocas in jura clientes,
Et cerâ obſignas veniam, pœnamque remittis,
Majorumque animos, & avitas exprimis artes.
Eloquio fervens, pro Rege Talonius inſtat
Quæſitor ſcelerum rigidus, longaſque reorum
Evolvens lites, vitas & crimina diſcit,
Furtaque Nobilium, & triſtes ulciſcitur iras.
Judicibus tantis olim compreſſa ſilebit
Impietas, & vis, & opum damnata cupido.
Miteſcent fortunâ, & nobilitate feroces
Criminibuſque ſuis animi, meliora redibunt
Secula, & his ſurget virtus innoxia terris.
Qui rigidam curvo terram ſulcavit aratro
Ruſticus, aut riguos per prata virentia rivos

Deduxit, vaſtas qui foſſâ divitis ædes
Muniit, aut latos circumdedit aggere campos;
Inveniet faciles aditus, pretiumque laboris,
Conductaſque operas, pactâ mercede, repoſcet.
Agricola ipſe ſuis committet ſemina ſulcis,
Nec diram metuet ſortem, dominumq; ſuperbum,
Qui gravidam iratus ſegetem ab radicibus imis
Eruat, & lætas ferro populetur ariſtas.
Tum Cereris dives ſi frugibus annus abundet
Fortunam ruris tenuem, parvoſque Penates
Proteget, & modicos congeſti farris acervos
Condet, ſecuruſque ſui, rerumque ſuarum.
Hanc populis pacem LODOICUS, & otia fecit,
Reſtituique avidis juſſit ſua rura colonis,
Ille ſuam toto famam circumtuſit orbe
Egregius, validis proſtravit viribus hoſtes;
Duraque compoſitis pacavit ſecula bellis.
Ille iterum victor bello, & ſocialibus armis
Imperii avertit caſum, domuitque tyrannos.
Nunc timidos ultor gaudet defendere cives,
Nunc durum genus ac diſperſum montibus altis
Mitigat, & placidis componit legibus urbes.
Jamque parat Themidis veteres decerpere ritus,
Et ſancire novas artes, queis publica rerum

Judicia acceleret ; curas ſumptuſque clientum
Siſtat, & implicitæ minuat faſtidia litis.
Sic longas rerum ambages, nodoſque reſolvit ;
Et ſcelus, & fraudem noſtris è finibus arcet,
Eximioſque inter Reges, quos fama ſuperſtes
Juſtitiæ, bellique tulit ſuper æthera virtus ;
Nec pietate fuit major, nec fortior armis.

D. O. M.

ANTONIUS D'AUBRAY,
COMES D'OFFEMONT,
VIR NATALIBUS AC MORIBUS INCLYTUS,
QUIN IN SUPREMA PARISIENSI CURIA
SENATOR ANNOS VIII.
LIBELLORUM SUPPLICUM MAGISTER
ANNOS VII.
APUD AURELIANOS MISSUS DOMINICUS,
POSTREMO PRÆTOR URBANUS ANNOS III.
COLLAPSAM FORI DISCIPLINAM RESTITUIT.
SINGULARI IN JURE DICUNDO
RELIGIONE AC DILIGENTIA,
OBIIT XV. K. JULII.
ANNO SALUTIS REP. M. DC. LXX.
ÆTATIS SUÆ XXXVII.
TERESIA MANGOT
FEMINA MAJORUM
A SACRIS REGNI SIGILLIS, SECRETISQUE
CLARORUM GENERE SPECTATISSIMA,
DULCISSIMO CONJUGI,
UXOR UNICE AMANS, AC MOERENS, POSUIT,
ANNO SALUTIS M. DC. LXXI.

Cette Epitaphe eſt dans une Chapelle de l'Egliſe de Meſſieurs de l'Oratoire ruë ſaint Honoré.

ILLUSTRISSIMO

ECCLESIÆ PRINCIPI

SPIRITUI FLECHERIO,

NEMAUSENSIUM EPISCOPO.

ODE.

NUNC est sonandum : nunc lyra mollius
Aptanda voci : FLECHERIUS mihi
Venit canendus, præco Veri
Ore potens, stabilisque vindex.

Sacrate, Musæ, cantibus hunc novis.
Olim magistræ vos docilem ad bonas
Finxistis artes, nec negastis
Multiplici redimire lauro.

Idem Suadæ factus amicior,
Brevi labores crevit ad inclytos,
Magnam eruditi nominis spem
Ingenio cumulare pernix.

Nos templa feſto conſona, FLECHERI,
Mugire plauſu, ſaxaque vidimus
Aurita, te dicente, dulces
Ad numeros reſilire vocis.

Hûc Aula præceps, hûc populus frequens
Accurrit undanti agmine, funera
Inter ſepulcralcſque pompas,
Vimque novam ſtupuit loquentis.

Nam victor imis manibus imperas
Et clauſtra rumpens mortis ahenea,
Heroas inſignes tenebris
Triſtibus eripuiſſe gaudes.

Per te reſurgunt Auſtriacum genus
THERESA, terræ & gloria Bavaræ
DELPHINA, ſtirpem prole ternâ
Borboniam ſtabilire felix.

Iniqua per te fata potentior
Vincit Turennus, maxima Gallicî
Tutela regni. Te jubente,
Lamonius Themidis ſacerdos,

Et SANCTA-MAURUS Mercurialium
Fautor virorum, lurida sospites
Sepulchra linquunt : Julæque
Iste suæ comes ire gestit.

Mors voce flecti nescia, divitem
Sibique certam victa dolet rapi
Prædam, redonarique luci,
Quos gelidæ premit umbra noctis.

Verbo efficaci territa, FLECHERE,
Vitæ datorem Te venerabitur.
Ævo fruêris, quo piorum
Tot reduces animas beâsti.

Prisco NEMAUSUS nomine nobilis
Immensa Circi ne spatia amplius
Jactet, theatralesque arenas,
Romuleæ monimenta pompæ.

Pastore tanto læta superbiat :
Quo facta Virtus vindice clarior,
Linguæ triumphali rependit
Promeritæ decora alta mitræ.

Hîc Te Camœnis ſacra virûm cohors
Miratur, ô pars magna Academiæ !
Et aureo ſuſpenſa ab ore,
Eloquii petit inde leges.

Tuis ſecundo crediderim omine
Sediſſe cunis involitans apum
Examen, & ſparſiſſe blandis
Mellifluos labiis liquores.

Quis tot pedeſtres hiſtorias ſtylo
Gratùm ſonanti ſcribere doctior,
Orbique commendare cultis
THEUDOSII pia facta verbis ?

Exempla vivent optima cœlitum,
Quæ ritè linguâ divite conſecras
Laudator, æternâque cedro,
Chriſtiadis imitanda, ſervas.

Dicam, ut diſertus noveris Ordinum
Orator, Aulæ digna ſilentio
Loqui, triumphantemque MAGNUM
Meſſe novâ cumulare laudis.

Dicam, Britannæ quam benè principi
Plaudas, virili quæ patientiâ
Domare fortunam, & relictis
Ansa Fidem retinere sceptris.

Majora miror, sive gregem vagum
Aris redonas, seu mala dedoces:
Probantque Christo consecratam
Relligio, Pietasque linguam.

FRANCISCUS BOUTARD.

POËSIES FRANÇOISES.

PLAINTE DE LA FRANCE A ROME.

Sur l'insulte faite à son Ambassadeur le 20 d'Août 1662.

ELEGIE.

LORSQUE sous le plus juste & le plus grand des Princes
L'abondance & la paix regnent dans mes Provinces,

Rome, par quel deſtin tes Romains irritez
S'oppoſent-ils au cours de mes proſperitez ?
Après avoir gagné victoire ſur victoire,
Et porté ma valeur au comble de la gloire :
Après avoir contraint par mes illuſtres faits
Mes rivaux orgueilleux à recevoir la paix,
J'eſperois d'établir une ſainte alliance,
D'unir les interêts de Rome & de la France,
Et de porter bien loin par mes rares exploits
La gloire de mes Lis, & celle de ta Croix.
Mon Prince couronné de lauriers & de palmes,
Faiſoit fleurir tes loix dans ſes provinces calmes ;
Et diſpoſant ſon bras à quelque ſaint emploi,
Ne vouloit plus combatre & vaincre que pour toi.
Il t'offroit ſon pouvoir & ſa valeur extrême ;
Mais tu veux l'obliger à te vaincre toi même,
Et par un attentat & lâche & criminel,
Tu fais de ſes faveurs un mépris ſolennel.
On voit regner le crime avec la violence
Où doit regner la paix avecque l'innocence:
On voit tes aſſaſſins courir avec ardeur
Juſqu'au palais ſacré de mon Ambaſſadeur,
Porter de tous côtez leur fureur ſans ſeconde,
Et violer les droits les plus ſacrez du monde.

Je

Je ſavois bien que Rome élevoit dans ſon ſein
Des peuples addonnez au culte ſouverain,
Des héros dans la paix, de ſavans politiques
Experts à démêler les affaires publiques,
A conſeiller les Rois, à regler les Etats;
Mais je ne ſavois point que Rome eût des ſoldats.
Lorſque Mars déſoloit nos campagnes fertiles,
Tu maintenois tes champs, & tes peuples tranquiles;
Tout le monde agité de tant de mouvemens,
Suivoit le triſte cours de ſes déréglemens;
Toi ſeule dans le port à l'abri de l'orage
Tu voyois les écueils où nous faiſions naufrage.
Des Princes irritez modérant le couroux,
Tu diſpoſois le ſiécle à devenir plus doux;
Et ſans prendre interêt aux paſſions d'un autre,
Tu gardois ton repos, & tu penſois au nôtre:
Tu voyois à regret cent actes inhumains,
Et tu levois au Ciel tes innocentes mains.
Tu recourois aux vœux quand nous courions aux armes,
Nous répandions du ſang, tu répandois des larmes,
Et plaignant le malheur du reſte des mortels,
Tu ſoupirois pour eux aux pieds de tes Autels.

Tu demandois au Ciel cette paix fortunée,
Et tu me la ravis dès qu'il me l'a donnée.
A peine ai-je fini mes glorieux travaux,
Que tu veux m'engager à des combats nouveaux.
Reine de l'univers, arbitre de la terre,
Tu me prêchois la paix au milieu de la guerre;
J'ai ſuivi tes conſeils & tes juſtes ſouhaits,
Et tu me fais la guerre au milieu de la paix.
Détruiſant les erreurs, & puniſſant les crimes,
J'ai ſoutenu l'honneur de tes ſaintes maximes;
J'ai remis autrefois en dépit des Tyrans
Dans leur trône ſacré tes Pontifes errans;
Et faiſant triompher d'une même vaillance
Ou la France dans Rome, ou Rome dans la France,
J'ai maintenu tes droits, j'ai protegé ta foi,
Et tu prens aujourd'hui les armes contre moi.
Quel interêt t'engage à devenir ſi fiére?
Te reſte-t'il encor quelque vertu guerriére?
Crois-tu donc être encore au ſiécle des Céſars,
Où parmi les horreurs de Bellone & de Mars,
Jalouſe de la gloire & du pouvoir ſuprême,
Tu foulois à tes piez & ſceptre & diadême.
Dans cet heureux état où le Ciel t'avoit mis,
Tu ne demandois plus que de grands ennemis;

Et portant ton orgueil ſur la terre & ſur l'onde,
Tu bravois le deſtin des puiſſances du monde,
Et tu faiſois marcher ſous tes injuſtes loix
Tes ſimples citoyens ſur la tête des Rois.
Ton deſtin ne t'offroit que de grandes conquêtes,
Ta foudre ne tomboit que ſur d'illuſtres têtes,
Et tu montrois en pompe aux peuples étonnez
Des Souverains captifs, & des Rois enchaînez.
Mais quelque grands exploits que l'hiſtoire renomme,
Tu n'es plus cette fiére & cette grande Rome;
Ton Empire n'eſt plus ce qu'il fut autrefois,
Et ce n'eſt plus un ſiécle à ſe moquer des Rois.
Tout cet éclat paſſé n'eſt qu'un éclat frivole,
On ne redoute plus l'orgueil du Capitole,
Et les peuples inſtruits de tes douces vertus,
Adorent ta grandeur, mais ne la craignent plus.
Que ſi le Ciel t'inſpire encor quelque vaillance,
Va dreſſer tes Autels dans les murs de Byzance;
Anime tes Romains à quelque effort puiſſant,
Et va planter ta Croix où regne le Croiſſant;
Remplis les premiers rangs d'une ſainte entrepriſe,
Et voyons marcher Rome au ſecours de Veniſe.
Pour tes Temples ſacrez ſoi-même combatant,
Commence les travaux que tu nous prêches tant;

Et laiſſe-moi goûter dans la paix où nous ſommes,
Le repos que je viens de procurer aux hommes.
J'ai vû de tous côtez mes ennemis vaincus,
Et je ſuis aujourd'hui ce qu'autrefois tu fus;
Les loix de mon Etat ſont auſſi ſouveraines,
Mes Lis vont auſſi loin que tes Aigles Romaines;
Et pour punir le crime & l'orgueil des humains,
Mes François d'aujourd'hui valent tes vieux Romains.
L'invincible Louis, ſous qui le monde tremble,
Ne vaut-il pas lui ſeul tous tes héros enſemble?
La victoire ſous lui ne ſe laſſant jamais,
Lui fournit des ſujets de vaincre dans la Paix.
Dans le comble d'honneur où lui ſeul peut atteindre,
Tout déſarmé qu'il eſt, il ſait ſe faire craindre,
Il dompte ſes rivaux, ſoûtient ſes alliez,
Et voit même en la paix des Rois humiliez.
Il auroit ſû venger tant de loix violées,
Et tu verrois déja tes plaines déſolées:
Tu verrois & tes Chefs & tes peuples ſoumis;
Mais tu n'as pas chez toi d'aſſez grands ennemis,
Et dans le mouvement de gloire qui le preſſe,
Tu tiens ta ſûreté de ta propre foibleſſe;

Que n'es-tu dans le ſiécle où tes héros guerriers
Euſſent pû lui fournir des moiſſons de lauriers ?
Pour arrêter ſur toi ſes forces occupées,
Où ſont tes Scipions, tes Jules, tes Pompées ?
Tu le verrois courir au milieu des haſards,
Affronter tes Romains & vaincre tes Ceſars,
Et par une conduite auſſi juſte que brave,
Affranchir de tes fers tout l'univers eſclave.
Mais puiſque ta fureur ne peut ſe contenir,
Après tant de mépris il faudra te punir.
La gloire des héros n'eſt jamais aſſez pure,
Et le Thône jaloux ne ſouffre point d'injure.
Ne te flate plus tant de ton divin pouvoir,
On peut mêler la force avecque le devoir.
Des Monarques pieux, des Princes magnanimes
Ont reveré tes loix en puniſſant tes crimes,
Ils ont eu le ſecret de partager leurs cœurs,
D'être tes ennemis, & tes adorateurs,
De ſoutenir leur rang, & ſauver leur franchiſe,
En ſe vengeant de Rome, & reſpectant l'Egliſe.
Ils ont ſû réprimer ton orgueil obſtiné,
Sans choquer le pouvoir que le Ciel t'a donné,
Et ſéparer enfin dans une juſte guerre
Les interêts du Ciel d'avec ceux de la terre.

Sur l'exemple fameux de ces Rois ſans pareils,
l'inſpire à mon héros ces fidèles conſeils.
Prince, dont la ſageſſe & la valeur eſt rare,
Ménage ta Couronne avecque la Tiare,
Donne aux ſiécles futurs un exemple immortel,
Garde les droits du Thrône & les droits de l'Autel:
Qu'à ton reſſentiment ta pieté s'uniſſe,
Louis, fais grace à Rome en te faiſant juſtice.
Penſe au ſacré devoir d'un Monarque Chrétien,
Fais agir ton pouvoir, mais révére le ſien;
Et mêlant au couroux le reſpect & la crainte,
Punis Rome l'injuſte, & conſerve la ſainte.
Prévien, Rome, prévien ces effets dangereux,
Et ne m'oblige pas à plus que je ne veux.
Exerce ſur toi-même une juſte vengeance,
Et ne différe plus à réparer l'offenſe;
Punis tes factieux, ceſſe de t'obſtiner,
Et mérite la paix que je te veux donner.
D'un plus céleſte feu ma valeur animée
Ira cueillir pour toi les palmes d'Idumée,
Et tu verras bientôt & nos Croix & nos Lis
Sur les murs de Byzance & ſur ceux de Memphis.

AU ROI

ſur ſa derniére maladie, *avant* 1666.

ODE.

GRAND Roi, le deſtin rigoureux,
Dont la fatale & noire envie
Menaçoit votre belle vie,
N'a pû réſiſter à nos vœux.
Mille dangereuſes tempêtes
Alloient éclater ſur nos têtes,
S'il eût trahi notre ſouhait :
Et le ſort qui vous fut contraire
Avoit mille crimes à faire
Dans un crime qu'il auroit fait.

Ces aſtres qui tirent leur jour
De l'éclat qui vous environne
Et des rayons de la Couronne,
Ne luiſoient plus dans votre Cour.
Tous vos peuples ſaiſis de crainte
Dans une ſi mortelle atteinte,

Se plaignoient du deſtin jaloux ;
Et dans cet excès de ſouffrance,
Nous avons vû toute la France
Auſſi languiſſante que vous.

Ainſi quand le pére des jours
Sous un noir amas de nuages
Céde à la fureur des orages
Dans le plus brillant de ſon cours ;
Tous les aſtres confus & ſombres,
S'étonnent de voir ſous les ombres
Pâlir ſon viſage vermeil :
L'air n'a qu'une lumiére obſcure,
Et l'on voit toute la nature
Auſſi pâle que le Soleil.

Les ſoins & les nobles tranſports
De la gloire qui vous enflame,
Sont de grands mouvemens de l'ame
Qui troublent la ſanté du corps.
Epargnez nos vœux & nos larmes ;
N'excitez plus de ces alarmes
Par tant de travaux obſtinez ;
Modérez cette ardeur extreme,

Et prenez enfin pour vous même
Le repos que vous nous donnez

Il eſt un glorieux repos
Qui n'a rien de foible & de lâche,
Et ſouvent un peu de relâche
Eſt une vertu des Héros.
Vous n'y perdrez rien de la gloire
Qui doit au temple de memoire
Conſacrer vos faits éclatans;
Vous ferez en réglant vos veilles,
Peutêtre un peu moins de merveilles,
Mais vous en ferez plus long-tems.

Dans nos triſtes diſſenſions
La France vit ſon jeune Prince
Aller de Province en Province
Pour étouffer ſes factions.
Les ennemis & les rebelles
Eprouvoient les forces nouvelles
De votre regne triomphant;
Et prêts d'être réduits en poudre,
Ils craignoient ces grands coups de foudre
Que lançoit la main d'un enfant.

Vous alliez par mille travaux
Juſqu'au delà de vos frontiéres
Gagner des provinces entiéres,
Et triompher de vos rivaux :
Votre généreuſe préſence
Animoit l'ardente vaillance
De vos invincibles guerriers ;
Et par la main de la victoire
Vous alliez au champ de la gloire
Cueillir vous-même vos lauriers.

Ces redoutables conquerans,
Qui jadis ſi fiers & ſi braves,
Firent mille peuples eſclaves,
Et domtérent mille tyrans,
Dans leurs Etats heureux & calmes,
Dormoient à l'ombre de leurs palmes,
Dans la paix & dans le repos :
Ils devenoient ce que nous ſommes,
Et ne faiſoient plus que les hommes
Après avoir fait les Héros.

Mais la paix ne vous change pas,
Et l'on voit encore paroître

Cet air de vainqueur & de maître
Que vous aviez dans les combats.
Le Tibre, le Rhin, & le Tage
Redoutent ce noble courage
Dont ils ont reſſenti les traits;
Et vous faites craindre la guerre
A tous les Princes de la terre
Au milieu même de la paix.

Le crime à vos pieds abbatu,
Souffre une juſte violence,
Et vous relevez l'eſpérance
Des Muſes & de la vertu.
Vous êtes l'arbitre des Princes,
Dans vos pacifiques provinces
Tout ſe gouverne par vos loix;
Et quelque grands travaux que donne
La peſanteur de la Couronne,
Vous ſeul en ſoûtenez le poids.

Quel bonheur ne ſeroit pas joint
A cette agiſſante conduite,
Si par une fâcheuſe ſuite
Tant de ſoins ne vous nuiſoient point?

Si les cruelles deſtinées,
Reſpectoient vos belles années
Et vos admirables projets;
Et ſi leur aveugle puiſſance
Savoit faire la différence
Des Rois d'avecque les ſujets.

Mais helas! l'immortalité
N'eſt pas un droit de la Couronne,
Et ce n'eſt pas un bien que donne
Ni le ſang ni la Royauté.
Le ſort jaloux du diadême,
N'épargne pas la vertu même,
Ni les thrônes, ni les autels;
Et les impitoyables Parques
Attaquent les plus grands Monarques
Comme les moindres des mortels.

Mais vous pouvez braver les loix
Du deſtin qui nous fait la guerre;
Les Dieux obſervent ſur la terre
Tout ce qu'ils ont promis aux Rois;
Le Ciel qui réſerve le thrône
De Memphis, & de Babylone

A votre généreux courroux,
N'a point accompli ſes Oracles,
Et n'a pas fait tous les miracles
Qu'il promit de faire pour vous.

De mille triomphes divers
Vous devez groſſir votre hiſtoire,
Monter au comble de la gloire,
Et regner ſur tout l'univers.
Quand les Héros tels que vous êtes,
N'ont pas achevé leurs conquêtes,
Ils n'ont jamais aſſez vécu;
Et quoique le deſtin en gronde,
Vous ne devez ſortir du monde
Qu'après que vous l'aurez vaincu.

Mere du plus puiſſant des Rois,
Princeſſe que la Providence
Vient pour le bonheur de la France
De rendre aux ſoupirs des François:
Vous avez par vos larmes ſaintes
Détourné ces triſtes atteintes
Des jours du Monarque des Lis,
Et le ciel juſte & débonnaire,

Semble avoir conſervé la mére
Afin de conſerver le fils.

Vous de qui les rares vertus
Ornent la beauté ſans pareille,
Auguſte & féconde merveille,
Grande Reine, ne craignez plus;
Lorſque la fiévre violente
Porta ſon ardeur inſolente
Au cœur de votre illuſtre époux,
Le ciel fit connoître à la Parque
Que le cœur de ce grand Monarque
Ne devoit brûler que pour vous.

Et vous, ô précieux Enfant,
A qui nous deſtinons des temples,
Croiſſez pour ſuivre les exemples
De ce Monarque triomphant.
Dauphin, charmez toute la France,
Juſque ſur les tours de Byzance
Arborez vos lis éclatans.
Que tout l'univers vous révére,
Triomphez avec votre pére,
Mais ne regnez pas de long-tems.

LA REINE
AU ROY,
Sur ſes travaux de la guerre l'an 1667.
ELEGIE.

L'Iſle venoit de voir foudroyer ſes remparts ;
Et l'Ibere vaincu fuïoit de toutes pars.
L'invincible Loüis dans la Flandre alarmée,
Faiſoit de tous côtez triompher ſon armée.
Les villes que ſon bras rangeoit à leur devoir,
Admiroient ſa clémence, & craignoient ſon pouvoir,
Et la Lys & l'Eſcaut témoins de ſa vaillance,
Couloient ſans murmurer ſous ſon obéïſſance :
Quand Thérèſe voyant que ſon Epoux victorieux
Avoit peine à donner des bornes à ſon cœur,
S'expoſoit aux faveurs d'une guerre cruelle,
Et ne ſe laſſoit point de combattre pour elle ;
Fit mille vœux pour lui, pouſſa mille ſoupirs ;
Tâcha de moderer de ſi preſſans déſirs,

Et redoublant pour lui sa tendresse & sa crainte,
Lui traça de sa main cette amoureuse plainte.

Loüis, unique objet de mes chastes amours,
Qui dans le champ de Mars t'exposes tous les jours,
Et montres l'art de vaincre aux plus grands Capitaines;
Viens recueillir enfin le fruit de tant de peines.
Lorsque tu fais la guerre au gré de tes souhaits,
Tu ne te souviens plus des douceurs de la paix;
Tu trouve tes plaisirs dans l'horreur des alarmes,
Et tu n'écoutes plus que le bruit de tes armes.
L'amour n'adoucit point ton généreux courroux;
En toi le conquerant l'emporte sur l'époux,
Tu consacres ton nom au temple de Mémoire,
Et ton cœur tout entier s'abandonne à la gloire.
Tout céde à ton pouvoir, tout céde à ta grandeur;
Et la victoire a peine à suivre ton ardeur.
Inspirer la terreur aux ames les plus fiéres,
Et joindre à tes états les provinces entiéres,
Réduire en te montrant des villes sous tes loix,
Etoner l'univers du bruit de tes exploits,
Assujetir la Flandre, & confondre l'Espagne,
Sont pour toi des travaux d'une seule campagne.

Tu maintiens l'équité les armes à la main,
Et le ciel favoriſe un ſi juſte deſſein.
Quelque grand que tu ſois ſur la terre & ſur l'onde,
Tu ne vas point braver tout le reſte du monde ;
Et tu ne prétens pas, en mépriſant les loix,
T'ériger en tyran des peuples & des Rois.
Loin de vouloir troubler le repos de la terre,
Tu conſerve la paix lorſque tu fais la guerre,
Et dans ces doux climats que le ciel t'a ſoumis,
Tu cherches des ſujets, & non des ennemis.
Sans aller ſur les bords ni du Rhin ni du Tage ;
Tu cueilles des lauriers dans mon propre héritage,
Et ta raiſon bornant les tranſports de ton cœur,
Tu deviens conquerant, ſans être uſurpateur.
Quoiqu'aux Flamans vaincus ta puiſſance raviſſe,
Tu ne leur oſtes rien, mais tu te fais juſtice ;
Et malgré leur orgueil & leur témérité,
Ils auront du repos s'ils ont de l'équité.
J'aime à te voir chargé de palmes immortelles,
Marcher ſur les rempars de Gand & de Bruxelles,
Et par tes grands exploits triompher en des lieux
Où regnérent jadis mes illuſtres ayeux.
J'aime à te voir courir où l'honneur te convie :
Mais tu n'as pas le ſoin de conſerver ta vie,

Les plus rudes travaux te paroiſſent legers,
Pour ſoûtenir mes droits tu cours mille dangers,
Et dans les mouvemens de ton ardeur extrême,
Quand tu combats pour moi, tu t'expoſes toi-même.
Ton courage m'étonne, & mon cœur agité
N'oſe plus deſirer tant de proſpérité,
Je fais des vœux pour toi plûtôt que pour ta gloire,
Je crains pour le vainqueur plus que pour la victoire,
Et quelques grands ſuccès qui puiſſent arriver,
Je ne demande au ciel que de te conſerver.
J'écoute tout le bruit que fait ta renommée,
Je crois te voir toûjours conduire ton armée,
Diſpoſer un aſſaut, méditer un combat,
Faire le capitaine, & faire le ſoldat,
Tout couvert de pouſſiére au pied d'une muraille,
Tout prêt à décider du ſort d'une bataille.
J'ai tremblé mille fois, & je t'ai ſouhaité
Un peu moins de ſuccès & plus de ſureté.
Ta gloire avoit pour moi des douceurs & des charmes,
Mais elle me coûtoit des ſoupirs & des larmes.
Dans les occaſions où tu te hazardois,
J'admirois ton grand cœur, mais je l'appréhendois.

Si je gagnois beaucoup par ton ardent courage ;
Helas ! je pouvois perdre encore davantage.
Je ſais que les grands cœurs ont de grands mouvemens,
Et que la belle gloire a ſes emportemens,
Que le plaiſir de vaincre eſt un plaiſir extrême,
Qu'il eſt plus glorieux de vaincre par ſoi-même,
Et que rien n'eſt ſi doux quand on a combatu,
Qu'un triomphe qu'on doit à ſa propre vertu.
Mais ſans nous expoſer à ces triſtes alarmes,
Loüis, tu peux jouir du bonheur de tes armes.
Lorſque par ta valeur les François excitez,
Auront forcé les murs des plus fortes citez,
Et que nous regnerons dans la Flandre ſoumiſe,
Ce ſera toûjours toi qui nous l'auras conquiſe.
Ta prudence conduit tes glorieux projets,
Ta valeur entretient celle de tes ſujets,
Et ſi l'on voit en eux des vertus héroiques,
Ce ſont de tes vertus que tu leur communiques :
Apprens-leur à ranger cent peuples ſous ta loi ;
Mais laiſſe-leur l'honneur de s'expoſer pour toi.
Les Rois doivent aimer leur dignité ſuprême,
Et ménager en eux l'honneur du diadême ;

Ils triomphent assez en soûtenant leur rang,
Ils sauvent leur Etat en épargnant leur sang,
Leur grandeur les éleve au dessus des tempêtes,
Ils tracent en secret le plan de leurs conquêtes,
Ils gardent dans la guerre un pouvoir absolu,
Pour faire executer ce qu'ils ont résolu.
Que si dans les transports de ton ardeur guerriére,
Tu veux à ta valeur choisir quelque matiére,
Et donner à ton bras quelque emploi glorieux,
Choisis des ennemis qui le méritent mieux :
Attens que pour rivaux la fortune te donne
Des conquerans armez, ou des Rois en personne.
Tu cueilleras alors toi-même tes lauriers,
Ton bras renversera les plus fameux guerriers,
Tu verras à tes piez des têtes couronnées,
Tu rempliras alors tes grandes destinées.
Vien jouir cependant d'un honneste repos,
Et réserve ton cœur à ces coups de heros.
Dans le charmant séjour de tes provinces calmes,
Tu te délasseras à l'ombre de tes palmes,
Et sans rompre le cours de tes faits éclatans,
Tu vaincras un peu moins pour vaincre plus longtems.

Ce fils de qui le ciel régle la deſtinée,
Ce fruit de nos amours & de notre Hyménée,
En te voyant ſi juſte, & ſi ſage, & ſi grand,
Apprendra le ſecret d'être un jour conquerant.
Prêt à ſuivre bientôt les traces de ſon pere,
En tout ce que tu fais il voit ce qu'il doit faire :
Il admire déja tes exploits triomphans,
Et voudroit que les Rois ne fuſſent point enfans.
Au récit d'une attaque, au bruit d'une victoire,
Il commence à pouſſer des ſoupirs pour la gloire,
Il aſpire à te ſuivre au milieu des combats,
Et ſe plaint dans ſon cœur que tu ne l'attens pas.
Que ſi la noble ardeur qui regne dans ton ame
Te peut laiſſer pour moi quelque reſte de flame ;
Vien goûter les douceurs de ta paiſible Cour,
Je te couronnerai moi-même à ton retour.
Après ces grands ſuccès dont mon ame eſt charmée,
Laiſſe à tes Généraux le ſoin de ton armée,
Souvien-toi de l'époux auſſi-bien que du Roi,
Et partage ton cœur entre la gloire & moi.

ELOGE DU ROI

à Monsieur Colbert

1667.

DIGNE choix de Loüis, Ministre infatigable,
Je trace de ton Roi le portrait admirable:
Suspens un peu le cours de tes emplois divers,
Et laisse-toi charmer au sujet de mes vers.
Rien ne sauroit flater ton cœur & tes oreilles
Que le bruit éclatant de ses grandes merveilles.
Ton Maître fait lui seul toute ta passion;
Et ce qui peut remplir ta noble ambition,
Ce n'est pas d'élever des palais magnifiques,
De régler les destins des affaires publiques,
De vaincre des jaloux les injustes efforts,
Et d'unir les honneurs avecque les trésors.
C'est d'approcher souvent du plus grand Roi du monde,
De le voir triompher sur la terre & sur l'onde;

D'obſerver de plus près que ſes autres ſujets
Et ſon vaſte génie, & ſes vaſtes projets;
D'admirer ſes vertus dont la France eſt ravie,
Et d'être le témoin d'une ſi belle vie.

Tu vois par quels reſſorts ſon eſprit agiſſant
Affermit tous les jours ſon regne floriſſant;
Tient dans un doux repos ſes provinces charmées,
Eclaire ſes conſeils, anime ſes armées,
Porte ſes alliez à d'illuſtres exploits,
Et fait mouvoir lui ſeul tant de corps à la fois.
Des climats éloignez où triomphe le crime,
Il entend les ſoupirs des peuples qu'on opprime;
Et relevant l'eſpoir de ces timides cœurs,
Il punit les tyrans & les uſurpateurs.

Rien ne peut échaper à ſon intelligence;
Tous ſes heureux ſuccès ſont dûs à ſa prudence;
A cent emplois divers il partage ſes ſoins;
Il s'applique à pourvoir juſqu'aux moindres beſoins;
Et ſurmontant lui-ſeul toutes ſortes d'obſtacles,
Il rend à ſes ſujets lui-même ſes oracles.

De jeunes conquerans que la gloire a charmez,
Savent l'art de ranger des bataillons armez,
Et de forcer les murs des plus ſuperbes Villes;
Mais il faut des Neſtors à ces jeunes Achilles,

Pour régler les tranſports de leurs cœurs généreux,
Et ſouvent pour regner & pour vaincre plus qu'eux.
Ton Prince fait lui-ſeul toutes ſes deſtinées ;
Il ſait régler le cours de ſes belles années ;
Lui-même eſt ſon conſeil, lui-même eſt ſon appui ;
Ceux qui donnent des loix en reçoivent de lui ;
Il s'ouvre ſans ſecours les portes de la gloire,
Il ſe trace lui-ſeul le plan de ſon hiſtoire,
Et mépriſant cet art que l'on peut enſeigner,
Il apprend de lui-ſeul le ſecret de regner.

Sous les titres pompeux d'une illuſtre fortune,
ſouvent les plus grands Rois n'ont qu'une ame commune ;
Le deſtin les éleve à ce ſuperbe rang,
Et ne les y maintient que par le droit du ſang :
On aime leur grandeur ſans aimer leur perſonne :
Ils n'ont que cet éclat qui vient de la couronne,
Et connus par leur nom plus que par leurs exploits,
Ils ne ſeroient plus rien s'ils ceſſoient d'être Rois.
Mais le Prince fameux qui regne dans la France,
Joint les droits du mérite aux droits de la naiſſance :
Par lui-même il eſt grand plus que par ſes ayeux,
Le thrône qu'il remplit en eſt plus glorieux :

Son

Son ame eſt au-deſſus de ſa grandeur ſuprême,
La vertu brille en lui plus que le diadême,
Et quoiqu'un vaſte état ſoit ſoumis à ſa loi,
Le Héros en Loüis eſt plus grand que le Roi.
Après avoir réglé les fortunes publiques,
Et donné des leçons aux plus grands politiques,
Il ſe plaît à ranger ſes nombreux bataillons;
Tantôt il fait dreſſer ſes riches pavillons;
Et ſur le tendre émail des campagnes fleuries
Lui-même fait camper ſes troupes aguerries.
Pour ſoulager le feu de ſes deſirs preſſans,
Tantôt il fait donner des combats innocens,
Où ſa Royale ardeur cherche à ſe ſatisfaire,
Et ſon cœur fait déja ce que ſon bras doit faire.
On a vû des Héros par mille beaux exploits
Domter le noble orgueil des plus ſuperbes Rois,
Inſpirer la terreur aux ames les plus fiéres,
Marcher ſur le débris des provinces entiéres,
Attacher à leur char des peuples obſtinez,
Et tirer après eux des Tyrans enchaînez.
Mais dans les doux plaiſirs qu'inſpire la victoire,
Laſſez de leurs travaux, trop contens de leur gloire,
Et paſſant leurs beaux jours dans un lâche repos,
Ils perdoient & le cœur & le nom de Héros.

Loüis porte plus loin ſon courage indomtable ;
Tout paiſible qu'il eſt, il eſt infatigable ;
Son repos le diſpoſe à de nouveaux combats ;
Il ſe prépare à vaincre en ne combatant pas.
Ses plaiſirs dans la paix ſont les arts de la guerre ;
Ses jeux ſont la terreur des Princes de la terre ;
Dans ſa magnificence il ſe montre puiſſant,
Et fait trembler l'Europe en ſe divertiſſant.
Un feu que la valeur répand ſur ſon viſage,
Une noble fierté que donne le courage,
Inſpire à ſes ſoldats de glorieux projets,
Et paſſe de ſon cœur au cœur de ſes ſujets.
Ainſi reglant le ſort de ſes provinces calmes,
Il forme des Héros à l'ombre de ſes palmes ;
Et donnant des leçons à ſes braves guerriers,
Dans le champ de la paix il ſeme des lauriers.
Tel jadis l'invincible & le jeune Alexandre
S'exerçoit aux combats qu'il devoit entreprendre,
Quand formant le deſſein de ſes nobles travaux,
Il demandoit aux Dieux de ſuperbes rivaux ;
D'une héroïque ardeur ſon ame étoit ſaiſie,
Il renverſoit déja les thrônes de l'Aſie,
Et raſſemblant ſouvent ſes eſcadrons divers,
Il eſſayoit ſon cœur à vaincre l'univers.

Le plus ſage des Rois, le plus grand des Monarques,
Donne de ſa valeur de plus brillantes marques,
Après avoir vaincu les plus fiers Potentats,
Et travaillé lui-même aux loix de ſes Etats,
Dans les nobles tranſports de ſon ardeur guerriére,
Il ſe plaint au deſtin de manquer de matiére;
Et prêt de vaincre encor d'illuſtres ennemis,
Il murmure de voir le monde trop ſoumis.
Lorque ſon ſort l'éleve au deſſus des tempêtes,
Qu'il joüit en repos du fruit de ſes conquêtes,
Et qu'il a loin des ſiens écarté les dangers,
Il s'occupe à calmer les troubles étrangers.
Comme l'aſtre éternel qui fournit ſa carriére
Sur ſon char de rubis entouré de lumiére,
Et qui roule un beau jour dans un ciel pur & clair,
Diſſipe les vapeurs qui ſe forment dans l'air:
Ses rayons pénétrant les plus ſombres nuages,
Vont chercher dans leur ſein la ſource des orages,
De mille traits de feu percent l'obſcurité,
Et répandent partout le calme & la clarté.
Ainſi regne Loüis dans une paix profonde,
Il invite au repos tout le reſte du monde:
Les Tyrans ne ſont plus, ou ſont humiliez,
Il répand ſon bonheur ſur tous ſes Alliez,

Et maintenant les droits de leurs riches provinces,
Il eſt le Protecteur & l'Arbitre des Princes.
Quand le Scythe barbare & le Thrace inhumain
Epouvantoient les bords du Danube & du Rhin,
Et traînant après eux la crainte & les alarmes,
Faiſoient couler partout & du ſang & des larmes,
Le ſeul nom de Loüis redoutable aux Tyrans,
Arrêta la fureur de ces fiers conquerans,
Fit floter ſur le Râb leurs dépoüilles captives,
Et rendit la victoire aux Aigles fugitives.
Lorſque dans la chaleur de leurs reſſentimens
Les Hollandois hardis, & les fiers Alemans
Allumoient les flambeaux de leurs triſtes querelles,
Et ſembloient commencer des guerres éternelles,
Il a ſu déſarmer ces peuples irritez :
Lui-même a confirmé la foi de leurs traitez,
Et rangeant à la paix leurs troupes échaufées,
Leur a fait mépriſer de ſi ſanglants trophées
Quand deux peuples armez ſur l'empire des flots,
Animent aux combats ſoldats & matelots,
Et dans le cours fatal de leurs cruelles guerres
Etonnent l'Ocean du bruit de leurs tonnerres,
Ses guerriers pleins d'ardeur triomphent ſur les eaux,
La victoire s'apprête à ſuivre ſes vaiſſeaux,

Et malgré la fureur des vents & des orages,
Prépare aux ennemis d'effroyables naufrages.
Enfin comblé de gloire, il comble nos ſouhaits,
Il veut joindre en nos jours l'abondance & la paix:
Et ſes nochers fameux ſur les plaines de l'onde,
Vont chercher les tréſors de l'un à l'autre monde.
Que ton deſtin, COLBERT, me paroît glorieux,
Auprès d'un Roi ſi juſte & ſi victorieux!
Obſerve tous les jours le beau feu qui l'anime,
Les mouvemens ſecrets de ſon cœur magnanime,
Les deſſeins qu'il conçoit, les oracles qu'il rend:
Les Héros comme lui ne font rien que de grand,
Pour conſacrer ſon nom au temple de memoire,
Tu fourniras un jour de matiére à l'hiſtoire,
Et dans les doux récits de ſes exploits divers,
Ce qui t'aura charmé charmera l'Univers.

L'HERCULE FRANCOIS,

OU

Explication d'un deſſein de M. le Brun, pour Monſieur de Seignelay.

l'an 1668.

POUR te repréſenter après tes grands exploits,
Ce n'étoit pas aſſez d'un Hercule Gaulois:
Invincible LOUIS, ſous qui le monde tremble,
Il faloit avoir peint tous les Héros enſemble.
Mais ces portraits mêlez de tant de Demi-Dieux
Confondroient nos eſprits & laſſeroient nos yeux.
Souffre qu'Hercule ſeul ſe conſacre à ta gloire,
Qu'il compare ſa fable avecque ton hiſtoire,
Et que voyant ſon nom par le tien effacé,
Il confeſſe aujourd'hui que tu l'as ſurpaſſé.
Il domta du lion la rage envenimée
Dans les ſombres détours des forêts de Némée:
Et tu viens de domter le Belgique lion,
Qui reſpirant le meurtre & la rebellion
Nourri depuis long tems de ſang & de carnage,
Auprès de ſes marais redoutoit ton courage,

Et ſembloit exciter par ſes rugiſſemens
Tous les peuples voiſins au ſecours des Flamans.
Hercule triompha du Géryon d'Eſpagne ;
Renverſa ſes Châteaux, déſola ſa campagne ;
Les Tyrans de la terre en tremblerent d'effroi :
C'eſt un travail pour lui, ce n'eſt qu'un jeu pour toi.
Tu cours ſans t'émouvoir au milieu des alarmes,
Rien ne peut s'oppoſer au bonheur de tes armes.
Tournay ſans t'arrêter, reconnut ton pouvoir,
Tu n'eus qu'à l'inveſtir, & qu'à te faire voir.
Doüay ſe vit ſoumis malgré ſa réſiſtance,
Et craignant ta juſtice, implora ta clémence.
Oudenarde reçût, pour t'avoir irrité,
Le juſte châtiment de ſa témérité.
L'Iſle te vit monter ſur le char de la gloire,
Uſer modeſtement des droits de ta victoire,
Marcher ſur ſes rempars à demi-foudroyez,
Raſſurer en paſſant ſes peuples effrayez,
Pour de nouveaux combats tenir tes armes prêtes,
Et chercher promtement de nouvelles conquêtes.
Flandre, n'irrite plus ce Monarque puiſſant,
Qui ſait l'art de te vaincre en ſe divertiſſant.
Lorſque tes ennemis redoutent ta puiſſance ;
Hercule tout confus admire ta vaillance.

Ce Héros aujourd'hui n'eſt plus ce qu'il étoit,
Et preſſé ſous le faix du monde qu'il portoit,
Il pert également la force & le courage,
Et cherche ſur la terre un Roi qui le ſoulage,
Qui vienne l'aſſiſter comme un Atlas nouveau,
Et veüille ſe charger d'un ſi peſant fardeau.
Il t'a trouvé, LOUIS, jeune, ardent, redoutable,
Dans les nobles travaux toujours infatigable,
Et tout prêt à ranger le monde ſous ta loi.
A qui pouvoit-il mieux le remettre qu'à toi ?
De cent rivaux armez les forces obſtinées
Auront beau ſe liguer contre tes deſtinées,
Pour punir l'injuſtice & l'orgueil des humains,
Le grand Alcide a mis ſa maſſuë en tes mains,
Qui doit faire aux Tyrans une immortelle guerre,
Après avoir domté les monſtres de la terre.
Le poids du monde entier ne te chargera pas :
La vaillante Bellone & la docte Pallas
Seront dans ce travail tes compagnes fidéles ;
Grand Roi, tu regneras & tu vaincras par elles,
Et tu ſeras toûjours au gré de tes ſouhaits,
Arbitre de la guerre, arbitre de la paix.
Au bien de tes ſujets ton ame eſt occupée,
Tu portes dignement & le ſceptre & l'épée.

La victoire eſt toûjours prête à te couronner ;
Tu ſais l'art de combattre & l'art de gouverner.
Ta force & ta valeur égalent ta prudence,
Ou tu domtes l'Eſpagne, ou tu régles la France,
Tu tiens ou tu réduis des peuples ſous ta loi.
Et tu fais le Héros auſſi-bien que le Roi.
La ſageſſe, LOUIS, qui te conduit, qui t'aime,
Qui ſoûtient avec toi le poids du diademe,
Pour le Conſeil des Rois dreſſe cent nourriçons,
Et leur fait pour la Cour de ſecrettes leçons :
Voi celui qu'elle t'offre, & qu'elle te deſtine,
Inſtruit de ſes vertus comme de ſa doctrine,
Elle éloigne de lui la foibleſſe & l'erreur,
Lui forme adroitement & l'eſprit & le cœur,
Lui découvre à loiſir ſes plus ſacrez myſtères,
Lui propoſe en ſecret ſes maximes ſévères,
Eclaire ſa raiſon, régle tous ſes deſirs,
Lui montre à mépriſer le luxe & les plaiſirs ;
Au temple de l'honneur elle-même le guide,
Et lui trace le plan d'une gloire ſolide:
Il mettra ſon bonheur à recevoir tes loix ;
Et le voyant un jour fidèle en ſes emplois,
Ardent à te ſervir & ſoigneux de te plaire,
Tu verras dans le fils une image du Pére.

Si ton deſtin t'appelle à de nouveaux combats,
Invincible LOUIS, où ne vaincras-tu pas?
Au milieu de la paix je vois naître la guerre:
Je voi des factions qui partagent la terre;
Juſqu'à ce que le ciel couronne tes projets,
Et que tes ennemis deviennent tes ſujets.

Voi ces beaux monumens de triomphe & de gloire,
Où l'on dreſſe déja le plan de ton hiſtoire;
Où l'art ingénieux a déja travaillé
Sur cent pieces de jaſpe, ou de marbre taillé.
Là d'illuſtres captifs dans l'excès de leurs peines,
S'efforçant de traîner ou de rompre leurs chaînes,
Gardent dans leur malheur encor quelque fierté,
Et ſemblent murmurer de leur captivité.
On diroit que ton bras prêt à lancer la foudre,
Choiſit ces criminels pour les réduire en poudre;
Et l'art a fait revivre en ce marbre impoſteur
La crainte des vaincus, le courroux du vainqueur.

Quatre fleuves aſſis ſur leur moite rivage,
Sur des urnes panchez, couronnez de feuillage,
Verſent à gros boüillons leur liquide cryſtal,
Et recueillant leurs eaux dans un même canal,
T'ouvrent tous les chemins de l'empire de l'onde;
Et t'offrent les tréſors de l'un & l'autre monde.

Les flots de marbre ſec vont, ce ſemble, couler,
Et ces Dieux de métail ſemblent vouloir parler.

SUR LES CONQUESTES DU ROI.

ODE.

NYmphe qui cours ſans ceſſe, & jamais ne ſommeilles,
Qui partout l'Univers fais retentir ta voix,
Et qui toute yeux, & toute oreilles,
Obſerve les vertus des Rois :
Toi, qui dans les climats où la valeur éclate,
Te plais à raconter des exploits inoüis,
Va des rives du Tage à celles de l'Euphrate
Annoncer aux mortels la gloire de Loüis.

Di-leur que ce Héros ſous qui le monde tremble,
A foudroyé l'orgueil d'un peuple revolté,
Et vengé tous les Rois enſemble
Du mépris de la Royauté ;

Qu'il voit de tous côtez tomber ſous ſa puiſſance
Des rempars abbatus, des guerriers alarmez,
Et qu'achevant de vaincre auſſi-tôt qu'il commence,
Il cueille ſes lauriers dès qu'il les a ſemez.

Di-leur qu'il rétablit le culte dans nos temples,
Où quittant pour un temps ſa guerriére fierté,
Il laiſſe de fameux exemples
D'une immortelle piété;
Qu'il rend victorieux l'Auteur de ſa victoire,
Et que prenant le ciel pour ſon plus ferme appui,
Au pied de ſes autels il conſacre ſa gloire,
Et va faire pour Dieu ce que Dieu fait pour lui.

Contes-leur les dangers où ſa valeur l'entraîne,
Ses pénibles travaux, ſes glorieux exploits.
Di-leur qu'il ſe contente à peine
De quatre ſieges à la fois.
Dans les nobles tranſports de ſon ame héroïque,
Il brave la fortune, & cherche les combats;
Le feu de ſes regards partout ſe communique,
Et paſſe de ſes yeux au cœur de ſes ſoldats.

Ainſi l'aſtre du jour fait reſſentir au monde
La féconde vertu de ſes brillans regars,

Et ranime la terre & l'onde
Du feu de ſes rayons épars.
La vive impreſſion d'une flame ſi pure
Pénétre dans le ſein de tant d'êtres divers,
Et réchaufant le corps de toute la nature,
Donne le mouvement à ce vaſte univers.

Di-leur qu'une province en un jour eſt conquiſe ;
Parle de tant d'exploits auſſi promts qu'éclatans,
Où le ſuccès & l'entrepriſe
Arrivent preſque en même tems.
La victoire ſous lui vole de ſiége en ſiége ;
Le travaille recommence où le travail finit.
Qui révére ſes loix trouve qui le protége,
Qui réſiſte à ſes coups trouve qui le punit.

Tu nous vantes encor ces conquerans illuſtres
Que l'Eſpagne orgueilleuſe élevoit autrefois,
Qui ne firent pas en dix luſtres
Ce que Loüis fait en un mois.
Une ſeule conquête arrêtoit leur fortune ;
Contre une même place ils donnoient cent aſſauts ;
Et rougiſſoient de voir que la trentiéme lune
Les retrouvoit encor dans les mêmes travaux.

Le Batave contre eux éprouve ſa vaillance ;
Il voyoit mille morts ſans en être effraié,
Et renouveloit ſa conſtance
Sur chaque rempart foudroyé.
Dans le plus grand péril ſon ame étoit plus fiére ;
Et dans ſon déſeſpoir redoublant ſa vigueur,
Il diſputoit encor un reſte de pouſſiére,
Et ſa gloire effaçoit la gloire du vainqueur.

Mais quand Loüis paroît les villes ſont ſoumiſes,
Les plus hardis guerriers mettent les armes bas ;
Et pour loüer ſes entrepriſes
Tes cent voix ne ſuffiſent pas.
Dans leurs propres rempars, captifs ſans réſiſtance,
Au bruit de tant de gloire & de tant de vertus,
Ses ennemis ſurpris implorent ſa clémence,
Et le nom du vainqueur honore les vaincus.

Le Rhin fut indigné de leurs noires pratiques ;
Il prévit leur ruine, & leur dit mille fois :
Ceſſez, injuſtes politiques,
D'irriter le plus grand des Rois :
Votre Etat, par un coup auſſi juſte que rude,
Tombera ſous ce Roi qui l'avoit affermi,

Si, pour punir l'excès de votre ingratitude,
Votre libérateur devient votre ennemi.

Comme on force une ville, il force une Province;
L'ouvrage d'un été ne lui dure qu'un jour,
Et partout cet auguſte Prince
Imprime la crainte & l'amour.
Nul ne peut réſiſter, ou n'oſe ſe défendre;
Fleuves, digues, rempars, ne peuvent l'arrêter:
Il n'eſt rien que ſon cœur ne lui faſſe entreprendre,
Et rien que ſa valeur ne puiſſe executer.

Nourriſſez dans vos cœurs & la haine & l'envie,
Allumez dans le ſein des Peuples & des Rois
La diſcorde & la jalouſie,
Et violez toutes les loix;
Serrez le nœud fatal de vos puiſſantes ligues,
Bordez tous vos canaux de bataillons épais,
Lâchez ces flots mutins que retiennent vos digues:
Il viendra vous punir juſques dans vos marais.

Sous les yeux de Loüis, tonnant ſur le rivage,
Malgré vous, à l'envi, mille guerriers fameux
Paſſeront armez à la nage,

Et fendront mes flots écumeux.
En vain je roulerai mes orgueilleuſes ondes,
En vain je ſortirai, frémiſſant de courroux,
De l'humide ſéjour de mes grottes profondes,
Je tremblerai moi-même, & fuirai comme vous.

Prédiſant leur défaite, & leurs malheurs extrêmes,
Le fleuve en leur orgueil les trouva confirmez :
Tu ſais qu'ils inondent eux-mêmes
Les ſillons qu'ils avoient ſemez.
Ils évitent le fer, & l'onde les ravage ;
Ils augmentent leurs maux en croyant les guérir ;
Ils cherchent leur ſalut dans leur propre naufrage ;
Et périſſent enfin de crainte de périr.

Mais je t'arrête trop. Va, Courriére immortelle,
Et reviens vers Loüis prendre un nouvel emploi :
Si la victoire le rappelle,
Il ira plus vîte que toi.
Pour vous, peuple obſtiné, cedez à ſa puiſſance,
Et recevez la loi qu'il voudra vous donner :
Que ſi votre fureur s'oppoſe à ſa clémence,
Puiſſe-t-il toûjours vaincre, & ne plus pardonner.
Puiſſent tomber encor de fatales tempêtes

Sur le faîte orgueilleux de vos fiéres citez :
Puiſſe-t-il lancer ſur vos têtes
La foudre que vous méritez.
Dans les triſtes horreurs d'une ſanglante guerre,
Puiſſiez-vous reſſentir tout l'effort de ſon bras,
Et pour ſervir d'exemple au reſte de la terre,
Eſtre auſſi malheureux que vous êtes ingrats.

SUR LE MARIAGE DE MONSIEUR DE CAUMARTIN, *en* 1664.

ELEGIE.

L'ASTRE qui fait les jours, ſortoit du ſein de l'onde;
Les Zephyrs retenoient leur haleine féconde,
Et les flots agitez du liquide élément,
Par un inſtinct ſecret couloient plus doucement;
Lorſqu'Amour tranſporté d'une juſte colére,
Fit un jour en pleurant cette plainte à ſa Mére :

Quel deſtin rigoureux, ou quel aſtre jalous
Obſtine aveuglément Alcandre contre nous ?
Qu'il me coûte de ſoins, qu'il me coûte de larmes !
Il ſe rit de mes feux, il réſiſte à mes armes,
Et d'un charme puiſſant ſon eſprit enchanté,
Contre tous mes efforts ſoûtient ſa liberté.
Il ſoupira jadis ſon amoureuſe peine,
Et ne put s'affranchir de ma premiére chaîne :
Mais après cette chaîne & ces liens rompus,
Il a repris ſon cœur & ne l'engage plus.
De mon flambeau ſacré les flames plus ſubtiles
Pour enflamer ſes vœux ſe trouvent inutiles.
Je lui lance les traits qu'autrefois je lançai,
Je ſonde les endroits par où je le bleſſai.
Mais de tous les côtez ſon cœur eſt infléxible,
Et je n'y trouve plus d'endroit qui ſoit ſenſible.
Je tâche à rallumer le feu de ſes deſirs,
Je ranime l'ardeur de ſes premiers ſoupirs.
Je m'obſtine moi-même à verſer dans ſon ame
Des principes d'amour, des ſemences de flame ;
De toutes mes douceurs je combats ſa fierté,
Et je ne ſaurois vaincre un cœur ſi revolté :
Je n'ai point de liens dont il ne s'affranchiſſe,
Le plus pompeux éclat n'a rien qui l'ébloüiſſe.

Si j'expoſe à ſes yeux l'objet le plus charmant,
Il le regarde en juge, & non pas en amant;
Et ſi j'offre à ſes feux quelque illuſtre matiére,
A ſon peu de chaleur il joint trop de lumiére,
Il examine trop les loix de ſa priſon,
Et veut joindre à l'amour un peu trop de raiſon.
Cent Miniſtres ſacrez de Thémis & d'Aſtrée,
Qui ſentent de mes feux leur ame pénétrée,
Soupirent à l'envi leur amoureux ennui,
Et je perds tous les feux que j'allume pour lui.
Mille fameux Héros devenus mes conquêtes,
De nos myrtes ſacrez ont couronné nos têtes,
Et Loüis, le plus fier & le plus grand des Rois,
Lui même a reſſenti la rigueur de mes loix.
Au milieu des combats ce Héros inflexible,
Tout vainqueur qu'il étoit, n'étoit pas invincible;
Son cœur contre ſon cœur rebelle s'élevoit,
Lorſqu'il donnoit des loix, lui-même en recevoit.
Théreſe ſuſpendit les feux de ſa colére,
La fille le vainquit lorſqu'il vainquoit le Pére:
Aux dépens de ſa gloire il aima ſon repos,
Et l'amant dans ſon cœur triompha du Héros.
Lorſque par une douce & forte violence,
Je range les plus fiers ſous mon obéiſſance,

Alcandre fuira-t-il mes aimables appas ?
Et ſera-t-il le ſeul qui ne me craindra pas ?
Renonçons au pouvoir de nos divines flames,
Et ne prétendons plus aucun droit ſur les ames ;
Eteignons nos flambeaux, renverſons nos autels,
S'il faut être vaincus par de foibles mortels.
Il ſoupira, touché d'une douleur profonde,
Lui qui fait ſoupirer tout le reſte du monde ;
Dans l'excès douloureux de ſon reſſentiment,
On vit pleurer l'Amour comme pleure un amant :
Et ce vainqueur jaloux de ſon pouvoir ſuprême,
Se plaignit à ſon tour d'être vaincu lui-même.
Après qu'il eut fini ſes pleurs & ſon diſcours,
D'un air doux & flateur la Mére des Amours
Appaiſoit ſa douleur, diſſipoit ſes alarmes,
Et lui diſoit ces mots en eſſuyant ſes larmes :
Modére ces tranſports, ceſſe de t'émouvoir,
Et connois mieux, mon fils, ton abſolu pouvoir :
Cet eſprit obſtiné qui nous fuit & nous brave,
Va perdre ſa franchiſe, & devenir eſclave :
Mais cherche à ce captif une illuſtre priſon,
Pour gagner ſon amour contente ſa raiſon,
Et reconnois enfin que ſon cœur équitable
Ne peut être amoureux que d'un objet aimable.

N'eſpére jamais voir ſes deſirs abbatus
Sous des charmes trompeurs ou de fauſſes vertus :
Cet éclat enchanteur qui ſéduit & qui trompe,
Ces attraits affectez, cette orgueilleuſe pompe,
Cette vaine apparence, & ces foibles appas,
Sont des illuſions qui ne le charment pas.
Mais à ces faux brillans ſon cœur inacceſſible,
Aux ſolides beautez n'en eſt pas moins ſenſible ;
Plus ſes vœux ſont tardifs, plus ils ſeront conſtans,
Il différe d'aimer pour aimer plus long-tems,
Et ſa chaîne, mon fils, qu'il traîne de la ſorte,
En ſera quelque jour plus durable & plus forte :
Releve ton eſpoir, & choiſi ſeulement
Une parfaite amante à ce parfait amant.
Près de ces bords fameux où la Seine profonde
Traverſe la cité la plus vaſte du monde,
Et roule avec orgueil dans ſon riche canal
Sur un ſable doré ſon mobile cryſtal :
Une jeune merveille auſſi chaſte que belle,
Peut ranger ſous ſes loix le cœur le plus rebelle,
Et par ſes traits vainqueurs & ſes charmes puiſſans,
Captiver la raiſon auſſi-bien que les ſens.
En elle les vertus & les graces unies
Etalent à l'envi des beautez infinies.

Les plus vives couleurs dont la terre ſe peint
N'ont rien de comparable à celles de ſon teint:
Sur un beau fond de lis une roſe épanduë,
A demi relevée, à demi confonduë,
Mêle à ſon vif éclat une vive fraîcheur,
Et confond la rougeur avecque la blancheur:
De ſes cheveux dorez les treſſes vagabondes
Se recueillent en nœuds, ſe répandent en ondes,
Et leurs flots précieux à longs plis épandus,
Semblent des filets d'or que nous ayons tendus
Pour y lier les vœux des ames fugitives,
Et pour y retenir des libertez captives.
Le clair flambeau du jour, le bel aſtre des cieux
N'a point de feu plus pur que celui de ſes yeux,
Lorſqu'il verſe à longs traits dans ſa noble carriére
Ses rayons tempérez de flame & de lumiére.
Son viſage riant ſans contrainte & ſans fard,
Montre que la nature eſt plus belle que l'art,
Et fait voir en luiſant d'une flame céleſte,
Que rien n'eſt plus puiſſant qu'une beauté modeſte,
Et que pour exciter une innocente ardeur,
Les plus charmans attraits ſont ceux de la pudeur.
Cette chaſte couleur, cette divine flame,
Au travers de ſes yeux découvre ſa belle ame,

Et l'on voit cet éclat qui reluit au dehors
Comme un rayon d'eſprit qui s'épand ſur le corps.
La ſavante Pallas, les filles de Mémoire,
Ses plus chéres amours la combleroient de gloire;
Mais ſans faſte & ſans bruit ſon eſprit trop diſcret,
Avec elles ne veut qu'un commerce ſecret.
Va, mon fils, va gagner cette beauté charmante;
Et pour faire un amant ſonge à faire une amante,
Et réduiſant Alcandre & Doris ſous nos loix,
Allume adroitement deux flames à la fois.
Quoiqu'il ſemble d'abord que nos feux les offenſent,
Ils aimeront un jour, & plûtôt qu'ils ne penſent:
A nos puiſſans efforts nul ne peut réſiſter,
Et nous avons des coups qu'on ne peut éviter.
Le decret du deſtin s'accorde avec le nôtre,
Qu'ils apprennent, mon fils, qu'ils ſont faits l'un pour l'autre,
Et qu'un ordre fatal à leur poſterité
A noué dans le ciel cette néceſſité.
L'impatient Amour que ce diſcours enflame,
Choiſit ſa plus ſubtile & ſa plus pure flame;
D'un mouvement rapide il traverſe les airs,
Et laiſſant dans ſa route une ſuite d'éclairs,

Il vole chez Doris, il vole chez Alcandre,
Il redouble ſes coups, & les force à ſe rendre,
Et par un ſort plus doux qu'il ne s'étoit promis,
Il n'a point aujourd'hui de ſujets plus ſoumis.

DIALOGUE PREMIER SUR LE QUIE'TISME.

CLARICE Quiétiſte.

FLAVIE nouvellement convertie.

CLARICE.

UN rayon de lumiére a déſillé vos yeux,
Et vous devez benir ces momens précieux
Où Dieu par ſa bonté fit briller dans votre ame
Les premiéres clartez de ſa divine flame.
De mille vains deſirs votre cœur combatu,
Madame, aura beſoin de toute ſa vertu.
Il faut pour affermir cette grace naiſſante,
Dreſſer l'heureux projet d'une vie innocente,

Dire

Dire au monde imposteur un éternel adieu,
Et chercher les chemins qui nous ménent à Dieu.

FLAVIE.

Sa main toute-puissante a produit ce miracle,
Je n'ai plus qu'à m'instruire, & je viens à l'Oracle.

CLARICE.

J'aurois tort de prétendre à ces noms éclatans;
Mais je puis vous donner des avis importans.

FLAVIE.

En desirs spécieux, en espérances vaines,
Dupe de mes plaisirs ainsi que de mes peines,
J'ai perdu sans remors les plus beaux de mes jours,
En m'éloignant de Dieu je m'égarois toujours;
Je faisois mon bonheur de mes malheurs extrêmes,
Et tirois mon orgueil de mes foiblesses mêmes.
Les spectacles, les jeux, les conversations,
Qui sont des gens oisifs les occupations;
Je ne sais quelle adresse, & quelle complaisance,
Un peu d'honneur, de bien, d'esprit, & de naissance,
Certains airs d'enjoûment & de vivacité,
Quelques traits prétendus d'une vaine beauté,
Certaines passions dont le sexe se jouë,
Que le Seigneur condamne, & que le monde louë,
Etoient les doux objets de mon enchantement.

Sur ces préventions j'errois aveuglément
De desirs en desirs, dans une nuit profonde,
Plus instruite des loix & des modes du monde,
De ses amusemens, & de ses vanitez,
Que des ordres du ciel & de ses véritez.
Mais, graces au Seigneur, mon cœur se renouvelle,
Il est tems d'approcher de celui qui m'appelle.
Madame, sous ses loix je me range aujourd'hui,
Et je m'adresse à vous pour me conduire à lui.

CLARICE.

J'aime cette candeur & cette confiance.
Si j'ai quelque lumiére & quelque expérience
A connoître les dons que Dieu répand sur nous,
Madame j'ouvrirai tous mes trésors pour vous.
Nous avons le secret d'allumer dans les ames
Les feux les plus sacrez & les plus pures flames;
Nous savons élever l'homme au dessus des sens,
Faire croître l'amour & les desirs naissans,
Fixer une inconstante & fragile nature,
Et dans le sein de Dieu porter la créature.

FLAVIE.

Je songe à m'assurer de ma conversion,
Et je n'ose espérer tant de perfection.
Vous me voyez, Madame, encor demi-mondaine,

Et je ne viens, helas ! que de rompre ma chaîne.
Mon péché m'inquiète & me ſuit en tout lieu,
Et je n'en ſuis encor qu'à la crainte de Dieu.

CLARICE.

Dieu veut être ſervi ſans peine & ſans contrainte,
Prenez l'amour, Madame, & rejettez la crainte ;
Un ſi triſte motif, un ſentiment ſi bas,
Ne vous fait point honneur, & ne lui convient pas.
Une correſpondance, une union intime
Qui ſe forme avec lui dans l'oraiſon ſublime...

FLAVIE.

Des actes ſi parfaits confondent ma raiſon,
Je ne ſais point encor ce que c'eſt qu'oraiſon.
J'enviſage de loin ces divines pratiques
De vos dévotions nobles & magnifiques,
Et je rentre en moi-même, & me réduis pour moi
A des actes d'amour, d'eſpérance, & de foi :
Si j'offenſai le ciel, ſi je pus lui déplaire,
Tous mes vœux, tous mes ſoins vont à le ſatisfaire.

CLARICE.

Il eſt juſte, Madame, & vous devez ſentir
De vos égaremens le triſte repentir,
Baiſer inceſſament la main qui vous délivre,
Et mourir de douleur en Dieu qui vous fait vivre.

FLAVIE.

J'y conſens. Voulez-vous que mon corps abbatu
Gémiſſe ſous le pois d'une auſtére vertu,
Et que pour regagner ma premiére innocence,
Par les loix d'une longue & dure pénitence,
La haire ſur le corps, la diſcipline en main,
J'exerce ſur mes ſens un empire inhumain ?
Faut-il que je me livre à de ſombres penſées,
Que je puniſſe en moi mes vanitez paſſées,
Et que je ſacrifie au dedans, au dehors,
Le plaiſir de l'eſprit à la peine du corps ?

CLARICE.

Non, Madame, une juſte & ſenſible tendreſſe
Me porte à ménager votre délicateſſe ;
Notre dévotion n'a rien de rigoureux,
Et ce n'eſt pas au corps, Madame, que j'en veux.
C'eſt le cœur, c'eſt l'eſprit que le Seigneur demande,
C'eſt aſſez de ſouffrir autant qu'il le commande ;
Il n'ôte pas aux ſiens la paix ni les plaiſirs,
Et tous ſes ſerviteurs ne ſont pas ſes martyrs.
Faites-lui de vous-même un humble ſacrifice,
Contentez-vous des croix qu'on trouve à ſon ſervice,
Perdez le ſouvenir de vos péchez paſſez,
L'oraiſon, l'oraiſon, Madame, & c'eſt aſſez.

FLAVIE.

Attentive à mes maux, j'en cherche le reméde,
J'appelle tous les jours le Seigneur à mon aide,
Je penſe à ſes bontez, je médite ſa loi,
Ce genre d'oraiſon n'eſt-il pas bon pour moi ?

CLARICE.

Lire négligemment des formules antiques,
De David pénitent réciter les cantiques,
A l'honneur du Sauveur, de la Vierge & des Saints,
Rouler entre vos doits cinq douzaines de grains,
Préſenter au Seigneur d'imparfaites offrandes,
Et fatiguer le ciel d'inutiles demandes,
Je ſais bien que c'eſt-là votre dévotion,
Mais enfin il faut tendre à la perfection,
Et courir à la gloire où le ciel nous appelle.

FLAVIE.

Je ne ſuis pas encore aſſez ſpirituelle.
Le chapelet, Madame, a des attraits pour moi,
En remuant ces grains je réveille ma foi;
L'oraiſon du Seigneur me conſole & me touche,
Mon cœur en la diſant accompagne ma bouche.
Jamais tant de ſageſſe en ſi peu de diſcours;
J'y trouve mes beſoins, j'y cherche mes ſecours,
Dans ſes expreſſions j'admire & je révére

L'autorité de maître & la bonté de pére ;
Et je ſens que ſa grace eſt prête à m'accorder
Ce que ſa vérité m'enſeigne à demander.
Enfin elle eſt facile, efficace, & parfaite,
Et digne de l'eſprit de celui qui l'a faite.

CLARICE.

Je le crois ; mais pourquoi tant de ſoins ſuperflus ?
Si vous poſſédez Dieu, que voulez-vous de plus ?
Ceſſez de demander.

FLAVIE.

C'eſt lui qui le commande,
Et m'accordera-t-il, ſi je ne lui demande ?

CLARICE.

Il conduit notre ſort, il connoît nos beſoins,
Et donne beaucoup plus à qui demande moins.
Heureux qui met en lui toute ſa confiance,
Et qui dans le repos & dans l'indifférence,
Inſenſible à la gloire, inſenſible aux plaiſirs,
Etouſe dans ſon cœur juſqu'aux moindres deſirs,
Qui de ſon amour propre arrache les racines,
Qui s'abandonne au cours des volontez divines,
Et qui déſabuſé d'un bonheur apparent,
Pour ſon propre ſalut devient indifférent.

FLAVIE.

Pour ſon propre ſalut ! Hé ! de grace, Madame,
Laiſſez-moi deſirer le ſalut de mon ame.
Dieu ſe rend à nos vœux, & ſans l'importuner,
On peut lui demander ce qu'il veut nous donner.

CLARICE.

Soyez dans vos ſouhaits un peu plus généreuſe,
Deſirez d'être ſainte & non pas d'être heureuſe :
Voulez-vous ſervir Dieu, l'aimer, par interêt,
Et lui faire acheter les graces qu'il vous fait :
Faut-il à chaque fois que le Ciel vous appelle
Faire luire un rayon de la gloire éternelle !
Faut-il pour réchaufer vos deſirs refroidis,
Vous faire à tous momens le plan du Paradis ?
Ayons l'ame plus juſte & moins intereſſée.

FLAVIE.

Pour moi je fais grand cas d'être récompenſée,
Peut-être c'eſt manquer de généroſité,
Mais chacun veut joüir de ſa félicité.

CLARICE.

Quand vous déferez-vous de ces erreurs groſſiéres,
Nos myſtiques, Madame, ont bien d'autres lumiéres
L'éclat du Paradis ne peut les ébloüir,
Dieu fait tout le bonheur dont ils veulent joüir ;

L'amour qu'ils ont pour lui n'a rien de mercenaire ;
Leur unique plaiſir eſt celui de lui plaire :
Les dons les plus parfaits ne touchent pas leur cœur ;
Ils laiſſent le bienfait & vont au bienfaiteur.
Tout interêt s'éteint & ceſſe en ſa préſence,
Tout ce qu'ils font pour Dieu leur ſert de récompenſe :
Ils ſe perdent en eux & ſe cherchent en lui,
Ils l'aiment ſans deſir, ſans détour, ſans ennui,
Comme l'objet d'une humble & ſainte ſervitude,
Non pas comme l'auteur de leur béatitude.

FLAVIE.

Quoiqu'il ſoit adorable & plein de majeſté,
Je ne renonce pas, Madame, à ſa bonté ;
Je le ſers, mais auſſi j'attens qu'il me couronne,
J'adore ce qu'il eſt, & j'aime ce qu'il donne ;
Dans mon empreſſement j'ai mon eſprit ſoumis,
Je ne prétens de lui que ce qu'il m'a promis,
Et lorſque j'accomplis ſa volonté ſuprême,
Le prix que j'en attens n'eſt autre que lui-même.

CLARICE.

Oh ! ſi dans votre cœur le ciel imprime un jour
Le ſentiment du pur & du parfait amour,
Vous verrez ſans trembler l'Enfer qui vous menace,
Le Paradis ouvert ſans y chercher de place,

Le funeſte trépas, l'affreuſe éternité,
Rien ne pourra troubler votre tranquilité.
Fonduë & concentrée en la divine Eſſence,
Entiérement remiſe en l'Etat d'innocence,
Dans le ſaint abandon où votre eſprit ſera,
Ni bonheur, ni ſalut, rien ne vous touchera;
Soit que Dieu vous conſole, ou ſoit qu'il vous éprouve,
Soit qu'il vous glorifie, ou ſoit qu'il vous réprouve,
Avec ſoumiſſion, repos, & gayeté,
Vous verrez accomplir ſa ſainte volonté.

FLAVIE.

Que cette indifférence eſt injuſte & cruelle!
Quoi! je conſentirois à ma perte éternelle,
Et mettant en Dieu ſeul ma force & mon appui,
Je pourrois me réſoudre à me priver de lui?
Non, je dois eſpérer, ainſi que je dois croire,
C'eſt ma félicité, mais c'eſt auſſi ſa gloire,
Sa nature le porte à me faire du bien,
Et c'eſt ſon interêt de même que le mien.

CLARICE.

J'accepte comme vous les graces qu'il m'accorde,
Et je ſais m'en remettre à ſa miſéricorde,
Cet heureux & parfait déſintereſſement
Eſt de notre oraiſon le premier fondement.

FLAVIE.

J'ai peine à vous comprendre, & je commence à craindre
Ces élevations où je ne puis atteindre.
Je me préſente à Dieu dans mes ſaintes ardeurs,
J'apprens à méditer ſes diverſes grandeurs.
Dans ce vaſte univers qu'a produit ſa puiſſance,
J'admire ſa ſageſſe & ſa magnificence;
Sa charité me touche, & j'aime ſa douceur,
Et ſa miſéricorde à l'égard du pécheur.
Quand ſa divine loi m'inſtruit & me conſole,
Je ſens la vérité naître de ſa parole;
Je vois dans ſes Elus briller ſa ſainteté,
Je m'abyme & me perds dans ſon éternité;
Dans tous les châtimens qu'exerce ſa juſtice,
Je plains ceux qu'il punit, & crains qu'il me puniſſe.
Ce ſont là les objets qui me frappent le plus.

CLARICE.

Vous en êtes encor, Madame, aux attributs,
Pour moi je vais tout droit à la divine eſſence;
Je m'arrête à Dieu ſeul, non pas à ſa puiſſance,
A ſa miſéricorde, à ſon éternité,
Je ſais me recueillir toute en ſon unité;
Dans l'oraiſon ſublime où le pur amour entre,

Les lignes ne ſont rien, il faut aller au centre,
Et ne point mettre en Dieu de ces diviſions.

FLAVIE.

C'eſt lui que je révére en ſes perfections.
N'eſt-il pas tout puiſſant, tout juſte, tout aimable.

CLARICE.

Ces attributs n'ont rien qui ne ſoit vénérable,
Mais il faut à Dieu ſeul ſe fixer aujourd'hui.

FLAVIE.

Ses attributs ſont-ils autre choſe que lui?

CLARICE.

Ce ſont d'autres objets dont l'ame s'embaraſſe.

FLAVIE.

En priant, ſans cela je ſuis toute de glace.
Je me tiens à l'état qui peut me convenir.

CLARICE.

Qui ſait monter plus haut, ne doit pas s'y tenir.
Le Myſtique en Dieu ſeul, qu'il adore & qu'il aime,
Ne s'accommode pas de la Trinité même,
Et fixant en un point l'amour qu'il peut avoir,
N'a qu'un acte à produire, & qu'un objet à voir.

FLAVIE.

Vous prêchez-là, Madame, une étrange doctrine,
Les attributs divins, la Trinité divine,

Ne ſont-ils que des noms inutiles chez vous ?

CLARICE.

Quand vous ſerez un jour Myſtique comme nous,
Si la grace du ciel vous touche & vous éclaire,
Vous trouverez en Dieu l'unique néceſſaire.

FLAVIE.

Je pourrai donc alors dans ma dévotion
Penſer à Jeſus-Chriſt.

CLARICE.

Autre imperfection.
Dans l'oraiſon, ſa croix de ſon ſang empourprée,
Ni ſon Humanité, quoique ſainte & ſacrée,
Ne peuvent dignement occuper notre eſprit.

FLAVIE.

Voulez-vous m'interdire encore Jeſus-Chriſt ?
Non, j'aime à profiter de ſes divins oracles,
A méditer ſa loi, ſes œuvres, ſes miracles ;
Son exemple eſt la régle & l'objet de ma foi ;
Tout ce qu'il a ſouffert, ou qu'il a fait pour moi,
Nourrit ma piété, ſoûtient ma patience,
Entretient ma ferveur & ma reconnoiſſance,
Et laiſſe dans mon cœur pour remplir mes ſouhaits,
Une ſource d'amour, de douceur, & de paix.

CLARICE.

Ce ſont des ſentimens dignes d'un cœur fidèle ;
Et pour cet Homme-Dieu j'approuve votre zèle.
Uniſſez-vous à lui par votre charité ,
Imitez ſa juſtice & ſon humilité ,
De ſa Rédemption connoiſſez l'efficàce ,
Cherchez dans vos dangers le ſecours de ſa grace ;
De vos maux dans ſon ſang trouvez la guériſon ;
Mais dans le doux ſommeil de la ſainte oraiſon ,
Où la perfection de l'ame ſe conſomme ,
Il faut paſſer à Dieu ſans s'arrêter à l'homme ;
Le voir , non comme Pére & comme Rédempteur ,
Mais comme Souverain & comme Créateur ,
Et dans les doux tranſports que la charité donne ,
S'unir à ſon eſſence , & non à ſa perſonne.

FLAVIE.

Ces raiſonnemens-là ſont bien ſpéculatifs.
Il n'eſt donc pas permis à vos contemplatifs
D'admirer Jeſus-Chriſt & ſes ſacrez Myſtères ?

CLARICE.

Madame , ce ſont-là des oraiſons vulgaires.

FLAVIE.

L'ouvrage du ſalut n'eſt-il pas tout divin ?

CLARICE.

Dieu n'eſt-il pas de tout le principe & la fin ?

FLAVIE.

Quoi, lorſqu'en Jeſus-Chriſt ſaintement recueillie,
Je médite ſa mort, je médite ſa vie,
Que ſur chaque ſouffrance & ſur chaque action,
Attachant mon eſprit & ma réflexion,
Je l'admire au Thabor, je le pleure au Calvaire....

CLARICE.

Madame, encore un coup c'eſt l'oraiſon vulgaire.

FLAVIE.

Je mettois en ce point la parfaite oraiſon.

CLARICE.

Pourquoi multiplier les actes ſans raiſon ?
Pourquoi ne pas monter au thrône de la gloire ?
Un dévot imparfait ſe contente de croire,
Et dans les mouvemens d'une ſainte ferveur,
Repaſſe ce qu'a dit, ce qu'a fait le Sauveur,
Grave les traits groſſiers de ſa tragique hiſtoire,
Tantôt dans ſon eſprit, tantôt dans ſa mémoire,
S'agite, s'attendrit, compâtit à ſes maux,
Le ſuit en ſes tourmens, le ſuit en ſes travaux,
Et traîne vainement de Myſtère en Myſtére
Les actes fatigans d'une foi paſſagére.

FLAVIE.

Vous n'approuvez donc pas ces méditations ?

CLARICE.

Ce ne ſont proprement que des diſtractions
Que ſe donnent pour Dieu des ames empreſſées.

FLAVIE.

Pouvez-vous leur fournir de plus ſaintes penſées ?

CLARICE.

Le Myſtique appuyé des dons qu'il a reçûs,
Laiſſe là Jeſus-Chriſt & paſſe par-deſſus,
Porte, ſans s'arrêter à de foibles images,
A Dieu ſon créateur ſes uniques hommages,
S'éleve comme un aigle, & d'un vol généreux,
Va fixer au ſoleil ſon regard amoureux.

FLAVIE.

Quel ſublime voila !

CLARICE.

C'eſt-là notre méthode.

FLAVIE.

Mais dans la piété rien ne vous accommode,
Vous laiſſez Jeſus-Chriſt fait homme, & mort pour nous,
Et quelle eſpèce enfin de Chrétiens êtes-vous ?

CLARICE.

Vous connoîtrez un jour, Madame, qui nous sommes.
Quand le ciel pour instruire & réformer les hommes...
Mais il ne convient pas de m'expliquer ici.

FLAVIE.

J'honore mon Sauveur.

CLARICE.

Nous l'honorons aussi.

FLAVIE.

J'aime à lui consacrer un amour pur & tendre.

CLARICE.

Ne pas monter à Dieu, Madame, c'est descendre.

FLAVIE.

Je n'ai pas tant de gloire & tant d'ambition,
Et je n'ai pas acquis par ma conversion
Le droit de m'éloigner des routes ordinaires,
De sauter Jesus-Christ, de franchir ses mystères,
D'arriver à la fin sans prendre le milieu,
Et d'aller d'un plein vol jusqu'au thrône de Dieu.

CLARICE.

Ne désaprouvez pas, Madame, cet usage.
Il faut songer au terme & non pas au passage.

La raiſon ne veut pas qu'on s'arrête en chemin,
Et qu'on aille aux moyens quand on eſt à la fin.

FLAVIE.

Ces grandes véritez dont vous m'avez inſtruite,
Pourront ſervir un jour à régler ma conduite.
Puiſſai-je m'élever à ces grands ſentimens,
Et recueillir le fruit de vos enſeignemens.

CLARICE.

Le ciel fera pour vous ce qu'il a fait pour d'autres.

FLAVIE.

Heureuſe ſi j'avois un cœur comme les vôtres.
Vous tenez à vos piez les vices abbatus,
Vous portez juſqu'au ciel vos brillantes vertus.
Dans le ſein de la paix vous poſſédez vos ames.
Pour moi je vis, helas! comme les autres femmes;
Vous étoufez en vous vos inclinations,
Moi je ſuis foible encore & j'ai mes paſſions;
Vous triomphez du vice, & je lui fais la guerre;
Vous volez dans les airs, moi je vais terre à terre;
Vous joüiſſez en Dieu de ſa félicité,
Moi je le crains, & l'aime avec ſimplicité.

CLARICE.

Ces humbles ſentimens, ces pieuſes pratiques,
Vous conduiſent, Madame, aux véritez myſtiques.

Dans un autre entretien je vous rendrai raiſon
De notre quiétude & de notre oraiſon.
Vous verrez ce qu'on doit au Monarque ſuprême,
Comment l'ame s'éleve au-deſſus d'elle-même,
Comment, indépendante & du tems & du lieu,
Elle ſe purifie & ſe transforme en Dieu.
Nous vous révélerons toute notre doctrine,
Et nous vous unirons à l'eſſence divine.

FLAVIE.

Je ne puis vous marquer ce que mon cœur reſſent,
Qu'en le rendant docile, humble & reconnoiſſant.
Quelque indigne qu'on ſoit d'entrer dans vos myſtè-
res,
J'écouterai toujours vos conſeils ſalutaires,
Et viendrai prendre ici, quand vous l'ordonnerez,
La ſeconde leçon que vous me préparez.

DIALOGUE SECOND SUR LE QUIETISME.

CLARICE Quiétiſte,

FLAVIE nouvelle Convertie.

FLAVIE.

IL eſt vrai qu'on voit peu de magnanimes cœurs,
Que Dieu n'a preſque plus de vrais adorateurs,
Que la foi des dévots eſt foible en cette vie,
Et que la charité par-tout eſt reſtoidie.
Mais, graces au Seigneur tout puiſſant & tout ſaint,
Vous venez rallumer le flambeau qui s'éteint,
Diſſiper des mortels l'ignorance profonde,
Et jetter la lumiére & le feu dans le monde.

CLARICE.

Dieu veuille nous conduire & benir nos deſſeins,
Mais il faut que ce ſoit l'ouvrage de ſes mains.
De mille objets mondains les ames poſſédées,

N'oſent plus concevoir de ſi nobles idées.
On prend pour ſon ſalut des ſentiers écartez.
On a perdu le goût des grandes véritez.
On ſe repaît de crainte ou d'eſpérances vaines.
Nul ne veut s'affranchir des foibleſſes humaines.
Nul ne cherche à monter avec affection
Au ſommet lumineux de la ſainte Sion.
On prend pour piété des priéres ſtériles,
Des vœux intéreſſez, des diſcours inutiles;
L'eſprit le plus réglé ne connoît tout au plus
Que l'uſage commun des petites vertus.

FLAVIE.

Vous peignez bien, Madame, ici mon caractère.

CLARICE.

La contemplation n'eſt plus qu'une chimére,
Le monde la regarde avec étonnement,
Comme une illuſion, comme un égarement,
Où tombent depuis peu des ames inquiètes;
Et même dans le ſein de ces ſombres retraites
Où l'eſprit d'oraiſon doit être répandu,
Par le malheur du tems, l'uſage en eſt perdu.
Il ſemble que le ciel trompe nos eſpérances,
Qu'il détourne de nous ſes ſaintes influences,
Qu'il veuille nous tenir ſes myſtères cachez,

Et qu'un aſtre malin, pour punir nos péchez,
Ait verſé triſtement dans le ſiécle où nous ſommes,
Un poiſon froid & lent dans la maſſe des hommes.

FLAVIE.

Dans votre pur amour & dans votre oraiſon,
N'a-t-on pas le remede & le contre-poiſon?

CLARICE.

Le monde n'aime point la piété ſolide,
La contemplation lui paroît inſipide,
Cette manne du ciel lui cauſe de l'ennui,
Et les oignons d'Egypte ont plus de goût pour lui.
Madame, ſauvez-vous de ces erreurs funeſtes,
Pour joüir avec nous des délices céleſtes.

FLAVIE.

Faites-moi donc goûter de ces mets ſavoureux.

CLARICE.

Oh! que c'eſt un état aimable & bienheureux!
Lorſqu'au parfait amour une ame abandonnée,
D'un cercle de rayons ſe trouve couronnée,
Et va dans une douce & ſainte oiſiveté,
Se perdre dans le ſein de la Divinité...

FLAVIE.

Il me ſemble la voir, cette ame bienheureuſe,
Se tracer dans les airs ſa route lumineuſe,

Et comme une étincèle, imperceptiblement
Diſparoître au milieu des feux du Firmament.

CLARICE.

C'eſt alors qu'on joüit, même dans cette vie,
Quoiqu'on ſoit en exil, des droits de la patrie;
Que toute paſſion ſemble s'éteindre en nous,
Que Dieu verſe en nos cœurs ce qu'il a de plus doux,
Que ſa grace puiſſante étouffe la nature,
Et qu'on s'unit à lui d'une ardeur toute pure.
On ne voit hors de lui rien qu'on puiſſe chérir,
Rien qu'on craigne de perdre, ou qu'on veuille acquérir:
On demeure immobile & mort en ſa préſence,
Madame, & tout cela ſe fait ſans qu'on y penſe.

FLAVIE.

Mais enfin pour joüir de cet unique bien
Que faut-il que je penſe ou que je faſſe?

CLARICE.

Rien.

FLAVIE.

Cette pratique-là, Madame, eſt bien aiſée,
Et votre loi myſtique eſt bientôt expoſée.

CLARICE.

Nous ne demandons rien d'empreſſé ni de vif,

Et notre état, Madame, eſt un état paſſif,
Où l'homme, entre les mains du Seigneur qui l'éclaire,
Prend ſes impreſſions, & n'a plus rien à faire.

FLAVIE.

Tout travail eſt banni de cet heureux état?
Vous voulez triompher ſans peine & ſans combat;
Et vous mettez enfin toute votre ſageſſe
Dans cette nonchalante & dévote pareſſe?
Le ciel, où vous tenez votre eſprit attaché,
Vous donne ſes faveurs, Madame, à bon marché.

CLARICE.

Reſpectez ce repos & cette quiétude,
Qui fait tout notre honneur & toute notre étude.
Quand le contemplatif, ſans chercher de milieu,
Par un acte direct peut s'élever à Dieu,
Raiſonnemens, diſcours, réflexions finiſſent,
Eſpérances, amours, déſirs s'évanoüiſſent,
Le cœur anéanti n'a plus de mouvemens,
Et l'ame ſe refuſe à tous ſes ſentimens:
Dans ce calme profond, devant l'objet qu'on aime,
On ne parle, on n'agit, on ne penſe pas même;
Les ſens ſont interdits, la raiſon ſe ſuſpend,
Un myſtique ſommeil dans l'homme ſe répand;

Du préſent, du paſſé les confuſes images
Semblent s'envéloper dans de ſombres nuages ;
Dans cet oubli de tout, où l'on ne ſe ſent point,
L'homme ſe ramaſſant tout entier en un point,
Demeure devant Dieu dans un profond ſilence,
Déſoccupé de tout, hormis de ſa préſence.
Voila notre oraiſon.

FLAVIE.

Il n'eſt rien de ſi grand :
Mais pour rendre un eſprit tout à fait indolent,
Pour éteindre en un cœur toute ſorte de flame ;
Pour lier d'un ſeul nœud les puiſſances de l'ame,
Pour èloigner des yeux tant d'objets décevans,
Et pour fixer en nous tant de reſſors mouvans,
On s'immole ſoi même, on ſe met à la gêne,
Et pour être tranquile on a bien de la peine.

CLARICE.

Vous aimez un peu trop, Madame, à raiſonner.
Il faudroit quelquefois ſavoir s'abandonner,
Nous avons la raiſon, la foi, l'expérience.

FLAVIE.

Pardonnez ſi je dis ainſi ce que je penſe.

CLARICE.

Pour moi je ſuis Myſtique, & je ſais ce que c'eſt,

Je

Je ſuis, graces au ciel, dans un état parfait.
Je remets à ſes ſoins tout ce qui me concerne,
C'eſt lui qui me conduit, c'eſt lui qui me gouverne.
J'ai renoncé ſans peine avec ſincerité,
A tous mes droits d'uſage & de propriété;
Soit bonheur, ſoit malheur, je demeure immobile,
Dans ma paſſiveté tout me paroît facile:
Permettez-moi ce mot, Madame,

FLAVIE.

Je l'apprens,
Heureuſe ſi je puis m'en ſervir en ſon tems.
Mais quand pourrai-je avoir cette égalité d'ame?
Quand pourrai-je brûler du feu qui vous enflame?
J'y prétens; mais je crains que mes vivacitez
Ne s'accommodent pas de vos paſſivetez.

CLARICE.

Approchez du Seigneur avecque confiance.
Voici le nœud fatal de la ſainte ſcience,
Le myſtère ſecret de la dévotion,
Et le plus court chemin à la perfection.
Par un acte éminent, perpétuel, ſincere,
Qu'un ſaint & pur amour vous oblige de faire,
Conſacrez-vous, Madame, à votre Créateur,
Mettez entre ſes mains votre ame, votre cœur,

Tout ce que vous penſez, & tout ce que vous faites,
Tout ce que vous ſerez, & tout ce que vous êtes :
Cela fait, demeurez tranquile comme nous,
Vous ſerez toute en Dieu, Dieu ſera tout en vous.

FLAVIE.

Que ce projet eſt beau ! mais ſera-t-il durable ?

CLARICE.

Ne le ferez-vous pas, Madame, irrévocable ?

FLAVIE.

Je donnerai mon cœur, comme il eſt ordonné ;
Mais ſi je le reprens après l'avoir donné ?
Le monde nous entraîne,

CLARICE.

Et le ciel nous aſſiſte.

FLAVIE.

Je change bien ſouvent ;

CLARICE.

Mais votre acte ſubſiſte.

FLAVIE.

Quoi, même en abuſant de notre liberté ?

CLARICE.

Dieu n'eſt il pas ſaiſi de votre volonté ?
Lorſque nous lui donnons notre amour ſans réſerve ;
C'eſt lui qui le reçoit, c'eſt lui qui le conſerve,

Et juſquà ce qu'on vienne à rompre ce traité,
Quoiqu'on faſſe, il demeure à perpétuité.

FLAVIE.

Dieu pourra-t-il compter ſur ma perſévérance?
Croira-t-il que je l'aime encor quand je l'offenſe?
Souffrira-t-il en moi des ſentimens humains?

CLARICE.

Hé! ne vous a-t-il pas, Madame, entre ſes mains?
Les diſſipations, les foibleſſes humaines,
Ce qu'on ſent ici-bas de douceurs & de peines,
Peuvent-ils le troubler dans ſa poſſeſſion?
Voila ce que produit la contemplation,
C'eſt la baſe & le fond de la vie unitive.

FLAVIE.

L'heureux état que c'eſt d'être contemplative!
Vous poſſédez cet art, Madame, excellemment.

CLARICE.

Il faut vous l'expliquer encor plus nettement.
Lorſqu'une fois l'eſprit de céleſte origine
S'eſt plongé dans le fond de l'eſſence divine,
Et demeure abſorbé dans le ſouverain bien,
Tout ce que le corps fait ne ſe compte pour rien:
Ce corps n'eſt qu'une aveugle & ſenſible matiére,
Qu'un amas agité de bouë & de pouſſiére,

Dont tous les mouvemens que la cupidité
Produit ſans la raiſon & ſans la volonté,
Sont actes ſans aveu, ſans malice, ſans blâme,
Et ne peuvent ſalir la pureté de l'ame,
Qui joüiſſant au ciel de ſolides plaiſirs,
Laiſſe vivre le corps au gré de ſes deſirs.

FLAVIE.

Ah! que vous nous donnez une belle ouverture
Pour accorder la Grace avec la nature!
Quel ſecret de morale & de dévotion!
Quoi, ſi quelque indiſerette & fole paſſion
Allumoit dans mon cœur une ſecrette flame?

CLARICE.

C'eſt la faute du corps, non pas celle de l'ame,
Qui ne peut avoir part à ce déréglement.

FLAVIE.

Je pourrois donc pécher, Madame, innocemment,
Me ſatisfaire en tout, & vivre ſans contrainte,
Et pour pouvoir faillir ſans remors & ſans crainte,
Et rendre devant Dieu mes crimes innocens,
Renvoyer mon eſprit, & retenir mes ſens.
Cette religion paroîtra bien commode,
Et croyez-moi, bientôt vous ſerez à la mode.

CLARICE.

On pourroit abuſer de ces enſeignemens,
Il eſt vrai ; mais je ſais quels ſont vos ſentimens ;
Un fond de piété ſoûtient votre ſageſſe,
Ramenez donc au ciel toute votre tendreſſe,
Et tenez votre eſprit au Seigneur attaché,
Madame, après cela moquez-vous du péché.

FLAVIE.

Excuſez ſur ce point ma répugnance extrême :
Puis-je me ſéparer moi-même de moi-même ?
Faire de mon amour un partage fatal,
Une partie au bien, une partie au mal ?
L'eſprit qui dans le ciel s'éleve & ſe reſſerre ?
Le corps qui ſe corrompt & rampe ſur la terre,
Vivant chacun à part, & chacun ſous ſa loi ?
Madame, ce ſont-là des énigmes pour moi.

CLARICE.

L'interprétation n'en eſt pas difficile,
L'eſprit eſt fort, Madame, & la chair eſt fragile,
L'homme animal s'échape, & peut tout hazarder,
Mais l'homme intérieur a ſon ame à garder,
Et doit entretenir ſa pureté celeſte.

FLAVIE.

J'aurai ſoin de la mienne, & Dieu fera le reſte ;

Mais je ſuis foible encore, il faut me ſupporter,
Et c'eſt aſſez pour moi que de vous écouter.

CLARICE.

Quand la vérité parle, & qu'une ame eſt docile,
Tout s'applanit, Madame, & tout devient facile.
Priez le Tout-Puiſſant qu'il répande à propos
Dans votre foible cœur ſon bienheureux repos;
Faites-vous devant lui comme un rien de vous-même,
Reconnoiſſez en lui ſa majeſté ſuprême,
Remettez en ſes mains avec humilité,
Le précieux dépôt de votre liberté;
De tous deſirs mondains purifiez votre ame;
Ne veuillez rien...

FLAVIE.

Oh! non, je veux vouloir, Madame,
Qui perd ſa liberté ne peut être content,
Je n'aime pas ce rien que vous eſtimez tant:
En tout ce que je fais, ou que je me propoſe,
Permettez que j'y ſois du moins pour quelque choſe,
Que mon eſprit ſoumis agiſſe autant qu'il peut,
Que je puiſſe vouloir du moins ce que Dieu veut,
Et que ſur ce que j'aime, ou ce que je déſire,
Me réſervant encor quelque reſte d'empire,
Pour aider le Seigneur à me bien gouverner,

Je me retienne un cœur que je veux lui donner.

CLARICE.

Vous voulez donc, Madame, entrer en concurrence,
Et partager l'empire avec la Providence ?
Le ciel pour nous conduire a-t-il beſoin de nous ?
Vous voulez être libre & dépendre de vous,
Et vous aſſocier vous-même à ſes myſtères :
Croyez-vous que vos ſoins lui ſoient ſi néceſſaires,
Et que Dieu déployant ſa force & ſes bontez,
Ne puiſſe vous ſauver ſi vous ne l'aſſiſtez ?
Heureux qui verſe en lui ſon ame toute entiére,
Qui n'a les yeux ouverts que pour voir ſa lumiére,
Qui n'a rien à prétendre, & ne veut rien ſavoir,
Qui n'appréhende rien, & ne veut rien prévoir,
Qui ſur ſa deſtinée & ſur toute autre choſe,
Laiſſe agir la vertu de la premiére cauſe,
Qui ſur ſa ſainte loi régle ſes ſentimens,
Et voit ſes volontez dans les événemens.

FLAVIE.

Je ſais que le ſalut que la Grace conſomme,
Eſt l'ouvrage de Dieu, non pas celui de l'homme :
Mais il veut par juſtice, autant que par honneur,
Que l'homme contribuë à ſon propre bonheur.

Nous ſommes des ſujets libres dans ſon empire ;
On peut faire le bien, mais c'eſt lui qui l'inſpire ;
Nous uſons de ſes dons ſans nous en prévaloir ;
Nous voulons, il eſt vrai, mais il nous fait vouloir.

CLARICE.

Veuillez donc, puiſqu'ainſi votre cœur le ſouhaite.
Mais quoi, renoncez-vous à devenir parfaite ?
Pur amour, abandon, n'ont plus d'attrait pour vous,
Renoncez-vous, Madame, aux nôces de l'Epoux ?
Cette ſainte union, ce chaſte mariage
Entre notre ame & Dieu, n'ont rien qui vous engage?
Cherchez-vous d'autre bien, cherchez-vous d'autre appui ?
Et ne voulez-vous pas vous transformer en lui ?

FLAVIE.

Ces divines ardeurs d'une ame transformée,
Cette poſſeſſion d'aimer & d'être aimée,
Ces paſſives langueurs, ces tranſports hors de ſoi,
Tous ces raffinemens ne ſont pas faits pour moi.
Il me faut une loi plus ſimple & plus facile ;
Mon maître eſt Jeſus-Chriſt, ma régle eſt l'Evangile,
Sous les pieux conſeils d'un ſage Directeur,
A qui j'ai confié les ſecrets de mon cœur,
Je pratique ſans faſte, & ſelon l'occurrence,

Tantôt l'humilité, tantôt la patience ;
De mes ſoins, de mon bien j'aſſiſte le prochain,
Je voudrois être utile à tout le Genre-humain ;
Je donne ſans relâche un frein à la nature,
Je me ſens diſpoſée à remettre une injure ;
Je remplis les devoirs de la ſociété,
Et de peur de bleſſer la ſainte charité,
Je fuis les entretiens des perſonnes frivoles,
Et je fais en parlant le choix de mes paroles ;
J'adore le Seigneur, je l'invoque en tout tems,
Aux piez de ſes autels je porte mon encens :
Je deſcens au détail de mes ſoins domeſtiques,
Madame, ce ſont-là mes petites pratiques,
Vous voulez me ſouffrir, helas ! par amitié,
Mais je reconnois bien que je vous fais pitié.
O vous, Contemplatifs de céleſte origine,
Et qui participez à la grandeur divine,
Qui par vos actes purs, ſimples & ſolennels,
Vous mettez au-deſſus du reſte des mortels,
Travaillez un peu moins à devenir tranquiles,
Soyez moins glorieux, & ſoyez plus utiles ;
Pour porter le ſecours & l'exemple en tout lieu,
Deſcendez quelquefois de l'eſſence de Dieu
Avec des actions qui reſſemblent aux nôtres,

Et venez ici-bas faire comme les autres ;
Pour moi votre oraiſon a de grands embarras,
Et mon eſprit groſſier ne s'accommode pas
De la ſubtilité de vos allégories,
Les Marthes quelquefois valent bien les Maries.

CLARICE.

Madame, c'eſt donc vous qui faites la leçon,
Vous nous avez dépeints d'une étrange façon :
Hé bien, nous vous laiſſons vos vertus en partage,
Priez Dieu, parlez peu, réglez votre ménage.

FLAVIE.

Je ne vais ni plus haut, ni plus bas que cela,
Et je m'en tiens encore à ces pratiques-là :
C'eſt à faire, Madame, à vos ames ſublimes
De produire en priant des actes magnanimes ;
Vous avez le ſecret d'aller toûjours au but,
De renoncer à tout, juſqu'à votre ſalut,
De vous guinder au ciel par de nouvelles routes,
De vous faire un néant où vous vous plongez toutes,
De trouver la ſolide & juſte piété
Dans votre vénérable & ſainte oiſiveté,
D'éteindre en vos eſprits les plus vives penſées
Des choſes à venir, & des choſes paſſées,
Et de pouvoir enfin par de ſecrets reſſors,
Séparer en vivant l'ame d'avec le corps.

DIALOGUE TROISIEME SUR LE QUIE'TISME.

CLARICE Quiétiſte.

FLAVIE nouvelle Convertie.

CLARICE.

VOus n'aſpirez donc plus à la perfection,
Et vous abandonnez la contemplation ;
Que de graces du ciel, que de douceurs perduës !

FLAVIE.

Chacun ſuit ſon attrait, & chacun a ſes vuës,
Votre oraiſon me paſſe, & je ne ſais pourquoi
Les cieux ouverts pour vous ne s'ouvrent pas pour moi ?
Le myſtique repos me trouve un peu trop vive,
Et je n'ai pas enfin l'ame contemplative.
Aux ſentimens divins j'en veux joindre d'humains.

CLARICE.

Je ne vous blâme pas, Madame, je vous plains.
Vous êtes peu ſenſible à nos grandes fortunes,
Et vous vous rabatez ſur des vertus communes.
Le Seigneur vous appelle, & vous vous amuſez,
Il ouvre ſes tréſors, & vous les refuſez.

FLAVIE.

C'eſt à ſa ſainte loi qu'il veut que je m'applique,
Il ne m'a point laiſſé d'Evangile myſtique.
Dans mes devoirs communs j'examine & je voi
Ce que je fais pour Dieu, ce que Dieu fait pour moi.
Dans les biens qu'il m'a faits, grande reconnoiſſance,
En ce qu'il me preſcrit, exacte obéiſſance,
Lorſqu'il veut m'affliger, humble ſoumiſſion,
M'attacher aux vertus de ma profeſſion,
Sentir quand il lui plaît les douceurs de ſa Grace,
Voila ce qu'il eſtime, & ce qu'il veut qu'on faſſe.

CLARICE.

Il aime encore mieux qu'on s'éleve plus haut.
La médiocrité, Madame, eſt un défaut.

FLAVIE.

Vous jettez dans mon cœur d'inutiles amorces.
Je ne m'éleve pas au-deſſus de mes forces.
Je vous l'ai dit, Madame, & je vous le redis,

Je ne veux occuper qu'un coin du Paradis,
Parmi les petits Saints inconnus dans l'hiſtoire,
De là vous voir briller au ſommet de la gloire.

CLARICE.

Le ciel qui diſtribuë à chacun ſes talens,
Fait valoir les petits, & couronne les grands.
Vous pouvez demeurer dans l'état où vous êtes,
Tous dévots ne ſont pas ou Docteurs, ou Prophètes;
Tous ne ſont pas admis à la ſainte union,
Nous avons le repos, vous avez l'action;
Dieu careſſe les uns, & protege le reſte;
On voit dans la maiſon de ce Pére céleſte
Différence d'emplois, diverſité de rangs,
Des ſerviteurs mêlez avecque les enfans;
Les uns ont le travail & la peine en partage,
Les autres plus heureux ont Dieu pour héritage;
Les uns cherchent un bien qu'ils n'ont pas éprouvé,
Les autres ſont contens, ſurs de l'avoir trouvé;
Ceux-là commencent l'œuvre, & ceux-ci la finiſſent;
Les uns courent au prix, les autres en joüiſſent,
Et ſelon les ſecours & les graces qu'ils ont,
Les uns ſont dans le ciel, & les autres y vont.

FLAVIE.

Pour moi je ſuis au rang de ces ames traîneuſes,

Qui ſuivant du Seigneur les routes lumineuſes,
Et jettant vers le ciel parfois quelque regard,
Marchent languiſſamment, & n'arrivent que tard.
Dans la dévotion que j'ai deſſein de ſuivre,
Je n'ai d'autre ſecret que celui de bien vivre,
Quiétude, abandon, ſpiritualitez,
Raffinemens d'amour que vous nous débitez,
Sont pour moi juſqu'ici doctrines inconnuës:
Mon ame ne ſait pas s'élancer dans les nuës,
L'extatique ſommeil n'eſt pas ſelon mon cœur,
Et l'amour endormi répugne à mon humeur;
Je ne ſais point pouſſer vos immenſes tendreſſes,
Ni pour mettre à couvert mes petites foibleſſes,
En vertu d'un traité dont on eſt convenu,
Prolonger comme vous un acte continu.
Je ne ſais pas mourir, ni me perdre en moi-même,
Et puis me retrouver dans l'eſſence ſuprême,
Et confondant en Dieu mon être avec le ſien,
Me plonger dans le tout, me plonger dans le rien.
Je ne me pique pas d'avoir au ciel ma place,
Ni de voir comme vous le Seigneur face à face,
Ni d'aller dans ſon ſein vivre tranquilement,
Et regner avec lui familiérement;
D'ailleurs je n'oſerois me croire deſtinée

A m'unir avec lui par le ſaint Hyménée,
Indigne de paſſer, dans des liens ſi doux,
Des jours délicieux avec un tel Epoux.
Cette doctrine donc étant peu praticable,
Et ne ſachant que trop de quoi je ſuis capable,
Vû le peu de vertu que vous me connoiſſez,
Je m'en dépars, Madame, & vous m'en diſpenſez.

CLARICE.

Je vous plains, & voila tout ce qu'on peut vous dire.

FLAVIE.

Vous me plaignez, Madame, & moi je vous admire.
Mais ces grands ſentimens que vous nous propoſez,
Je ne les trouve pas aſſez autoriſez..

CLARICE.

Autoriſez ? ô Dieu ! les Conciles, les Péres,
Les Docteurs les plus doux, comme les plus ſévéres,
Qui ſavoient mieux que nous juger des oraiſons,
En ont dit autrefois ce que nous en diſons.

FLAVIE.

Juſqu'au point du ſalut porter l'indifférence;
Aimer Dieu ſans deſir, ſans ſoin, ſans eſpérance;
N'avoir qu'un acte ſeul pour toute piété,
Madame, tout cela ſent bien la nouveauté;
Je ne ſais ce qu'ont dit les Péres, les Conciles,

Mais je crois . . .

CLARICE.

Laiſſons-là ces diſcours inutiles.
Il ne vous convient pas de décider ici.
Eſt-ce votre Curé qui vous l'a dit ainſi ?
Notre doctrine eſt pure, ancienne, fidèle,
Mais la pratique, helas ! en eſt toujours nouvelle :
Le monde ſe relâche, & nous le réformons,
Le pur amour s'éteint, & nous le rallumons,
Et pour mieux établir notre oraiſon tranquile,
Nous allons la puiſer juſque dans l'Evangile ;
Jeſus-Chriſt pour prier s'y retire à l'écart,
Et Marie y fait choix de la meilleure part.

FLAVIE.

Pour Jeſus-Chriſt, Madame, il eſt inimitable,
Pour le choix de Marie il étoit admirable :
Cette ſainte captive alloit porter ſon cœur
Et ſes chaſtes deſirs aux piez de ſon vainqueur ;
Mais laiſſant engager Marthe à la vie active,
La bonne fille crut être contemplative,
Et moins ſage que vous, elle n'eut pas l'eſprit
De s'attacher à Dieu, non pas à Jeſus-Chriſt.

CLARICE.

Ce que vous ditez-là, Madame, pourroit être ;

Mais elle étoit aux piez de Jeſus-Chriſt ſon maître,
Qui pouvoit lui donner de ſublimes leçons,
Et lui faire penſer tout ce que nous penſons.
Quoiqu'il en ſoit, des loix ſaintes comme les nôtres,
Sont des traditions qui coulent des Apôtres,
Et nous avons pour nous toute l'autorité
Que donne la pieuſe & ſage antiquité.

FLAVIE.

Vous vous donnez en vain ces grandes origines,
Vous venez des Begards, Madame, & des Beguines,
Qui prêchoient comme vous la pure charité,
Se diſoient citoyens de la ſainte Cité,
Rejettoient les deſirs, même les plus loüables,
Tout pécheurs qu'ils étoient ſe croyoient impeccables,
Sous le voile ſacré de la ſainte oraiſon,
Supprimoient les vertus, ſuſpendoient la raiſon,
Et vivant ſans ſouci, ſans honneur, ſans étude,
Entêtez d'une triſte & morne quiétude,
Et pleins de paſſions qu'ils ne pouvoient cacher,
Commençoient par l'eſprit, finiſſoient par la chair:
Ne vous offenſez pas de cette deſcendance.

CLARICE.

Ces gens-là ne ſont pas de notre connoiſſance,

Madame, s'ils ont eu de l'indiſcretion,
Et s'ils ont abuſé de la dévotion,
S'ils ont abandonné la vérité chrétienne,
Nous nous en rapportons au Concile de Vienne;
Nous renonçons de même aux dogmes erronez
Des faux ſpirituels, des faux illuminez.
Nous avons pour Docteurs des Péres vénérables,
Dévots, judicieux, ſavans, irréprochables;
Ruſbrock, le grand Ruſbrok y tient le premier lieu.

FLAVIE.

Ruſbrok! que dites-vous?

CLARICE.

Ce grand homme de Dieu,
Ruſbrok encore un coup, dont la ſcience exquiſe...

FLAVIE.

De quel païs étoit ce Pére de l'Egliſe?

CLARICE.

Vous ne connoiſſiez pas Ruſbrok, Madame?

FLAVIE.

Non.

CLARICE.

Ruſbrock! que de douceurs ſous ce barbare nom!
Harphius vient après: quels Myſtiques, Madame!
Ils ont ſi bien écrit ſur les nôces de l'ame,

Qu'ils méritent l'honneur de votre ſouvenir.

FLAVIE.

Donnez-leur donc des noms qu'on puiſſe retenir.

CLARICE.

Du moins vous connoiſſez Taulére notre maître,
Ce ſaint...

FLAVIE.

Permettez-moi de ne le pas connoître.
Je me pique d'agir, & d'accomplir la loi,
Mais leur état paſſif eſt au-deſſus de moi;
Leur doctrice n'a rien d'humain ni de ſenſible,
Et leur jargon dévot eſt inintelligible.

CLARICE.

A vous, qui négligez la contemplation,
Et qui n'avez nul goût pour la perfection.
Ces Docteurs cependant par raiſon, par pratique,
Ont établi les loix de l'oraiſon myſtique,
Nous ont laiſſé le ſoin de nous purifier,
Et nous ont appris l'art de nous Déifier.
Une foule de Saints, que leurs vertus ſublimes
Font briller dans le ciel, ont ſuivi ces maximes.
Tels ſont Jean de la Croix, Baltaſar Alvarez,
A qui Dieu révéla nos Myſtères ſacrez;
Thérèſe, qui brûlant d'une divine flame,

Alloit ſe perdre en Dieu dans le Château de l'ame ;
De Sales, mis au rang des Prélats immortels,
A qui toute l'Egliſe éleve des Autels,
N'a-t-il pas dépoüillé la ſainte indifférence
De tout empreſſement de zèle, ou d'eſpérance ?
Et quel de nos Auteurs rempli de charité,
Porta le pur amour plus haut qu'il l'a porté ?

FLAVIE.

Vous avez vos Docteurs, vous avez vos Apôtres,
Mais on ne convient pas que ces Saints ſoient des vôtres.
Tout le Carmel ému de vous voir ſans raiſon
De ſon illuſtre Fille adopter l'oraiſon,
Prêts à rendre en public à l'Egliſe ſa plainte,
Murmure contre vous, & reclame ſa ſainte :
De Sales vainement ici par-tout cité,
Dans ſes pieux excès doit être interpreté,
Et pour juſtifier ſa ſcience profonde,
La Mére de Chantal viendroit de l'autre monde.
Ces Saints touchez de Dieu dans leurs affections,
Ont donné quelquefois dans vos expreſſions,
cer leur amour ont mis tout en uſage,
ndre votre ſens, ont pris votre langage,
eur amoureux & doux raviſſement,

Ils parloient comme vous, & penſoient autrement.

CLARICE.

Vous avez vos raiſons & nous avons les nôtres;
Falconi, Malaval, De Combes, & tant d'autres,
En jugeront, je crois, plus ſainement que vous.

FLAVIE.

Vous ne me citez point Molinos.

CLARICE.

Parmi nous,
Madame, par reſpect qu'on a pour le Saint Pére,
Nous ſavons qu'en penſer, mais nous n'en parlons guére.

FLAVIE.

C'étoit un ſéducteur.

CLARICE.

Ce diſcours eſt outré,
Mais la ſavante Priſque eſt-elle à votre gré?

FLAVIE.

Je la conois, je ſais quelle eſt votre Héroïne.

CLARICE.

Elle ne ſort jamais de l'eſſence divine;
Ni craintes, ni faveurs, n'affoibliſſent jamais
De ſon tranquile cœur l'imperturbable paix;
La ſublime oraiſon ſemble faite pour elle,

Et la gloire du monde, ou la gloire éternelle,
Où les hommes ont mis les faux ou vrais plaiſirs,
N'ont pu ſurprendre en elle un ſeul de ſes deſirs:
Nous n'avons qu'à la voir, l'écouter, & la ſuivre,
Elle a ſur l'oraiſon fait un excellent livre;
Tout ce que le Cantique a de tendre & de doux,
Ce que l'Epouſe ſent, & ce que ſent l'Epoux,
Elle l'expérimente, & le reſſent de même,
Et l'explique avec art du ſeul objet qu'elle aime.

FLAVIE.

Quoi qu'avec quelque honte & quelque déplaiſir,
Elle n'eut pas l'honneur de briller à Saint Cyr,
On ne peut toutefois douter de ſon mérite;
Il n'eſt point de talent dont elle ne profite,
Elle joint la ſoupleſſe à la dévotion,
Et porte dans le cœur la perſuaſion:
Mais je n'approuve pas qu'une femme s'empreſſe,
Qu'elle veuille par-tout faire la Prophéteſſe,
Que tantôt à la ville, & tantôt à la Cour,
Elle aille ſourdement prêcher le pur amour,
Qu'elle cherche à regner dans l'empire myſtique,
Et veuille devenir l'Epouſe du Cantique;
Que ſe mettant au rang des célébres Auteurs,
Elle oſe diſputer avecque les Docteurs;

Que ſur un char de feu par ſoins ou par adreſſes
Elle conduiſe au ciel Marquiſes & Ducheſſes....

CLARICE.

A votre avis, Madame, il faut donc l'éloigner ?

FLAVIE.

Vous ſavez que ſaint Paul nous défend d'enſeigner,
Le monde n'eſt pas fait pour ſuivre nos caprices,
Il veut des Directeurs, & non des Directrices;
Nous devons pratiquer ce que nous connoiſſons,
Et laiſſer aux Docteurs à faire des leçons.

CLARICE.

Souffrez qu'avec ſaint Paul auſſi je vous réponde,
Que les ſpirituels ſont les juges du monde :
Le grand Tertullien, d'autres Péres ſavans,
Furent admirateurs des Priſques de leur tems.
Voulez-vous nous priver des graces que Dieu donne
Sans nulle acception de ſexe ou de perſonne ?
L'homme a plus de ſavoir & de force que nous,
Mais nous avons l'eſprit & plus vif & plus doux;
La raiſon eſt en lui beaucoup plus faſtueuſe,
Mais la nôtre eſt plus tendre & plus affectueuſe :
Notre ame déchargée & d'étude & de ſoins,
Pour s'élever au ciel nous peſe beaucoup moins,
Et cherchant ſon repos toujours hors d'elle-même,

D'un lien plus étroit s'attache à ce qu'elle aime :
Nous avons avec Dieu plus de relations,
Les extaſes, les goûts, les révélations,
Et des objets divins les images empreintes,
Ont été de tout tems le partage des Saintes.

FLAVIE.

Je le crois : mais en nous cette ſublimité
N'eſt ſouvent que foibleſſe, erreur, ou vanité.

CLARICE.

Ayez pour votre ſexe un peu plus d'indulgence,
L'illuſtre Fénelon en a pris la défenſe :
Ce Prélat, qui ſans faſte & ſans ambition
Soûtient par ſa vertu ſa réputation,
Et joignant au ſavoir l'art & la politeſſe,
Donne aux enfans des Rois des leçons de ſageſſe.
L'aimable piété, la paix, & la douceur
Brillent ſur ſon viſage, & regnent dans ſon cœur :
Au milieu de la Cour, comme en ſa ſolitude,
Dans les cœurs les plus vifs portant la quiétude,
Il redreſſe le ſiécle, & dirige aujourd'hui
Le Courtiſan tranquile & dévot comme lui.
Il ſait juſqu'à quel point croît la divine flame,
Juſqu'où l'on peut monter tous les reſſors de l'ame,
Quelles ſont les vertus & quels ſont les défauts,

Et

Et diſcerne toujours le vrai d'avec le faux.

FLAVIE.

Mais Boſſuet jaloux de la gloire divine,
Se plaint de ſa conduite, & blâme ſa doctrine:
Des régles de l'Egliſe exact obſervateur,
Prédicateur habile, & célébre Docteur;
Il l'accuſe, dit-on, avecque vraiſemblance
De vouloir abolir la vertu d'eſpérance.
Je ne ſais point, pour moi, quels ſont ces différens,
Mais enfin cet Evêque eſt l'oracle du tems;
Des ſens les plus obſcurs il diſſipe les ombres,
Il perce de l'erreur les voiles les plus ſombres,
Et quelque autorité, quelque adreſſe qu'elle ait,
On voit fuir l'Héréſie au nom de Boſſuet.
Plein d'érudition, de zèle, de ſcience....

CLARICE.

Un peu moins de ſavoir, & plus d'expérience,
Madame, moins d'étude, & plus de ſentiment,
Chacun parle, chacun penſe différemment;
Votre Evêque ſans doute en ſait autant qu'un autre;
Mais en fait d'oraiſon il doit céder au nôtre.
A ſes raiſonnemens d'ordinaire attentif,
Le Théologien n'eſt pas contemplatif;
Son eſprit accablé du poids de ſes penſées,

Nourri de queſtions vainement ramaſſées,
De mille objets divers occupant ſa raiſon,
Sous un tas de doctrine étouffe l'oraiſon;
La ſcience diſtrait, & l'étude diſſipe;
Il ne faut qu'un objet, il ne faut qu'un principe;
La multiplicité fait la confuſion,
La curioſité deſſéche l'onction;
Mais dans ſa quiétude, un bienheureux Myſtique
Humble par connoiſſance, & ſavant par pratique,
N'ayant que Dieu pour livre, & s'anéantiſſant,
Apprend ſes véritez, parce qu'il les reſſent.
Nous laiſſons ces Docteurs avec leurs ames fiéres,
Qui ſemblent s'aveugler à force de lumiéres;
Nous reſpectons leur rang & leurs doctes travaux,
Mais nous en appellons à d'autres tribunaux.

FLAVIE.

Cependant on ne voit que Lettres Paſtorales,
Que diſſertations myſtiques & morales,
Chaque Prélat s'émeut pour illuſtrer ſon nom,
Depuis Meaux & Paris juſques à Ciſtéron.

CLARICE.

L'un ſuit ſon interêt, l'autre ſa fantaiſie,
L'un ſon ambition, l'autre ſa jalouſie,
Chacun ſe fait de fête, & chacun ſait pourquoi,

Mais le Pape eſt arbitre & juge de la Foi.

FLAVIE.

Je laiſſe donc Rome à régler vos affaires ;
Et je ne prétens pas entrer dans vos Myſtères ;
Joüiſſez du repos que vous vous propoſez,
Jour & nuit devant Dieu ſoyez les bras croiſez.
Plongez-vous dans le ſein de la divine eſſence,
Pour moi, dans une ſimple & pieuſe ignorance,
Je veux, ſans m'avilir, ſans me trop élever,
Pratiquer la vertu, Madame, & me ſauver.

DIALOGUE QUATRIEME SUR LE QUIETISME.

CLARICE Quiétiſte,

FLAVIE nouvelle Convertie.

CLARICE.

AH! ne mépriſez pas ce langage ſublime,
Par qui dévotement le pur amour s'exprime.
Ces termes ſi touchans, ſi tendres, & ſi doux,
Qui furent inventez aux noces de l'Epoux,
Servent de fondement aux graces extatiques,
Et ſont comme la clef des véritez myſtiques.

FLAVIE.

Non, je n'approuve point ce langage amoureux,
Ces unions, ces airs paſſifs & langoureux,
Ces cœurs qu'anéantit l'amour qui les enflame,
Tous ces embraſſemens, tous ces baiſers de l'ame,
Ces durables ardeurs, ces tranquiles plaiſirs,

Cet amour jouiſſant qui n'a plus de deſirs,
Ces tendres entretiens, ces douceurs conjugales,
Cet heureux appareil de fêtes nuptiales,
Cette ſtabilité d'aimer & d'être aimé,
Ce mariage enfin complet & conſommé,
Ce ſtyle compoſé d'expreſſions mondaines,
Et de comparaiſons des paſſions humaines,
Madame, convient-il à votre piété?

CLARICE.

Il n'a rien qui ne ſoit propre à la charité,
Comme l'amour humain l'amour divin s'explique;
N'avez-vous jamais lû dans le ſacré Cantique
Ces tendres ſentimens & ces tendres diſcours,
D'où l'Egliſe a tiré dans ſes chaſtes amours,
Des ſaintes unions les images parfaites.

FLAVIE.

De cet écrit divin, profanes interprètes,
Gardons-nous d'uſurper par une fole erreur,
Ce que s'eſt réſervé l'Epouſe du Seigneur;
Pour moi qui prétens ſuivre une regle plus ſure,
Je n'oſe de ce livre eſſayer la lecture,
Sachant que les decrets des Conciles prudens
Ne la permettoient pas jadis aux jeunes gens.

CLARICE.

Vous condamnez, Madame, & vous oſez le dire,
Ce que l'Egliſe approuve, & que le ciel inſpire.
Vous ne concevez pas dans ces expreſſions
Le ſens ſpirituel de nos affections :
Lorſque le cœur s'éleve, & va juſqu'à Dieu même,
Il faut moins regarder l'amour que ce qu'on aime ;
Le mot le plus commun devient myſtérieux,
Le profane devient chaſte & religieux,
La fin les ennoblit, l'objet les purifie,
Ces paroles enfin ſont paroles de vie ;
Tout ce qui tend à Dieu doit être reſpecté,
C'eſt ce culte d'amour qui fait la piété ;
Cette union intime & ſainte, où ſe conſomme
Dans la grandeur de Dieu la pureté de l'homme ;
Ces baiſers, où l'eſprit dans un état parfait,
S'exhale tout entier dans celui qui l'a fait ;
Ces inclinations & ces correſpondances,
Où l'ame embraſſe Dieu de toutes ſes Puiſſances ;
Cette couche myſtique où l'Epouſe & l'Epoux
Font, parmi les plaiſirs les plus purs, les plus doux,
Dans les ſacrez liens où l'amour les engage,
La conſommation du chaſte mariage ;
Où l'ame dans le ſein de la divinité,

Conſacre ſon amour, ſa foi, ſa liberté.
Ce langage divin peut-il vous ſatisfaire ?

FLAVIE.

Vous avez beau, Madame, y mettre du myſtère;
Je lis avec ennui, j'écoute avec dédain,
Ce langage amoureux trop ſemblable au mondain :
Le ſerpent eſt caché ſous ces herbes fleuries,
La nature eſt trop vive en ces allégories,
Et ces expreſſions d'un amour mutuel,
Ne portent pas toujours au ſens ſpirituel ;
La pudeur, ce me ſemble, en eſt un peu bleſſée,
La parole ſouvent entraîne la penſée,
Et le cœur inquiet, qu'on regle comme on peut,
Ne tourne pas toujours du côté que l'on veut ;
Ces termes hériſſez d'épineuſes idées,
Sur leſquelles toutefois vos vertus ſont fondées,
Sacrez, ſi vous voulez, mais pleins de paſſion,
Ne portent pas le monde à la dévotion.

CLARICE.

Nous parlons comme font les perſonnes pieuſes.

FLAVIE.

Et quelquefois auſſi comme les Précieuſes.

CLARICE.

Ce qu'on penſe, Madame, éleve ce qu'on dit.

FLAVIE.

Et ces fades douceurs amollissent l'esprit :
L'amour divin s'exprime en paroles discrettes,
Et ne se traite pas comme des amourettes ;
Faut-il pour expliquer la sainte charité,
Emprunter le jargon de la cupidité ?
On doit honorer Dieu d'un culte raisonnable,
Se faire un art d'aimer qui lui soit convenable,
Purifier du feu d'une divine ardeur,
Quand on parle de lui, ses levres & son cœur,
Et pour representer ses faveurs invisibles,
S'élever au-dessus des images sensibles :
A quoi bon cet heureux & tendre attachement
De l'Epouse à l'Epoux, de l'Amante à l'Amant,
Ces caresses surtout, ce lit, ce mariage ?
Est-ce-là le vrai tour du céleste langage ?
A force d'expliquer l'amour à votre gré,
De mêler le profane avecque le sacré,
Et de parler de l'un comme on parle de l'autre,
On ne sait presque plus quel amour est le vôtre ;
Ce stile inusité ne peut s'autoriser,
Et croyez-moi, Madame, on peut en abuser.
Par l'Epoux quelquefois une jeune Mystique
Entend un autre Epoux que celui du Cantique,

N'exclut pas comme vous tout objet corporel,
Et ſuivant en ſecret ſon penchant naturel,
Qui fait naître en ſon cœur une indiſcrette flame,
Ne s'en tient pas toujours aux tendreſſes de l'ame.

CLARICE.

Laiſſez-là ces abus que vous vous figurez,
Et ne condamnez pas ce que vous ignorez :
Dieu parle ainſi lui-même à l'Epouſe fidèle,
Il la regarde, il l'aime, il s'unit avec elle ;
Il l'a déclare aimable & ſans tache à ſes yeux,
La comble de ſes dons les plus délicieux,
Et dit, en l'embraſſant dans ſa divine eſſence,
C'eſt en vous que j'ai mis toute ma complaiſance.

FLAVIE.

Je ne ſais ſi j'ai tort, Madame, mais je crains
D'attribuer à Dieu des ſentimens humains.

CLARICE.

Pour ſauver des mortels la race criminelle
Le Verbe s'eſt caché ſous une chair mortelle ;
Sous le voile commun de foibles élémens
Se couvre la grandeur des divins Sacremens,
Ainſi du pur amour nous traitons le myſtère
Sous les expreſſions de l'amour ordinaire :
Quoique Dieu ſoit exemt de toute paſſion,

Quoiqu'il aime ſans art & ſans émotion,
Et que dans une paix tranquile, inaltérable,
Il épuiſe ſur lui ſon amour adorable,
Tout occupé qu'il eſt de ſa propre grandeur,
Il ſent pour ſes élûs une divine ardeur;
Il dévoile à leurs yeux le ſecret de ſa face,
Il verſe dans leur ſein les tréſors de ſa grace,
Il veut bien les guider & leur ſervir d'appui,
Et ſe donner à ceux qui ſe donnent à lui:
Par ces faveurs du ciel ces ames conſacrées,
Et de reconnoiſſance, & d'amour pénétrées,
S'uniſſant au Seigneur, répondent à leur tour
Aux ſaints empreſſemens de ſon divin amour.
C'eſt-là le fondement des tendreſſes myſtiques.

FLAVIE.

Mais il faudroit parler de ces dons magnifiques,
Que Dieu tire pour nous du fond de ſa bonté,
Avec plus de nobleſſe & plus de dignité.

CLARICE.

Ne portez pas ſi loin votre délicateſſe,
Madame, conſultez notre illuſtre Maitreſſe,
A qui l'Eſprit divin ſemble avoir inſpiré
Le ſens myſtérieux du Cantique ſacré.
Les Filles de Sion, dans les noces de l'ame,

N'ont jamais mieux chanté le ſaint Epithalame ;
Elle connoit la ſource, elle connoit la fin
Et de l'amour de l'homme, & de l'amour divin ;
De ce thrône myſtique où l'oraiſon la place,
Elle voit juſqu'où vont les hauteurs de la Grace,
Et par tous les degrez de la dévotion,
Conduit le pur amour à ſa perfection.

FLAVIE.

Je ſais que rien n'échape à ſon intelligence,
Qu'elle excelle en amour, qu'elle excelle en ſcience ;
Que le ſacré Cantique eſt fait pour ſes beaux yeux,
Que Salomon charmé de ſon air gracieux,
De ſon eſprit ſubtil, de ſa mine prudente,
La prit pour ſon épouſe ou pour ſa confidente :
Je crois, ſi vous voulez, qu'elle eſt en chair, en os,
La femme qui parut dans l'Iſle de Pathmos,
Qu'entouroit de lumiére un ſoleil ſans éclipſe,
Et que ſaint Jean la vit dans ſon Apocalypſe.
Vous ne me verrez point, Madame, mépriſer
Le don qu'elle a d'inſtruire & de prophétiſer :
Je crois même avec vous qu'une ſource divine
De douceur & de joie inonde ſa poitrine,
Et que par un effort pénible & ſoulageant,
Par cent canaux ſecrets la Grace dégorgeant,

Dans ces momens heureux où ſes ſens l'abandonnent,
Se répand à grands flots ſur ceux qui l'environnent;
Mais je ne conviens pas qu'elle doive en aimant
Parler du pur amour, Madame, impurement.

CLARICE.

Non, cette impureté dont votre ame eſt bleſſée,
N'eſt pas dans nos diſcours, mais dans votre penſée;
Ces termes naturels dont vous vous défiez,
Le feu du ſaint amour les a purifiez;
Ce ſont des fleurs qu'on cueüille au jardin du Cantique
Pour la célébrité de l'union myſtique.
Oui, lorſque l'Eſprit ſaint nous fait dans nos écrits
Parler d'actes directs, & d'actes réfléchis,
Des vertus qu'on approuve, ou des excès qu'on blâme,
Et des tranquilitez ou des troubles de l'ame;
Quand nous traçons le plan de notre état paſſif,
Nous uſons d'un langage & plus mâle & plus vif,
Nos termes ſont choiſis, & nos raiſons fondées
Sur la ſublimité de nos ſaintes idées;
Nous ſavons ennoblir l'oraiſon de repos,
Exprimer ſes effets, & donnant à propos
Dans nos raiſonnemens & dans nos paraboles,

De la grandeur au ſens, & du pois aux paroles,
Jetter dans nos diſcours remplis de gravité,
Une myſtérieuſe & noble obſcurité.

FLAVIE.

Nous connoiſſons aſſez cette haute éloquence,
Où le contemplatif enflé de ſa ſcience,
Produit dans ſes écrits aux peuples ignorans
Sous des termes obſcurs, d'impénétrables ſens.

CLARICE.

Rien ne vous ſatisfait, tout vous choque, Madame,
Voulons-nous exprimer les tendreſſes de l'ame,
Nous ſommes indiſcrets, profanes & mondains:
Voulons-nous expliquer les maximes des Saints,
Et du ſimple regard les vertus admirables,
Nous ſommes affectez, obſcurs, impénétrables;
Toute votre raiſon ſe tourne contre nous,
Le langage dévot eſt un jargon pour vous,
Où vous trouvez par haine ou par délicateſſe,
Tantôt trop de douceur, tantôt trop de rudeſſe.

FLAVIE.

Il eſt vrai, je ne puis vous le diſſimuler,
Je n'ai jamais aimé ces façons de parler,
L'un & l'autre langage à mon ſens eſt bizare;
L'un eſt trop naturel, & l'autre trop barbare;

L'un a trop de fumée, & l'autre trop de feu ;
L'un s'entend un peu trop, l'autre s'entend trop peu ;
Vos dévots ſont-ils faits autrement que les nôtres ?
Et que ne parlent-ils comme parlent les autres ?

CLARICE.

Le contemplatif ſent & comprend ce qu'il dit ;
Mais la chair n'entend pas la langue de l'eſprit ;
Ah ! que ne pouvez-vous vous élever, Madame,
Au ſommet de l'eſprit, dans le dongeon de l'ame,
Et là dans une ſainte inſenſibilité,
Voir ſous ces mots obſcurs luire la vérité !
Là dans l'être divin toute déifiée,
Vuide du monde entier, & deſapropriée,
Une ame s'enveloppe en ſon état paſſif,
Et ſans pouvoir produire un acte diſcurſif,
Des objets d'ici-bas arrête l'impoſture,
Et de ſes facultez ſerre la ligature ;
L'entendement n'admet dans ce repos central,
Rien qui ſoit apperçû, rien qui ſoit nominal,
Nulle opération d'effort ou d'induſtrie,
Suppreſſion de vœux, extinction de vie,
Du corps d'avec l'eſprit ſéparabilité,
Sur-tout excluſion de mercenarité :
Voila comme on s'exprime en langage myſtique.

FLAVIE.

Ce ſont donc là les fleurs de votre rhétorique Madame,

CLARICE.

Vous ſentez à chaque expreſſion
Je ne ſais quelle grace & quelle impreſſion
Qui délecte le cœur, & qui flate l'oreille.

FLAVIE.

Ce diſcours ténébreux n'a rien qui me réveille.

CLARICE.

Que ne puis-je éclairer votre eſprit obſcurci ?
Si les Anges parloient, ils parleroient ainſi,
Rien de plus efficace à qui ſait le comprendre.

FLAVIE.

Mais on ne parle enfin que pour ſe faire entendre;
Faut-il, pour amuſer des eſprits prévenus,
Donner à la vertu tant de noms inconnus ?
Une Religion n'eſt pas toute myſtère,
Pour chacun de vos mots il faut un commentaire ;
A force de cacher la ſageſſe, on la perd,
Toujours la vérité ſe montre à découvert.
Ces propos raffinez, ces phraſes emphatiques,
Qui peuvent convenir à vos grandes pratiques,
N'ont point de convenance & de relation

A la ſimplicité de la dévotion.

CLARICE.

Laiſſez-nous dans l'état où nous voulons bien être,
Et conjurez le ciel de vous faire connoître
L'énergique vertu des termes pleins d'attraits
Où ſont envelopez les myſtiques ſecrets
Qui donnent de notre art la connoiſſance entiére.

FLAVIE.

Il faudroit donc avoir, Madame, un Furetiére,
Qui de votre jargon fît un volume à part,
Et nous dévelopât tout le fin de votre art.
Croyez-moi, laiſſez-là vos fadeurs, vos enflures,
Conformez votre ſtyle aux ſaintes Ecritures,
Joignez-y la prudence avec la netteté,
Il faut ſur le bon ſens régler la piété,
Traiter l'amour de Dieu d'une maniére chaſte,
Expliquer l'oraiſon ſans fineſſe & ſans faſte,
Et pour apprendre au monde à vivre ſaintement,
Parler, & raiſonner intelligiblement.

A MONSEIGNEUR L'EVEQUE DE NISMES,

Sur le vol qu'on lui avoit fait des deux premiers chants de ſon Poëme ſur le Quiétiſme. On l'exhorte à donner le reſte.

SAGE & ſavant Prélat dont l'éloquence vive
Fait l'admiration de la France attentive,
FLECHIER, qui rappellant dans un ſiécle écarté
La gloire de l'obſcure & docte antiquité,
Poſſédes les tréſors que l'orgueilleuſe Athéne
Crut n'être réſervez qu'à ſon ſeul Demoſthéne,
Que j'aime à découvrir dans un pompeux diſcours
De ton art merveilleux les plus ſecrets détours,
Et voir par quels moyens tu ſais dans une chaire
Charmer le pécheur même à qui tu fais la guerre,
Ou traçant à nos yeux de grands évenemens,
Dreſſer à tes Héros d'éternels monumens.
Le vice terraſſé, la vertu triomphante,
Sont les heureux effets de ta bouche éloquente;

Tu ſais en nous donnant d'autres impreſſions,
Confondre de nos cœurs les vaines paſſions;
Et ſelon tes deſirs notre eſprit ſuſceptible,
Vaincu par tes raiſons, te livre un cœur flexible.
Par tes charmes puiſſans l'auditeur attaché,
De tout ce qui te touche eſt lui-même touché.
Si tu pleures le ſort d'une jeune Princeſſe [a]
Nous répandons des pleurs qu'arrache ta tendreſſe;
Si tu me peins Turenne au milieu des combats,
Courant à la victoire, ou volant au trepas,
Il me ſemble le voir dans tes vives images
Des peuples attentifs s'attirer les hommages,
Et noblement couvert de pouſſiére & de ſang,
Parmi les demi-Dieux chercher le premier rang.
Par tout l'attention s'excite & ſe réveille,
Mon eſprit court toûjours de merveille en merveille.
Ici, lorſque formant un effrayant tableau,
Tu me fais réfléchir aux horreurs du tombeau,
Réſolu de briſer mes trop peſantes chaînes,
Je déteſte avec toi les vanitez mondaines;
Là, lorſqu'humiliant les ſuperbes humains,
Tu dépeins le bonheur & la gloire des Saints,
J'admire avec reſpect leurs pieuſes maximes,
Et loüant leurs vertus, je condanne mes crimes.

[a] Madame la Dauphine.

Enfin tu ſais, FLÉCHIER, dans un diſcours vainqueur,
Remuer, attendrir, pénetrer notre cœur.
Mais ce ſeroit trop peu pour ton vaſte génie,
Si négligeant des vers l'élegante harmonie,
Tu bornois des deſirs pleinement ſatisfaits,
A voir fleurir ta proſe au gré de tes ſouhaits.
Ta plume également délicate & fertile,
Peut dignement briller dans l'un & l'autre ſtyle.
Faut-il par le ſecours d'un vers majeſtueux
Vanter d'un Carouzel l'appareil ſomptueux;
Nous dépeindre Loüis, non pas dans la victoire,
Et tel que ſa valeur le conduit à la gloire,
Mais tel qu'il propoſoit à de nobles guerriers
Mêmes dans ſes plaiſirs de tranquiles lauriers,
Dignes jeux d'un Héros, digne exemple des Princes
Qui dormant ſur le thrône, au fond de leurs Provinces,
Contens d'une odieuſe & triſte oiſiveté,
Banniſſent dans la paix la noble activité.
La France en ce projet ſavant & difficile,
Sembloit déſavoüer tout autre qu'un Virgile;
Ta Muſe t'acquitant d'un ſi pénible emploi,
Secondant ton génie, eſt digne de ton Roi.

Ce n'eſt pas encor tout, Apollon qui t'anime,
A ſû t'apprendre l'art de polir une rime,
Le Parnaſſe François pour entendre tes ſons,
Semble preſqu'oublier ſes plus chers nourriſſons.
Mais tu ne reſſens pas l'inutile manie
De fatiguer en vain ta plume & ton génie;
Tu ſais même en tes vers, dignes ſoins d'un Paſteur,
Ecarter loin de nous un venin ſéducteur:
Même dans ton loiſir ta douce Poëſie
Trompe tous les efforts d'une fine héréſie.
Des livres criminels en public débitez,
D'une funeſte erreur profanes nouveautez,
Par des ſubtils détours avoient mis à la mode
D'une oiſive oraiſon la ſtérile méthode:
La France gémiſſoit de voir dans ſes climats
Renouveller encor d'hérétiques combats.
Cent Docteurs animez par des traits énergiques,
Attaquoient, défendoient ces maximes myſtiques.
Par les ſoins de Loüis ces dogmes condannez,
Ramenérent enfin des jours plus fortunez;
Parmi tant de Héros épris d'un même zèle,
Tu voulus prendre part à leur juſte querelle,
Et t'arrachant du ſein d'un tranquile repos,
Tu ſus mettre à profit ta veine & tes travaux.

Mais que nous ſerviroit, grand Prélat, que ta Muſe
Dans ta ſombre retraite utilement s'amuſe ?
Sans un heureux larcin ce chefd'œuvre pieux
Eût demeuré caché pour long-tems à nos yeux.
Encor ſi de tes vers quelqu'autre plus avide,
Dans ce vol innocent eût été moins timide ;
Si d'un deſir ardent juſtement tranſporté,
Dût-il t'avoir par là cent fois plus irrité,
Sans écouter les loix d'une prudence auſtère,
Il eût du moins paru tout à fait téméraire,
Nous pourrions admirer l'ouvrage tout parfait ;
Et joüir pleinement d'un utile forfait.
Mais pourquoi deſirer, pouſſé par un vain zèle,
De tenir, malgré toi, d'une main criminelle,
Par un canal injuſte, un écrit dont l'éclat
Ne pouvoit qu'honorer la plume d'un Prélat ?
Ce n'eſt qu'à toi, FLECHIER, que le public s'adreſſe,
Ma Muſe, encor novice, elle-même s'empreſſe,
Et n'appréhende pas pour la premiére fois
De faire retentir une impuiſſante voix ;
Attens-tu, grand Prélat, que la Parque inhumaine
Arrache de tes mains les doux fruits de ta veine ;
Alors, helas ! alors la perte de l'Auteur
Paîroit trop chérement le plaiſir du lecteur.

Puiſſions-nous voir pour toi la nature équitable,
Différer de ſes loix la rigueur immuable ;
Mais puiſſions-nous auſſi pour comble de plaiſirs,
Voir par tes derniers vers accomplir nos deſirs :
Ce deſſein généreux me couvriroit de gloire :
Quel plaiſir, quel honneur, en moi-même de croire
Qu'on dît que ce preſent ſi cher, ſi ſouhaité,
Fût le bizare effet de ma témérité !